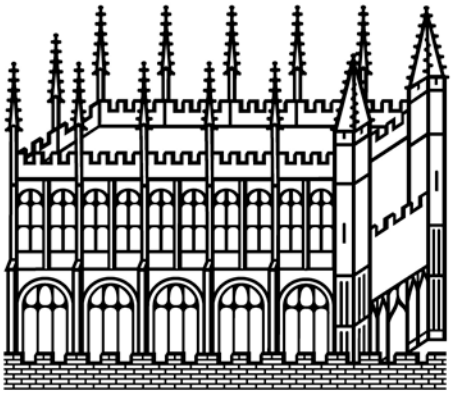


Bodleian Libraries

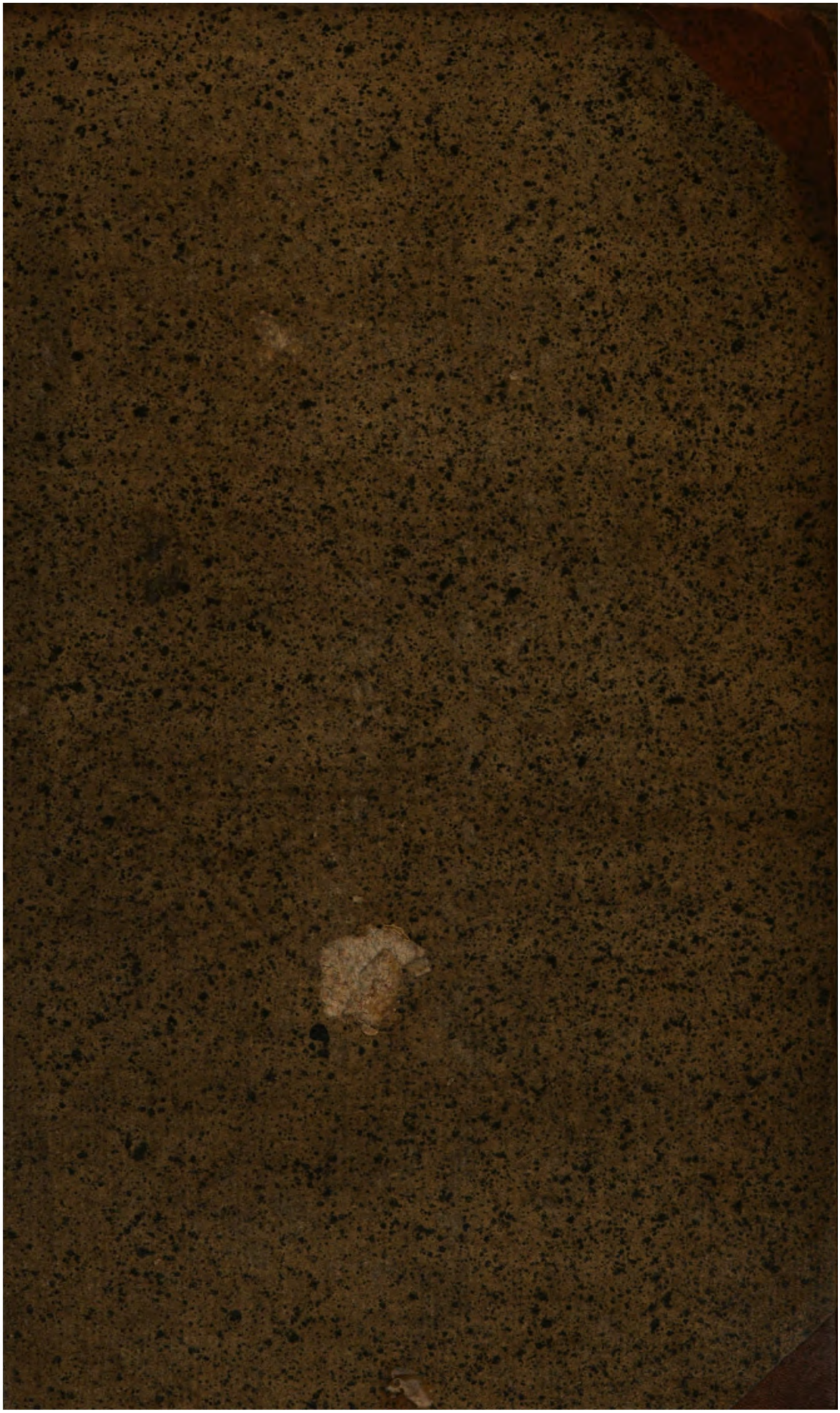
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
*OXFORD*
VOLTAIRE ROOM

*Theodore Besterman gift*

V8.CC.1764 (3)

# P. CORNEILLE.

*TOME TROISIÈME.*

# THÉATRE

DE

# PIERRE CORNEILLE,

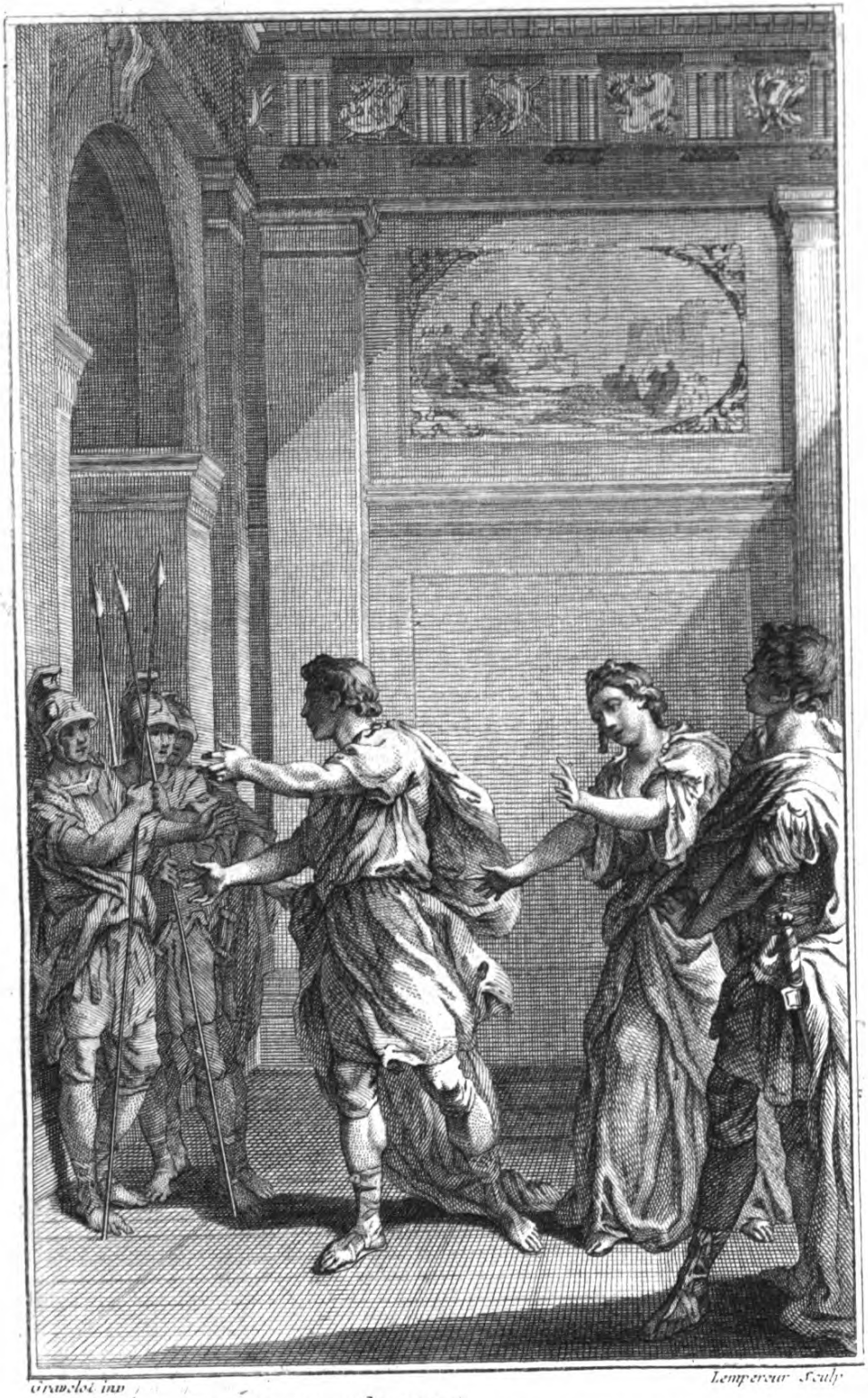
*AVEC*

DES COMMENTAIRES,

&c. &c. &c.

*TOME TROISIÉME.*

M. DCC. LXIV.



Gravelot inv. Lempereur Sculp.

Qu'on me mene a la mort, . . . . . .

# POLYEUCTE,

## MARTYR,

## *TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.*

1643.

# PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

## *SUR POLYEUCTE.*

QUAND on paſſe de *Cinna* à *Polyeucte*, on ſe trouve dans un monde tout diférent. Mais les grands poëtes, ainſi que les grands peintres, ſavent traiter tous les ſujets. C'eſt une choſe aſſez connue, que *Corneille* ayant lû ſa tragédie de *Polyeucte* chez madame de *Rambouillet*, où ſe raſſemblaient alors les eſprits les plus cultivés, cette piéce y fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on prenait à l'auteur dans cette maiſon. *Voiture* fut député de toute l'aſſemblée pour engager *Corneille* à ne pas faire repréſenter cet ouvrage. Il eſt dificile de démêler ce qui put porter les hommes du royaume qui avaient le plus de goût

& de lumières, à juger ſi ſinguliérement. Furent-ils perſuadés qu'un martyre ne pouvait jamais réuſſir ſur le théatre? c'était ne pas conaître le peuple. Croyaient-ils que les défauts que leur ſagacité leur faiſait remarquer, révolteraient le public? c'était tomber dans la même erreur qui avait trompé les cenſeurs du *Cid*; ils examinaient le *Cid* par l'exacte raiſon & ils ne voyaient pas qu'au ſpectacle on juge par ſentiment. Pouvaient-ils ne pas ſentir les beautés ſingulières des rôles de *Sévère* & de *Pauline*? Ces beautés d'un genre ſi neuf, & ſi délicat, les allarmèrent peut-être. Ils purent craindre qu'une femme qui aimait à la fois ſon amant & ſon mari, n'intéreſsât pas; & c'eſt préciſément ce qui fit le ſuccès de la piéce. On trouvera dans les remarques quelques anecdotes concernant ce jugement de l'hôtel de Rambouillet. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que tous ces chefs-d'œuvre

ſe ſuivaient d'année en année. *Cinna* fut joué au comencement de 1643, & *Polyeucte* à la fin. Il eſt vrai que *Lopes de Vega*, *Garnier*, *Calderon* compoſaient encor plus vite, *ſtantes pede in uno*: mais quand on ne s'aſſervit à aucune régle, qu'on n'eſt gêné ni par la rime, ni par la conduite, ni par aucune bienſéance, il eſt plus aiſé de faire dix tragédies, que de faire *Cinna* & *Polyeucte*.

A

# LA REINE RÉGENTE.

MADAME,

*Quelque connaiſſance que j'aye de ma faibleſſe, quelque profond reſpect qu'imprime votre majeſté dans les ames de ceux qui l'aprochent, j'avoue que je me jette à ſes pieds ſans timidité & ſans défiance, & que je me tiens aſſuré de lui plaire, parce que je ſuis aſſuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'eſt qu'une piéce de théatre que je lui préſente, mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matière eſt ſi haute, que l'impuiſſance de l'artiſan ne la peut ravaler ; & votre ame royale ſe plait trop à cette ſorte d'entretien, pour s'offenſer des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de ſon cœur. C'eſt par-là,* MADAME, *que j'eſpère obtenir de votre majeſté le pardon du long tems que j'ai atendu à lui rendre cette ſorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis ſur notre ſcène des vertus*

*morales ou politiques, j'en ai toûjours crû les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai conſidéré qu'avec quelque ſoin que je les puſſe choiſir dans l'hiſtoire, & quelques ornemens dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choſes proportionées, il falait aller à la plus haute eſpèce, & n'entreprendre pas de rien ofrir de cette nature à une reine très-chrétienne, & qui l'eſt beaucoup plus encore par ſes actions que par ſon titre, à moins que de lui ofrir un portrait des vertus chrétiennes, dont l'amour & la gloire de Dieu formaſſent les plus beaux traits, & qui rendit les plaiſirs qu'elle y poura prendre auſſi propres à exercer ſa piété, qu'à délaſſer ſon eſprit. C'eſt à cette extraordinaire & admirable piété, MADAME, que la France eſt redevable des bénédictions qu'elle voit tomber ſur les premières armes de ſon roi, les heureux ſuccès qu'elles ont obtenus en ſont les rétributions éclatantes, & des coups du ciel qui répand abondamment ſur tout le royaume les récompenſes & les graces que votre majeſté a méritées. Notre perte ſemblait infaillible après celle de notre grand monarque : toute l'Europe avait déja pitié de nous, & s'imaginait que nous nous allions précipiter dans un extrême déſordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême déſolation : cependant*

*la prudence & les ſoins de votre majeſté, les bons conſeils qu'elle a pris, les grands courages qu'elle a choiſis pour les exécuter, ont agi ſi puiſſamment dans tous les beſoins de l'état, que cette première année de ſa régence a non-ſeulement égalé les plus glorieuſes de l'autre régne, mais a même éfacé, par la priſe de Thionville, le ſouvenir du malheur qui devant ſes murs avait interrompu une ſi longue ſuite de victoires. Permettez que je me laiſſe emporter au raviſſement que me donne cette penſée, & que je m'écrie dans ce tranſport:*

Que vos ſoins, grande reine, enfantent des miracles!
Bruxelles & Madrid en ſont tous interdits;
Et ſi notre Apollon me les avait prédits,
J'aurais moi-même oſé douter de ſes oracles.

Sous vos comandemens on force tous obſtacles;
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis;
Et par des coups d'eſſai vos états agrandis,
Des drapeaux ennemis ſont d'illuſtres ſpectacles.

La victoire elle-même acourant à mon roi,
Et mettant à ſes pieds Thionville & Rocroi,
Fait retentir ces vers ſur les bords de la Seine.

France, atens tout d'un régne ouvert en triomphant;
Puiſque tu vois déja les ordres de ta reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

*Il ne faut point douter que des comencemens ſi merveilleux ne ſoient ſoutenus par des progrès encor*

*plus étonnans. Dieu ne laiſſe point ſes ouvrages imparfaits ; il les achévera,* MADAME, *& rendra non-ſeulement la régence de votre majeſté, mais encor toute ſa vie, un enchainement continuel de proſpérités. Ce ſont les vœux de toute la France, & ce ſont ceux que fait avec plus de zèle,*

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidéle ſerviteur & ſujet,
CORNEILLE.

# ABRÉGÉ DU MARTYRE DE ST. POLYEUCTE,

*Ecrit par* SIMEON METAPHRASTE, *& raporté par* SURIUS.

L'INGÉNIEUSE tiſſure des fictions avec la vérité, où conſiſte le plus beau ſecret de la poëſie, produit d'ordinaire deux ſortes d'effets, ſelon la diverſité des eſprits qui la voyent. Les uns ſe laiſſent ſi bien perſuader à cet enchaînement, qu'auſſi-tôt qu'ils ont remarqué quelques événemens véritables, ils s'imaginent la même choſe des motifs qui les font naître, & des circonſtances qui les acompagnent : les autres, mieux avertis de notre artifice, ſoupçonnent de fauſſeté tout ce qui n'eſt pas de leur conaiſſance ; ſi bien que quand nous traitons quelque hiſtoire écartée, dont ils ne trouvent rien dans leur ſouvenir, ils l'atribuent toute entière à l'effort de notre imagination, & la prennent pour une avanture de roman.

L'un & l'autre de ces effets ſerait dangereux en cette rencontre : il y va de la gloire de Dieu qui ſe plaît dans celle de ſes ſaints, dont la mort ſi

précieuſe devant ſes yeux ne doit pas paſſer pour fabuleuſe devant ceux des hommes. Au lieu de ſanctifier notre théatre par ſa repréſentation, nous y profanerions la ſainteté de leurs ſoufrances, ſi nous permettions que la crédulité des uns, & la défiance des autres, également abuſées par ce mélange, ſe mépriſſent également en la vénération qui leur eſt dûe, & que les premiers la rendiſſent mal-à-propos à ceux qui ne la méritent pas, pendant que les autres la dénieraient à ceux à qui elle apartient.

Saint Polieucte eſt un martyr, dont, s'il m'eſt permis de parler ainſi, beaucoup ont plutôt apris le nom à la comédie qu'à l'égliſe. Le martyrologe romain en fait mention ſur le 13. de février, mais en deux mots, ſuivant ſa coutume; Baronius dans ſes annales n'en écrit qu'une ligne; le ſeul Surius, ou plutôt Moſander, qui l'a augmenté dans les dernières impreſſions, en raporte la mort aſſez au long ſur le 9. de janvier; & j'ai crû qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la repréſentation agréable, afin que le plaiſir pût en inſinuer plus doucement l'utilité, & lui ſervir comme de véhicule pour la porter dans l'ame du peuple, il eſt juſte auſſi de lui

donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ſes ornemens, & lui faire reconaître ce qui lui doit imprimer du reſpect comme ſaint, & ce qui le doit ſeulement divertir, comme induſtrieux. Voici donc ce que ce dernier nous aprend.

Polyeucte & Néarque étaient deux cavaliers étroitement liés enſemble d'amitié; ils vivaient en l'an 250. ſous l'empire de Décius; leur demeure était dans Mélitène, capitale d'Arménie; leur religion diférente. Néarque était chrétien, & Polyeucte ſuivait encor la ſecte des gentils, mais ayant toutes les qualités dignes d'un chrétien, & une grande inclination à le devenir. L'empereur ayant fait publier un édit très-rigoureux contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non par la crainte des ſuplices dont il était menacé, mais pour l'apréhenſion qu'il eut que leur amitié ne ſoufrît quelque ſéparation ou refroidiſſement par cet édit, vû les peines qui y étaient propoſées à ceux de ſa religion, & les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un ſi profond déplaiſir, que ſon ami s'en aperçut; & l'ayant obligé de lui en dire la cauſe, il prit de-là ocaſion de lui ouvrir ſon cœur: Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'empereur nous déſuniſſe;

j'ai vû cette nuit le Chriſt que vous adorez ; il m'a dépouillé d'une robe ſâle, pour me revêtir d'une autre toute lumineuſe, & m'a fait monter ſur un cheval aîlé pour le ſuivre. Cette viſion m'a réſolu entiérement à faire ce qu'il y a longtems que je médite ; le ſeul nom de chrétien me manque ; & vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Meſſie, vous avez pû remarquer que je vous ai toûjours écouté avec reſpect ; & quand vous m'avez lû ſa vie & ſes enſeignemens, j'ai toûjours admiré la ſainteté de ſes actions & de ſes diſcours. O Néarque, ſi je ne me croyais pas indigne d'aler à lui ſans être initié de ſes myſtères, & avoir reçû la grace de ſes ſacremens, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour ſa gloire, & le ſoutien de ſes éternelles vérités! Néarque l'ayant éclairci ſur l'illuſion du ſcrupule où il était, par l'exemple du bon larron, qui en un moment mérita le ciel, bien qu'il n'eût pas reçû le batême, auſſi-tôt notre martyr, plein d'une ſainte ferveur, prend l'édit de l'empereur, crache deſſus, & le déchire en morceaux qu'il jette au vent; & voyant des idoles que le peuple portait ſur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portaient, les briſe contre terre, & les foule aux

pieds, étonant tout le monde, & ſon ami même, par la chaleur de ce zèle qu'il n'avait pas eſpéré.

Son beau-père Félix, qui avait la comiſſion de l'empereur pour perſécuter les chrétiens, ayant vû lui-même ce qu'avait fait ſon gendre, ſaiſi de douleur de voir l'eſpoir & l'apui de ſa famille perdus, tâche d'ébranler ſa conſtance, premiérement par de belles paroles, enſuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ſes boureaux ſur tout le viſage; mais, n'en ayant pû venir à bout, pour dernier effort il lui envoye ſa fille Pauline, afin de voir ſi ſes larmes n'auraient point plus de pouvoir ſur l'eſprit d'un mari, que n'avaient eu ſes artifices & ſes rigueurs. Il n'avance rien davantage par-là; au contraire, voyant que ſa fermeté convertiſſait beaucoup de payens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté ſur l'heure; & le ſaint martyr, ſans autre batême que de ſon ſang, s'en alla prendre poſſeſſion de la gloire que Dieu a promiſe à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius; le ſonge de Pauline, l'amour de Sévère, le batême effectif de Polyeucte, le ſacrifice pour la victoire de

l'empereur, la dignité de Félix que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la converſion de Félix & de Pauline, ſont des inventions & des embelliſſemens de théatre. La ſeule victoire de l'empereur contre les Perſes a quelque fondement dans l'hiſtoire; &, ſans chercher d'autres auteurs, elle eſt raportée par M. Coeffeteau dans ſon hiſtoire romaine; mais il ne dit pas, ni qu'il leur impoſa tribut, ni qu'il envoya faire des ſacrifices de remerciment en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidens & ces particularités ſelon l'art, ou non, les ſavans en jugeront; mon but ici n'eſt pas de les juſtifier, mais ſeulement d'avertir le lecteur de ce qu'il en peut croire.

*Fin de l'abrégé du martyre de S. Polyeucte.*

## *ACTEURS.*

FÉLIX, ſénateur romain, gouverneur d'Arménie.
POLYEUCTE, ſeigneur arménien, gendre de Félix.
SÉVERE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.
NÉARQUE, ſeigneur arménien, ami de Polyeucte.
PAULINE, fille de Félix, & femme de Polyeucte.
STRATONICE, confidente de Pauline.
ALBIN, confident de Félix.
FABIAN, domeſtique de Sévère.
CLÉON, domeſtique de Félix.
Trois gardes.

*La ſcène eſt à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.*

# POLYEUCTE,

## MARTYR,

## *TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

QUOI, vous vous arrêtez aux ſonges d'une femme !
De ſi faibles ſujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé,
*a*) S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé!

*a*) *S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé.*] Le mot de *rêver* eſt devenu trop familier ; peut-être ne l'était-il pas du tems de *Corneille*. Il faut obſerver qu'il avait déja l'art de varier ſon ſtile ; il nous avertit même dans ſes examens qu'il l'a proportioné à ſes ſujets. Toutes les piéces des autres auteurs paraiſſaient jettées dans le même moule. Il

POLYEUCTE.

Je ſai ce qu'eſt un ſonge, *b*) & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à ſon extravagance,
Qui d'un amas confus de vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une femme,
Vous ignorez quels droits *c*) elle a ſur toute l'ame,
Quand après un long tems qu'elle a ſû nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'alumer.
Pauline, ſans raiſon, dans la douleur plongée,
*d*) Craint, & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée.

faut convenir pourtant qu'un connaiſſeur reconnaîtra toujours le même fonds de ſtile dans les piéces de *Corneille* qui paraiſſent le plus diverſement écrites. C'eſt en effet le même tour dans les phraſes, toujours un peu de raiſonement dans la paſſion, toujours des maximes détachées, toujours des penſées retournées en plus d'une manière. C'eſt le ſtile de *Rotrou*, avec plus de force, d'élégance & de richeſſe. La manière du peintre eſt viſible, quelque ſujet que traite ſon pinceau.

*b*) *Et le peu de croyance*
*Qu'un homme doit donner à ſon extravagance.*]

Termes de la haute comédie. De plus, *donner de la croyance*, n'eſt pas d'un français pur.

Elle opoſe ſes pleurs au deſſein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de ſortir du palais.
Je mépriſe ſa crainte, & je cède à ſes larmes;
Elle me fait pitié ſans me donner d'alarmes;
Et mon cœur atendri ſans être intimidé,
N'oſe déplaire aux yeux *e*) dont il eſt poſſédé.
L'ocaſion, Néarque, eſt-elle ſi preſſante,
Qu'il faille être inſenſible aux ſoupirs d'une amante?
Par un peu de remiſe, épargnons ſon ennui,
*f*) Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine aſſurance

*c*) *Elle a ſur toute l'ame.* ] Ce mot *toute* eſt inutile; & fait languir le vers : une vaine épithète afaiblit toujours la diction & la penſée.

*d*) *Craint & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée.* ] On ne peut dire que dans le burleſque, *ſonger une mort.*

*e*) *Dont il eſt poſſédé.* ] Expreſſion impropre, vicieuſe; on ne peut dire, *être poſſédé des yeux.*

*f*) *Pour faire en plein repos ce qu'il trouble.* ] Cela eſt à peine intelligible. Ce ſtile eſt trop à la fois négligé & forcé. Pour juger ſi des vers ſont mauvais, mettez-les en proſe; ſi cette proſe eſt incorrecte, les vers le ſont. *Epargnons ſon ennui par un peu de remiſe, pour faire en plein repos ce qu'il trouble.* Vous voyez combien une telle

D'avoir aſſez de vie, ou de perſévérance ?
Et Dieu qui tient votre ame & vos jours dans ſa main,
*g*) Promet-il à vos vœux de le vouloir demain ?
*h*) Il eſt toujours tout juſte & tout bon, mais ſa grace
Ne deſcend pas toujours avec même éficace ;
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénétrent les cœurs.

phraſe révolte. Les vers doivent avoir la clarté, la pureté de la proſe la plus correcte ; & l'élégance, la force, la hardieſſe, l'harmonie de la poëſie.

Ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que *Corneille* dans la première édition de *Polyeucte*, avait mis :

*Remettons ce deſſein qui l'acable d'ennui,*
*Nous le pourons demain auſſi-bien qu'aujourd'hui :*

& dans toutes les autres éditions qu'il fit faire, il corrigea ces deux vers de la manière dont nous les imprimons dans le texte. Aparemment on avait critiqué, *Remettre un deſſein*, parce qu'on remet à un autre jour l'acompliſſement, l'exécution, & non pas le deſſein. On avait pû auſſi blâmer, *Nous le pourons demain*, parce que ce *le* ſe raporte à *deſſein*, & que *pouvoir un deſſein* n'eſt pas français. Mais en général il vaut mieux pécher un peu contre l'exactitude de la ſyntaxe, que de faire des vers obſcurs & mal tournés. La première manière était à la vérité un peu f autive, mais elle vaut beaucoup mieux que la ſe-

Le nôtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare:
*i*) Le bras qui la verſait en devient plus avare;
Et cette ſainte ardeur qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
Celle qui vous preſſait de courir au batême,
Languiſſante déja, ceſſe d'être la même;
Et pour quelques ſoupirs *k*) qu'on vous a fait ouïr,
Sa flame ſe diſſipe, & va s'évanouïr.

conde. Tout cela prouve que la verſification françaiſe eſt d'une difficulté preſque inſurmontable.

*g*) *Promet-il de le vouloir demain ?* ] Eſt-ce Dieu qui promet de vouloir demain, ou qui promet que *Polyeucte* voudra ? Un écrivain ne doit jamais tomber dans ces amphibologies; on ne les permet plus.

*h*) *Il eſt toujours tout juſte & tout bon. — Après certains momens, &c.* ] Tous ces vers ſont trop rempans, trop négligés, trop du ſtile familier des livres de dévotion.

*i*) *Le bras qui la verſait en devient plus avare.* ] Il y avait dans les premières éditions :

*Le bras qui la verſait s'arrête & ſe courouce;*
*Notre cœur s'endurcit, & ſa pointe s'émouſſe.*

Il faut avouer qu'aujourd'hui on ne ſoufrirait pas *un bras qui verſe une grace.*

*k*) *Qu'on vous a fait ouïr.* ] Ce mot *ouïr* ne peut guères convenir à des ſoupirs. Quand *Racine* dans ſon ſtile châtié, toujours élégant, toujours noble, & d'autant plus

POLYEUCTE.

Vous me connaiſſez mal, la même ardeur me brûle;
Et le déſir s'acroît quand l'effet ſe recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux,
Me laiſſent dans le cœur auſſi chrétien que vous;
Mais, pour en recevoir le ſacré caractère,
Qui lave nos forfaits dans une eau ſalutaire,
Et qui purgeant notre ame, & deſſillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,

hardi qu'il le paraît moins, fait dire à *Andromaque*,

Ah! Seigneur, vous entendiez aſſez
Des ſoupirs qui craignaient de ſe voir repouſſés.

Le mot d'*entendre* ſignifie là, *comprendre*, *connaître*. *Vous connaiſſiez mon cœur par mes ſoupirs.*

*l*) *Ainſi du genre humain l'ennemi vous abuſe.* ] Ce langage familier de la dévotion parut d'abord extraordinaire; on venait de jouer *Ste. Agnès*, d'un *Pujet de la Serre*. Elle était tombée; ſa chute donna mauvaiſe opinion de *St. Polyeucte* à l'hôtel de Rambouillet. Le cardinal de *Richelieu* le condamna comme le *Cid*. C'eſt ce que nous aprend l'abbé *Hédelin d'Aubignac*, ennemi de *Corneille*, & qui croyait être ſon maître.

Remarquez que cette périphraſe, *l'ennemi du genre humain*, eſt noble, & que le nom propre eût été ridicule. Le vulgaire ſe repréſente le diable avec des cornes & une

Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien ſuprême & le ſeul où j'aſpire,
Je crois, pour ſatisfaire un juſte & ſaint amour,
Pouvoir un peu remettre, & diférer d'un jour.

NÉARQUE.

*l*) Ainſi du genre humain l'ennemi vous abuſe;
Ce qu'il ne peut *m*) de force, il l'entreprend de ruſe.
Jaloux des bons deſſeins qu'il tâche d'ébranler,
*n*) Quand il ne peut les rompre, il pouſſe à reculer;
D'obſtacle ſur obſtacle il va troubler le vôtre,

longue queuë. *L'ennemi du genre humain* donne l'idée d'un être terrible qui combat contre Dieu même. Toutes les fois qu'un mot préſente une image, ou baſſe, ou dégoutante, ou comique, annobliſſez-la par des images acceſſoires; mais auſſi ne vous piquez pas de vouloir ajouter une grandeur vaine à ce qui eſt impoſant par ſoi-même. Si vous voulez exprimer que le roi vient, dites, *le roi vient*; & n'imitez pas ce poëte qui trouvant ces mots trop communs, dit :

Ce grand roi roule ici ſes pas impérieux.

*m*) *De force, de ruſe.*] Cela eſt lâche, & n'eſt pas d'un français pur. On n'entreprend point de ruſe.

*n*) *Quand il ne peut les rompre,*] *demi rompu, rompez.* Ce mot *rompre* ſi ſouvent repété, eſt d'autant plus vicieux, qu'on ne dit ni *rompre un deſſein*, ni *rompre un coup*.

o) Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre ;
Et ce ſonge rempli de noires viſions,
N'eſt que le coup d'eſſai de ſes illuſions.
Il met tout en uſage, & prière, & menace ;
Il ataque toujours, & jamais ne ſe laſſe ;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encor il n'a pû,
Et que ce qu'on difère eſt à demi rompu.
Rompez ces premiers coups, laiſſez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arrière, & douteux en ſon choix,
Lorſque ſa voix l'apelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour ſe donner à lui faut-il n'aimer perſonne ?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le ſoufre, il l'ordonne :
Mais, à vous dire tout, ce ſeigneur des ſeigneurs

o) *Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre.* ] Après *par des pleurs* il falait ſpécifier un autre obſtacle. *Chaque jour par quelqu'autre* ; il ſemble que ce ſoit par quelqu'autre pleur. Le ſens eſt clair à la vérité, mais la phraſe ne l'eſt pas.

Ici le ſens me choque, & plus loin c'eſt la phraſe.
*Boileau.*

Veut le premier amour, & les premiers honeurs.
Comme il n'eſt rien d'égal à ſa grandeur ſuprême,
Il ne faut rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire, & verſer tout ſon ſang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite,
Qui vous eſt néceſſaire, & que je vous ſouhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux,
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit ſervir l'état quand on nous perſécute,
Qu'aux plus âpres tourmens un chrétien eſt en bute:
Comment en pourez-vous ſurmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas réſiſter à des pleurs?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point; la pitié qui me bleſſe
Sied bien aux plus grands cœurs, & n'a point de faibleſſe.
*p*) Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort.

Ces petites négligences multipliées ſe font plus ſentir à la lecture qu'au théatre; rien ne doit échaper aux lecteurs qui veulent s'inſtruire. Quand *Virgile* eut apris aux romains à faire des vers toujours nobles & élégans, il ne fut plus permis d'écrire comme *Ennius*.

*p*) *Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort.*] On ne dirait plus aujourd'hui, *ſur mes pareils*, ni *un bel*

Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort;
Et s'il faut afronter les plus cruels ſuplices,
Y trouver des apas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'oſe encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faiſant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque;
Je brûle d'en porter la glorieuſe marque.
Mais Pauline s'aflige, & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes:
Dans une heure au plus tard vous eſſuîrez ſes larmes;
Et l'heur de vous revoir lui ſemblera plus doux,

*œil.* Ce terme de *pareils*, dont *Rotrou* & *Corneille* ſe ſont toujours ſervis, & que *Racine* n'employa jamais, ſemble caractériſer une petite vanité bourgeoiſe. *Un bel œil*, eſt toujours ridicule, & beaucoup plus dans un mari que dans un amant. *Fâcher un bel œil*, eſt encor pis.

*q*) *Apaiſez donc ſa crainte.* ] On apaiſe la colère & non la crainte.

Plus elle aura pleuré pour un ſi cher époux.
Allons, on nous atend.

POLYEUCTE.

*q*) Apaiſez donc ſa crainte ;
Et calmez la douleur dont ſon ame eſt ateinte.
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut.
Fuyez un ennemi qui ſait votre défaut,
Qui le trouve aiſément, qui bleſſe par la vûe,
*r*) Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puiſqu'il le faut.

*r*) *Et dont le coup mortel vous plait quand il vous tuë.*] Pluſieurs perſonnes ont crû que *Néarque* ne devait pas parler ainſi d'une épouſe. Que dirait-il de plus ſi c'était une maîtreſſe ? Le mot *tuë* ſemble ici un peu trop fort. Car après tout, une complaiſance de quelques heures pour ſa femme tuërait-elle l'ame de *Polieucte* ?

## SCENE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

ADieu, Pauline, adieu.
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel ſujet ſi preſſant à ſortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

POLYEUCTE.

Vous le ſaurez un jour ; je vous quite à regret ;
*s*) Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

*s*) *Mais enfin il le faut.*] Voilà trois fois de ſuite, *il le faut.* Cette inadvertance n'ôte rien à l'intérêt qui commence à naître dès la première ſcène ; & quoique le ſtile

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le ciel m'en ſoit témoin, cent fois plus que moi-même.
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaiſir ne vous peut émouvoir!
Vous avez des ſecrets que je ne puis ſavoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes ſoupirs cette ſeule journée.

POLYEUCTE.

Un ſonge vous fait peur!

PAULINE.

Ses préſages ſont vains,
Je le ſai, mais enfin je vous aime, & je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'abſence.
Adieu, vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance.
Je ſens déja mon cœur prêt à ſe révolter;
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.

---

ſoit ſouvent incorrect & négligé, il eſt toujours au-deſſus de ſon ſiècle.

## SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite;
Suis cet agent fatal de tes mauvais deſtins,
Qui peut-être te livre aux mains des aſſaſſins.
*t*) Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiécle nous ſommes.
Voilà notre pouvoir ſur les eſprits des hommes;
Voilà ce qui nous reſte, & l'ordinaire effet

*t*) *Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiècle nous ſommes;*
*Voilà nôtre pouvoir ſur les eſprits des hommes.* ]

Ces deux vers ſentent la comédie. Le peu de rimes de nôtre langue fait que pour rimer à *hommes* on fait venir comme on peut, *le ſiècle où nous ſommes*, *l'état où nous ſommes*, *tous tant que nous ſommes.*

Cette gêne ne ſe fait que trop ſentir en mille ocaſions, & c'eſt une des preuves de la prodigieuſe ſupériorité des langues grecque & latine ſur les langues modernes. La ſeule reſſource eſt d'éviter, ſi l'on peut, ces malheureuſes rimes, & de chercher un autre tour; la difficulté eſt prodigieuſe, mais il la faut vaincre.

De l'amour qu'on nous ofre, & des vœux qu'on
nous fait.
Tant qu'ils ne ſont qu'amans nous ſommes ſouve-
raines,
Et juſqu'à la conquête ils nous traitent en reines;
*u*) Mais après l'hyménée ils ſont rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour. *x*)
*y*) S'il ne vous traite ici d'entière confidence,
S'il part malgré vos pleurs, *z*) c'eſt un trait de
prudence :
Sans vous en afliger, préſumez avec moi,
*a*) Qu'il eſt plus à propos qu'il vous cèle pourquoi:

*u*) *Mais après l'hyménée ils ſont rois à leur tour.* ] Ce vers a paſſé en proverbe. Il n'eſt pas à la vérité de la haute tragédie, mais cette naïveté ne peut déplaire.

*Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.*

*x*) *Manquer d'amour* ] eſt d'une proſe trop faible.

*y*) *S'il ne vous traite ici d'entière confidence.* ] Cela n'eſt pas français; c'eſt un barbariſme de phraſe.

*z*) *C'eſt un trait de prudence.* ] Expreſſion de la haute comédie, mais que la tragédie peut ſoufrir.

*a*) *Qu'il eſt plus à propos qu'il vous cèle pourquoi.* ] Ce vers, ou cette ligne tient trop du bourgeois. C'eſt une règle aſſez générale, qu'un vers héroïque ne doit guères

Aſſurez-vous ſur lui qu'il en a juſte cauſe.
*b*) Il eſt bon qu'un mari nous cache quelque choſe,
Qu'il ſoit quelquefois libre, & ne s'abaiſſe pas
A nous rendre toûjours compte de tous ſes pas.
*c*) On n'a tous deux qu'un cœur qui ſent mêmes traverſes;
Mais ce cœur a pourtant ſes fonctions diverſes;
Et la loi de l'hymen *d*) qui vous tient aſſemblés,
N'or-

finir par un adverbe, à moins que cet adverbe ſe faſſe à peine remarquer comme adverbe; je ne le verrai *plus*, je ne l'aimerai *jamais*. *Pourquoi* pourait être employé à la fin d'un vers, quand le ſens eſt ſuſpendu.

Eh comment, & pourquoi
Voulez-vous que je vive,
Quand vous ne vivez pas pour moi?
*Quinault.*

Mais alors, ce *pourquoi* lie la phraſe. Vous ne trouverez jamais dans le ſtile noble; *il m'a dit pourquoi*; *je ſais pourquoi*. La nuance du ſimple & du familier eſt délicate, il faut la ſaiſir.

*b*) *Il eſt bon qu'un mari nous cache quelque choſe.*] Ce vers eſt abſolument comique, & même burleſque.

*c*) *On n'a tous deux qu'un cœur.*] Cette expreſſion ne paraît pas d'abord françaiſe, elle l'eſt cependant. *Eſt-on allé là? On y eſt allé deux*; mais c'eſt un galliciſme qui ne s'employe que dans le ſtile très-familier. *Mêmes traverſes*,

N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine.
Il eſt arménien, & vous êtes romaine;
Et vous pouvez ſavoir que nos deux nations
N'ont pas ſur ce ſujet mêmes impreſſions.
*e*) Un ſonge en notre eſprit paſſe pour ridicule;
Il ne nous laiſſe eſpoir, ni crainte, ni ſcrupule;

*verſes*, *fonctions diverſes*. Cela n'eſt pas aſſez élégamment écrit, & l'idée eſt un peu ſubtile; rien n'eſt véritablement beau que ce qui eſt écrit naturellement, avec élégance & pureté : on ne ſaurait trop avoir ces régles devant les yeux.

*d*) *Qui vous tient aſſemblés.*] Le mot propre eſt *unis ;* on ne peut ſe ſervir de celui d'*aſſembler* que pour pluſieurs perſonnes.

*e*) *Un ſonge en notre eſprit paſſe pour ridicule,*
*Pour fidèle miroir...*]

Les mots de *ridicule*, & de *miroir*, doivent être bannis des vers héroïques; cependant on pourait ſe ſervir du terme *ridicule*, pour jetter de l'oprobre ſur quelque choſe que d'autres reſpectent. Tout dépend de l'art avec lequel les mots ſont placés.

Il eſt à remarquer que du tems de l'empereur *Décie*, les romains n'avaient nulle foi aux ſonges; les honnêtes gens ne connaiſſaient plus de ſuperſtitions.

Mais il paſſe dans Rome avec autorité
Pour fidéle miroir de la fatalité.

PAULINE.

*f*) Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne,
Si de telles horreurs t'avaient frapé l'eſprit,
Si je t'en avais fait ſeulement le récit.

STRATONICE.

*g*) A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage.

PAULINE.

Ecoute, mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un ſi triſte diſcours,

*f*) *Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne.*] Le mot de *crédit* eſt impropre. Un ſonge n'obtient point de crédit.

*g*) *A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage.* ] Ce vers eſt un peu familier ; & il faut, *en racontant*, & non *à raconter.*

*h*) *Et l'on doute d'un cœur qui n'a pas combatu.* ] Pluſieurs perſonnes ont trouvé que *Pauline* ne devait pas débuter par dire un peu crûment qu'elle a eu *d'autres amours*, & qu'une coquette ne s'exprimerait pas autrement. D'autres diſent que *Corneille* avait la ſimplicité d'un grand homme, & qu'il la donne à *Pauline.*

On peut remarquer ici, que *Corneille* étale preſque

Tu ſaches ma faibleſſe & mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer ſans honte
Ces ſurpriſes des ſens que la raiſon ſurmonte;
Ce n'eſt qu'en ces aſſauts qu'éclate la vertu;
*h*) Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combatu.
Dans Rome où je nâquis, *i*) ce malheureux viſage
D'un chevalier romain captiva le courage;
Il s'apellait Sévère. Excuſe les ſoupirs
Qu'arrache encor un nom trop cher à mes déſirs.

STRATONICE.

Eſt-ce lui qui n'aguère aux dépens de ſa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,

toûjours en maxime, ce que *Racine* mettait en ſentiment. Il y a peut-être une eſpèce d'apareil, une petite afectation dans une nouvelle mariée, à dire ainſi, qu'une femme d'honneur peut raconter ſes amours. On ſent que c'eſt le poëte qui débite ſes penſées, & qui prépare une excuſe pour *Pauline*. Si *Pauline* n'avait pas combatu, voudrait-elle qu'on doutât de ſa conduite? Une femme eſt-elle moins eſtimée pour n'avoir aimé que ſon mari? Faut-il abſolument qu'elle ait un autre amour pour qu'on ne doute pas de ſa vertu?

*i*) *Ce malheureux viſage.* ] Cette expreſſion eſt condamnée comme burleſque.

*k*) Qui leur tira mourant la victoire des mains,
*l*) Et fit tourner le ſort des perſes aux romains?
Lui qu'entre tant de morts immolés à ſon maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconaître?
A qui Décie enfin pour des exploits ſi beaux
Fit ſi pompeuſement dreſſer de vains tombeaux?

PAULINE.

Hélas! c'était lui-même, & jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vû plus honête homme.
Puiſque tu le conais, je ne te dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice, il le méritait bien.
Mais que ſert le mérite où manque la fortune?
L'un était grand en lui, l'autre faible & comune:
Trop invincible obſtacle, & dont trop rarement

*k*) *Qui leur tira mourant la victoire des mains.*] *Tirer la victoire des mains*, expreſſion impropre, & un peu baſſe aujourd'hui; peut-être ne l'était-elle pas alors.

*l*) *Et fit tourner le ſort.*] *Le ſort* ne peut être employé pour la victoire; mais le ſens eſt ſi clair, qu'il ne peut y avoir d'équivoque. *Tourner le ſort*, n'eſt pas heureux.

*m*) *La digne ocaſion d'une rare conſtance.*] *Stratonice* pourait parler ainſi avant le mariage, mais non après. Ce vers eſt trop d'une ſoubrette.

*n*) *Quelque fruit qu'une fille en puiſſe recueillir.*] Le fruit

Triomphe auprès d'un père un vertueux amant !

STRATONICE.

*m*) La digne ocaſion d'une rare conſtance !

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne & folle réſiſtance.
*n*) Quelque fruit qu'une fille en puiſſe recueillir,
Ce n'eſt une vertu que pour qui veut faillir.
*o*) Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,
J'atendais un époux de la main de mon père,
Toûjours prête à le prendre, & jamais ma raiſon
N'avoua de mes yeux l'aimable trahiſon.
Il poſſédait mon cœur, mes déſirs, ma penſée;
Je ne lui cachais point combien j'étais bleſſée;
Nous ſoupirions enſemble & pleurions nos malheurs:
Mais au lieu d'eſpérance il n'avait que des pleurs;

recueilli par une fille ne préſente pas un ſens clair; & ſi par ce fruit *Pauline* entend la poſſeſſion d'un amant, ce diſcours paraît peu convenable à une nouvelle mariée. *Racine* a employé cette expreſſion dans *Phèdre.*

Hélas du crime affreux dont la honte me ſuit
Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit.

Mais cela veût dire, *je n'ai jamais goûté de douceur dans ma paſſion criminelle.*

*o*) *Parmi ce grand amour* ] eſt un ſoléciſme. *Parmi* demande toûjours un pluriel.

Et malgré des ſoupirs ſi doux, ſi favorables,
Mon père & mon devoir étaient inexorables.
Enfin je quitai Rome & ce parfait amant,
Pour ſuivre ici mon père en ſon gouvernement;
Et lui déſeſpéré s'en alla dans l'armée
Chercher *p*) d'un beau trépas l'illuſtre renommée.
Le reſte, tu le ſais; mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plus à ſes yeux;
Et comme il eſt ici le chef de la nobleſſe,
Mon père fut ravi qu'il me prit pour maîtreſſe;
Et par ſon alliance il ſe crût aſſuré
D'être plus redoutable & plus conſidéré.
Il aprouva ſa flame & conclut l'hyménée;
Et moi, comme à ſon lit je me vis deſtinée
*q*) Je donnai par devoir à ſon afection
Tout ce que l'autre avait par inclination.
Si tu peux en douter, *r*) juge-le par la crainte

*p*) *D'un beau trépas l'illuſtre renommée.* ] La renommée ne convient point à *trépas*. Ce mot ne regarde jamais que la perſonne, parce que *renommée* vient de *nom*. La renommée d'un guerrier, la gloire d'un *trépas*.

*q*) *Je donnai par devoir à ſon afection.* ] Rien ne paraît plus neuf, plus ſingulier, & d'une nuance plus délicate. Quoi qu'on en diſe, ce ſentiment peut être très-naturel dans une femme ſenſible & honnête. Ceux qui ont dit

Dont en ce triſte jour tu me vois l'ame ateinte.

STRATONICE.

Elle fait aſſez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel ſonge après tout tient vos ſens alarmés?

PAULINE.

Je l'ai vû cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère.
Il n'était point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'une ombre déſolée emporte des tombeaux:
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire,
Qui retranchant ſa vie aſſurent ſa mémoire;
Il ſemblait triomphant, & tel que ſur ſon char
Victorieux dans Rome entre notre Céſar.
Après un peu d'éfroi que m'a donné ſa vûe,
*Porte à qui tu voudras la faveur qui m'eſt dûe*,

qu'ils ne voudraient de *Pauline*, ni pour femme, ni pour maîtreſſe, ont dit un bon mot qui ne dérobe rien à la beauté extraordinaire du caractère de *Pauline*. Il ſerait à ſouhaiter que ces vers fuſſent auſſi délicats par l'expreſſion que par le ſentiment.

*r*) . . . . . *Juge-le par la crainte.* ] Il faut éviter ces *le* après les verbes. *Jugez-en* ne ſerait pas moins dur.

Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.
*Boileau.*

*Ingrate*, m'a-t-il dit, *& ce jour expiré*,
*Pleure à loiſir l'époux que tu m'as préféré.*
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'eſt troublée.
Enſuite, des chrétiens une impie aſſemblée,
Pour avancer l'effet de ce diſcours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de ſon rival.
Soudain à ſon ſecours j'ai réclamé mon père.
*s*) Hélas! c'eſt de tout point ce qui me déſeſpère!

*s*) *Hélas ! c'eſt de tout point ce qui me déſeſpère.*

. . . . . .

*Ma douleur trop forte a brouillé ces images, &c.*]

*De tout point*, *brouiller des images*, ſont des termes bannis du tragique. *Rages* ne ſe dit plus au pluriel ; je ne ſais pourquoi ; car il faiſait un très bel effet dans *Malherbe* & dans *Corneille*. Craignons d'apauvrir notre langue.

Pluſieurs perſonnes ont entendu dire au marquis de *St. Aulaire*, mort à l'âge de cent ans, que l'hôtel de Rambouillet avait condamné ce ſonge de *Pauline*. On diſait que dans une piéce chrétienne, ce ſonge eſt envoyé par Dieu même ; & que dans ce cas, Dieu qui a en vuë la converſion de *Pauline*, doit faire ſervir ce ſonge à cette même converſion ; mais qu'au contraire, il ſemble uniquement fait pour inſpirer à *Pauline* de la haine contre les chrétiens ; qu'elle voit des chrétiens qui aſſaſſinent ſon mari, & qu'elle devait voir tout le contraire.

*Des chrétiens une impie aſſemblée*
*A jetté Polyeucte aux pieds de ſon rival.*

J'ai vû mon père même un poignard à la main
Entrer le bras levé pour lui percer le ſein.
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
Le ſang de Polyeucte a ſatisfait leurs rages.
Je ne ſai, ni comment, ni quand ils l'ont tué ;
Mais je ſai qu'à ſa mort tous ont contribué.
Voilà quel eſt mon ſonge.

STRATONICE.

*t*) Il eſt vrai qu'il eſt triſte ;

Ce qu'on pourait encor reprocher peut-être à ce ſonge, c'eſt qu'il ne ſert de rien dans la pièce ; ce n'eſt qu'un morceau de déclamation. Il n'en eſt pas ainſi du ſonge d'*Athalie*, envoyé exprès par le Dieu des juifs ; il fait entrer *Athalie* dans le temple, pour lui faire rencontrer ce même enfant qui lui eſt aparu pendant la nuit, & pour amener l'enfant même, le nœud & le dénouement de la pièce. Un pareil ſonge eſt à la fois ſublime, vraiſemblable, intéreſſant & néceſſaire. Celui de *Pauline* eſt à la vérité un peu hors d'œuvre, la pièce peut s'en paſſer. L'ouvrage ſerait ſans doute meilleur, s'il y avait le même art que dans *Athalie* ; mais ſi ce ſonge de *Pauline* eſt une moindre beauté, ce n'eſt point du tout un défaut choquant ; il y a de l'intérêt & du patétique. On fait ſouvent des critiques judicieuſes qui ſubſiſtent, mais l'ouvrage qu'elles ataquent ſubſiſte auſſi.

*t*) *Il eſt vrai qu'il eſt triſte.*] Cette naïveté fait toûjours

Mais il faut que votre ame à ces frayeurs réſiſte ;
*u)* La viſion de ſoi peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juſte terreur.
Pouvez-vous craindre un mort ? pouvez-vous craindre un père,
Qui chérit votre époux, que votre époux révère ;
Et dont le juſte choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme & ſûr apui ?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, & rit de mes alarmes :
Mais je crains des chrétiens les complots & les charmes ;
Et que ſur mon époux leur troupeau ramaſſé
Ne venge tant de ſang que mon père a verſé.

STRATONICE.

Leur ſecte eſt inſenſée, impie, & ſacrilège,
Et dans ſon ſacrifice uſe de ſortilège ;
Mais ſa fureur ne va qu'à briſer nos autels,
Elle n'en veut qu'aux dieux, & non pas aux mortels.

rire le parterre ; je n'en ai jamais trop connu la raiſon. On pouvait s'exprimer avec un tour plus noble ; mais la ſimplicité n'eſt-elle pas permiſe dans une confidente ? ſes expreſſions ici ne ſont point comiques.

A l'égard du ſonge, s'il n'a pas l'extrême mérite de

Quelque ſévérité que ſur eux on déploye,
Ils ſoufrent ſans murmure, & meurent avec joye ;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'état,
On ne peut les charger d'aucun aſſaſſinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon père vient.

---

## *SCENE IV.*

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

MA fille, que ton ſonge
En d'étranges frayeurs ainſi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui ſemblent s'aprocher !

PAULINE.

Quelle ſubite alarme ainſi vous peut toucher ?

FÉLIX.

*x*) Sévère n'eſt point mort.

celui d'*Athalie* qui fait le nœud de la pièce, il a celui de *Camille* ; il prépare.

*u*) *La viſion de ſoi.* ] *La viſion* eſt bannie du genre noble, & *de ſoi* l'eſt de tous les genres.

*x*) *Sévère n'eſt point mort... quel mal nous fait ſa*

PAULINE.

Quel mal nous fait ſa vie ?

FÉLIX.

Il eſt le favori de l'empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir ſauvé des mains des ennemis,
L'eſpoir d'un ſi haut rang lui devenait permis.
Le deſtin aux grands cœurs ſi ſouvent mal propice
Se réſout quelquefois à leur faire juſtice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

*vie ?* ] Ce mot ſeul fait un beau coup de théatre. Et combien la réponſe de *Pauline* eſt intéreſſante ! Que le lecteur me pardonne de remarquer quelquefois ces beautés, qu'il ſent aſſez, ſans qu'on les lui indique.

Il n'y a que ce mot de *mal propice* qui gâte cette belle & naturelle réflexion de *Pauline*. *Mal* détruit *propice*. Il faut, *peu propice*.

*y*) *Mais comment le pouvez-vous ſavoir ?* Il n'eſt pas naturel qu'un gouverneur d'Arménie ne ſache pas de ſi grands événemens arrivés dans la Perſe qui touche à l'Arménie, & qu'il ne les aprenne que par l'arrivée de *Sévère*. Il ne paraît pas convenable qu'il ne ſoit inſtruit que par un ſubalterne, à qui les gens de *Sévère* ont parlé. Il eſt encor aſſez extraordinaire que *Sévère* (devenu tout d'un coup favori, ſans que le gouverneur d'Arménie en ait rien

PAULINE.

Il vient!

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en eſt trop ; *y*) mais comment le pouvez-vous ſavoir ?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne :
*z*) Un gros de courtiſans en foule l'acompagne,
Et montre aſſez quel eſt ſon rang & ſon crédit.

ſû) quitte la cour & l'armée, pour aller faire ſans raiſon un ſacrifice qu'il pouvait mieux faire ſur les lieux. Qu'eût-on dit de *Turenne*, s'il eût quitté l'Alſace, pour aller faire chanter un *Te Deum* en Champagne ? Mais *Sévère* vient pour épouſer *Pauline*. L'Arménie eſt frontière de Perſe : il a dû ſavoir que *Pauline* était mariée, il a dû s'informer d'elle tous les jours. *Félix* n'a point marié ſa fille ſans en avertir l'empereur. Il falait inventer une fable qui fût plus vraiſemblable. Toutefois le défaut de vraiſemblance laiſſe ſouvent ſubſiſter l'intérêt. Le ſpectateur eſt entraîné par les objets préſens, & on pardonne preſque toûjours ce qui amène de grandes beautés.

*z*) *Un gros de courtiſans en foule l'acompagne.* ] Ce vers convient moins à un gouverneur de province, qu'à un homme du commun, que cette *foule* de ſuivans éblouït.

Mais, Albin, redis-lui ce que ſes gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous ſavez quelle fut cette grande journée,
Que ſa perte pour nous rendit ſi fortunée,
Où l'empereur captif par ſa main dégagé
Raſſura ſon parti déja découragé,
Tandis que ſa vertu ſucomba ſous le nombre.
Vous ſavez les honeurs qu'on fit faire à ſon ombre,
a) Après qu'entre les morts on ne le put trouver.
Le roi de Perſe auſſi l'avait fait enlever.
Témoin de ſes hauts faits, & de ſon grand courage,
Ce monarque en voulut conaître le viſage;
On le mit dans ſa tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paraiſſait, il fit mille jaloux.
Là bientôt il montra quelque ſigne de vie:
Ce prince généreux en eût l'ame ravie;
Et ſa joie, en dépit de ſon dernier malheur,
Du bras qui le cauſait honora la valeur.
Il en fit prendre ſoin, la cure en fut ſecrette;

Le récit de toutes ces avantures arrivées dans le voiſinage de *Félix*, fait trop voir que *Félix* devait en être inſtruit. Cette cure ſecrette de *Sévère* eſt un mauvais artifice, qui n'empêche pas que la cure ne ſoit publique. L'auteur, en voulant ménager une ſurpriſe, a oublié toute la vraiſemblance.

Et comme au bout d'un mois ſa ſanté fut parfaite,
Il ofrit dignités, alliance, tréſors;
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ſes refus de louange,
Il envoye à Décie en propoſer l'échange;
Et ſoudain l'empereur tranſporté de plaiſir,
Ofre au Perſe ſon frère, & cent chefs à choiſir.
Ainſi revint au camp le valeureux Sévère,
De ſa haute vertu recevoir le ſalaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, & nous ſommes ſurpris.
Ce malheur toutefois ſert à croître ſa gloire;
Lui ſeul rétablit l'ordre, & gagne la victoire;
Mais ſi belle, & ſi pleine, & par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, & nous faiſons la paix.
L'empereur qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand ſuccès l'envoye en Arménie;
Il vient en aporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un ſacrifice en rendre homage aux dieux.

*a*) *Après qu'entre &c.* ] Ces vers ſont trop négligés. La ſyntaxe y eſt violée. *Le roi de Perſe l'avait fait enlever; qu'on ne put le trouver.* C'eſt un ſoléciſme : ce *que* ne ſe raporte à rien. Ce récit, d'ailleurs, eſt trop dans la forme d'une rélation. C'eſt dans ces détails qu'il faut déployer les richeſſes & les reſſources de la langue.

FÉLIX.

O ciel ! en quel état ma fortune eſt réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai ſû d'un homme de ſa ſuite ;
Et j'ai couru, ſeigneur, *b*) pour vous y diſpoſer.

FÉLIX.

*c*) Ah ! ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.
L'ordre d'un ſacrifice eſt pour lui peu de choſe ;
C'eſt un prétexte faux dont l'amour eſt la cauſe.

PAULINE.

Cela pourait bien être, il m'aimait chérement.

FÉLIX.

Que ne permetra-t-il à ſon reſſentiment ?
Et juſques à quel point ne porte ſa vengeance

Une

*b*) *Pour vous y diſpoſer.*] Ce *diſpoſer* ne ſe raporte à rien. Il veut dire, *pour vous diſpoſer à le recevoir.*

*c*) *Ah! ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.*] Cette idée de *Félix*, que *Sévère* vient pour épouſer ſa fille, condamne encor ſon ignorance. *Sévère* ne devait-il pas lui expédier un exprès de la frontière, lui écrire, l'inſtruire de tout, & lui demander *Pauline ?* N'était-il pas infiniment plus raiſonable que *Félix* dit à ſa fille, *Sévère* n'eſt point mort, il arrive, il m'écrit, il vous demande pour épouſe ? En ce cas, *Pauline* ne lui aurait pas répondu

par

Une juſte colère avec tant de puiſſance ?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il eſt trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flater en vain un père malheureux ;
Il nous perdra, ma fille. Ah, regret qui me tue,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !
Ah, Pauline, en effet, tu m'as trop obéi.
*d*) Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque eſpoir me reſte, il n'eſt plus aujourd'hui
Qu'en l'abſolu pouvoir qu'il te donnait ſur lui :
Ménage en ma faveur l'amour qui le poſſéde ;

par ce vers comique, *Cela pourait bien être.* Mais ici, elle doit répondre, *Cela ne doit pas être ;* il fait trop peu de cas de vous, il ne vous écrit point ; vous ne ſavez ſa victoire que par ſes valets ; s'il voulait m'épouſer, il ne vous traiterait pas avec tant de mépris.

*d*) *Ton courage était bon.* ] On dit bien dans le ſtile familier, *tu as bon courage*, mais non pas, *ton courage eſt bon.* L'auteur veut dire, *Tu penſais mieux que moi.* — *Le ciel t'inſpirait.* — *Ton cœur ne ſe trompait pas.*

*e*) Et d'où provient mon mal, fais ſortir le reméde.

PAULINE.

Moi ! moi ! que je revoye un ſi puiſſant vainqueur,
Et m'expoſe à des yeux qui me percent le cœur !
Mon père, je ſuis femme, & je ſai ma faibleſſe ;
Je ſens déja mon cœur qui pour lui s'intéreſſe,
Et pouſſera ſans doute, en dépit de ma foi,
Quelque ſoupir indigne & de vous & de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Raſſure un peu ton ame.

PAULINE.

*f*) Il eſt toûjours aimable, & je ſuis toûjours femme.

*e*) *Et d'où provient mon mal, fais ſortir le reméde.* ] *Félix* n'annonce-t-il pas par ce vers le caractère le plus bas & le plus lâche ? Ces expreſſions bourgeoiſes, *fais ſortir le remède*, ne portent-elles pas dans l'eſprit l'idée que ſa fille doit faire des careſſes à *Sévère* pour l'apaiſer ? Devait-il craindre qu'un courtiſan poli d'un empereur juſte, vînt perſécuter le père & la fille, parce qu'il n'a pas épouſé *Pauline* ? Ne ſerait-ce pas en partie la raiſon pour laquelle l'hôtel Rambouillet, & le cardinal de *Richelieu*, refuſèrent leur ſuffrage à *Polyeucte*.

*f*) *Il eſt toûjours aimable, & je ſuis toûjours femme.* ] Ce combat de *Pauline*, qui dit deux fois qu'elle eſt femme, & de *Félix*, qui malgré ce danger veut abſolument

Dans le pouvoir ſur moi que ſes regards ont eu,
*g*) Je n'oſe m'aſſurer de toute ma vertu.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton père, *h*) & toute ta famille.

PAULINE.

C'eſt à moi d'obéir, puiſque vous commandez;
Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'eſt connue.

PAULINE.

Elle vaincra ſans doute;

que *Pauline* voye ſon ancien amant, n'aurait-il pas quelque choſe de comique, plus que de tragique? *Je ſuis toujours femme*, eſt une expreſſion bourgeoiſe.

*g*) *Je n'oſe m'aſſurer de toute ma vertu.*] Cela contredit ce bel hémiſtiche, *Elle vaincra ſans doute.* Il n'eſt point du tout convenable, qu'une femme diſe, Je ne réponds pas de ma vertu; mais qu'elle le diſe après quinze jours de mariage, cela paraît bien peu décent.

*h*) *Et toute ta famille.*] Malheureuſe preuve de l'eſclavage de la rime. *Toute ta famille* pour rimer à *fille*; *toute ta province* pour rimer à *prince.* On ne tombe plus guère aujourd'hui dans ces fautes; mais la rime gêne toûjours, & met ſouvent de la langueur dans le ſtile.

Ce n'eſt pas le ſuccès que mon ame redoute ;
Je crains ce dur combat & ces troubles puiſſans
Que fait déja chez moi la révolte des ſens.
Mais puiſqu'il faut combatre un ennemi que j'aime,
Soufrez que je me puiſſe armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loiſir me prépare à le voir.

FÉLIX.

*i*) Juſqu'au devant des murs je vais le recevoir.
Rapelle cependant *k*) tes forces étonnées ;
Et ſonge qu'en tes mains tu tiens nos deſtinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau domter mes ſentimens
Pour ſervir de victime à vos commandemens.

*Fin du premier acte.*

---

*i*) *Au-devant des murs.* ] On va au-devant de quelqu'un, mais non au-devant des murs ; on va le recevoir hors des murs, au-delà des murs.

*k*) *Tes forces.* ] On n'a jamais dit, *les forces* d'une femme en pareil cas.

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

a) CEPENDANT que Félix donne ordre au ſacrifice,
Pourai-je *prendre* un tems à mes vœux ſi propice?
Pourai-je voir Pauline, *b*) & rendre à ſes beaux yeux
L'homage ſouverain que l'on va rendre aux dieux?

*a*) *Cependant que Félix donne ordre au ſacrifice.*] Il eſt bien peu décent, bien peu naturel, que *Sévère* n'ait pas encor vû le gouverneur, & que ce gouverneur aille faire l'ofice de prêtre, au lieu de recevoir *Sévère.* Mais ſi *Félix* eſt allé le recevoir *hors des murs*, comment *Polyeucte* ne l'a-t-il pas acompagné? Comment n'a-t-on point parlé de *Pauline*? Il eſt inconcevable que *Sévère* ignore que *Pauline* eſt mariée, & qu'il l'aprenne par ſon écuyer *Fabian.* Où parle ici *Sévère*? dans la maiſon du gouverneur, dans un apartement où *Pauline* va bientôt le trouver; & il n'a point vû ce gouverneur, & il ignore que ce gouverneur a marié ſa fille!

*b*) *Et rendre à ſes beaux yeux l'homage ſouverain qu'on rend aux dieux,*] ſont-elles des expreſſions convenables?

Je ne t'ai point célé que c'eſt ce qui m'amène ;
Le reſte eſt un prétexte à ſoulager ma peine :
Je viens ſacrifier, mais c'eſt à ſes beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, ſeigneur.

SÉVERE.

Ah, quel comble de joye !
Cette chère beauté conſent que je la voye !
Mais ai-je ſur ſon ame encor quelque pouvoir ?
Quelque reſte d'amour s'y fait-il encor voir ?
Quel trouble, quel tranſport lui cauſe ma venue ?
Puis-je tout eſpérer de cette heureuſe vûe ?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer ;
Elles ſont pour Félix, non pour triompher d'elle ;
Jamais à ſes déſirs mon cœur ne fut rebelle ;
Et ſi mon mauvais ſort avait changé le ſien,

Tout cela ne juſtifie-t-il pas l'hôtel Rambouillet ? Il a des lettres *de faveur* pour épouſer *Pauline*, & il ne les a pas montrées ! Il vient pourtant immoler toutes ſes *volontés aux beautés* de ſa maîtreſſe.

c) *L'honeur de vos careſſes en lieu plus haut ;*
*Vous trouverez dans Rome aſſez d'autres maîtreſſes.* ]

Je me vaincrais moi-même, & ne prétendrais rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'eſt tout ce que je vous puis dire.

SÉVERE.

D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire?
Ne m'aime-t-elle plus? éclairci moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, ſeigneur? Ne la revoyez point;
Portez *c*) en lieu plus haut l'honeur de vos careſſes:
Vous trouverez dans Rome aſſez d'autres maîtreſſes;
Et dans ce haut degré de puiſſance & d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVERE.

Qu'à des penſers ſi bas mon ame ſe ravale!
Que je tienne Pauline à mon ſort inégale!
Elle en a mieux uſé, je la dois imiter;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton diſcours m'importune;

Cela eſt-il de la dignité de la tragédie? *Corneille* retourne ici ce vers du vieil *Horace*:

. . . . . Vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte eſt aiſée à réparer dans Rome:

& cet autre de *don Diégue*: Il eſt *tant de maîtreſſes*. Mais *porter l'honeur de ſes careſſes en lieu plus haut* eſt intolérable.

Allons mettre à ſes pieds cette haute fortune.
Je l'ai dans les combats trouvée heureuſement,
En cherchant une mort digne de ſon amant.
*d*) Ainſi ce rang eſt ſien, *e*) cette faveur eſt ſienne;
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

*d*) *Ainſi ce rang eſt ſien.* ] Comment ce rang peut-il être ſien, c'eſt-à-dire, apartenir à *Pauline*? C'eſt, dit-il, parce qu'il a voulu mourir quand on n'a pas voulu de lui! Eſt-ce ainſi que *Didon* parle dans *Virgile*? Un homme paſſioné épuiſe-t-il ainſi ſon eſprit à chercher de ſi fauſſes raiſons? Les italiens à qui on reproche les *Concetti*, en ont-ils de plus condamnables?

*e*) *Rang ſien, faveur ſienne.* ] Expreſſions de comédie. Voyez avec quelle noble élégance *Titus* dans *Racine*, dit qu'il doit tout à *Bérénice*.

Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner ſon vainqueur?
Je prodiguai mon ſang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant; mais le ſang & les larmes
Ne me ſuffiſaient pas pour mériter ſes vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés ſe répandre.
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ſes yeux ſatisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout Paulin. . . . . .

Cette élégance eſt abſolument néceſſaire pour conſtituer

SÉVERE.

Ah, c'en eſt trop, enfin éclairci-moi ce point.
*f*) As-tu vû des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire ; g) elle eſt...

SÉVERE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

un ouvrage *parfait*. Je ne prétends pas dépriſer *Corneille* ; mon commentaire n'eſt ni un panégirique, ni une cenſure, mais un examen impartial. La perfection de l'art eſt mon ſeul objet.

*f*) *As-tu vû des froideurs quand tu l'en as priée ?* ] Ce petit artifice de ne pas aprendre tout d'un coup à *Sévère* que *Pauline* eſt mariée, eſt peut-être un reſſort indigne de la tragédie : on voit trop que l'auteur prend ſes avantages pour ménager une ſurpriſe ; & encor la ſurpriſe n'eſt pas naturelle : car il n'eſt pas poſſible qu'on ignore un moment dans la maiſon de *Félix* le mariage de ſa fille ; il a dû le ſavoir en mettant le pied dans l'Arménie.

*g*) *Elle eſt..... quoi ? mariée.* ] Comment s'exprimerait-on autrement dans la comédie ? Quelle idée peut avoir *Sévère* en diſant, *quoi !* que peut-il ſoupçonner ? Il ſait que *Pauline* eſt vivante, qu'elle eſt honorée. Ce *quoi* n'eſt là que pour faire dire à Fabian, *Mariée ;* & *Sévère* devait le ſavoir tout auſſi-bien que *Fabian*. Remarquez,

SÉVERE.

Soutiens-moi, Fabian, *h*) ce coup de foudre eſt grand,
Et frape d'autant plus que plus il me ſurprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'eſt devenu ce généreux courage?

SÉVERE.

La conſtance eſt ici d'un dificile uſage.
De pareils déplaiſirs acablent un grand cœur;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et quand d'un feu ſi beau les ames ſont épriſes,
La mort les trouble moins que de telles ſurpriſes.
Je ne ſuis plus à moi quand j'entens ce diſcours.
Pauline eſt mariée!

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours.
Polyeucte, un ſeigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de ſon hymen la douceur infinie.

toutefois, que malgré tous ces défauts contre la vraiſemblance, il règne dans cette ſcène un très-grand intérêt, & c'eſt là ce qui fait le ſuccès des tragédies. Ce mouvement d'intérêt diminuerait beaucoup, ſi les ſpectateurs étaient tous des cenſeurs éclairés. Mais le public eſt compoſé d'hommes qui ſe laiſſent entraîner au ſentiment.

SÉVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ;
Polyeucte a du nom, & ſort du ſang des rois.
Faibles ſoulagemens d'un malheur ſans remède !
Pauline, je verrai qu'un autre vous poſſède !
O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O ſort, qui *redonniez l'eſpoir* à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée !
Voyons-la *toutefois*, & dans ce triſte lieu
Achevons de mourir en lui diſant adieu :
Que mon cœur chez les morts emportant ſon image,
De ſon dernier ſoupir puiſſe lui faire homage.

FABIAN.

Seigneur, conſidérez...

SÉVERE.

Tout eſt conſidéré.
Quel déſordre peut craindre un cœur déſeſpéré ?
N'y conſent-elle pas ?

*h*) *Ce coup de foudre*] eſt d'un héros de roman. Quand l'expreſſion eſt trop forte pour la ſituation, elle devient comique. Et comment un coup de foudre frape-t-il d'autant plus qu'il ſurprend ? Il faut que la métaphore ſoit juſte.

FABIAN.

Oui, ſeigneur, mais....

SÉVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVERE.

Et ce n'eſt pas un mal que je veuille guérir;
Je ne veux que la voir, ſoupirer, & mourir.

FABIAN.

*i*) Vous vous échaperez ſans doute en ſa préſence.
Un amant qui perd tout n'a plus de complaiſance;
Dans un tel entretien il ſuit ſa paſſion,
*k*) Et ne pouſſe qu'injure & qu'imprécation.

*i*) *Vous vous échaperez.*] Expreſſion bourgeoiſe.

*k*) *Et ne pouſſe qu'injure.*] Cela n'eſt ni noble, ni français.

*l*) *Son devoir m'a trahi, mon malheur & ſon père.*] Voilà où il eſt beau de s'élever au-deſſus des règles de la grammaire. L'éxactitude demanderait, *ſon devoir & ſon père, & mon malheur, m'ont trahi*; mais la paſſion rend ce déſordre de paroles très-beau; on peut dire ſeulement que *trahi* n'eſt pas le mot propre.

*m*) *Mais ſon devoir fut juſte, & ſon père eut raiſon.*
*J'impute à mon malheur toute la trahiſon.*]

Un devoir ne peut être ni juſte, ni injuſte: mais la juſ-

SÉVERE.

Juge autrement de moi, mon reſpect dure encore,
Tout violent qu'il eſt, mon déſeſpoir l'adore.
Quels reproches auſſi peuvent m'être permis ?
De quoi puis-je acuſer qui ne m'a rien promis ?
Elle n'eſt point parjure, elle n'eſt point légère,
*l*) Son devoir m'a trahi, mon malheur, & ſon père.
*m*) Mais ſon devoir fut juſte, & ſon père eut raiſon;
J'impute à mon malheur toute la trahiſon.
Un peu moins de fortune, & plutôt arrivée,
Eût gagné *n*) l'un par l'autre, & me l'eût conſervée.
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pû l'acquérir;
*o*) Laiſſe-la moi donc voir, ſoupirer & mourir.

tice conſiſte à faire ſon devoir. Il n'y a point eu là de trahiſon.

*n*) *L'un par l'autre*, qui ſe trouve plus bas, ne ſe raporte à rien; on devine ſeulement qu'il eût gagné *Félix* par *Pauline*. Il faut éviter en poëſie ces termes, *celui-ci*, *celui-là*, *l'un*, *l'autre*, *le premier*, *le ſecond*, tous termes de diſcuſſion, tous d'une proſe rampante, qui ne peuvent être employés qu'avec une extrême circonſpection.

*o*) *Laiſſe-la moi donc voir, ſoupirer & mourir.*] Un général d'armée qui vient en Arménie *ſoupirer & mourir*, en rondeau, paraît très-ridicule aux gens ſenſés de l'Europe. Cette imitation des héros de la chevalerie infectait déja

FABIAN.

Oui, je vais l'aſſurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes aſſez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvemens
Qu'une perte imprévûe arrache aux vrais amans,
Et dont la violence excite aſſez de trouble,
Sans que l'objet préſent l'irrite, & le redouble.

SÉVERE.

Fabian, je la voi.

FABIAN.

Seigneur, ſouvenez-vous...

SÉVERE.

Hélas, elle aime un autre, un autre eſt ſon époux!

---

notre théatre dans ſa naiſſance. C'eſt ce que *Boileau* apelle *mourir par métaphore*. L'écuyer *Fabian* qui parle des *vrais amans* eſt encor un écuyer de roman. Tout cela eſt vrai; & il n'eſt pas moins vrai que l'amour de *Sévère* intéreſſe, parce que tous ſes ſentimens ſont nobles.

On n'inſiſte pas ici ſur *la douceur infinie de l'hymen*, ſur ces expreſſions : *Eclairez-moi ce point; Vous vous échaperez; Ne pouſſe qu'injure; & les premiers mouvemens des vrais amans.* Il eſt peut-être un peu étrange que *Pauline* ait parlé de ces premiers mouvemens à l'écuyer *Fabian*. Mais enfin tout cela n'ôte rien à l'intérêt théatral.

*p*) *Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.*] Plus

## SCENE II.

PAULINE, SÉVERE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

OUi, je l'aime, Sévère, & n'en fais point d'excuſe;
Que tout autre que moi vous flate & vous abuſe,
*p*) Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'eſt point *q*) ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos ſeules vertus je me ſerais donnée;
Et toute la rigueur de votre premier ſort

on a l'ame noble, moins on doit le dire. L'art conſiſte à faire voir cette nobleſſe ſans l'anoncer. *Racine* n'a jamais manqué à cette règle. *Corneille* fait toujours dire à ſes héros qu'ils ſont grands. Ce ſerait les avilir s'ils pouvaient l'être. L'opoſé de la magnanimité eſt de ſe dire magnanime. Ce n'eſt guères que dans un excès de paſſion, dans un moment où l'on craint d'être avili, qu'il eſt permis de parler ainſi de ſoi-même.

*q*) *Ce qui vous perd* ] n'eſt pas tout-à-fait le mot propre. Une femme qui a manqué un mariage ſi avantageux, ne doit pas dire à un homme tel que *Sévère*, Vous êtes perdu, parce que vous n'êtes pas à moi.

Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrais en vous *r*) d'aſſez illuſtres marques,
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques.
Mais puiſque mon devoir m'impoſait d'autres loix,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
*s*) Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vû, quand je l'aurais haï,
J'en aurais ſoupiré, mais j'aurais obéi;

Et

*r*) *D'aſſez illuſtres marques.* ] Ces *marques*, pour rimer à *monarques*, reviennent ſouvent & ne doivent jamais paraître dans la poëſie, à moins que ces marques ne ſignifient quelque choſe. La plus grande de toutes les difficultés, eſt de faire tellement ſes vers, que le lecteur n'aperçoive pas qu'on a été ocupé de la rime. Dirait-on en proſe, Le prince *Eugène* avait des marques qui l'égalaient aux monarques?

*s*) *Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne.* ] *Pauline* romaine parle peut-être trop de monarque & de couronne à un romain; il ſemble qu'elle parle à un Perſe. Elle vivait, à la vérité, ſous un empereur; mais jamais empereur ne donna de royaume à un romain. C'eſt un diſcours ordinaire que l'auteur met ici dans la bouche de *Pauline.*

Et ſur mes paſſions ma raiſon ſouveraine
Eût blâmé mes ſoupirs, & diſſipé ma haine.

SÉVERE.

Que vous êtes heureuſe, & qu'un peu de ſoupirs
*t*) Fait un aiſé remède à tous vos déplaiſirs!
Ainſi de vos déſirs toûjours reine abſolue,
Les plus grands changemens vous trouvent réſolue.
De la plus forte ardeur vous portez vos eſprits
Juſqu'à l'indiférence, & peut-être au mépris;
Et votre fermeté *fait* ſuccéder ſans peine
La faveur *au* dédain, & l'amour à la haine.
*u*) Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu

*Pauline*. Mais c'eſt préciſément à *Pauline* qu'il ne convenait pas.

*t*) On ne peut dire correctement, *un peu de ſoupirs, un peu de larmes, un peu de ſanglots*, comme on dit, *un peu d'eau, un peu de pain*. On dira bien, *elle a verſé peu de larmes*, mais non pas *un peu de larmes : elle a peu de douleur, peu d'amour*, non *un peu de douleurs, un peu d'amours : un peu de chagrin*, & non *de chagrins*, *&c.*

*Fait un aiſé remède à*, n'eſt pas français. On remédie à des maux, on les repare, on les adoucit, on en conſole. *Remède* n'eſt admis dans la poëſie noble qu'avec une épithète qui l'annoblit.

D'un incurable amour remèdes impuiſſans.

*u*) *Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu.*] On voit

Soulagerait les maux de ce cœur abatu !
Un ſoupir, une larme à regret épandue
M'aurait déja guéri de vous avoir perdue.
Ma raiſon pourait tout ſur l'amour afaibli,
Et de l'indiférence irait juſqu'à l'oubli ;
Et mon feu déſormais ſe réglant ſur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé !
Eſt-ce là comme on aime, & m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur, & ſi mon ame
Pouvait bien étoufer les reſtes de ſa flame,
Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourmens !
Ma raiſon, il eſt vrai, domte mes ſentimens ;
Mais quelque autorité que ſur eux elle ait priſe,
Elle n'y régne pas, elle les tyranniſe ;

aſſez, *qu'un peu de votre humeur*, tient du ſtile comique.

*x*) *Et quoique le déhors ſoit ſans émotion.* ] Le *déhors* & le *dedans* ne ſont pas du ſtile noble.

*y*) *Mais ce même devoir qui le vainquit.* ] On cherche à quoi ſe raporte ce *le*, & on trouve que c'eſt à *eſpoir ;* c'eſt donc le devoir qui a vaincu un eſpoir. Ces phraſes obſcures, ces expreſſions impropres & forcées, ne ſeraient pas pardonnées aujourd'hui dans de bons ouvrages, c'eſt-à-dire, dans des ouvrages dignes de la critique.

*x*) Et quoique le déhors ſoit ſans émotion,
Le dedans n'eſt que trouble, & que ſédition.
Un je ne ſai quel charme encor vers vous m'emporte;
Votre mérite eſt grand, ſi ma raiſon eſt forte:
Je le vois encor tel qu'il aluma mes feux
D'autant plus puiſſamment ſolliciter mes vœux,
Qu'il eſt environé de puiſſance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en ſai mieux le prix, & qu'il n'a point déçû
Le généreux eſpoir que j'en avais conçu.
*y*) Mais ce même devoir qui me vainquit dans Rome,
Et qui me range ici deſſous les loix d'un homme,
Repouſſe encor ſi bien l'effort de tant d'apas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.
C'eſt cette vertu même à nos déſirs cruelle
*z*) Que vous louïez alors en blaſphémant contre elle:

*z*) *Que vous louïez alors en blaſphémant contre elle.*] Louïez, louer, blaſphémer, termes qu'on eût dû corriger. Car *louïez* eſt déſagréable à l'oreille : *blaſphéme*, n'eſt point convenable. *Vous blaſphémiez contre ma vertu!* Cela ne peut ſe dire ni en vers, ni en proſe. Une femme doit faire ſentir qu'elle eſt vertueuſe, & ne jamais dire, *ma vertu.* Voyez ſi *Monime* dont *Mitridate* voulut faire ſa concubine, & qui eſt ataquée par les deux enfans de ce prince, dit jamais, *ma vertu.*

Plaignez-vous-en encor, mais louez ſa rigueur,
Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur;
*a*) Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſincère
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVERE.

Ah, madame, excuſez une aveugle douleur,
Qui ne conaît plus rien que l'excès du malheur.
Je nomais inconſtance, & prenais pour un crime
De ce juſte devoir l'effort le plus ſublime.
De grace, montrez moins à mes ſens déſolés
La grandeur de ma perte, & ce que vous valez;
Et cachant par pitié cette vertu ſi rare,
Qui redouble mes feux lorſqu'elle nous ſépare,
Faites voir des défauts, qui puiſſent à leur tour
Afaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laiſſe que trop voir une ame trop ſenſible.

*a*) *Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſévère.*] Un devoir ne peut être ni ferme, ni faible; c'eſt le cœur qui l'eſt. Mais le ſens eſt ſi clair, que le ſentiment ne peut être affaibli.

*b*) *Ces pleurs en ſont témoins.*] Ils en ſont la preuve; *Sévère* eſt témoin: mais *témoin* peut ſignifier *preuve*.

*b*) Ces pleurs en ſont témoins, & ces lâches ſoupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels ſouvenirs,
Trop rigoureux effets *c*) d'une aimable préſence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défenſe.
Mais ſi vous eſtimez ce vertueux devoir,
Conſervez m'en la gloire, & ceſſez de me voir.
Epargnez moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez moi des feux qu'à regret je ſurmonte;
Enfin épargnez moi ces triſtes entretiens
Qui ne font qu'irriter vos tourmens, & les miens.

SÉVERE.

Que je me prive ainſi du ſeul bien qui me reſte!

PAULINE.

Sauvez vous d'une vûe à tous les deux funeſte.

SÉVERE.

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'eſt le remède ſeul qui peut guérir nos maux.

SÉVERE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

*c*) *D'une aimable préſence.* ] Expreſſion d'idile. *Monime* en exprimant le même ſentiment, dit :

Je verrais en ſecret mon ame déchirée
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée :

plus une ſituation eſt délicate, plus l'expreſſion doit l'être.

PAULINE.

Je veux guérir les miens, ils ſouilleraient ma gloire.

SÉVERE.

Ah, puiſque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur céde à ſon intérêt.
Eſt-il rien que ſur moi cette gloire n'obtienne ?
Elle me rend les ſoins que je dois à la mienne.
Adieu. Je vai chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
*d*) Et remplir dignement par une mort pompeuſe
De mes premiers exploits l'atente avantageuſe ;
*e*) Si toutefois, après ce coup mortel du ſort,
J'ai de la vie aſſez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vûe augmente le ſuplice,

*d*) *Me rend les ſoins, mort pompeuſe, &c.* ] Tous mots impropres.

*e*) *Si toutefois j'ai de la vie aſſez pour chercher une mort.* ] Ces penſées afectées, ces idées plus recherchées que naturelles, étaient les vices du tems.

*f*) *Il la trouvait en vous. — Je dépendais d'un père.* ] Ces ſentimens ſont touchans ; ce vers convient auſſi-bien à la tragédie qu'à la comédie, parce qu'il eſt noble autant que ſimple : il y a tendreſſe & préciſion.

Je l'éviterai même en votre ſacrifice ;
Et ſeule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux ſecrets.

SÉVERE.

Puiſſe le juſte ciel content de ma ruïne
Combler d'heur & de jours Polyeucte, & Pauline !

PAULINE.

Puiſſe trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de ſa valeur !

SÉVERE.

*f*) *Il la trouvait en vous.*

PAULINE.

Je dépendais d'un père.

SÉVERE.

O devoir qui me perd & qui me deſeſpère !
g) Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

g) *Adieu, trop vertueux, adieu trop généreux, &c.* ] Ces vers-ci ſont un peu de l'églogue. Quand les malheurs de l'amour ne conſiſtent qu'à aller dans ſa chambre, & à vivre avec ſon mari, ce ſont des malheurs de comédie ; nulle pitié, nulle terreur, rien de tragique. Cette ſcène ne contribue en rien au nœud de la pièce ; mais elle eſt intéreſſante par elle-même. *Corneille* ſentait bien que l'entrevue de deux perſonnes qui s'aiment & qui ne doivent pas s'aimer, ferait un très-grand effet : & l'hôtel de

PAULINE.

Adieu, trop malheureux, & trop parfait amant.

---

## SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ai plaints tous deux, j'en verſe encor des larmes;
Mais du moins votre eſprit eſt *h*) hors de ſes alarmes.
Vous voyez clairement que votre ſonge eſt vain;
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laiſſe-moi reſpirer du moins ſi tu m'as plainte.
Au fort de ma douleur tu rapelles ma crainte.
Soufre un peu de relâche à mes eſprits troublés;

Rambouillet ne ſentit pas ce mérite.

Juſqu'ici on ne voit à la vérité dans *Pauline* qu'une femme qui n'a point épouſé ſon amant, qui l'aime encor, & qui le lui dit quinze jours après ſes nôces. Mais c'eſt une préparation à ce qui doit ſuivre, au péril de ſon mari, à la fermeté que montrera *Pauline* en parlant à *Sévère* pour ce mari même, à la grandeur d'ame de

Et ne m'acable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi ! vous craignez encor !

PAULINE.

Je tremble, Stratonice;
Et bien que je m'éfraye avec peu de juſtice,
Cette juſte frayeur ſans ceſſe reproduit
L'image des malheurs que j'ai vûs cette nuit.

STRATONICE.

Sévère eſt généreux.

PAULINE.

Malgré ſa retenue,
Polyeucte ſanglant frape toûjours ma vûe.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au beſoin qu'il ſerait ſon apui :

*Sévère* : voilà ce qui rend l'amour de *Pauline* infiniment théatral, & digne de la tragédie.

*h*) *Hors de ſes alarmes.*] On dit, *hors d'alarmes*, *hors de crainte*, *hors de danger*; mais non, *hors de ſes alarmes*, *de ſa crainte*, *de ſon danger*, parce qu'on n'eſt pas hors de quelque choſe qu'on a. Il eſt *hors de meſure*, & non *hors de ſa meſure*; ce mot *hors* bien employé, peut devenir noble; *Mais le cœur d'Emilie eſt hors de ſon pouvoir.*

Mais *i*) ſoit cette croyance ou fauſſe, ou véritable,
Son ſéjour en ce lieu m'eſt toûjours redoutable ;
A quoi que ſa vertu puiſſe le diſpoſer,
Il eſt puiſſant, il m'aime, & vient pour m'épouſer.

---

## SCENE IV.

POLIEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

*k*) C'Eſt trop verſer de pleurs, il eſt tems qu'ils tariſſent,
Que votre douleur ceſſe, & vos craintes finiſſent.

*i*) *Soit cette croyance* ] n'eſt pas français ; il faut *que cette croyance ſoit fauſſe ou véritable.*

Je ne ſais, au reſte, ſi ce paſſage ſubit de la tendreſſe pour *Sévère* à la crainte pour ſon mari eſt bien naturel. Si cela n'eſt pas ce qu'on apelle ajuſté au théatre, le ſpectateur n'eſt point du tout ému de ce retour de crainte pour *Polyeucte*. Ne ſent-on pas qu'une femme qui ſort d'une converſation tendre avec ſon amant, ne s'aflige que par bienſéance pour ſon mari ?

*k*) *C'eſt trop verſer de pleurs.* ] Si *Pauline* verſe des pleurs, c'eſt ſon amour pour *Sévère* & le combat de cet amour & de ſon devoir qui la fait pleurer. Il eſt clair qu'elle ne peut pleurer de ce que *Polyeucte* eſt ſorti pendant une

Malgré les faux avis par *l*) vos dieux envoyés,
Je ſuis vivant, madame, & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour eſt encor long, & ce qui plus m'éfraye,
La moitié de l'avis ſe trouve déja vraye.
J'ai crû Sévère mort, & je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le ſai, mais enfin j'en prens peu de ſouci.
Je ſuis dans Mélitène, & quel que ſoit Sévère,
Votre père y comande, & l'on m'y conſidère;
Et je *ne penſe* pas qu'on puiſſe avec raiſon
D'un cœur tel que le ſien craindre une trahiſon.
On m'avait aſſuré *m*) qu'il vous faiſait viſite,

heure. Cette mépriſe de *Polyeucte* peut jetter un peu d'aviliſſement ſur le rôle d'un mari qui croit qu'on a pleuré ſon abſence, tandis qu'on a entretenu un amant.

*l*) *Par vos dieux envoyés.* ] Il faut ſous-entendre, *que vous croyez envoyés par vos dieux.* Car *Polyeucte* chrétien ne doit pas croire que les dieux des romains envoyent des ſonges.

*m*) *Qu'il vous faiſait viſite.* ] Diſcours trop familier. *Polyeucte*, à la vérité, jouë un rôle un peu déſagréable, & n'intéreſſe encor en rien. Revenir pour dire qu'il n'eſt pas mort, cela n'eſt pas tragique. Et il eſt bien étrange que *Polyeucte* ait apris que *Sévère* faiſait viſite à ſa femme, avant d'avoir vû ni *Polyeucte* ni *Félix*.

Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quiter aſſez triſte & confus;
Mais j'ai gagné ſur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi, vous me ſoupçonez déja de quelque ombrage!

PAULINE.

*n*) Je ferais à tous trois un trop ſenſible outrage.
J'aſſure mon repos que troublent ſes regards.
La vertu la plus ferme évite les hazards.
Qui s'expoſe au péril veut bien trouver ſa perte;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pû nous enflamer,
Sa préſence toûjours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laiſſer ſurprendre;

*n*) *Je ferais à tous trois un trop ſenſible outrage* ] eſt admirable. Le reſte n'afaiblit-il pas ce beau vers? *Pauline* doit-elle dire en face à ſon époux, que le *vrai mérite* de *Sévère* a dû l'*enflamer*, qu'il a droit de la *charmer*? Quel mari ne ſerait très-ofenſé de ce diſcours outrageant, & très-indécent?

Il répond à cette inſulte, *ô vertu trop parfaite*! Cette vertu aurait été bien plus parfaite, ſi elle n'avait pas dit à ſon mari, qu'il lui eſt *pénible* de réſiſter à ſon amant.

*o*) *O devoir trop ſincère.* ] Un devoir n'eſt ni *ſincère*,

On ſoufre à réſiſter, on ſoufre à s'en défendre;
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire eſt pénible, & le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, *o*) & devoir trop ſincère!
Que vous devez coûter de regrets à Sévère!
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux!
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux!
Plus je vois mes défauts, & plus je vous contemple,
Plus j'admire...

---

ni *diſſimulé*, & *Polyeucte* ne doit pas dire que ſa femme doit coûter des regrets à *Sévère*, c'eſt l'encourager à l'aimer. Qui jamais a parlé à ſa femme *du beau feu de l'amant* de ſa femme? *Pauline* a un étrange beau-père, & un étrange mari. Sans l'amour & le caractère de *Sévère*, la piéce était très-hazardée, & l'hôtel Rambouillet pouvait avoir pleinement raiſon. Juſqu'ici il n'y a encor rien de tragique. C'eſt une femme qui veut que ſon mari ménage ſon amant, & qui ſe ménage elle-même entre l'un & l'autre.

## SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

SEigneur, Félix vous mande au temple;
La victime eſt choiſie, & le peuple à genoux;
Et pour ſacrifier on n'atend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te ſuivre. Y venez-vous, madame?

PAULINE.

Sévère craint ma vûe, elle irrite ſa flame;
Je lui tiendrai parole, & ne veux plus le voir.
Adieu. Vous l'y verrez, penſez à ſon pouvoir;
*p*) Et reſſouvenez vous que ſa faveur eſt grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout ſon crédit n'a rien que j'apréhende;
Et comme je conais ſa généroſité,

*p*) *Et reſſouvenez vous que ſa faveur eſt grande.* ] Le ſens eſt, *ſongez, mon mari, que mon amant eſt un grand ſeigneur qu'il ne faut pas choquer.* Cela même ſemble avilir ſon mari.

*q*) Nous ne nous combatrons que de civilité.

---

## *SCENE VI.*

### POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

OU penſez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au temple où l'on m'apelle.

NÉARQUE.

Quoi, vous mêler aux vœux d'une troupe infidéle?
Oubliez-vous déja que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le ſuis, vous en ſouvient-il bien?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteſte.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeſte.

*q*) *Nous ne nous combatrons que de civilité.* ] Vers de comédie.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

r) Je les veux renverſer,
Et mourir dans leur temple, ou les y terraſſer.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolatrie, & montrer qui nous ſommes;
C'eſt l'atente du ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre, & je vais l'acomplir.
Je rens graces au Dieu que tu m'as fait connaître,
De cette ocaſion qu'il a ſi-tôt fait naître,
Où déja ſa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

r) *Je les veux renverſer.* ] C'eſt une tradition que tout l'hôtel de Rambouillet, & particuliérement l'évêque de Vence, *Godeau*, condamnèrent cette entrepriſe de *Polyeucte*. On diſait que c'eſt un zèle imprudent; que pluſieurs évêques & pluſieurs ſynodes avaient expreſſément défendu ces atentats contre l'ordre & contre les loix; qu'on refuſait même la communion aux chrétiens qui par des témérités pareilles avaient expoſé l'égliſe entière aux perſécutions. On ajoutait que *Polyeucte*, & même *Pauline*, auraient intéreſſé bien davantage, ſi *Polyeucte* avait ſimplement refuſé d'aſſiſter à un ſacrifice idolâtre, fait

NÉARQUE.

Ce zèle eſt trop ardent, ſoufrez qu'il ſe modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et ſi ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il ſera mon apui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

fait en l'honneur de la victoire de *Sévère*. Ces réflexions me paraiſſent judicieuſes ; mais il me paraît auſſi que le ſpectateur pardonne à *Polyeucte* ſon imprudence, comme celle d'un jeune homme, pénétré d'un zèle ardent, que le batême fortifie en lui ; il n'examine pas ſi ce zèle eſt ſelon la ſcience. Au théatre, on ſe prête toûjours aux ſentimens naturels des perſonages ; on devient entouſiaſte avec *Polyeucte*, inflexible avec *Horace*, tendre avec *Chimène* : le dialogue eſt vif, & il entraîne.

POLYEUCTE.

Plus elle eſt volontaire, & plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il ſufit, ſans chercher, d'atendre & de ſoufrir.

POLYEUCTE.

On ſoufre avec regret quand on n'oſe s'ofrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort eſt aſſurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déja la palme eſt préparée.

NÉARQUE.

Par une ſainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pouraient ôter.
Pourquoi mettre au hazard ce que la mort aſſure ?
Quand elle ouvre le ciel peut-elle ſembler dure ?
Je ſuis chrétien, Néarque, & le ſuis tout-à-fait;
La foi que j'ai reçûe aſpire à ſon effet.
Qui fuit croit lâchement, & n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe.
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifîra mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiſer que j'ai peine à vous ſuivre.
Sous l'horreur des tourmens je crains de ſucomber.

POLYEUCTE.

Qui marche aſſurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au beſoin de ſa force infinie.
Qui craint de le nier dans ſon ame le nie:
Il croit le pouvoir faire, & doute de ſa foi.

NÉARQUE.

Qui n'apréhende rien préſume trop de ſoi.

POLYEUCTE.

J'atens tout de ſa grace, & rien de ma faibleſſe:
Mais loin de me preſſer, il faut que je vous preſſe:
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'eſt ofert pourtant, ſuivons ce ſaint éfort;
Dreſſons-lui des autels ſur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me ſouviens encor de vos paroles,
Négliger pour lui plaire & femme, & biens, & rang,

Expoſer pour ſa gloire, & verſer tout ſon ſang.
Hélas, qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me ſouhaitiez, & que je vous ſouhaite ?
S'il vous en reſte encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous?

NÉARQUE.

Vous ſortez du batême, & ce qui vous anime
C'eſt ſa grace qu'en vous n'afaiblit aucun crime;
Comme encor toute entière elle agit pleinement,
Et tout ſemble poſſible à ſon feu véhément :
Mais cette même grace en moi diminuée,
Et par mille péchés ſans ceſſe exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout ſemble impoſſible à ſon peu de vigueur.
Cette indigne moleſſe & ces lâches défenſes
Sont des punitions qu'atirent mes ofenſes;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais ſe défier,
s) Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes

s) *Me donne votre exemple à me fortifier.* ] Il falait, *pour me fortifier.* J'ai cru apercevoir dans le public, aux repréſentations, une ſecrette joie, que *Polyeucte* allât commettre cette action, parce qu'on eſpérait qu'il en ſerait

Braver l'idolatrie, & montrer qui nous ſommes;
Puiſſai-je vous donner l'exemple de ſoufrir,
Comme vous me donnez celui de vous ofrir.

POLYEUCTE.

A cet heureux tranſport que le ciel vous envoye,
Je reconais Néarque, & j'en pleure de joye.
Ne perdons plus de tems, le ſacrifice eſt prêt;
Allons-y du vrai Dieu ſoutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule *t*)
Dont arme un *bois* pourri ce peuple trop crédule;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal;
Allons briſer ces dieux de pierre & de métal;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleſte;
Faiſons triompher Dieu, qu'il diſpoſe du reſte.

NÉARQUE.

Allons faire éclater ſa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

*Fin du ſecond acte.*

---

puni, & que *Sévère* épouſerait ſa femme. En effet, c'eſt à *Sévère* qu'on s'intéreſſe; & le public prend toujours, ſans qu'il s'en aperçoive, le parti du héros amant, contre le mari qui n'eſt pas héros.

*t*) Voilà un exemple d'un mot bas, noblement employé.

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

PAULINE.

QUE de ſoucis flotans, que de confus nuages
Préſentent à mes yeux d'inconſtantes images !
Douce tranquilité que je n'oſe eſpérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !
Mille agitations que mes troubles produiſent,
Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour ſe détruiſent ;
Aucun eſpoir n'y coule où j'oſe perſiſter,
Aucun effroi n'y régne où j'oſe m'arrêter.
Mon eſprit embraſſant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, & tantôt ma ruine;
Et ſuit leur vaine idée avec ſi peu d'effet,

*a*) *Sévère inceſſamment brouille ma fantaiſie.* ] Cette fantaiſie devrait-elle être *brouillée*, après les aſſurances des *civilités* réciproques ? *Pauline* doit-elle craindre que *Sévère* & *Polyeucte* ſe querellent au temple ? Ce monologue, qui n'eſt qu'une répétition de ſes terreurs, & même des terreurs qu'elle ne peut avoir qu'en vertu de ſon rêve, languit un peu à la repréſentation ; non-ſeulement il eſt long & ſans chaleur, mais ſi *Pauline* eſt encor éfrayée

Qu'il ne peut eſpérer ni craindre tout-à-fait.
*a*) Sévère inceſſamment brouille ma fantaiſie.
J'eſpère en ſa vertu, je crains ſa jalouſie;
Et je n'oſe penſer que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puiſſe voir ſon rival.
Comme entre deux rivaux la haine eſt naturelle,
L'entrevûe aiſément ſe termine en querelle;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un déſeſpéré qui peut tout atenter;
Quelque haute raiſon qui régle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, & l'autre de l'ombrage.
La honte d'un afront que chacun d'eux croit voir,
Ou de nouveau reçûe, ou prête à recevoir,
Conſumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colère & de la défiance;
Et ſaiſiſſant enſemble & l'époux, & l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur reſſentiment.

par ſon rêve, elle ne doit craindre qu'une aſſemblée de chrétiens; puiſque *c'eſt de chrétiens une impie aſſemblée* qui a tué ſon mari en ſonge, & qu'elle ne doit pas préſumer que cette impie aſſemblée ſoit dans le temple de *Jupiter*. Je crois que ſi elle avait craint un aſſaſſinat de la part des chrétiens, cela produirait un coup de théatre quand on vient lui dire que ſon mari eſt chrétien lui-même.

Mais que je me figure une étrange chimère,
Et que je traite mal Polyeucte & Sévère!
Comme ſi la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvait s'afranchir de ces communs défauts!
*b*) Leur ſames à tous deux d'elles-mêmes maîtreſſes
Sont d'un ordre trop haut pour de telles baſſeſſes.
Ils ſe verront au temple en hommes généreux;
Mais, las! ils ſe verront, & c'eſt beaucoup pour eux.
Que ſert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
Si mon père y commande, & craint ce favori,
Et ſe repent déja du choix de mon mari?
*c*) Si peu que j'ai d'eſpoir ne luit qu'avec contrainte,
En naiſſant il avorte, & fait place à la crainte:
Ce qui doit l'affermir ſert à le diſſiper.
Dieux, faites que ma peur puiſſe enfin ſe tromper.
*d*) Mais ſachons-en l'iſſue.

---

*b*) *Leurs ames à tous deux.* ] Cette expreſſion n'eſt pas françaiſe.

*c*) *Si peu que j'ai d'eſpoir ne luit* ] n'eſt pas français, il faut, *le peu.*

*d*) *Sachons-en l'iſſue.* ] Cette iſſue ſe raporte à *peur.* Une peur n'a point d'iſſue.

## SCENE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

HÉ bien, ma Stratonice,
Comment s'eſt terminé ce pompeux ſacrifice ?
Ces rivaux généreux au temple ſe ſont vûs ?

STRATONICE.

Ah, Pauline !

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçûs ?
J'en vois ſur ton viſage une mauvaiſe marque.
Se ſont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc, les chrétiens ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en ſauriez avoir une plus juſte cauſe.

PAULINE.

L'ont-ils aſſaſſiné ?

STRATONICE.

Ce ſerait peu de choſe.
Tout votre ſonge eſt vrai, Polyeucte n'eſt plus...

PAULINE.

Il eſt mort !

STRATONICE.

Non, il vit ; mais, ô pleurs ſuperflus !
Ce courage ſi grand, cette ame ſi divine
N'eſt plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'eſt plus cet époux ſi charmant à vos yeux,
C'eſt l'ennemi commun de l'état & des dieux,
*e*) Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
Un traître, un ſcélerat, un lâche, un parricide,
Une peſte exécrable à tous les gens de bien,
Un ſacrilège impie, en un mot un chrétien.

PAULINE.

Ce mot aurait ſufi ſans ce torrent d'injures.

*e*) *Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide.* ] Ce couplet fait toujours un peu rire ; mais la réponſe de *Pauline* eſt belle, & répare incontinent le petit ridicule produit par cet entaſſement d'injures.

*f*) *Tu peux être ébahie.* ] *Ebahie* ne s'employe que dans le bas comique.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens ſont-ce des impoſtures ?

PAULINE.

Il eſt ce que tu dis, s'il embraſſe leur foi;
Mais il eſt mon époux, & tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne conſidérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à préſent ſujet de le haïr.
Qui trahit tous nos dieux aurait pû vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerais encor quand il m'aurait trahie;
Et ſi de tant d'amour *f*) tu peux être ébahie,
Apren que mon devoir ne dépend point du ſien;
Qu'il y manque, s'il veut, je dois faire le mien.
*g*) Quoi, s'il aimait ailleurs, ſerais-je diſpenſée

*g*) *Quoi, s'il aimait ailleurs ſerais-je diſpenſée.*] Ce qu'elle dit ici d'amour n'eſt-il pas un peu déplacé ? Elle doit trembler pour les jours de ſon mari, & elle demande s'il ſerait permis de lui faire une infidélité. D'ailleurs, *diſpenſée à*, n'eſt pas français; elle veut dire, *ſerais-je autoriſée à.*

*h*) A ſuivre à ſon exemple une ardeur inſenſée ?
Quelque chrétien qu'il ſoit, je n'en ai point d'horreur;
Je chéris ſa perſonne, & je hais ſon erreur.
Mais quel reſſentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE.

Une ſecrette rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reſte d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié;
Il ne veut point *i*) ſur lui faire agir ſa juſtice,
Que du traître Néarque il n'ait vû le ſuplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en eſt donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a ſéduit:
De leur vieille amitié c'eſt là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras le traînait au batême.
Voilà ce grand ſecret & ſi myſtérieux,
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

*h*) *A ſuivre une ardeur* ] eſt un barbariſme. On ne ſuit point une ardeur.

*i*) *Sur lui faire agir ſa juſtice.* ] Cela n'eſt pas français; il faut agir contre lui, ou déployer ſur lui.

*k*) *La force de mes pleurs.* ] Il faut, *le pouvoir.* Mais un autre tour ſerait beaucoup mieux. De plus, doit-elle ſe

PAULINE.

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut eſſayer *k*) la force de mes pleurs;
En qualité de femme, ou de fille, j'eſpère
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père;
Que ſi ſur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conſeil que de mon déſeſpoir.
Aprends moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'eſt une impieté qui n'eut jamais d'exemple;
Je ne puis y penſer *l*) ſans frémir à l'inſtant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Aprenez en deux mots leur brutale inſolence.
Le prêtre avait à peine obtenu du ſilence,
Et devers l'orient aſſuré ſon aſpect,

préparer ainſi à pleurer? Les pleurs ſont involontaires: elle aurait dû dire, *il aura peut-être pitié de mes pleurs.*

*l*) *Sans frémir à l'inſtant.* ] On ne peut remarquer avec trop d'atention, ces mots inutiles que la rime arrache. *Sans frémir*, dit tout; *à l'inſtant*, eſt ce qu'on apelle cheville.

Qu'ils ont fait éclater leur manque de reſpect.
A chaque ocaſion de la cérémonie,
A l'envi l'un & l'autre étalait ſa manie,
Des myſtères ſacrés hautement ſe moquait,
Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.
Tout le peuple en murmure, & Félix s'en ofenſe;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence,
*Quoi*, lui dit Polyeucte en élevant ſa voix,
*Adorez-vous des dieux, ou de pierre, ou de bois?*
*m*) Ici diſpenſez-moi du récit des blaſphêmes
Qu'ils ont vomi tous deux *n*) contre Jupiter mêmes,
L'adultère & l'inceſte en étaient les plus doux.
*o*) *Oyez*, dit-il enſuite, *oyez, peuple, oyez tous.*

*m*) *Ici diſpenſez-moi du récit des blaſphêmes.* ] Je ne répondrai point à cette fauſſe opinion où l'on eſt, que les romains adoraient du bois & de la pierre. Il eſt bien ſûr que leur *Deus optimus maximus*, que *Deûm ſtator atque hominum rex*, n'était point une ſtatue, & que *Polyeucte* avait très-grand tort de leur reprocher une ſotiſe dont ils n'étaient point coupales; mais c'eſt une opinion commune. *Polyeucte* était dans cette erreur. Il parle comme il doit parler, conformément aux préjugés. La poëſie n'eſt pas de la philoſophie; ou plutôt, la philoſophie conſiſte à faire dire ce que les caractères des perſonages comportent.

*Le Dieu de Polyeucte, & celui de Néarque,*
*De la terre & du ciel eſt l'abſolu monarque,*
*Seul être indépendant, ſeul maître du deſtin,*
*Seul principe éternel, & ſouveraine fin.*
*C'eſt ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie*
*Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie;*
*Lui ſeul tient en ſa main le ſuccès des combats,*
*Il le veut élever, il le peut mettre à bas:*
*Sa bonté, ſon pouvoir, ſa juſtice eſt immenſe;*
*C'eſt lui ſeul qui punit, lui ſeul qui récompenſe.*
*Vous adorez en vain des monſtres impuiſſans.*
Se jettant à ces mots ſur le vin & l'encens,
Après en avoir mis les ſaints vaſes par terre,
Sans crainte de Félix, ſans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.

*n*) *Contre Jupiter mêmes.* ] *Corneille* employe indifféremment cet adverbe avec une *s*, & ſans *s*. Les poëtes, tant gênés d'ailleurs, peuvent avoir la liberté d'ôter & d'ajoûter une *s* à ce mot.

*o*) *Oyez Félix, dit-il, oyez peuple, oyez tous.* ] *Oyez* n'eſt plus employé qu'au barreau. On a conſervé ce mot en Angleterre. Les huiſſiers diſent *ois*, ſans ſavoir ce qu'ils diſent. Nous n'avons gardé de ce verbe que l'infinitif *ouïr*; & nous diſions autrefois *oyer*. Les ſeſſions de l'échiquier de Normandie s'apelaient *oyer & terminer*.

Cieux, a-t-on vû jamais, a-t-on rien vû de tel ?
Du plus puiſſant des dieux nous voyons la ſtatue
Par une main impie à leurs pieds abatue,
Les myſtères troublés, le temple profané,
La ſuite & les *p*) clameurs d'un peuple mutiné,
Qui craint d'être acablé ſous le couroux céleſte,
Félix... Mais le voici qui vous dira le reſte.

PAULINE.

Que ſon viſage eſt ſombre, & plein d'émotion!
Qu'il montre de triſteſſe & d'indignation!

## SCENE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

UNe telle inſolence avoir oſé paraître!
En public! à ma vûe! Il en mourra, le traître.

PAULINE.

Soufrez que votre fille embraſſe vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque, & non de votre époux.

Quel-

*p*) *Nous voyons les clameurs.*] C'eſt une inadvertance qui n'empêche pas que ce récit ne ſoit animé & bien fait.

Quelque indigne qu'il ſoit de ce doux nom de gendre,
Mon ame lui conſerve un ſentiment plus tendre;
La grandeur de ſon crime & de mon déplaiſir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choiſir.

PAULINE.

Je n'atendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je pouvais l'immoler à ma juſte colère;
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De ſon audace impie a monté la fureur;
Vous l'avez pû ſavoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je ſai que de Néarque il doit voir le ſuplice.

FÉLIX.

Du conſeil qu'il doit prendre il ſera mieux inſtruit,
Quand il verra punir celui qui l'a ſéduit.
q) Au ſpectacle ſanglant d'un ami qu'il faut ſuivre,
La crainte de mourir & le déſir de vivre
Reſſaiſiſſent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas ceſſe de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace.

q) *Au ſpectacle ſanglant d'un ami qu'il faut ſuivre.*] Voilà où les maximes générales ſont bien placées; elles

Cette indiſcrète ardeur tourne bientôt en glace ;
Et nous verrons bientôt ſon cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez eſpérer qu'il change de courage ?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit ſe rendre ſage.

PAULINE.

Il le doit, mais, hélas! où me renvoyez-vous ?
Et quels triſtes hazards ne court point mon époux,
Si de ſon inconſtance il faut qu'enfin j'eſpère
Le bien que j'eſpérais de la bonté d'un père ?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à conſentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devais même peine à des crimes ſemblables;
*r*) Et mettant diférence entre ces deux coupables,
*s*) J'ai trahi la juſtice à l'amour paternel ;
Je me ſuis fait pour lui moi-même criminel ;
Et j'atendais de vous, au milieu de vos craintes,

ne ſont point ici dans la bouche d'un homme paſſioné qui doit parler avec ſentiment, & éviter les ſentences & les lieux communs. C'eſt un juge qui parle, & qui dit des raiſons priſes dans la connaiſſance du cœur humain.

*r*) *Et mettant différence.* ] Cette ſupreſſion des articles

Plus de remercimens que je n'entens de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?
Je ſai quelle eſt l'humeur & l'eſprit d'un chrétien.
Dans l'obſtination juſqu'au bout il demeure :
Vouloir ſon repentir c'eſt ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grace eſt en ſa main, c'eſt à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de ſa ſecte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je reſpecte.

PAULINE.

Eſt-ce ainſi que d'un gendre un beau-père eſt l'apui?

FÉLIX.

*t*) Qu'il faſſe autant pour ſoi comme je fais pour lui.

n'eſt permiſe que dans le ſtile burleſque, qu'on nomme marotique.

*s*) *J'ai trahi la juſtice à l'amour paternel.* ] *Trahir la juſtice à l'amour*, n'eſt pas français.

*t*) *Qu'il faſſe autant pour ſoi, comme je fais pour lui.* ]

PAULINE.

Mais il eſt aveuglé.

FÉLIX.

Mais il ſe plaît à l'être.
Qui chérit ſon erreur ne la veut pas conaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas
Ces dieux, dont l'intérêt demande ſon trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Hé bien, qu'il leur en faſſe.

PAULINE.

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai ſon pouvoir en main, mais s'il me l'a commis,
C'eſt pour le déployer contre ſes ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'eſt-il ?

Ce vers eſt un barbariſme. On dit, *autant que*, & non pas, *autant comme*. *Soi*, ne ſe dit qu'à l'indéfini; il faut faire quelque choſe pour *ſoi*, il travaille pour *lui*.

FÉLIX.

Tous chrétiens ſont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles.
En épouſant Pauline il s'eſt fait votre ſang.

FÉLIX.

Je regarde ſa faute, & ne vois plus ſon rang.
Quand le crime d'état ſe mêle au ſacrilège,
Le ſang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FÉLIX.

Moindre que ſon forfait.

PAULINE.

O de mon ſonge affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX.

Les dieux & l'empereur ſont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FÉLIX.

J'ai les dieux & Décie enſemble à redouter.
Mais nous n'avons encor à craindre rien de triſte;
Dans ſon aveuglement penſez-vous qu'il perſiſte?
S'il nous ſemblait tantôt courir à ſon malheur,

C'eſt d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quitez cette eſpérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance :
*u*) Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous atendez de lui trop de légéreté.
Ce n'eſt point une erreur avec le lait ſucée,
Que ſans l'examiner ſon ame ait embraſſée;
Polyeucte eſt chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portait au temple un eſprit réſolu.
Vous devez préſumer de lui comme du reſte.
Le trépas n'eſt pour eux ni honteux, ni funeſte ;
Ils cherchent de la gloire à mépriſer nos dieux ;
Aveugles pour la terre, ils aſpirent aux cieux ;
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, aſſaſſinés, n'importe,
Les ſuplices leur ſont ce qu'à nous les plaiſirs,
Et les ménent au but où tendent leurs déſirs.
La mort la plus infame ils l'apellent martyre.

FÉLIX.

Hé bien donc, Polyeucte aura ce qu'il déſire :

*u*) *Outre que.* ] Expreſſion qui ne doit jamais entrer dans la poëſie : *plus de dureté*, ce *plus* ne ſe raporte à rien. On peut demander pourquoi elle dit que *Polyeucte* ſera inébranlable quand elle eſpère le fléchir par ſes pleurs ?

N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon père...

---

## SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

ALbin, en eſt-ce fait?

ALBIN.

Oui, ſeigneur, & Néarque a payé ſon forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vû trancher ſa vie?

ALBIN.

Il l'a vû, mais hélas! avec un œil d'envie;
Il brûle de le ſuivre au lieu de reculer;
Et ſon cœur s'afermit au lieu de s'ébranler.

Peut-être que ſi elle eſpérait un retour de *Polyeucte* à la religion de ſes pères, la ſituation en deviendrait plus touchante, quand elle verrait enſuite ſon eſpérance trompée Cette ſcène d'ailleurs eſt ſupérieurement dialoguée.

PAULINE.

Je vous le diſais bien; encore un coup, mon père;
Si jamais mon reſpect a pû vous ſatisfaire,
Si vous l'avez priſé, ſi vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

x) Je l'ai de votre main, mon amour eſt ſans crime;
Il eſt de votre choix la glorieuſe eſtime;
Et j'ai pour l'accepter éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle, & promte obéiſſance,
Que j'ai toûjours rendue aux loix de la naiſſance,
Si vous avez pû tout ſur moi, ſur mon amour,
Que je puiſſe ſur vous quelque choſe à mon tour.
Par ce juſte pouvoir à préſent trop à craindre,
y) Par ces beaux ſentimens qu'il m'a falu contraindre,

x) *Je l'ai de votre main, mon amour eſt ſans crime.*] On eſt toûjours un peu étonné que *Pauline* prononce le mot d'amour en parlant de ſon mari, elle qui a avoué à ce mari qu'elle en aimait un autre.

Dans le vers qui ſuit, *la glorieuſe eſtime de votre choix*, eſt un barbariſme.

y) *Par ces beaux ſentimens qu'il m'a falu contraindre.*] Il

Ne m'ôtez pas vos dons, ils ſont chers à mes yeux,
Et m'ont aſſez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop, bien que j'aye un cœur tendre ;
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :
Employez mieux l'effort de vos juſtes douleurs ;
Malgré moi m'en toucher c'eſt perdre & tems & pleurs ;
J'en veux être le maître, & je veux bien qu'on ſache
Que je la déſavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien ;
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un père qui vous aime ;
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt juſqu'en ce lieu je le ferai venir :

ne paraît guères convenable, que *Pauline* demande la grace de ſon mari, au nom de l'amour qu'elle a eu pour un autre que ſon mari.

Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.] Que veut dire, *prendre de la pitié au prix qu'on en veut prendre ?* Qu'eſt-ce que ce prix ? Cette phraſe était autrefois triviale, & jamais noble ni exacte.

Cependant quitez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez...

FELIX.

Laiſſez-nous ſeuls, vous dis-je;
Votre douleur m'ofenſe autant qu'elle m'aflige.
A gagner Polyeucte apliquez tous vos ſoins :
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

---

## SCENE V.

FELIX, ALBIN.

FÉLIX.

ALbin, comme eſt-il mort ?

ALBIN.

*a*) En brutal, en impie;
En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, ſans murmure, & ſans étonnement,
Dans l'obſtination & l'endurciſſement,
Comme un chrétien enfin, le blaſphême à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre ?

*a*) *En brutal, en impie.* ] *Brutal*, mauvaiſe expreſſion.

*b*) *La joie & la douleur, tour à tour l'émouvoir.* ] *La*

ALBIN.

Je l'ai dit déja, rien ne le touche ;
Loin d'en être abatu, ſon cœur en eſt plus haut :
On l'a violenté pour quiter l'échafaut :
Il eſt dans la priſon où je l'ai vû conduire ;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX.

Que je ſuis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne ſait pas les maux dont mon cœur eſt ateint.
De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée,
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquiétée ;
Je ſens l'amour, la haine, & la crainte, & l'eſpoir,
*b*) La joie & la douleur tour-à-tour l'émouvoir.
J'entre en des ſentimens qui ne ſont pas croyables ;
J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oſeraient agir,
J'en ai même de bas, & qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choiſi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de ſurprendre ;

*joie :* ce mot ne découvre-t-il point trop la baſſeſſe de *Félix ?* Quel moment pour ſentir de la joie !

Je déplore ſa perte, & le voulant ſauver,
J'ai la gloire des dieux enſemble à conſerver ;
Je redoute leur foudre, & celui de Décie ;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie :
Ainſi tantôt pour lui je m'expoſe au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excuſera l'amitié d'un beau-père ;
Et d'ailleurs Polyeucte eſt d'un ſang qu'on révère.

FÉLIX.

*c*) A punir les chrétiens ſon ordre eſt rigoureux ;
Et plus l'exemple eſt grand, plus il eſt dangereux.
On ne diſtingue point quand l'ofenſe eſt publique ;
Et lors qu'on diſſimule un crime domeſtique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi
Châtier en autrui ce qu'on ſoufre chez ſoi ?

ALBIN.

Si vous n'oſez avoir d'égard à ſa perſonne,
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

*c*) *A punir les chrétiens.*] Un ordre à punir eſt un ſolécifme.

*d*) *Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.*] Cette crainte n'eſt-elle pas auſſi frivole que celle où était *Pau-*

FÉLIX.

Sévère me perdrait ſi j'en uſais ainſi.
Sa haine & ſon pouvoir font mon plus grand ſouci.
Si j'avais diféré de punir un tel crime,
Quoiqu'il ſoit généreux, quoiqu'il ſoit magnanime,
Il eſt homme, & ſenſible, & je l'ai dédaigné ;
Et de tant de mépris ſon eſprit indigné,
Que met au déſeſpoir cet hymen de Pauline,
*d*) Du couroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un afront tout ſemble être permis,
Et les ocaſions tentent les plus remis.
Peut-être, & ce ſoupçon n'eſt pas ſans aparence,
Il ralume en ſon cœur déja quelque eſpérance ;
Et croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rapelle un amour à grand' peine banni.
Juge ſi ſa colère en ce cas implacable,
Me ferait innocent de ſauver un coupable ;
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une ſeconde fois ſes deſſeins avortés.
Te dirai-je un penſer indigne, bas, & lâche?

*line*, que ſon mari & ſon amant ne ſe querelaſſent au temple ? Perſonne ne craint pour *Félix ;* il n'a rien à redouter en demandant l'ordre de l'empereur ; il afecte une terreur qui paraît peu naturelle.

Je l'étoufe, il renait, il me flate, & me fâche;
L'ambition toûjours me le vient préſenter,
Et tout ce que je puis c'eſt de le déteſter.
Polyeucte eſt ici l'apui de ma famille;
*e*) Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſoit ma fille,
J'aquerrais bien par là de plus puiſſans apuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie;
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des penſers ſi bas je puiſſe conſentir,
Que juſques-là ma gloire oſe ſe démentir!

ALBIN.

Votre cœur eſt trop bon, & votre ame trop haute:

*e*) *Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſait ma fille.*] Voici le ſentiment le plus mépriſable qu'on puiſſe jamais développer; mais il eſt ménagé avec art.

Ces expreſſions, *l'autre épouſait ma fille*, *j'aurais par-là cent fois plus haut*, ſont auſſi baſſes que le ſentiment de *Félix*. Cependant, j'ai toujours remarqué qu'on n'écoutait pas ſans plaiſir l'aveu de ces ſentimens, tout condamnables qu'ils ſont. On aimait en ſecret ce développement honteux du cœur humain; on ſentait qu'il n'eſt que trop vrai que ſouvent les hommes ſacrifient tout à leur propre intérêt. Enfin, *Félix* dit au moins qu'il déteſte ces penſées ſi lâches; on lui pardonne un peu. Mais pardonne-t-on à *Albin* qui lui dit qu'il a *l'ame trop haute?*

Mais vous réſolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la priſon faire tout mon effort
A vaincre cet eſprit par l'effroi de la mort ;
Et nous verrons après ce que poura Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin, ſi toûjours il s'obſtine ?

FÉLIX.

Ne me preſſe point *tant*, dans un tel déplaiſir
Je ne puis que réſoudre, & ne ſai que choiſir.

ALBIN.

Je dois vous avertir en ſerviteur fidelle
*f*) Qu'en ſa faveur déja la ville ſe rebelle,

C'eſt ici le lieu d'examiner, ſi on peut mettre ſur la ſcène tragique des caractères bas & lâches. Le public en général ne les aime pas. Le parterre murmure quand *Narciſſe* dit dans *Britannicus*, *Et pour nous rendre heureux perdons les miſérables*. On n'aime point le prêtre *Mathan*, qui veut à *force d'atentats perdre tous ſes remords*. Cependant, puiſque ces caractères ſont dans la nature, il ſemble qu'il ſoit permis de les peindre ; & l'art de les faire contraſter avec les perſonages héroïques peut quelquefois produire des beautés.

*f*) *Qu'en ſa faveur déjà la ville ſe rebelle.*] *Rebeller*, ne ſe dit plus, & devrait ſe dire, puiſqu'il vient de

Et ne peut voir paſſer par la rigueur des loix
Sa dernière eſpérance & le ſang de ſes rois.
Je tiens ſa priſon même aſſez mal aſſurée ;
J'ai laiſſé tout autour une troupe éplorée ;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en aſſurer.

ALBIN.

Tirez l'en donc vous-même, & d'un eſpoir de grace
Apaiſez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, & s'il perſiſte à demeurer chrétien,
Nous en diſpoſerons ſans qu'elle en ſache rien.

*Fin du troiſiéme acte.*

ACTE

---

rebelle, rébellion. Mais comment cette ville payenne peut-elle ſe révolter en faveur d'un chrétien, après que l'on a dit que ce même peuple a été indigné de ſon ſacrilège, & qu'il s'eſt enfui du temple ſi épouvanté, qu'il a craint d'être écraſé par la foudre ? Il eût donc falu expliquer comment on a paſſé ſi-tôt de l'exécration pour l'action de *Polyeucte*, à l'amour pour ſa perſonne.

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

POLYEUCTE, CLÉON,

Trois autres gardes.

POLYEUCTE.

GARDES, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O préſence, ô combat que ſur-tout j'apréhende !
Félix, dans la priſon j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, & t'ai vû ſans effroi ;
Tu prens pour t'en venger de plus puiſſantes armes.
Je craignais beaucoup moins tes boureaux que ſes larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce preſſant beſoin redouble ton ſecours ;
Et toi, qui tout ſortant encor de la victoire
Regardes mes travaux du ſéjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un ſi fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Gardes, oſeriez-vous me rendre un bon ofice,
Non pour me dérober aux rigueurs du ſuplice,
Ce n'eſt pas mon deſſein qu'on me faſſe évader :
Mais comme il ſufira de trois à me garder,
L'autre m'obligerait d'aller querir Sévère ;
Je crois que ſans péril on peut me ſatisfaire :
Si j'avais pû lui dire un ſecret important,
Il vivrait plus heureux, & je mourrais content.

CLÉON.

*a*) Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompenſe.
Va, ne perds point de tems, & reviens promtement.

CLÉON.

Je ſerai de retour, ſeigneur, dans un moment.

*a*) *Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.*] Il n'eſt pas naturel que *Polyeucte* envoye prier *Sévère* de venir lui parler. Il ne doit rien avoir à lui dire ; mais le public eſt dans l'atente qu'il lui dira quelque choſe d'important. On ne ſe doute pas que *Polyeucte* envoye chercher *Sévère* pour lui donner ſa femme.

*b*) Quatre ans après *Polyeucte*, *Rotrou* donna *St. Genêt* comme une tragédie ſainte. On ſait que ce *Genêt* était un comédien, qui ſe convertit ſur le théatre, en jouant dans une farce contre les chrétiens. *Rotrou*, dans

## SCENE II. b)

### POLYEUCTE.

( *Les gardes ſe retirent aux côtés du théatre.* )

SOurce délicieuſe en miſère féconde,
Que voulez-vous de moi, flateuſes voluptés?
Honteux atachemens de la chair & du monde,
Que ne me quitez-vous, quand je vous ai quités?
Allez, honneurs, plaiſirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'inſtabilité
En moins de rien *c*) tombe par terre;
*d*) Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

cette piéce, a imité ces ſtances de *Polyeucte*.

*c*) *Tombe par terre* ] eſt toûjours mauvais; la raiſon en eſt que *par terre* eſt inutile, & n'eſt pas noble. Cette manière de parler eſt de la converſation familière : *il eſt tombé par terre*.

*d*) *Et comme elle a l'éclat du verre.* ] C'eſt là un de ces *Concetti*, un de ces faux brillans qui étaient tant à la mode. Ce n'eſt pas l'éclat qui fait la fragilité; les diamans qui éclatent bien davantage, ſont très-ſolides.

On remarqua dès les premières repréſentations de *Po-*

Ainſi n'eſpérez pas qu'après vous je ſoupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuiſſans;
Vous me montrez en vain par tout ce vaſte empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & floriſſans.
Il étale à ſon tour des revers équitables,
Par qui les grands ſont confondus;
*e*) Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups ſont moins atendus.
Tigre altéré de ſang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtems abandonné les ſiens:
De ton heureux deſtin vois la ſuite éfroyable:
Le Scythe va venger la Perſe & les chrétiens.
Encor un peu plus outre, & ton heure eſt venue,
Rien ne t'en ſaurait garantir;
Et la foudre qui va partir,

*lyeucte*, que ces trois vers étaient pris entiérement de la trente-deuxiéme ſtrophe d'une ode de l'évêque *Godeau* à *Louïs XIII.*

Mais leur gloire tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette ode était oubliée, comme le ſont toutes les odes aux rois, ſurtout quand elles ſont trop longues; mais on

Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'atente du repentir.
Que cependant Félix m'immole à ta colère;
Qu'un rival plus puiſſant éblouïſſe ſes yeux;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en faſſe beau-père,
Et qu'à titre d'eſclave il commande en ces lieux:
Je conſens, ou plutôt j'aſpire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien.
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flame toute divine;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obſtacle à mon bien.
Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos ſacrés atraits les ames poſſédées
Ne conçoivent plus rien qui les puiſſe émouvoir.

la déterra pour acuſer *Corneille* de ce petit plagiat. Sa mémoire pouvait l'avoir trompé; ces trois vers purent ſe préſenter à lui dans la foule de ſes autres enfans: il eût été mieux de ne les pas employer: il était aſſez riche de ſon propre fonds. C'eſt peut-être une plus grande faute de les avoir cru bons que de ſe les être apropriés.

*e*) *Et les glaives qu'il tient pendus.*] *Qu'il tient ſuſpendus*, ſerait mieux. *Pendus* n'eſt pas agréable.

Vous promettez beaucoup, & donnez davantage:
Vos biens ne ſont point inconſtans;
Et l'heureux trépas que j'atens
Ne vous ſert que d'un doux paſſage,
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'eſt vous, ô feu divin, que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline ſans la craindre.
Je la vois, mais mon cœur d'un ſaint zèle enflamé
N'en goûte plus l'apas dont il était charmé;
Et mes yeux éclairés des céleſtes lumières
Ne trouvent plus aux ſiens *f*) leurs graces coutumières.

---

## SCENE III.

PAULINE, POLYEUCTE, Gardes.

POLYEUCTE.

MAdame, quel deſſein vous fait me demander?
Eſt-ce pour me combatre, ou pour me ſeconder?

*f*) *Leurs graces coutumières.*] C'eſt domage que ce mot ne ſoit plus d'uſage que dans le burleſque.

*g*) *Vient-il à ma défaite.*] Cela n'eſt pas français.

*h*) *Tout ce que j'ai rêvé.*] On a déja dit que les mots

Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon ſecours ? *g*) vient-il à ma défaite ?
Aportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même ;
Seul vous vous haïſſez, lorſque chacun vous aime ;
Seul vous exécutez *h*) tout ce que j'ai rêvé ;
Ne veuillez pas vous perdre, & vous êtes ſauvé.
A quelque extrémité que votre crime paſſe,
Vous êtes innocent, ſi vous vous faites grace.
Daignez conſidérer le ſang dont vous ſortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple, eſtimé chez le prince,
Gendre du gouverneur *i*) de toute la province ;
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux ;
C'eſt un bonheur pour moi qui n'eſt pas grand pour vous.
Mais après vos exploits, après votre naiſſance,
Après votre pouvoir, voyez notre eſpérance ;

*rêver*, *ſonger*, faire un *rêve*, un *ſonge*, ne ſont pas du ſtile de la tragédie.

*i*) *De toute la province.* Ce *toute* gâte le vers, parce qu'il eſt à la fois inutile & emphatique.

Et n'abandonnez pas à la main d'un boureau
Ce qu'à nos juſtes vœux promet un ſort ſi beau.

POLYEUCTE.

Je conſidère plus, je ſai mes avantages,
Et l'eſpoir que ſur eux forment les grands courages.
Ils n'aſpirent enfin qu'à des biens paſſagers,
Que troublent les ſoucis, que ſuivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens,
Que peu de vos Céſars en ont jouï longtems.
J'ai de l'ambition, mais plus noble & plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur aſſuré, ſans meſure & ſans fin,
Au-deſſus de l'envie, au-deſſus du deſtin.
Eſt-ce trop l'acheter que d'une triſte vie,
Qui tantôt, qui ſoudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouïr que d'un inſtant qui fuit,
Et ne peut m'aſſurer de celui qui le ſuit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens *k*) les ridicules ſonges,

*k*) *Les ridicules ſonges.*] C'eſt ici que le mot de *ridicule* eſt bien placé dans la bouche de *Pauline*. Les termes les plus bas, employés à propos, s'anobliſſent. *Racine* dans *Athalie* ſe ſert des mots de *bouc* & *chien*, avec ſuccès.

Voilà juſqu'à quel point vous charment leurs menſonges ;
Tout votre ſang eſt peu pour un bonheur ſi doux !
Mais pour en diſpoſer ce ſang eſt-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainſi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même tems l'engage ;
Vous la devez au prince, au public, à l'état.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat.
Je ſai quel en eſt l'heur, & quelle en eſt la gloire.
Des ayeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom précieux encor à vos romains
Au bout de ſix cent ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à ſa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour ſon prince eſt un illuſtre ſort,
Quand on meurt pour ſon Dieu, quelle ſera la mort ?

PAULINE.

Quel Dieu ?

POLYEUCTE.

*l*) Tout beau, Pauline, il entend vos paroles ;

*l*) *Tout beau, Pauline, il entend vos paroles.* ] *Tout beau*, ne peut jamais être anobli, parce qu'il ne peut être acompagné de rien qui le relève ; mais preſque tout ce que dit *Polyeucte* dans cette ſcène, eſt du genre ſublime.

Et ce n'eſt pas un dieu comme vos dieux frivoles,
Inſenſibles & ſourds, impuiſſans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous le voulez;
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt le mien, c'eſt le vôtre;
Et la terre & le ciel n'en connaiſſent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je ſois tout enſemble idolâtre & chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laiſſez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu ſont bien plus à chérir.
Il m'ôte des périls que j'aurais pû courir;
Et ſans me laiſſer lieu de tourner en arrière,
*m*) Sa faveur me couronne entrant dans la carrière;

*m*) *Sa faveur me couronne entrant dans la carrière.* ] Obſervez que voilà quatre vers qui diſent tous la même choſe; c'eſt une *carrière*, c'eſt un *port*, c'eſt la *mort*. Cette ſuperfluité fait quelquefois languir une idée, une ſeule image la fortifierait. Une ſeule métaphore ſe préſente naturellement à un eſprit rempli de ſon objet; mais deux

Du premier coup de vent il me conduit au port ;
Et ſortant du batême il m'envoye à la mort.
Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'eſt la vie,
Et de quelles douceurs cette mort eſt ſuivie...
Mais que ſert de parler de ces tréſors cachés
A des eſprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel, car il eſt tems que ma douleur éclate,
Et qu'un juſte reproche acable une ame ingrate,
Eſt-ce là ce beau feu? ſont-ce là tes ſermens ?
Témoignes-tu pour moi les moindres ſentimens ?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laiſſer ta femme inconſolable ;
Je croyais que l'amour t'en parlerait aſſez ;
Et je ne voulais pas de ſentimens forcés.
Mais cette amour ſi ferme & ſi bien méritée,
Que tu m'avais promiſe, & que je t'ai portée,
Quand tu me veux quiter, quand tu me fais mourir,

ou trois métaphores acumulées ſentent le rhéteur. Que dirait-on d'un homme qui en revenant dans ſa patrie dirait, *je rentre dans mon nid*, *j'arrive au port à pleines voiles*, *je reviens à bride abatue ?* C'eſt une règle de la vraye éloquence, qu'une ſeule métaphore convient à la paſſion.

Te peut-elle arracher une larme, un ſoupir ?
Tu me quites, ingrat, & le fais avec joye ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voye ;
Et ton cœur inſenſible à ces triſtes apas,
Se figure un bonheur où je ne ſerai pas !
C'eſt donc là le dégoût qu'aporte l'hyménée !
Je te ſuis odieuſe après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

*n*) Que cet hélas a de peine à ſortir !
Encor s'il començait un heureux repentir,
Que tout forcé qu'il eſt j'y trouverais de charmes !
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verſe, & plût à Dieu qu'à force d'en verſer
Ce cœur trop endurci ſe pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Eſt bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et ſi l'on peut au ciel ſentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais ſi dans ce ſéjour de gloire & de lumière,

*n*) *Que cet hélas a de peine à ſortir !* ] Cet *hélas* eſt un peu familier, mais il eſt atendriſſant, quoique le mot *ſortir* ne ſoit pas noble.

Ce Dieu tout juſte & bon peut ſoufrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître, & ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers eſclave infortunée,
Et ſous leur triſte joug mourir comme elle eſt née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oſes-tu ſouhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon ſang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'eſt en vain qu'on ſe met en défenſe.
Ce Dieu touche les cœurs lorſque moins on y penſe.
Ce bienheureux moment n'eſt pas encor venu,
Il viendra, mais le tems ne m'en eſt pas connu.

PAULINE.

Quitez cette chimère, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime.

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez ſuivre mes pas.

PAULINE.

C'eſt peu de me quiter, tu veux donc me ſéduire ?

POLYEUCTE.

C'eſt peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Céleſtes vérités !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préféres la mort à l'amour de Pauline ?

o) *Va cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.* ] *Pauline* doit-elle tant inſiſter ſur l'amour qu'elle exige d'un mari, pour lequel elle n'a point d'amour ? Peut-être ce dépit ne ſied qu'à une amante qu'on dédaigne, & non à une épouſe dont le mari va être exécuté. Tout ſenti-

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

o) Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde, & me laiſſez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laiſſer, ne t'en mets plus en peine.
Je vais ...

---

## *SCENE IV.*

SÉVERE, POLYEUCTE, PAULINE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

MAis quel deſſein en ce lieu vous amène,
Sévère ? aurait-on cru qu'un cœur ſi généreux
Pût venir juſqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un ſi rare mérite ;

ment qui n'eſt pas à ſa place ſêche les larmes qu'une ſituation atendriſſante faiſait couler. Il ne s'agit pas ici que *Pauline* ſoit aimée, il s'agit qu'on ne tranche pas la tête à ſon mari.

A ma ſeule prière *p*) il rend cette viſite.
Je vous ai fait, ſeigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
*q*) Poſſeſſeur d'un tréſor dont je n'étais pas digne,
Soufrez avant ma mort que je vous le réſigne,
Et laiſſe la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux,
Aux mains du plus vaillant, & du plus honnête homme,
Qu'ait adoré la terre, & qu'ait vû naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle eſt digne de vous;
Ne la refuſez pas de la main d'un époux;
S'il vous a déſunis, ſa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis ſi beau n'en devienne pas moindre;
Rendez-

*p*) *Rendre viſite* & *incivilité*, ne doivent jamais être employées dans la tragédie.

*q*) *Poſſeſſeur d'un tréſor dont je n'étais pas digne.*] Cette étrange idée de prier *Sévère* de venir, pour lui céder ſa femme, ne ſerait pas tolérable en toute autre ocaſion. On ne peut l'aprouver que dans un chrétien qui n'aime que le martire. Cette ceſſion, ailleurs lâche & ridicule, peut devenir héroïque par le motif. Le philoſophe même peut être touché; car le philoſophe ſait que chacun doit parler ſuivant ſon caractère. Cependant on peut dire que cette ceſſion n'a rien d'atendriſſant, parce qu'elle n'a rien de

Rendez-lui votre cœur, & recevez ſa foi ;
Vivez heureux enſemble, & mourez comme moi ;
C'eſt le bien qu'à tous deux Polyeucte déſire.
Qu'on me méne à la mort, je n'ai plus rien à dire ;
Allons, gardes, c'eſt fait.

---

## *SCENE V.*

### SÉVERE, PAULINE, FABIAN.

SÉVERE.

DAns mon étonnement
r) Je ſuis confus pour lui de ſon aveuglement ;
Sa réſolution a ſi peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encor à mes oreilles.

de néceſſaire ; que c'eſt une choſe que *Polyeucte* peut également faire ou ne faire pas, qui n'eſt point fondée dans l'intrigue de la piéce, un hors-d'œuvre qui ne va point au cœur. Il ſemble qu'il cède ſa femme pour avoir le plaiſir de la céder. Mais cela produit de très-grandes beautés dans la ſcène ſuivante.

r) *Je ſuis confus pour lui de ſon aveuglement.* ] Cette réſignation de *Polyeucte* fait naître une des plus belles ſcènes qui ſoient au théatre. C'eſt-là ſurtout ce qui ſoutient cette tragédie.

Un cœur qui vous chérit, mais quel cœur *s*) aſſez bas
Aurait pû vous connaître, & ne vous chérir pas ?
Un homme aimé de vous, ſi-tôt qu'il vous poſſéde,
Sans regret il vous quite; il fait plus, il vous céde;
Et comme ſi vos feux étaient un don fatal,
Il en fait un préſent lui-même à ſon rival !
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies;
Puiſque pour y prétendre ils oſent rejeter
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.
Pour moi, ſi mes deſtins un peu plutôt propices
Euſſent de votre hymen honoré mes ſervices,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux;
*t*) On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en
cendre,

*s*) *Aſſez bas* ] n'eſt pas le mot propre. *Aſſez* ne ſe raporte à rien.

*t*) *On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre.* ] *En poudre, en cendre*, c'eſt une petite négligence qui n'afaiblit point les ſublimes & patétiques beautés de cette ſcène.

*u*) *Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux.* ] Une chaleur qui ſent des premiers feux, & qui pouſſe une ſuite; cela eſt mal écrit: d'acord, mais le ſentiment l'em-

Avant que...

PAULINE.

Briſons là, je crains d'en trop entendre,
*u*) Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux
Ne pouſſe quelque ſuite indigne de tous deux.
Sévère, connoiſſez Pauline toute entière.
Mon Polyeucte touche à ſon heure dernière,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cauſe, encor qu'innocemment.
Je ne ſai ſi votre ame à vos deſirs ouverte
Aurait oſé former quelque eſpoir ſur ſa perte;
Mais ſachez qu'il n'eſt point de ſi cruels trépas,
Où d'un front aſſuré je ne porte mes pas;
Qu'il n'eſt point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de ſouiller une gloire ſi pure,
*x*) Que d'épouſer un homme après ſon triſte ſort,

porte ici ſur les termes, & le reſte eſt d'une beauté dont il n'y eut jamais d'exemple. Les grecs étaient des déclamateurs froids en comparaiſon de cet endroit de *Corneille.*

*x*) *Que d'épouſer un homme après ſon triſte ſort.* ] Par la conſtruction, c'eſt le triſte ſort de cet homme, qu'elle épouſerait en ſecondes nôces; & par le ſens, c'eſt le triſte ſort de *Polyeucte* dont il s'agit.

Qui de quelque façon ſoit cauſe de ſa mort ;
Et ſi vous me croyiez d'une ame ſi peu ſaine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.
Vous êtes généreux, ſoyez-le juſqu'au bout.
Mon père eſt en état de vous acorder tout ;
Il vous craint, & j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'eſt à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez vous pour lui ;
Faites vous un effort pour lui ſervir d'apui.
Je ſai que c'eſt beaucoup que ce que je demande ;
Mais plus l'effort eſt grand, plus la gloire en eſt grande.
Conſerver un rival dont vous êtes jaloux,
C'eſt un trait de vertu qui n'apartient qu'à vous ;
Et ſi ce n'eſt aſſez de votre renommée,
C'eſt beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu. Réſolvez ſeul ce que vous devez faire.
Si vous n'êtes pas tel que je l'oſe eſpérer,

y) *Qu'eſt ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre.* ] Si on ôte ce *qu'eſt ceci* & ce *coup de foudre*, qui réduit un eſpoir en poudre, & les deux vers faibles qui ſuivent, &

Pour vous priſer encor je le veux ignorer.

## SCENE VI.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

QU'eſt ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre *y*)
Tombe ſur mon bonheur & le réduit en poudre!
Plus je l'eſtime près, plus il eſt éloigné.
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné;
Et toujours la fortune à me nuire obſtinée
Tranche mon eſpérance auſſi-tôt qu'elle eſt née.
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus;
Toujours triſte, toujours & honteux & confus,
De voir que lâchement elle ait oſé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait oſé paraître;
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me faſſe des leçons de généroſité.
Votre belle ame eſt haute autant que malheureuſe,
Mais elle eſt inhumaine autant que généreuſe,
Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyraniſent le cœur.

*y*) ſi on commence la ſcène par ces mots, *Quoi! toujours la fortune, &c.* elle en ſerait plus vive.

C'eſt donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je ſerve un rival lorſqu'il vous abandonne;
Et que par un cruel & généreux effort,
Pour vous rendre en ſes mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laiſſez à ſon deſtin cette ingrate famille :
Qu'il acorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte & Félix, l'épouſe avec l'époux;
D'un ſi cruel effort quel prix eſpérez-vous?

SÉVERE.

La gloire de montrer à cette ame ſi belle,
Que Sévère l'égale, & qu'il eſt digne d'elle,
Qu'elle m'était bien due, & que l'ordre des cieux
En me la refuſant m'eſt trop injurieux.

FABIAN.

Sans acuſer le ſort ni le ciel d'injuſtice,
Prenez garde au péril qui ſuit un tel ſervice.
Vous hazardez beaucoup, ſeigneur, penſez-y bien.
Quoi, vous entreprenez de ſauver un chrétien !
Pouvez-vous ignorer pour cette ſecte impie
Quelle eſt & fut toujours la haine de Décie?
C'eſt un crime vers lui ſi grand, ſi capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVERE.

Cet avis ſeroit bon pour quelque ame comune.
S'il tient entre ſes mains ma vie & ma fortune,
Je ſuis encor Sévère, & tout ce grand pouvoir
Ne peut rien ſur ma gloire, & rien ſur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux ſatisfaire;
Qu'après, *le ſort ſe montre*, ou propice, ou contraire,
Comme ſon naturel eſt toujours inconſtant,
Périſſant glorieux, je périrai content.
Je te dirai bien plus, mais avec confidence.
La ſecte des chrétiens n'eſt pas ce que l'on penſe:
On les hait, la raiſon je ne la connais point;
Et je ne vois Décie injuſte qu'en ce point.
Par curioſité j'ai voulu les connaître.
On les tient pour ſorciers, dont l'enfer eſt le maître;
Et ſur cette croyance on punit du trépas
Des myſtères ſecrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Eleuſine, & la bonne déeſſe,
Ont leurs ſecrets comme eux, à Rome, & dans la Grèce.
Encor impunément nous ſoufrons en tous lieux,
Leur Dieu ſeul excepté, toute ſorte de dieux;
Tous les monſtres d'Egypte ont leurs temples dans Rome:
Nos ayeux à leur gré faiſaient un dieu d'un homme;

Et leur ſang parmi nous conſervant leurs erreurs ;
Nous rempliſſons le ciel de tous nos empereurs.
Mais à parler ſans fard de tant d'apothéoſes,
L'effet eſt bien douteux de ces métamorphoſes.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître abſolu de tout,
De qui le ſeul vouloir fait tout ce qu'il réſout :
Mais ſi j'oſe entre nous dire ce qui me ſemble,
Les nôtres bien ſouvent s'acordent mal enſemble ;
Et me dût leur colère écraſer à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
z) » Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
» Ne ſont qu'inventions de ſages politiques,
» Pour contenir un peuple, ou bien pour l'émouvoir,
» Et deſſus ſa faibleſſe affermir leur pouvoir.
Enfin, chez les chrétiens les mœurs ſont innocentes,
Les vices déteſtés, les vertus floriſſantes ;

z) *Peut-être qu'après tout ces croyances publiques.* ] Ces quatre vers ſont retranchés dans l'édition de 1664, & dans les ſuivantes.

*a*) *Jamais un adultère, un traître, un aſſaſſin.* ] Ces quatre vers trop ſimples ont auſſi été retranchés.

*b*) *Ils font des vœux pour nous qui les perſécutons.* ] Remarquez ici que *Racine*, dans *Eſther*, exprime la même choſe en cinq vers.

*a*) » Jamais un adultère, un traître, un aſſaſſin,
» Jamais d'yvrognerie, & jamais de larcin;
» Ce n'eſt qu'amour entr'eux, que charité ſincère;
» Chacun y chérit l'autre, & le ſecourt en frère.
*b*) Ils ſont des vœux pour nous qui les perſécutons;
Et depuis tant de tems que nous les tourmentons,
Les a-t-on vûs mutins? les a-t-on vû rebelles?
Nos princes ont-ils eu des ſoldats plus fidèles?
Furieux dans la guerre ils ſoufrent nos boureaux,
Et lions au combat *ils* meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix, començons par ſon gendre;
Et contentons ainſi d'une ſeule action,
Et Pauline, & ma gloire, & ma compaſſion.

*Fin du quatriéme acte.*

---

Tandis que votre main ſur eux apéſantie
A leurs perſécuteurs les livrait ſans ſecours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller ſur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ſes aîles.

*Sévère* qui parle en homme d'état, ne dit qu'un mot, & ce mot eſt plein d'énergie. *Eſther* qui veut toucher *Aſſuérus*, étend davantage cette idée. *Sévère* ne fait qu'une réflexion; *Eſther* fait une priére; ainſi l'un doit être con-

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

*a*) ALBIN, as-tu bien vû la fourbe de Sévère? As-tu bien vû ſa haine? *b*) & vois-tu ma miſère?

cis, & l'autre déployer une éloquence atendriſſante. Ce ſont des beautés diférentes, & toutes deux à leur place. On peut ſouvent faire de ces comparaiſons; rien ne contribue davantage à épurer le goût.

*a*) *Albin, as-tu bien vû la fourbe de Sévère?* ] Je ne doute pas que *Corneille* n'ait voulu faire contraſter la baſſeſſe de *Félix* avec la grandeur de *Sévère*. Les opoſitions ſont belles en peinture, en poëſie, en éloquence. *Homère* a ſon *Therſite*; l'*Arioſte* a ſon *Brunel*; il n'en eſt pas ainſi au théatre. Les caractères lâches ne ſont preſque jamais tolérés; on ne veut pas voir ce qu'on mépriſe.

Non-ſeulement *Félix* eſt mépriſable, mais il ſe trompe toujours dans ſes raiſonnemens. Il prétend que *Sévère* mépriſe dans *Pauline* les reſtes de *Polyeucte*. Cependant *Sévère* aime paſſionément *ces reſtes*. Il a beau dire que *Sévère tempête*, qu'il tranche *du généreux*, & qu'au fond c'eſt

ALBIN.

Je n'ai vû rien en lui qu'un rival généreux;
Et ne vois rien en vous qu'un pére rigoureux.

FÉLIX.

Que tu diſcernes mal *c*) le cœur d'avec la mine!
Dans l'ame il hait Félix, & dédaigne Pauline;
Et s'il l'aima jadis, il eſtime aujourd'hui
*d*) Les reſtes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en ſa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, ſi je ne lui fais grace.

*un fourbe;* il devrait bien voir que *Sévère* n'a pas beſoin de l'être. En général, tout ce qui n'eſt que politique eſt froid au théatre; & la politique de *Félix* eſt auſſi fauſſe que lâche. S'il croit que *Sévère* ſe ſoucie peu de *Pauline*, il ne doit pas croire qu'il veuille ſe venger. Pourquoi ne pas donner à *Félix* un grand zèle pour ſa religion? Cela ferait un bien meilleur contraſte avec le zèle de *Polyeucte* pour la ſienne.

*b*) *Et vois-tu ma miſère?* ] Le mot de *miſère* qu'on employe ſouvent en vers pour malheur, peut n'être pas convenable ici, parce qu'il peut être entendu de la miſère, c'eſt-à-dire, de la baſſeſſe des ſentimens.

*c*) *Le cœur d'avec la mine* ] eſt trop du ton de la comédie.

*d*) *Les reſtes d'un rival.* ] Expreſſion toujours deshonête, & du diſcours familier.

*e*) Tranchant du généreux il croit m'épouvanter.
L'artifice eſt trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je ſai des gens de cour quelle eſt la politique ;
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.
*f*) C'eſt en vain qu'il tempête, & feint d'être en fureur.
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur ;
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime ;
Epargnant ſon rival je ſerais ſa victime ;
*g*) Et s'il avait à faire à quelque mal-adrait,
Le piége eſt bien tendu, ſans doute il le perdrait.
Mais un vieux courtiſan eſt un peu moins crédule ;
Il voit quand on le joue, & quand on diſſimule ;
Et moi, j'en ai tant vû de toutes les façons,
Qu'à lui-même au beſoin j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux que vous vous gênez par cette défiance!

*e*) *Tranchant du généreux.... L'artifice eſt trop lourd... La plus fine pratique.*] Tout cela eſt bourgeois & comique.

*f*) *C'eſt en vain qu'il tempête.*] Ce mot n'eſt que burleſque.

*g*) *S'il avait à faire à quelque mal-adrait.*] Toute cette tirade & ces expreſſions bourgeoiſes, *J'en ai tant vû de toutes les façons, & j'en ferais des leçons au beſoin, & s'il avait à faire à un mal-adroit*, ſont abſolument

FÉLIX.

*h*) Pour ſubſiſter en cour c'eſt la haute ſcience.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons préſumer qu'il cherche à nous trahir ;
Toute ſon amitié nous doit être ſuſpecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne ſa ſecte,
Quoi que ſon protecteur ait pour lui dans l'eſprit,
Je ſuivrai hautement l'ordre qui m'eſt preſcrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne ſuivrait pas la mienne;
Et loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,

mauvaiſes. Il faut ſavoir avouer les fautes, comme admirer les beautés.

*h*) *Pour ſubſiſter en cour c'eſt la haute ſcience.* ] *Pour ſubſiſter en cour*, eſt une expreſſion bourgeoiſe. *La haute ſcience pour ſubſiſter en cour*, n'eſt pas de faire couper le cou à ſon gendre avant de demander l'ordre de l'empereur. Il faut des raiſons plus fortes. Le zèle de la religion ſuffiſait, & pouvait fournir des choſes ſublimes.

Et connais mieux que lui la haine de Décie.
En faveur des chrétiens s'il choquait ſon couroux,
Lui-même aſſurément ſe perdrait avec nous.
Je veux tenter pourtant encor une autre voie.
Amenez Polyeucte ; & ſi je le renvoie,
S'il demeure inſenſible à ce dernier effort,
Au ſortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Vôtre ordre eſt rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le ſuive,
Si je veux empêcher qu'un déſordre n'arrive.
*i*) Je vois le peuple émû pour prendre ſon parti;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zéle pour lui qu'il fait déja paraître,
Je ne ſai ſi longtems j'en pourais être maître;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce ſoir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir;
Et Sévère auſſi-tôt courant à ſa vengeance,
M'irait *k*) calomnier de quelque intelligence.

*i*) *Je vois le peuple ému pour prendre ſon parti.* ] Cette raiſon ne paraît guères meilleure que les autres. Il eſt dificile, comme on l'a déja remarqué, que le peuple qui a eu tant d'horreur pour le fanatiſme puniſſable de *Polyeucte*, ſe révolte ſur le champ en ſa faveur. Ce qu'il

Il faut rompre ce coup qui me ſerait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance eſt un étrange mal !
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage ;
Mais voyez que ſa mort mettra ce peuple en rage ;
Que c'eſt mal le guérir que le déſeſpérer.

FÉLIX.

En vain après ſa mort il voudra murmurer ;
Et s'il oſe venir à *quelque* violence,
C'eſt à faire à céder deux jours à l'inſolence :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puiſſe arriver ;
Mais Polyeucte vient, tâchons à le ſauver.
Soldats, retirez-vous, & gardez bien la porte.

---

## *SCENE II.*

POLYEUCTE, FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

AS-tu donc pour la vie une haine ſi forte,

y a de triſte, c'eſt que les défauts du rôle de *Félix* ne ſont rachetés par aucune beauté. Il parle preſque toujours auſſi baſſement qu'il penſe. On ne dit point *ému pour*, cela n'eſt pas français.

*k*) *Calomnier de quelque intelligence* ] n'eſt pas français.

Malheureux Polyeucte ? & la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainſi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, & j'en aime l'uſage ;
Mais ſans atachement qui ſente l'eſclavage ;
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raiſon me l'ordonne, & la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur aſſez bon pour me ſuivre.

FÉLIX.

Te ſuivre dans l'abîme où tu veux te jetter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le tems de la connaître ;
Pour me faire chrétien, ſers-moi de guide à l'être ;
Et ne dédaigne pas de m'inſtruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il ſera vôtre juge ;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;
Les rois & les bergers y ſont d'un même rang :
De tous les ſiens ſur vous il vengera le ſang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus, & quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je ſoufrirai qu'on vive;
J'en ſerai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, perſécutez;
Et ſoyez l'inſtrument de nos félicités.
Celle d'un vrai chrétien n'eſt que dans les ſouffrances;
Les plus cruels tourmens lui ſont des récompenſes.
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les perſécutions:
Mais ces ſecrets pour vous ſont *l*) fâcheux à comprendre;
Ce n'eſt qu'à ſes élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle ſans fard, & veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un ſi grand bien?

FÉLIX.

La préſence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui? de Sévère?

*l*) *Fâcheux à comprendre.*] Ce mot *fâcheux* n'eſt pas le mot propre, c'eſt *dificile.*

FÉLIX.

*m*) Pour lui ſeul contre toi j'ai feint d'être en colère.
Diſſimule un moment juſques à ſon départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'eſt donc ainſi que vous parlez ſans fard?
Portez à vos payens, portez à vos idoles
*n*) Le ſucre empoiſonné que ſément vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne diſſimule rien;
Aux yeux de tout le monde il eſt toûjours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne ſert qu'à te ſéduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'inſtruire.

*m*) *Pour lui ſeul contre toi, j'ai feint d'être en colère.*] Cet artifice eſt de mauvaiſe grace, comme le dit très-bien *Polyeucte*.

*Rotrou*, dans ſon *St. Genêt*, fait parler ainſi *Marcel* qui veut perſuader à *Genêt* de ne pas renoncer à la religion de ſes pères:

O ridicule erreur de vanter la puiſſance
D'un Dieu qui donne aux ſiens la mort pour récompenſe,
D'un impoſteur, d'un fourbe, & d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un ramas d'ignorans, & d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie, & l'oprobre des villes,
De femmes & d'enfans, dont la crédulité
S'eſt forgée à plaiſir une divinité,
De gens qui dépourvus des biens de la fortune,

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de ſaiſon ;
Elle eſt un don du ciel & non de la raiſon ;
Et c'eſt là que bientôt voyant Dieu face à face,
Plus aiſément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va deſeſpérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer.
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre,
Dont la condition répond mieux à la vôtre.
Ma perte n'eſt pour vous qu'un change avantageux.

Trouvans dans leur malheur la lumiére importune,
Sous le nom de chrétiens s'expoſent au trépas,
Et mépriſent des biens qu'ils ne poſſèdent pas.

On ne fit aucune dificulté de réciter ces vers, convenables à un payen. Ces raiſons ſont aiſément refutées par *Genêt.*

Si mépriſer vos dieux c'eſt leur être rebelle,
Croyez qu'avec raiſon je leur ſuis infidèle. . .
Vous verrez ſi ces dieux de métal & de pierre
Seront puiſſans au ciel comme on les croit en terre.
Alors les ſectateurs de ce crucifié
Vous diront ſi ſans cauſe ils l'ont déifié, &c.

Une telle ſcène entre *Polyeucte* & *Félix* écrite avec force aurait certainement fait un très-grand effet.

*n*) *Le ſucre empoiſonné.* ] Ce mot de ſucre n'eſt admis que dans le diſcours très-familier.

FÉLIX.

o) Ceſſe de me tenir ce diſcours outrageux.
Je t'ai conſidéré plus que tu ne mérites;
Mais malgré ma bonté qui croit, plus tu l'irrites.
Cette inſolence enfin te rendrait odieux;
Et je me vengerais auſſi-bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi, vous changez bientôt d'humeur & de langage!
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage!
Celui d'être chrétien s'échape, & par hazard
Je vous viens d'obliger à me parler ſans fard!

FÉLIX.

Va, ne préſume pas que, quoique je te jure,
De tes nouveaux docteurs je ſuive l'impoſture.
Je flatais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulais gagner tems pour ménager ta vie,
Après l'éloignement d'un flateur de Décie;
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puiſſans:

o) *Ceſſe de me tenir ce diſcours outrageux.* ] Ce mot n'eſt pas uſité; mais pluſieurs auteurs s'en ſont heureuſement ſervis. Nous ne ſommes pas aſſez riches pour devoir nous priver de ce que nous avons.

p) *Vivez avec Sévère.* ] On eſt un peu révolté que *Pau*

Choiſis de leur donner ton ſang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'eſt point douteux. Mais j'aperçois Pauline.

O ciel !

---

## *SCENE III.*

PAULINE, FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

PAULINE.

QUi de vous deux aujourd'hui m'aſſaſſine?
Sont-ce tous deux enſemble, ou chacun à ſon tour?
Ne pourai-je fléchir la nature, ou l'amour ?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux, ni d'un père?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

*p*) Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, aſſaſſine-moi du moins ſans m'outrager.

*lyeucte* ne parle à ſa femme que de l'amour qu'elle a pou *Sévère*. Cette répétition peut déplaire. Le chriſtianiſme n'ordonne point qu'on cède ſa femme. Mais ici, *Polyeucte* ſemble lui reprocher qu'elle en aime un autre.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous ſoulager;
q) Il voit quelle douleur dans l'ame vous poſſède,
Et ſait qu'un autre amour en eſt le ſeul remède.
Puiſqu'un ſi grand mérite a pû vous enflamer,
Sa préſence toûjours a droit de vous charmer.
Vous l'aimez, il vous aime, & ſa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainſi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour ſi puiſſant que j'ai vaincu pour toi?
Vois pour te faire vaincre un ſi fort adverſaire,
r) Quels efforts à moi-même il a falu me faire,

q) *Il voit quelle douleur dans l'ame vous poſſède,*
*Et ſait qu'un autre amour en eſt le ſeul remède.*]
Ces maximes d'amour ſont ici un peu révoltantes. Il n'eſt pas convenable que *Polyeucte* l'encourage à aimer un autre amant; & ce n'eſt pas à un ſeul homme uniquement ocupé du bonheur du martire, à dire qu'il n'y a qu'un autre amour qui puiſſe remédier à l'amour.

r) *Quels efforts.*] On dit bien, *ſe faire des efforts*, mais non pas, *faire des éforts à ſoi*, il faut *ſur ſoi.*

s) *Ne déſeſpère pas une ame qui t'adore.*] Comment *Pauline* peut-elle dire qu'elle adore *Polyeucte?* Elle lui donne *par devoir & par affection*, tout ce que l'autre avait

Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si juſtement acquis à ſon premier vainqueur;
Et ſi l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort ſur toi pour te rendre à Pauline:
Aprens d'elle à forcer ton propre ſentiment;
Prens ſa vertu pour guide en ton aveuglement;
Soufre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre ſous tes loix à jamais aſſervie.
Si tu peux rejetter de ſi juſtes déſirs,
Regarde au moins ſes pleurs, écoute ſes ſoupirs;
*s*) Ne déſeſpère pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déja dit, & vous le dis encore,
*t*) Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.

*par inclination.* Mais l'adorer, c'eſt trop; certainement elle ne l'adore pas.

*t*) *Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.*] Cette troiſiéme apoſtrophe, *vivez avec Sévère*, cet empreſſement extrême de lui donner un mari, ne paraiſſent pas naturels. Tout cela n'empêche pas que cette ſcène ne ſoit écoutée avec un grand plaiſir. L'obſtination de *Polyeucte*, ſa réſignation, ſon tranſport divin, plaiſent beaucoup. Ceux qui aſſiſtent au ſpectacle étant perſuadés, pour la plûpart, des vérités qui enflamment *Polyeucte*, ſont ſaiſis de ſon tranſport. Ils ne ſont pas fort atendris, mais ils s'intéreſſent à la ſituation.

Je ne mépriſe point vos pleurs, ni votre foi;
Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connais plus, ſi vous n'êtes chrétienne.
C'en eſt aſſez, Félix, reprenez ce couroux,
Et ſur cet inſolent vengez vos dieux, & vous.

PAULINE.

Ah, mon père, ſon crime à peine eſt pardonable;
Mais *u*) s'il eſt inſenſé, vous êtes raiſonable.
La nature eſt trop forte, & ſes aimables traits
Imprimés dans le ſang ne s'éfacent jamais.
Un père eſt toûjours père, & ſur cette aſſurance
J'oſe apuyer encor un reſte d'eſpérance.
Jettez ſur votre fille un regard paternel.
Ma mort ſuivra la mort de ce cher criminel;
Et les dieux trouveront ſa peine illégitime,
Puiſqu'elle confondra l'innocence, & le crime;
Et qu'elle changera par ce redoublement
En injuſte rigueur un juſte châtiment.
Nos deſtins par vos mains rendus inſéparables

*u*) *S'il eſt inſenſé, vous êtes raiſonable.*] Ce vers eſt du ſtile de la comédie.

*x*) *Un cœur à l'autre uni.*] Ces maximes générales conviennent peu à la douleur. C'eſt là parler de ſentimens;

Nous doivent rendre heureux enſemble, ou mi-
ſérables;
Et vous ſeriez cruel juſques au dernier point,
Si vous déſuniſſiez ce que vous avez joint.
*x*) Un cœur à l'autre uni jamais ne ſe retire;
Et pour l'en ſéparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes ſenſible à mes juſtes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il eſt vrai qu'un père eſt toûjours père,
Rien n'en peut éfacer le ſacré caractère;
Je porte un cœur ſenſible, & vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet inſenſé.
Malheureux Polyeucte, es-tu ſeul inſenſible?
Et veux-tu rendre ſeul ton crime irrémiſſible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil ſi détaché?
Peux-tu voir tant d'amour ſans en être touché?
Ne reconais-tu plus ni beau-père, ni femme,
Sans amitié pour l'un, & pour l'autre ſans flame?
Pour reprendre les noms, & de gendre, & d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embraſſer tes genoux?

ce n'eſt pas en avoir. Comment ſe peut-il faire que cette ſcène ne faſſe jamais verſer de larmes? N'eſt-ce point qu'on ſent que *Pauline* n'agit que par devoir, & qu'elle s'éforce d'aimer un homme pour lequel elle n'a point d'amour?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice eſt de mauvaiſe grace !
Après avoir deux fois eſſayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir *y*) tenté l'amour & ſon effort,
Après m'avoir montré cette ſoif du batême,
Pour opoſer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez enſemble ! Ah, *z*) ruſes de l'enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher?
*a*) Vos réſolutions uſent trop de remiſe;
Prenez la vôtre enfin puiſque la mienne eſt priſe.
Je n'adore qu'un Dieu maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre & les enfers;
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie;
Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous oſez défendre.

*y*) *Tenter l'amour & ſon effort.*] Cela n'eſt ni d'un français exact, ni d'un français agréable.

*z*) *Ruſes de l'enfer.*] Expreſſion pardonable au perſonage qui parle, mais qui n'eſt pas d'un ſtile noble. *Enfer* ne rime avec *triompher* qu'à l'aide d'une prononciation

Des crimes les plus noirs vous ſouillez tous vos dieux,
Vous n'en puniſſez point qui n'ait ſon maître aux cieux ;
La proſtitution, l'adultère, l'inceſte,
Le vol, l'aſſaſſinat, & tout ce qu'on déteſte,
C'eſt l'exemple qu'à ſuivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, & briſé leurs autels ;
Je le ferais encor, ſi j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du ſénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juſte fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je ſuis chrétien.

FÉLIX.

Impie !

vicieuſe. Grande preuve que l'on ne doit rimer que pour les oreilles.

*a*) *Vos réſolutions &c.* ] Des réſolutions qui uſent de remiſe, forment une phraſe qui n'a point d'élégance. *Uſer de remiſe*, expreſſion proſaïque : *uſer* d'ailleurs ſupoſe *uſage*. Une réſolution n'a point d'uſage.

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je ſuis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'ès ? O cœur trop obſtiné !
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduiſez-vous ?

FÉLIX.

*b*) A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chére Pauline, adieu, conſervez ma mémoire.

PAULINE.

Je te ſuivrai par-tout, & mourrai ſi tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne ſuivez point mes pas, ou quitez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & que l'on m'obéiſſe ;
Puiſqu'il aime à périr, je conſens qu'il périſſe.

---

*b*) *A la mort ... A la gloire.*] Dialogue admirable, & toûjours aplaudi.

## SCENE IV.

FELIX, ALBIN.

FÉLIX.

JE me fais violence, Albin, mais je l'ai dû ;
Ma bonté naturelle aiſément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à préſent ſe déploie ;
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie ;
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma ſûreté.
Mais n'es-tu point ſurpris de cette dureté ?
Vois-tu comme le ſien des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables ?
Du moins j'ai ſatisfait mon eſprit afligé ;
Pour amollir ſon cœur je n'ai rien négligé ;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes ;
Et certes ſans l'horreur de ſes derniers blaſphêmes,
Qui m'ont rempli ſoudain de colére & d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne ſai quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un romain,
Répandant vôtre ſang par vôtre propre main.

FÉLIX.

Ainſi l'ont autrefois verſé *c*) Brute & Manlie ;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie ;
Et quand nos vieux héros *d*) avaient de mauvais ſang,
Ils euſſent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Vôtre ardeur vous ſéduit; mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la ſentirez une fois réfroidie,
Quand vous verrez Pauline, & que ſon déſeſpoir
Par ſes pleurs & ſes cris *e*) ſaura vous émouvoir...

FÉLIX.

Tu me fais ſouvenir qu'elle a ſuivi ce traître,
Et que ce déſeſpoir qu'elle fera paraître,
De mes commandemens poura troubler l'effet.
Va donc, cours-y mettre ordre, & voir ce qu'elle fait ;

*c*) *Brute & Manlie.* ] On eſt un peu ſurpris que cet homme ſe compare aux *Brutus* & aux *Manlius*, après avoir avoué les ſentimens les plus lâches.

*d*) *Avaient de mauvais ſang.* ] C'eſt une vieille erreur qu'en ſe faiſant ſaigner, on ſe délivrait de ſon mauvais ſang. Cette fauſſe métaphore a été ſouvent employée, & on la retrouve dans la tragédie de *Don Carlos*, ſous le nom d'*Andronic*.

Quand j'ai de mauvais ſang, je me le fais tirer.

*f*) Romps ce que ſes douleurs y donneraient d'obſtacle ;
Tire-la, ſi tu peux, de ce triſte ſpectacle ;
Tâche à la conſoler : va donc, qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin, ſeigneur, elle revient.

---

## *SCENE V.*

### PAULINE, FÉLIX, ALBIN.

PAULINE.

PEre barbare, achève, achève ton ouvrage ;
Cette ſeconde *g*) hoſtie eſt digne de ta rage.
Joins ta fille à ton gendre ; oſe, que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu.

On a dit que *Philippe II.* fit cette abominable plaiſanterie à ſon fils en le condamnant.

*e*) *Saura vous émouvoir.*] Remarquez que nous employons ſouvent ce mot *ſavoir* en poëſie aſſez mal à propos. *J'ai ſu le ſatisfaire*, pour *je l'ai ſatisfait. J'ai ſu lui plaire*, au lieu de *je lui ai plu.* Il ne faut employer ce mot que quand il marque quelque deſſein.

*f*) *Romps*, & *tire la.*] Mauvaiſes expreſſions.

*g*) *Hoſtie.*] Ce mot alors ſignifiait *victime.*

Ta barbarie en elle a *h*) les mêmes matières.
Mon époux en mourant m'a laiſſé ſes lumières;
Son ſang dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a deſſillé les yeux, & me les vient d'ouvrir.
Je vois, je ſais, je crois, je ſuis déſabuſée;
De ce bienheureux ſang tu me vois batiſée;
Je ſuis chrétienne enfin, n'eſt-ce point aſſez dit?
Conſerve en me perdant ton rang, & ton crédit;
Redoute l'empereur, apréhende Sévère;
Si tu ne veux périr, ma perte eſt néceſſaire;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.
Méne, méne-moi voir tes dieux que je déteſte;
Ils n'en ont briſé qu'un, je briſerai le reſte.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,

Ces

*h*) *Les mêmes matières.*] Ce vers eſt trop négligé, & n'eſt pas français. *Une barbarie qui a des matières;* cela eſt un peu barbare.

*i*) *Le faut-il dire encor? Félix, je ſuis chrétienne.*] Ce miracle ſi ſoudain a révolté beaucoup de gens. *Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi.* Mais le parterre aimera longtems ce prodige; il eſt conforme à ce qu'on nous dit des premiers âges du chriſtianiſme; il eſt la récompenſe de la vertu de *Pauline*; & s'il n'eſt pas dans l'hiſtoire,

Ces foudres impuiſſans qu'en leurs mains vous peignez,
Et ſaintement rebelle aux loix de la naiſſance,
Une fois envers toi manquer d'obéiſſance.
Ce n'eſt point ma douleur que par là je fais voir;
C'eſt la grace qui parle, & non le déſeſpoir.
*i*) Le faut-il dire encor, Félix? je ſuis chrétienne.
Afermi par ma mort ta fortune & la mienne:
Le coup à l'un & l'autre en ſera précieux,
Puiſqu'il *k*) t'aſſure en terre en m'élevant aux cieux.

---

## *SCENE DERNIERE.* 1)

## SÉVERE, FÉLIX, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVERE.

PÈre dénaturé, malheureux politique,

l'hiſtoire, il convient parfaitement au théatre dans une tragédie chrétienne.

*k*) *T'aſſure en terre* ] n'eſt pas français. Il veut dire, *affermit ton pouvoir ſur la terre.*

*l*) La piéce ſemble finie quand *Polyeucte* eſt mort. Autrefois, quand les acteurs repréſentaient les Romains avec le chapeau & une cravate, *Sévère* arrivait le chapeau ſur la tête, & *Félix* l'écoutait chapeau bas, ce qui faiſait un effet ridicule.

*m*) Eſclave ambitieux d'une peur chimérique ;
Polyeucte eſt donc mort, & par vos cruautés
Vous penſez conſerver vos triſtes dignités ?
La faveur que pour lui je vous avais oferte,
Au lieu de le ſauver précipite ſa perte ?
J'ai prié, menacé, mais ſans vous émouvoir ;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir.
Hé bien, à vos dépens vous verrez que Sévère
Ne ſe vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
Et par votre ruine il vous fera juger,
Que qui peut bien vous perdre eût pû vous protéger.
Continuez aux dieux ce ſervice fidèle ;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu, mais quand l'orage éclatera ſur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, ſeigneur, & d'une ame apaiſée,

*m*) *Eſclave ambitieux d'une peur chimérique.* ] D'où ſait-il que *Félix* a immolé ſon gendre à la peur mépriſable qu'il avait de *Sévère ?* Ce *Sévère* ne pouvait le ſavoir, à moins que *Polyeucte* par un ſecond miracle ne le lui eût révélé. Le reſte eſt fort juſte, & fort beau ; il doit être irrité que *Félix* n'ait pas déféré à ſa noble prière.

*n*) *Je cède à des tranſports que je ne connais pas.* ] Ce nouveau miracle n'eſt pas ſi bien reçu du parterre que

Soufrez que je vous livre une vengeance aiſée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conſerver mes triſtes dignités ;
Je dépoſe à vos pieds l'éclat de leur faux luſtre ;
Celle où j'oſe aſpirer eſt d'un rang plus illuſtre ;
Je m'y trouve forcé par un ſecret appas ;
*n*) Je cède à des tranſports que je ne connais pas ;
Et par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je paſſe au zèle de mon gendre.
C'eſt lui, n'en doutez point, dont le ſang innocent
Pour ſon perſécuteur prie un Dieu tout-puiſſant.
Son amour épandu ſur toute la famille,
*o*) Tire après lui le père auſſi-bien que la fille :
J'en ai fait un martir, ſa mort me fait chrétien ;
J'ai fait tout ſon bonheur, il veut faire le mien.
C'eſt ainſi qu'un chrétien ſe venge & ſe courouce.
Heureuſe cruauté dont la ſuite eſt ſi douce !
Donne la main, Pauline. Aportez des liens ;

les deux autres ; il ne faut pas, ſur tout, prodiguer coup ſur coup les prodiges de même eſpèce. Quand on pardonnerait la converſion incroyable de ce lâche *Félix*, on n'en ſerait pas touché, parce qu'on ne s'intéreſſe pas à lui comme à *Pauline*, & qu'il eſt même odieux.

*o*) *Tire après lui le père, auſſi-bien que la fille.* ] *Tirer après ſoi*, eſt devenu bas avec le tems.

Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens ;
Je le ſuis, elle l'eſt, ſuivez votre colère.

PAULINE.

Qu'heureuſement enfin je retrouve mon père !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'apartient qu'à la main qui le fait.

SÉVERE.

Qui ne ſerait touché d'un ſi tendre ſpectacle ?
*p*) De pareils changemens ne vont point ſans miracle.
Sans doute vos chrétiens qu'on perſécute en vain,
Ont quelque choſe en eux qui ſurpaſſe l'humain ;
Ils mènent une vie avec tant d'innocence,

*p*) *De pareils changemens ne vont point ſans miracle.* ] Des changemens ne vont point. On mène une vie innocente, & non pas *avec innocence.* Mais j'aprouve, *que chacun ait ſes dieux ;* & *ſervez votre monarque*, reçoivent toujours des aplaudiſſemens. La manière dont le fameux *Baron* récitait ces vers en apuiant ſur *ſervez votre monarque*, était reçue avec tranſport. Pluſieurs n'aprouvent pas que *Sévère* diſe à *Félix*, *Gardez votre pouvoir*, *reprenez-en la marque*, parce que ce n'eſt pas lui qui donne les gouvernemens, & que *Félix* n'a pas quité le ſien ; il n'apartient qu'à l'empereur de parler ainſi.

Que le ciel leur en doit quelque reconnaiſſance.
*q*) Se relever plus forts, plus ils ſont abatus,
N'eſt pas auſſi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pû dire.
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en ſoupire;
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.
J'aprouve cependant que chacun ait ſes dieux,
*r*) Qu'il les ſerve à ſa mode, & ſans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine;
Je les aime, Félix, & de leur protecteur
*s*) Je n'en veux pas ſur vous faire un perſécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;
Servez bien votre Dieu, ſervez notre monarque.

*q*) *Se relever plus forts, plus ils ſont abatus.* ] *Se relever, n'eſt pas l'effet*; cela n'eſt pas exact, mais c'eſt une licence que je crois permiſe.

*r*) *Qu'il les ſerve à ſa mode* ] eſt du ſtile comique; *à ſon choix*, eût peut-être été mieux placé.

*s*) *Je n'en veux pas ſur vous faire un perſécuteur.* ] Il y avait auparavant, *en vous*; cela paraiſſait un contre-ſens. Il ſemblait que ce fût *Félix* chrétien qui pût être perſécuteur. *Corneille* corrigea, *ſur vous*. Mais c'eſt une faute de langage; on perſécute un homme, & non *ſur* un homme.

Je perdrai mon crédit envers ſa majeſté,
Ou vous verrez finir cette ſévérité.
Par cette injuſte haine il ſe fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever ſon ouvrage!
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inſpirer bientôt toutes ſes vérités!

t) *Nous autres béniſſons notre heureuſe avanture.*] *Notre heureuſe avanture*, immédiatement après avoir coupé le cou à ſon gendre, fait un peu rire; &, *nous autres*, y contribue.

L'extrême beauté du rôle de *Sévère*, la ſituation piquante de *Pauline*, ſa ſcène admirable avec *Sévère* au quatrième acte, aſſurent à cette piéce un ſuccès éternel.

Non-ſeulement elle enſeigne la vertu la plus pure, mais la dévotion, & la perfection du chriſtianiſme. *Polyeucte* & *Athalie* ſont la condamnation éternelle de ceux qui par une jalouſie ſecrette voudraient proſcrire un art ſublime dont les beautés n'éfacent que trop leurs ouvrages. Ils ſentent combien cet art eſt au-deſſus du leur; ne pouvant y ateindre, ils le veulent proſcrire, & par une injuſtice auſſi abſurde que barbare, ils confondent *Tabarin* & *Guillot Gorju*, avec *St. Polyeucte*, & le grand prêtre *Joad*.

*Dacier*, dans ſes remarques ſur la poëtique d'*Ariſtote*, prétend que *Polyeucte* n'eſt pas propre au théatre,

*z*) Nous autres béniſſons notre heureuſe avanture,
Allons à nos martirs donner la ſépulture,
Baiſer leurs corps ſacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

*Fin du cinquiéme & dernier acte.*

---

parce que ce perſonage n'excite ni la pitié, ni la crainte; il atribue tout le ſuccès à *Sévère* & à *Pauline*. Cette opinion eſt aſſez générale; mais il faut avouer auſſi, qu'il y a de très-beaux traits dans le rôle de *Polyeucte*, & qu'il a falu un très-grand génie pour manier un ſujet ſi difficile.

# EXAMEN

## *DE POLYEUCTE.*

CE martyre eſt raporté par Surius au 9. de Janvier. Polyeucte vivoit en l'année 250. ſous l'empereur Décius. Il était arménien, ami de Néarque, & gendre de Félix, qui avait la commiſſion de l'empereur pour faire exécuter ſes édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant réſolu à ſe faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient ſur les autels pour les adorer, les briſa contre terre, réſiſta aux larmes de ſa femme Pauline que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, & perdit la vie par l'ordre de ſon beau-père, ſans autre batême que celui de ſon ſang. Voilà ce que m'a prêté l'hiſtoire, le reſte eſt de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie, & ai pratiqué un ſacrifice public, afin de rendre l'ocaſion plus illuſtre, & donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, ſans faire éclater ſon amour, avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter

nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Ariſtote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puiſque celle de Polyeucte va juſqu'à la ſainteté, & n'a aucun mélange de faibleſſe. J'en ai déja parlé ailleurs; & pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Mirturnus dans ſon traité du poëte agite cette queſtion, *ſi la paſſion de Jéſus-Chriſt & les martyres des ſaints doivent être exclus du théatre, à cauſe qu'ils paſſent cette médiocre bonté*, & réſout en ma faveur. Le célèbre Heinſius, qui non ſeulement a traduit la poëtique de notre philoſophe, mais a fait un traité de la conſtitution de la tragédie ſelon ſa penſée, nous en a donné une ſur le martyre des innocens. L'illuſtre Grotius a mis ſur la ſcène la Paſſion même de Jéſus-Chriſt, & l'hiſtoire de Joſeph; & le ſavant Buchanan a fait la même choſe de celle de Jephté, & de la mort de ſaint Jean-Baptiſte. C'eſt ſur ces exemples que j'ai hazardé ce poëme, où je me ſuis donné des licences qu'ils n'ont pas priſes, de changer l'hiſtoire en quelque choſe, & d'y mêler des épiſodes d'invention; auſſi m'était-il plus permis ſur cette matière, qu'à eux ſur celle qu'ils ont choiſie. Nous ne devons qu'une croyan-

ce pieuſe à la vie des ſaints, & nous avons le même droit ſur ce que nous en tirons pour le porter ſur le théatre, que ſur ce que nous empruntons des autres hiſtoires; mais nous devons une foi chrétienne & indiſpenſable à tout ce qui eſt dans la Bible, qui ne nous laiſſe aucune liberté d'y rien changer. J'eſtime toutefois qu'il ne nous eſt pas défendu d'y ajouter quelque choſe, pourvû qu'il ne détruiſe rien de ces vérités dictées par le Saint Eſprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poëmes; mais auſſi ne les ont-ils pas rendus aſſez fournis pour notre théatre, & ne s'y ſont propoſé pour exemple que la conſtitution la plus ſimple des anciens. Heinſius a plus oſé qu'eux dans celui que j'ai nommé. Les anges qui bercent l'enfant Jéſus, & l'ombre de Mariane avec les furies qui agitent l'eſprit d'Hérode, ſont des agrémens qu'il n'a pas trouvés dans l'évangile. Je crois même qu'on en peut ſuprimer quelque choſe quand il y a aparence qu'il ne plairait pas ſur le théatre, pourvû qu'on ne mette rien en la place; car alors ce ſerait changer l'hiſtoire, ce que le reſpect que nous devons à l'écriture ne permet point. Si j'avais à y expoſer celle de David & de Betſabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en

la voyant ſe baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fit une impreſſion trop chatouilleuſe dans l'eſprit de l'auditeur ; mais je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, ſans parler aucunement de quelle manière cet amour ſe ſerait emparé de ſon cœur.

Je reviens à Polyeucte, dont le ſuccès a été très heureux. Le ſtyle n'en eſt pas ſi fort, ni ſi majeſtueux que celui de Cinna & de Pompée, mais il a quelque choſe de plus touchant, & les tendreſſes de l'amour humain y font un ſi agréable mélange avec la fermeté du divin, que ſa repréſentation a ſatisfait tout enſemble les dévots & les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de piéce où l'ordre de théatre ſoit plus beau, & l'enchainement des ſcènes mieux ménagé. L'unité d'action, & celles de jour & de lieu y ont leur juſteſſe ; & les ſcrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières, ſe diſſiperont aiſément, pour peu qu'on me veuille prêter cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'ocaſion s'en ofre, en reconnaiſſance de la peine que nous avons priſe à le divertir.

Il eſt hors de doute que, ſi nous apliquons ce poëme à nos coutumes, le ſacrifice ſe fait trop tôt

après la venue de Sévère, & cette précipitation ſortira du vraiſemblable par la néceſſité d'obéïr à la règle. Quand le roi envoye ſes ordres dans les villes, pour y faire rendre des actions de graces pour ſes victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même; mais auſſi il faut du tems pour aſſembler le clergé, les magiſtrats, & les corps de ville, & c'eſt ce qui en fait diférer l'exécution. Nos acteurs n'avaient ici aucune de ces aſſemblées à faire.

Il ſufiſait de la préſence de Sévère & de Félix, & du miniſtère du grand prêtre; ainſi nous n'avons eu aucun beſoin de remettre ce ſacrifice à un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de ſa fille, il était bien aiſe de lui donner le moins d'ocaſion de tarder qu'il lui était poſſible, & de tâcher durant ſon peu de ſéjour à gagner ſon eſprit par une promte complaiſance, & montrer tout enſemble une impatience d'obéïr aux volontés de l'empereur.

L'autre ſcrupule regarde l'unité de lieu, qui eſt aſſez exacte, puiſque tout ſe paſſe dans une ſalle ou antichambre commune aux apartemens de Félix & de ſa fille. Il ſemble que la bienſéance y ſoit peu

forcée pour conſerver cette unité au ſecond acte, en ce que Pauline vient juſques dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait atendre la viſite dans ſon cabinet. A quoi je répons, qu'elle a eu deux raiſons de venir au devant de lui ; l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont ſon père redoutait l'indignation, & qu'il lui avait commandé d'adoucir en ſa faveur ; l'autre, pour rompre plus aiſément la converſation avec lui, en ſe retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quiter à ſa prière, & ſe délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'eût pû faire, ſi elle eût reçû ſa viſite dans ſon aparte-ment.

Sa confidence avec Stratonice touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion ſur le tems qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup, ſur nos théatres, d'affections qui ont déja duré deux ou trois ans, dont on atend à révé-ler le ſecret juſtement au jour de l'action qui ſe pré-ſente, & non ſeulement ſans aucune raiſon de choi-ſir ce jour là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraiſemblablement on s'en eſt dû ouvrir beaucoup auparavant avec la perſonne à

qui on en fait confidence. Ce ſont choſes dont il faut inſtruire le ſpectateur, en les faiſant aprendre par un des acteurs à l'autre ; mais il faut prendre garde avec ſoin que celui à qui on les aprend ait eu lieu de les ignorer juſques-là auſſi-bien que le ſpectateur, & que quelque ocaſion tirée du ſujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un ſilence qu'il a gardé ſi longtems. L'infante, dans le Cid, avoue à Léonor l'amour ſecret qu'elle a pour lui, & l'aurait pû faire un an ou ſix mois plûtôt. Cléopatre dans Pompée ne prend pas des meſures plus juſtes avec Charmion ; elle lui conte la paſſion de Céſar pour elle, & comme

*chaque jour ſes couriers*
*Lui portent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.*

Cependant, comme il ne paraît perſonne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande aparence que c'était elle-même dont cette reine ſe ſervait pour introduire ces couriers, & qu'ainſi elle devait ſavoir déja tout ce commerce entre Céſar & ſa maîtreſſe. Du moins il falait marquer quelque raiſon qui lui eût laiſſé ignorer juſques-là tout ce qu'elle lui aprend, & de quel autre miniſtère cette princeſſe s'était ſervie

pour recevoir ces couriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le ſonge qui la trouble, & les ſujets qu'elle a de s'en alarmer ; & comme elle n'a fait ce ſonge que la nuit d'auparavant, & qu'elle ne lui eût jamais révélé ſon ſecret ſans cette ocaſion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plutôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais perſonne pour la faire ni pour l'écouter, que des payens qui ne la pouvaient ni écouter, ni faire, que comme ils avaient fait & écouté celle de Néarque ; ce qui aurait été une répétition & marque de ſtérilité, & en outre n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale, qui eſt terminée par là. Ainſi j'ai mieux aimé la faire connaître par un ſaint emportement de Pauline que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grace dans une bouche indigne de le prononcer. Félix ſon père ſe convertit après elle ; & ces deux converſions, quoique miraculeuſes, ſont ſi ordinaires dans les martyres qu'elles ne ſortent point de la vraiſemblance, parce qu'elles ne ſont pas de ces événemens rares & ſin-

guliers qu'on ne peut tirer en exemple ; & elles ſervent à remettre le calme dans les eſprits de Félix, de Sévère & de Pauline, que ſans cela j'aurais bien eu de la peine à retirer du théatre dans un état qui rendit la piéce complette, en ne laiſſant rien à ſouhaiter à la curioſité de l'auditeur.

---

POMPÉE,

*H. Gravelot inven.* *N. le Mire Sculp.*

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.

# POMPÉE,

## *TRAGÉDIE.*

Jouée en 1644. Tirée de l'édition que *P. Corneille* donna alors lui-même, avec les imitations de *Lucain* au bas des pages.

# A MONSEIGNEUR
## L'ÉMINENTISSIME CARDINAL
# MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

*Je préſente le grand* Pompée *à votre éminence, c'eſt-à-dire, le plus grand perſonage de l'ancienne Rome, au plus illuſtre de la nouvelle. Je mets ſous la protection du premier miniſtre de notre jeune roi, un héros qui dans ſa bonne fortune fut le protecteur de beaucoup de rois, & qui dans ſa mauvaiſe eut encor des rois pour ſes miniſtres. Il eſpère de la généroſité de V. E. qu'elle ne dédaignera pas de lui conſerver cette ſeconde vie que j'ai tâché de lui redonner, & que lui rendant cette juſtice qu'elle fait rendre par tout le royaume, elle le vengera pleinement de la mauvaiſe politique de la cour d'Egypte. Il l'eſpère, & avec raiſon, puiſque dans le peu de ſéjour qu'il a fait en France, il a déja ſû de la voix publique, que les maximes dont vous vous*

*ſervez pour la conduite de cet état, ne ſont point fondées ſur d'autres principes que ſur ceux de la vertu. Il a ſû d'elle les obligations que vous a la France de l'avoir choiſie pour votre ſeconde mère, qui vous eſt d'autant plus redevable, que les grands ſervices que vous lui rendez ſont de purs effets de votre inclination & de votre zèle, & non pas des devoirs de votre naiſſance. Il a ſû que Rome s'eſt aquitée envers notre jeune monarque de ce qu'elle devait à ſes prédéceſſeurs, par le préſent qu'elle lui a fait de votre perſonne. Il a ſû d'elle enfin que la ſolidité de votre prudence, & la netteté de vos lumières enfantent des conſeils ſi avantageux pour le gouvernement, qu'il ſemble que ce ſoit vous à qui par un eſprit de prophétie notre Virgile ait adreſſé ce vers il y a plus de ſeize ſiécles,*

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

*Voilà, MONSEIGNEUR, ce que ce grand homme a apris en aprenant à parler français,*

Pauca, ſed à pleno venientia pectore veri.

*Et comme la gloire de V. E. eſt aſſez aſſurée ſur la fidélité de cette voix publique, je n'y mêlerai point la faibleſſe de mes penſées, ni la rudeſſe de mes expreſſions, qui pouraient diminuer quelque choſe de ſon éclat; & je n'ajouterai rien aux célèbres témoignages qu'elle vous rend, qu'une profonde vénération pour*

*les hautes qualités qui vous les ont acquis, avec une proteſtation très-ſincère & très-inviolable d'être toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

DE V. E.

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidéle ſerviteur,
CORNEILLE.

# REMERCIMENT
## A MONSIEUR LE CARDINAL
# MAZARIN.

NON, tu n'es point ingrate, ô maîtreſſe du monde,
Qui de ce grand pouvoir *a*) ſur la terre & ſur l'onde,
Malgré l'effort des tems, retiens ſur nos autels
Le ſouverain empire, & des droits immortels.
Si de tes vieux héros j'aime encor la mémoire,
Tu relèves mon nom *b*) ſur l'aîle de leur gloire;
Et ton noble génie en mes vers mal tracé,
Par ton nouveau héros m'en a récompenſé.
C'eſt toi, grand cardinal, *c*) homme au-deſſus de l'homme,
Rare don qu'à la France ont fait le ciel & Rome:
C'eſt toi, dis-je, ô héros, ô cœur vraiment romain,

*a*) *Sur la terre & ſur l'onde*] eſt devenu, comme on l'a déja remarqué, un lieu comun qu'il n'eſt plus permis d'employer.

*b*) *Sur l'aîle de leur gloire.*] On dirait bien, *ſur l'aîle de la gloire*, parce que la gloire eſt perſonifiée; mais *leur gloire* ne peut l'être.

Dont Rome, en ma faveur, vient d'emprunter la main.
Mon honneur n'a point eu de douteuſe aparence ;
Tes dons ont devancé même mon eſpérance ;
Et ton cœur généreux m'a ſurpris d'un bienfait
Qui ne m'a pas coûté ſeulement un ſouhait.
La grace s'afaiblit quand il faut qu'on l'atende ;
Tel penſe l'acheter alors qu'il la demande :
*d*) Et c'eſt je ne ſai quoi d'abaiſſement ſecret,
Où quiconque a du cœur ne conſent qu'à regret.
C'eſt un terme honteux que celui de prière ;
Tu me l'as épargné, tu m'as fait grace entière.
Ainſi l'honneur ſe mêle au bien que je reçois.
Qui donne comme toi, donne plus d'une fois.
Son don marque une eſtime & plus pure & plus pleine ;
Il atache les cœurs d'une plus forte chaîne ;
Et prenant nouveau prix de la main qui le fait,
Sa façon de bien faire eſt un ſecond bienfait.
*e*) Ainſi le grand Auguſte autrefois dans ta ville

*c*) *Homme au-deſſus de l'homme* ] eſt bien fort pour le cardinal *Mazarin*. Que dirait-on de plus des *Antonins ?*

*d*) *C'eſt je ne ſai quoi d'abaiſſement* ] n'eſt pas français.

*e*) *Ainſi le grand Auguſte.* ] Il eſt triſte que *Corneille* ait comparé *Mazarin* & *Montauron* à *Auguſte*.

Aimait à prévenir l'atente de Virgile :
Lui que j'ai fait revivre, & qui revit en toi,
En uſait envers lui, comme tu fais vers moi.
Certes dans la chaleur que le ciel nous inſpire,
Nos vers diſent ſouvent plus qu'ils ne penſent dire ;
Et ce feu qui ſans nous pouſſe les plus heureux,
Ne nous explique pas tout ce qu'il fait par eux.
Quand j'ai peint un Horace, un Auguſte, un Pompée,
Aſſez heureuſement ma muſe s'eſt trompée ;
Puiſque, ſans le ſavoir, avecque leur portrait,
*f*) Elle tirait du tien un admirable trait.
Leurs plus hautes vertus qu'étale mon ouvrage,
N'y font que prendre un rang pour former ton image.
Quand j'aurai peint encor tous ces vieux conquérans,
*g*) Les Scipions vainqueurs, & les Catons mourans,
Les Pauls, les Fabiens ; alors de tous enſemble

*f*) *Elle tirait du tien un admirable trait.* ] Il eſt encor plus triſte qu'il tire un admirable trait du portrait du cardinal *Mazarin*, en peignant *Horace*, *Céſar* & *Pompée*.

*g*) *Les Scipions* ] achèvent cette étonnante flaterie. *Boileau* avait en vûe ces fauſſes louanges prodiguées à un miniſtre, quand il dit à monſieur de *Seignelai* :

Si pour faire ſa cour à ton illuſtre père,
Seignelai, quelque auteur d'un faux zèle emporté,
Au-lieu de peindre en lui la noble activité,

On en verra ſortir un tout qui te reſſemble ;
Et l'on raſſemblera de leurs pompeux débris,
Ton ame, & ton courage, épars dans mes écrits.
Soufre donc que pour guide au travail qui me reſte,
J'ajoute ton exemple à cette ardeur céleſte ;
Et que de tes vertus le portrait ſans égal
S'achève de ma main ſur ſon original.
Quand j'étudie en toi ces ſentimens illuſtres,
Qu'a conſervé ton ſang à travers tant de luſtres,
Et que le ciel propice, & les deſtins amis
De tes fameux romains en ton ame ont tranſmis ;
Alors de tes couleurs peignant les avantures,
J'en porterai ſi haut les brillantes peintures,
Que ta Rome elle-même, admirant mes travaux,
N'en reconaîtra plus les vieux originaux,
Et ſe plaindra de moi de voir ſur eux gravées
Les vertus qu'à toi ſeul elle avait réſervées ;

La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zèle pour ſon roi, l'ardeur, la vigilance,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnait des vertus d'Alexandre ou de Mars ;
Et pouvant juſtement l'égaler à Mécène,
Le comparait au fils de Pélée ou d'Alcmène :
Ses yeux d'un tel diſcours faiblement éblouïs,
Bientôt dans ce tableau reconaîtraient Louïs.

*Horace* avait dit la même choſe dans ſa ſeiziéme épitre du premier livre ;

*Si quis bella tibi terra pugnata marique.*

Cependant qu'à l'éclat de tes propres clartés
Tu te reconaîtras ſous des noms empruntés.
Mais ne te laſſe point d'illuminer mon ame,
*h*) Ni de prêter ta vie à conduire ma flame;
Et de ces grands ſoucis que tu prens pour mon roi,
Daigne encor quelquefois deſcendre juſqu'à moi.
*i*) Délaſſe en mes écrits ta noble inquiétude;
Et tandis que ſur elle apliquant mon étude,
J'emploîrai pour te plaire, & pour te divertir,
Les talens que le ciel m'a voulu départir,
Reçois avec les vœux de mon obéiſſance,
Ces vers précipités par ma reconaiſſance.
L'impatient tranſport de mon reſſentiment,
N'a pû, pour les polir, m'acorder un moment.
S'ils ont moins de douceur, ils en ont plus de zèle;
Leur rudeſſe eſt le ſceau d'une ardeur plus fidèle:
Et ta bonté verra, dans leur témérité,
Avec moins d'ornement, plus de ſincérité.

*h*) *Ni de prêter ta vie à conduire ma flame.* ] On ne prête point une vie à conduire une flame. Il veut dire, *ne ceſſe d'échaufer mon génie par tes illuſtres actions.*

*i*) *Délaſſe en mes écrits ta noble inquiétude.* ] On ſe délaſſe de ſes travaux par des écrits agréables. On ne délaſſe point une inquiétude.

Ajoutons à ces remarques, qu'on peut trop flater un cardinal, & faire des tragédies pleines de ſublime.

# PRÉFACE DE CORNEILLE,

## *AU LECTEUR.*

SI je voulais faire ici ce que j'ai fait en mes derniers ouvrages, & te donner le texte ou l'abrégé des auteurs dont cette hiſtoire eſt tirée, afin que tu puſſes remarquer en quoi je m'en ſerais écarté pour l'acomoder au théatre, je ferais un avant-propos dix fois plus long que mon poëme, & j'aurais à raporter des livres entiers de preſque tous ceux qui ont écrit l'hiſtoire romaine. Je me contenterai de t'avertir que celui dont je me ſuis le plus ſervi, a été le poëte *Lucain*, dont la lecture m'a rendu ſi amoureux de la force de ſes penſées & de la majeſté de ſon raiſonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue, j'ai fait cet effort pour réduire en poëme dramatique, ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras ici cent ou deux cent vers traduits ou imités de lui, que tu reconaîtras aux mêmes marques que tu as déja reconu ce que j'ai emprunté de *D. Guillen de Caſtro* dans le *Cid*. J'ai tâché de ſuivre ce grand homme dans le reſte, & de prendre ſon caractère quand ſon exemple m'a manqué; ſi je ſuis demeuré bien loin der-

rière, tu en jugeras. Cependant j'ai crû ne te déplaire pas de te donner ici trois paſſages qui ne viennent pas mal à mon ſujet. Le premier eſt un épitaphe de *Pompée*, prononcé par *Caton* dans *Lucain*. Les deux autres ſont deux peintures de *Pompée* & de *Céſar*, tirées de *Velleius Paterculus*. Je les laiſſe en latin, de peur que ma traduction n'ôte trop de leur grace & de leur force. Les dames ſe les feront expliquer.

# EPITAPHIUM
## POMPEII MAGNI.

Cato apud Lucanum libro 9.

*CIvis obit* (inquit) *multo majoribus impar*
*Noſſe modum juris, ſed in hoc tamen utilis ævo:*
*Cui non ulla fuit juſti reverentia, ſalva*
*Libertate potens & ſolus plebe parata*
*Privatus ſervire ſibi; rectorque Senatus,*
*Sed regnantis erat: nil belli jure popoſcit,*
*Quæque dari voluit, voluit ſibi poſſe negari.*
*Immodicas poſſedit opes, ſed plura retentis*
*Intulit: Invaſit ferrum, ſed ponere norat:*
*Prætulit arma togæ, ſed pacem armatus amavit,*
*Juvit ſumpta ducem, juvit dimiſſa poteſtas,*
*Caſta domus, luxuque carens, corruptaque nunquam.*
*Fortuna Domini, clarum & venerabile nomen*
*Gentibus, & multum noſtræ quod proderat urbi,*
*Olim vera fides, Sylla Marioque receptis*
*Libertatis obit, Pompeio rebus adempto,*
*Nunc & ficta perit: non jam regnare pudebit,*
*Nec color imperii, nec frons erit ulla Senatus.*
*O felix, cui ſumma dies fuit obvia victo,*

*Et cui quærendos Pharium ſcelus obtulit enſes!*
*Forſitan in ſoceri potuiſſet vivere regno.*
*Scire mori ſors prima viris, ſed proxima cogi.*
*Et mihi, ſi fatis aliena in jura venimus.*
*Da talem, Fortuna, Jubam: non deprecor hoſti*
*Servari, dum me ſervet cervice reciſa.*

---

## *ICON POMPEII MAGNI.*

Vellejus Paterculus lib. 2.

*Fuit hic genitus matre Lucilia, ſtirpis Senatoriæ, forma excellens, non ea qua flos commendatur ætatis, ſed quæ ex dignitate conſtantiaque in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus ad ultimum vitæ comitata eſt diem: innocentia eximius, ſanctitate præcipuus, eloquentia medius; potentiæ quæ honoris cauſa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidiſſimus: dux bello peritiſſimus: civis in toga (niſi ubi vereretur ne quem haberet parem) modeſtiſſimus, amicitiarum tenax, in offenſis exorabilis, in reconcilianda gratia fideliſſimus, in accipienda ſatisfactione facillimus, potentia ſua nunquam aut rarò ad impotentiam uſus, pæne omnium votorum expers, niſi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium,*

*indignari, cum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conſpicere.*

---

## *ICON C. CÆSARIS.*

Idem, Ibidem.

*HIc nobiliſſima Juliorum genitus familia, & quod inter omnes antiquiſſimos conſtabat, ab Anchiſe ac Venere ducens genus, forma omnium civium excellentiſſimus, vigore animi acerrimus, munificentia effuſiſſimus, animo ſuper humanam & naturam & fidem evectus, magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum. Magno illi Alexandro, ſed ſobrio, neque iracundo, ſimillimus: qui denique ſemper & ſomno & cibo in vitam, non in voluptatem uteretur.*

---

## *ACTEURS.*

JULES CÉSAR.
MARC-ANTOINE.
CORNÉLIE, femme de Pompée.
LÉPIDE.
PTOLOMÉE, roi d'Egypte.
CLÉOPATRE, ſœur de Ptolomée.
PHOTIN, gouverneur du roi d'Egypte.
ACHILLAS, lieutenant général des armées du roi d'Egypte.
SEPTIME, tribun romain à la ſolde du roi d'Egypte.
CHARMION, dame d'honneur de la reine.
ACHORÉE, écuyer de la reine.
Troupe de romains.
Troupe d'égyptiens.

*La ſcène eſt à Alexandrie, dans le palais royal de Ptolomée.*

POMPÉE,

# POMPÉE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE. a)

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

LE deſtin ſe déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau-père & du gendre.

a) Que devant Troye en flamme Hécube déſolée
Ne vienne point pouſſer une plainte empoulée,
Ni ſans raiſon décrire en quels affreux pays
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
*Boileau, art poëtique.*

A plus forte raiſon, un roi d'Egypte qui n'a point vû Pharſale, & à qui cette guerre eſt étrangère, ne doit point dire que les dieux étaient étonés en ſe partageant, qu'ils n'oſaient juger, & que la bataille a jugé pour eux. Dès qu'on reconnaît des dieux, on doit convenir qu'ils ont jugé par la bataille même. *Ces champs empeſtés, ces*

Quand les dieux étonés ſemblaient ſe partager ;
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſaient juger.
Ses fleuves teints de ſang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ſes champs empeſtés confuſément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honeurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et de leurs troncs pourris exhale dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans,
Sont les titres afreux dont le droit de l'épée
*b*) Juſtifiant Céſar & condamnant Pompée,
Ce déplorable chef du parti le meilleur,

*montagnes de morts qui ſe vengent*, *ces débordemens de parricides*, *ces troncs pourris*, étaient notés par *Boileau*, comme un exemple d'enflure & de déclamation. Il falait dire ſimplement,

Le deſtin ſe déclare ; & le droit de l'épée
Juſtifiant Céſar a condamné Pompée.

C'était parler en roi. Les vers empoulés ne conviennent pas dans un conſeil d'état. Il n'y a donc qu'à retrancher des vers ſonores & inutiles, pour que la piéce commence noblement ; car l'empoulé n'eſt pas plus noble que convenable.

*b*) *Juſtifiant Céſar.* ] Il y avait dans la première édition, *Juſtifie Céſar*, *& condamne Pompée*. On ne trouve dans

Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laiſſe à la mémoire
Des changemens du ſort une éfroyable hiſtoire.
Il fuit, lui qui toûjours triomphant & vainqueur
Vit ſes proſpérités égaler ſon grand cœur;
Il fuit, & dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes;
Et contre ſon beau-père ayant beſoin d'azyles,
*c*) Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux mêmes lieux,
Où contre les titans en trouvèrent les dieux:
Il croit que ce climat en dépit de la guerre
Ayant ſauvé le ciel, ſauvera bien la terre;
Et dans ſon déſeſpoir à la fin ſe mêlant

toutes les piéces de *Corneille*, que cette ſeule faute contre les règles de notre verſification.

*c*) *Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux mêmes lieux,*
*Où contre les titans en trouvèrent les dieux.*]

*Une déroute orgueilleuſe, qui cherche un azyle*, ne préſente ni une idée vraie, ni une idée nette. *Où les dieux en trouvèrent contre les titans*, eſt une idée qui pourait être admiſe dans une ode, où le poëte ſe livre à l'entouſiaſme; mais dans un conſeil, on parle ſérieuſement. De plus, *Pompée* ſerait ici le dieu, & *Céſar* le titan; & ſi une comparaiſon poëtique était une raiſon, c'en ſerait une en faveur de *Pompée*.

*d*) Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le ſort du monde,
Et veut que notre Egypte en miracles féconde,
*e*) Serve à ſa liberté de ſépulchre, ou d'apui,
Et relève ſa chûte, ou trébuche ſous lui.
C'eſt de quoi, mes amis, nous avons à réſoudre.
Il aporte en ces lieux les palmes, ou la foudre:
S'il courone le père, il hazarde le fils;
Et nous l'ayant donnée, il expoſe Memphis.
Il faut, ou recevoir, ou hâter ſon ſuplice,
Le ſuivre, ou le pouſſer dedans le précipice.

*d*) *Pourra prêter l'épaule au monde chancelant*] eſt dans ce même genre de déclamation empoulée. *Lucain* lui-même n'eſt pas tombé dans ce défaut. Obſervez que dans cette déclamation, *prêter l'épaule*, eſt du genre familier. Enfin, un climat qui *prête l'épaule*, forme une idée trop incohérente. Comment l'auteur de *Cinna* put-il ſe livrer à un pareil phébus? C'eſt qu'il y eut de mauvais critiques, qui ne trouvèrent pas les beaux vers de *Cinna* aſſez relevés; c'eſt que de ſon tems on n'avait ni connaiſſance, ni goût; cela eſt ſi vrai, que *Boileau* fut le premier qui fit conaître combien ce commencement eſt défectueux.

*e*) *Serve à ſa liberté de ſépulchre ou d'apui.*] *Apui* n'eſt pas l'opoſé de *ſépulchre*; mais c'eſt une très légère faute.

*f*) *D'achever de Céſar ou troubler la victoire.*] On peut dire également ici *de troubler*, ou *troubler*, parce que le *de*

L'un me ſemble peu ſûr, l'autre peu généreux;
Et je crains d'être injuſte, & d'être malheureux.
Quoi que je faſſe enfin, la fortune ennemie
M'ofre bien des périls, ou beaucoup d'infamie;
C'eſt à moi de choiſir, c'eſt à vous d'aviſer
A quel choix vos conſeils me doivent diſpoſer.
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
*f*) D'achever de Céſar, ou troubler la victoire;
*g*) Et jamais potentat n'a vû ſous le ſoleil
Matière plus illuſtre agiter ſon conſeil.

PHOTIN.

*h*) Sire, quand par le fer les choſes ſont vuidées;

répété eſt déſagréable. Mais *troubler* n'eſt pas le mot propre; une *victoire troublée* n'a pas un ſens aſſez déterminé, aſſez clair.

*g*) Dans les éditions ſubſéquentes, il y a :

*Et je puis dire enfin que jamais potentat*
*N'eut à délibérer d'un ſi grand coup d'état.*

L'uſage veut aujourd'hui que *délibérer* ſoit ſuivi de *ſur*; mais le *de* eſt auſſi permis. On délibéra du ſort de *Jacques II.* dans le conſeil du prince d'Orange; mais je crois que la règle eſt de pouvoir employer le *de*, quand on ſpécifie les intérêts dont on parle. On *délibère* aujourd'hui *de* la néceſſité, ou *ſur* la néceſſité d'envoyer des ſecours en Allemagne; on *délibère ſur* de grands intérêts, *ſur* des points importans.

*h*) *Sire, quand par le fer les choſes ſont vuidées.*] *Les*

La juſtice & le droit ſont de vaines idées ;
Et qui veut être juſte en de telles ſaiſons, *i*)
* *Balance le pouvoir, & non pas les raiſons.*
*Voyez donc votre force,* & regardez Pompée,
Sa fortune abatuë, & ſa valeur trompée.
** *Céſar n'eſt pas le ſeul qu'il fuye en cet état,*
*Il fuit & le reproche & les yeux du ſénat,*
*k*) *Dont plus de la moitié piteuſement étale*
*Une indigne curée aux vautours de Pharſale.*
Il fuit Rome perduë, il fuit tous les romains,
A qui par ſa défaite il met les fers aux mains.
*** *Il fuit le déſeſpoir des peuples & des princes,*

* *Metiri ſua regna decet, vireſque fateri.*
** *Nec ſoceri tantum arma fugit, fugit ora Senatus,*
*Cujus Theſſalicas ſaturat pars magna volucres.*
*** *Et metuit gentes quas uno in ſanguine miſtas*
*Deſeruit, Regeſque timet quorum omnia merſit.*

*choſes vuidées*, n'eſt pas du ſtile noble.

*i*) *En de telles ſaiſons* ] eſt pour la rime. *Balance le pouvoir, & non pas les raiſons.* Il veut dire, *examine ce qu'il peut*, & non pas *ce qu'il doit*; mais il ne l'exprime pas. On ne balance point le pouvoir ; cette expreſſion eſt impropre & obſcure ; & c'eſt préciſément les raiſons politiques qu'on balance.

*k*) *Dont plus de la moitié piteuſement étale*
*Une indigne curée aux vautours de Pharſale.*]

*Qui veut venger ſur lui le ſang de leurs provinces,*
*Leurs états & d'argent & d'hommes épuiſés,*
*Leurs trônes mis en cendre, & leurs ſceptres briſés.*
Auteur des maux de tous, il eſt à tous en bute,
*l*) Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chute.
Le défendrez-vous ſeul contre tant d'ennemis?
L'eſpoir de ſon ſalut en lui ſeul était mis;
Lui ſeul pouvait pour ſoi, cédez alors qu'il tombe.
* *Soutiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſucombe,*
Sous qui tout l'univers ſe trouve foudroyé, *m*)
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
** *Quand on veut ſoutenir ceux que le ſort acable,*
*A force d'être juſte on eſt ſouvent coupable;*

* *Tu, Ptolomæe, potes Magni fulcire ruinam*
*Sub qua Roma cadit?*
** *Jus & fas multos faciunt Ptolomæe nocentes.*

*Piteuſement, curée*, expreſſions baſſes en poëſie.

*l*) *Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chute.* ] Comment peut-on fuir l'univers écraſé? comment & où fuir quand on eſt écraſé avec cet univers? Cette métaphore n'eſt pas plus juſte qu'un *climat qui prête l'épaule.*

*m*) *Foudroyé.* ] *Un faix ſous qui l'on ſe trouve foudroyé*, eſt encor une de ces figures fauſſes, une de ces images incohérentes qu'on ne peut admettre. Un faix ne foudroye pas.

* *Et la fidélité qu'on garde imprudemment ;*
*Après un peu d'éclat traine un long châtiment ;*
*n*) Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux ne ſont pas moins ſenſibles.
Sire, n'atirez point le tonerre en ces lieux,
** *Rangez-vous du parti des deſtins & des dieux ;*
Et ſans les acuſer d'injuſtice, ou d'outrage,
*** *Puis qu'ils ſont les heureux, adorez leur ouvrage :*
Quels que ſoient leurs décrets, déclarez vous pour eux,

* *Dat pœnas laudata fides, cum ſuſtinet,* (inquit)
*Quos fortuna premit.*
** ——— *Fatis accede, Deiſque.*
*** *Et cole felices. Miſeros fuge.*

*n*) *Trouve un noble revers, dont les coups invincibles.* ] Ces termes ne paraîtront pas juſtes à ceux qui exigent la pureté du langage, & la juſteſſe des figures. En effet, un coup n'eſt pas invincible, parce qu'un coup ne combat pas.

*o*) *Preſſé de toutes parts des colères céleſtes.* ] *Colère* ſubſtantif, n'admet pas le pluriel.

*p*) *Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime*, &c. ] La retraite de *Pompée* peut-elle être repréſentée comme un crime, & comme un effet de la haine contre *Ptolomée ?* Eſt-ce ainſi que s'exprime un miniſtre d'état ?

*Et pour leur obéïr perdez le malheureux.*

*o*) Preſſé de toutes parts des colères céleſtes,
Il en vient deſſus vous faire fondre les reſtes;
* *Et ſa tête qu'à peine il a pû dérober*
*Toute prète de choir cherche avec qui tomber.*
*p*) Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime;
*q*) Elle marque ſa haine, & non pas ſon eſtime;
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port;
Et vous pouvez douter s'il eſt digne de mort?
** *Il devait mieux remplir nos vœux & notre atente,*
Faire voir ſur ſes nefs la victoire flotante:
*r*) Il n'eût ici trouvé que joye & que feſtins;

* *Poſtquam nulla manet rerum fiducia, quærit*
*Cum qua gente cadat.*

** ——————— *Votis tua fovimus arma.*

N'eſt-ce point aller au-delà du but? Tout le reſte de ce morceau eſt d'une beauté achevée; & plus le fonds du diſcours eſt naturel & vrai, plus les exagérations emphatiques ſont déplacées.

*q*) *Elle marque ſa haine & non pas ſon eſtime:*] Cette exagération d'un miniſtre d'état eſt trop évidemment fauſſe. Eſt-ce une preuve de haine que de demander un azyle?

*r*) *Il n'eût ici trouvé que joye & que feſtins.*] On pourait encor dire que *joye & feſtins* ne ſont pas l'expreſſion convenable dans la bouche d'un miniſtre d'état. C'eſt ainſi qu'on parlerait de la réception d'une bourgeoiſe.

Mais puiſqu'il eſt vaincu, qu'il s'en prenne aux deſtins.

* *J'en veux à ſa diſgrace, & non à ſa perſonne.*
*J'exécute à regret ce que le ciel ordonne;*
*Et du même poignard pour Céſar deſtiné*
*Je perce en ſoupirant ſon cœur infortuné.*

Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de ſa tête
Mettre à l'abri la vôtre & parer la tempête.
Laiſſez nommer ſa mort un injuſte atentat,

* *Hoc ferrum, quod fata jubent proferre, paravi,*
*Non tibi, ſed victo. Feriam tua viſcera, Magne,*
*Malueram ſoceri.*

*s*) *Le choix des actions, ou mauvaiſes, ou bonnes,*
*Ne fait qu'anéantir le pouvoir des couronnes.* ]

Ces deux vers obſcurs & entortillés affaibliſſent cette tirade. C'eſt d'ailleurs trop retourner, trop repéter la même choſe.

*t*) *Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner.* ] Cette maxime horrible n'eſt point du tout convenable ici; il ne s'agit point du droit des rois contre d'autres rois, ni avec leurs ſujets; il ne s'agit que de mériter la faveur de *Céſar*. *Ptolomée* eſt lui-même une eſpèce de ſujet, un vaſſal à qui on propoſe de flater ſon maître par une action infame. Ainſi la dernière partie du diſcours de *Photin* pèche contre la raiſon autant que contre la morale.

*u*) *Fuir comme un deshoneur la vertu qui le perd,*

La juſtice n'eſt pas une vertu d'état.

*s*) * *Le choix des actions ou mauvaiſes ou bonnes*
*Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.*

*t*) Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner.

** *Quand on craint d'être injuſte, on a toûjours à craindre ;*
Et qui veut tout pouvoir, doit oſer tout enfraindre,

*u*) Fuir comme un deshoneur la vertu qui le perd,

* *Sceptrorum vis tota perit, cum pendere juſta*
*Incipit.*

** ——— *Semper metuet quem ſæva pudebunt.*

*Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.* ]

C'eſt ce qu'on a dit des miniſtres quelquefois ; mais ils ne parlent jamais ainſi. Un homme qui veut faire paſſer ſon avis, ne lui donne point de ſi abominables couleurs. La St. Barthelemi même ne fut point préſentée dans le conſeil de *Charles IX.* comme un crime, mais comme une ſévérité néceſſaire. La tragédie eſt une imitation des mœurs, & non pas une amplification de rhétorique.

Cette faute de *Corneille* a perdu pluſieurs auteurs. Leurs perſonages débitent avec un entouſiaſme de poëte, des maximes atroces, & de fades lieux comuns d'horreurs inſipides, qui ſéduiſent quelquefois le parterre dans un roman barbarement dialogué. On a récité ſur le théatre ces vers :

Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert;
C'eſt là mon ſentiment ; Achillas & Septime
S'atacheront peut-être à quelque autre maxime.
Chacun a ſon avis, mais quel que ſoit le leur,
Qui frape le vaincu, ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Sire, Photin dit vrai ; mais quoique de Pompée
Je voye & la fortune & la valeur trompée,
Je regarde ſon ſang comme un ſang précieux,
Qu'au milieu de Pharſale ont reſpecté les dieux :
Non qu'en un coup d'état je n'aprouve le crime ;
Mais s'il n'eſt néceſſaire, il n'eſt point légitime:
Et quel beſoin ici d'une extrême rigueur ?
* *Qui n'eſt point au vaincu ne craint point le vainqueur.*

* *Quidquid non fuerit Magni dum bella geruntur*
*Nec victoris erit.*

Chacun a ſes vertus ainſi qu'il a ſes dieux.
Le ſceptre abſout toûjours la main la plus coupable.
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.

Ce n'eſt que depuis quelque tems que le parterre a ſenti l'horreur & le ridicule de ces maximes. *Narciſſe* dans *Britannicus* ne dit point à *Néron*, Commettez un crime, c'eſt à vous qu'il apartient d'en faire. Il ne débite aucune de ces maximes d'un vain déclamateur.

*x*) *Vous pouvez adorer Céſar, ſi l'on l'adore.* ] Il faut éviter ces ſyllabes déſagréables de *l'on*, *la*.

Neutre juſqu'à préſent, vous pouvez l'être encore:
*x*) Vous pouvez adorer Céſar, ſi l'on l'adore:
*y*) Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime eſt trop pour ſon autel;
Et ſa tête immolée au dieu de la victoire,
Imprime à votre nom une tache trop noire.
Ne le pas ſecourir ſufit ſans l'oprimer.
*z*) En uſant de la ſorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup, par lui Rome animée
A fait rendre le ſceptre au feu roi Ptolomée;
Mais la reconaiſſance & l'hoſpitalité
Sur les ames des rois n'ont qu'un droit limité:
Quoi que doive un monarque, & dût-il ſa cou-
ronne,
Il doit à ſes ſujets encor plus qu'à perſonne;

*y*) *Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.*] *Encens* ne ſoufre point le pluriel. On ofre de l'encens aux immortels, mais l'encens ne traite point d'immortel.

On peut obſerver ici qu'en aucune langue les métaux, les mineraux, les aromates, n'ont jamais de pluriel. Ainſi, chez toutes les nations on ofre de l'or, de l'encens, de la mirrhe, & non des *ors*, des *encens*, des *mirrhes*.

*z*) *En uſant de la ſorte, on ne vous peut blâmer*] n'eſt ni français, ni noble. On dit dans le langage familier, *en uſer de la ſorte*, mais non pas *uſer de la ſorte*.

&) Et ceſſe de devoir quand la dette eſt d'un rang
A ne point l'aquiter qu'aux dépens de leur ſang.
S'il eſt juſte d'ailleurs que tout ſe conſidère,
Que hazardait Pompée en ſervant votre père?
Il ſe voulut par là faire voir tout-puiſſant,
Et vit croître ſa gloire en le rétabliſſant.
*a*) Il le ſervit enfin, mais ce fut de la langue;
La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue:
Sans ſes mille talens, Pompée & ſes diſcours
Pour rentrer en Egypte étaient un froid ſecours.
Qu'il ne vante donc plus ſes mérites frivoles,
Les effets de Céſar valent bien ſes paroles;
Et ſi c'eſt un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,

&) *Et ceſſe de devoir quand la dette eſt d'un rang*
*A ne point l'aquiter qu'aux dépens de leur ſang.* ]

Une dette eſt trop forte, trop grande, elle n'eſt pas d'un rang *à ne point l'aquiter qu'aux*; ce *point* eſt de trop, jamais on ne l'employe que dans le ſens abſolu. *Je n'irai point, je n'irai qu'à cette condition.*

*a*) *Il le ſervit enfin, mais ce fut de la langue.*
*La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue.* ]

*La langue*, *la bourſe*, ſont des expreſſions trop familières. Voyez comme il eſt dificile de dire noblement les petites choſes, & comme il eſt aiſé de traiter les autres avec emphaſe. Le grand art des vers conſiſte à n'être jamais ni empoulé, ni bas.

*b*) Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainſi vous le pouvez & devez reconnaître.
Le recevoir chez vous c'eſt recevoir un maître,
Qui tout vaincu qu'il eſt, bravant le nom de roi,
Dans vos propres états vous donnerait la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez ſa tête;
S'il le faut toutefois, ma main eſt toute prête.
Je ſais obéïr, ſire, & je ſerais jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME. *c*)

Sire, je ſuis romain, je connais l'un & l'autre.
Pompée a beſoin d'aide, il vient chercher la vôtre.
Vous pouvez comme maître abſolu de ſon ſort

*b*) *Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui; Ainſi vous le pouvez, & devez reconnaître.* ]
On reconnaît un bienfait, mais non pas la perſonne. *Je vous reconnais*, n'eſt pas français, & ne forme point de ſens, à moins qu'il ne ſignifie au propre, *Je ne vous remettais pas, & je vous reconnais*; ou bien, *je reconnais là votre caractère.*

*c*) *Septime.* ] Le raiſonement de *Septime* eſt encor plus fort que celui d'*Achillas*. Cette ſcène eſt au fond parfaitement traitée, & à quelques fautes près, (qu'on eſt toûjours obligé de remarquer pour l'utilité des jeunes gens & des étrangers) elle eſt très-forte de raiſonement.

Le ſervir, le chaſſer, le livrer vif ou mort.
Des quatre le premier vous ſerait trop funeſte;
Soufrez donc qu'en deux mots j'examine le reſte.
Le chaſſer, c'eſt vous faire un puiſſant ennemi,
Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi,
Puiſque c'eſt lui laiſſer, & ſur mer & ſur terre,
La ſuite d'une longue & dificile guerre,
Dont peut-être tous deux également laſſés
Se vengeraient ſur vous de tous les maux paſſés.
Le livrer à Céſar n'eſt que la même choſe:
Il lui pardonera, s'il faut qu'il en diſpoſe;
Et s'armant à regret de généroſité,
D'une fauſſe clémence il fera vanité,
Heureux de l'aſſervir en lui donnant la vie,
Et de plaire par-là même à Rome aſſervie;

Cepen-

*d*) *Auſſi-bien qu'à Pompée il vous voudra du mal.*] *Il vous voudra du mal*, eſt une expreſſion de comédie.

*e*) *Aſſurer ſa puiſſance, & ſauver ſon eſtime.*] *Sauver ſon eſtime*, ne forme aucun ſens. Veut-il dire que *Ptolomée* conſervera l'eſtime qu'on a pour *Céſar*, ou l'eſtime que *Céſar* a pour *Ptolomée*, ou l'eſtime que *Céſar* fait de lui-même? Dans les trois cas, *ſauver l'eſtime* eſt trop impropre. *J'évite d'être long, & je deviens obſcur.*

*f*) *N'examinons donc plus la juſtice des cauſes,*
*Et cédons au torrent qui traîne toutes choſes.*]

*Des*

Cependant que forcé d'épargner ſon rival,
*d*) Auſſi-bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril & du crime,
*e*) Aſſurer ſa puiſſance & ſauver ſon eſtime,
Et du parti contraire en ce grand chef détruit
Prendre ſur vous la honte, & lui laiſſer le fruit.
C'eſt là mon ſentiment, ce doit être le votre :
Par-là vous gagnez l'un & ne craignez plus l'autre.
Mais ſuivant d'Achillas le conſeil hazardeux,
Vous n'en gagnez pas un, & les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

*f*) N'examinons donc plus la juſtice des cauſes,
Et cédons au torrent qui traîne toutes choſes.
Je paſſe au plus de voix, & de mon ſentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.

*Des cauſes* eſt un terme de barreau. *Toutes choſes*, eſt trop proſaïque, quoique dans les délibérations la poëſie tragique ne doive point s'élever au-deſſus de la proſe ſoutenue ; & d'ailleurs, *toutes choſes*, & la *même choſe*, dans une page, eſt d'un ſtile trop négligé. On ne peut trop répéter qu'on eſt dans l'obligation de remarquer ces fautes, de peur que les jeunes gens qui n'auraient pas la même excuſe que *Corneille*, n'imitent des défauts qu'on devait lui pardonner, mais qu'on ne pardonne plus aujourd'hui.

Aſſez & trop longtems l'arrogance de Rome
A crû qu'être romain c'était être plus qu'home.
*g*) Abatons ſa ſuperbe, avec ſa liberté;
Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fierté;
Tranchons l'unique eſpoir où tant d'orgueil ſe fonde;
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.
Conſentons au deſtin qui les veut mettre aux fers;
Et prêtons lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu ſerviras; & ces rois que tu braves,
Et que ton inſolence oſe traiter d'eſclaves,
Adoreront Céſar avec moins de douleur,
Puiſqu'il ſera ton maître auſſi-bien que le leur.

*g*) *Abatons ſa ſuperbe, avec ſa liberté.* ] La *ſuperbe* ne ſe dit plus dans la poëſie noble; il eſt aiſé d'y ſubſtituer *orgueil.* On n'abat point la liberté, on la détruit; rien n'eſt beau ſans le mot propre.

Ces remarques ne portent point ſur l'eſſentiel de la piéce; mais il faut avertir de tout les lecteurs qui veulent s'inſtruire, & ceux qui nous font l'honneur d'aprendre notre langue.

*h*) *Nous immortaliſer par cet illuſtre crime.* ] Cette penſée eſt trop emphatique. *Ptolomée* peut-il dire qu'il s'immortaliſera par un aſſaſſinat? Cette illuſion qu'il ſe fait, eſt-elle bien dans la nature? les raiſons qu'il en aporte ſont-elles de vraies raiſons? les nations ſeront-elles moins eſclaves, pour être eſclaves du maître de Rome? S'ex-

Allez donc, Achillas, allez avec Septime
*h*) Nous immortaliſer par cet illuſtre crime.
Qu'il plaiſe au ciel ou non, laiſſe m'en le ſouci.
Je crois qu'il veut ſa mort, puiſqu'il l'amène ici.

ACHILLAS.

Sire, je crois tout juſte alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez, & hâtez vous d'aſſurer ma couronne;
Et vous reſſouvenez que je mets en vos mains
Le deſtin de l'Egypte, & celui des romains.

---

primer ainſi c'eſt ſubſtituer une amplification de rhétorique à la ſolidité d'un conſeil d'état. Quel eſt le ſouverain qui dirait, Allons nous immortaliſer par un illuſtre crime? La tragédie doit être l'imitation embellie de la nature. Ces défauts dans le détail n'empêchent pas que le fonds de cette première ſcène ne ſoit une des plus belles expoſitions qu'on ait vûes ſur aucun théatre. Les anciens n'ont rien qui en aproche; elle eſt auguſte, intéreſſante, importante; elle entre tout d'un coup en action; les autres expoſitions ne ſont qu'inſtruire du ſujet de la piéce, celle-ci en eſt le nœud: placez la dans quelque acte que vous vouliez, elle ſera toûjours atachante. C'eſt la ſeule qui ſoit dans ce goût.

## SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

PHotin, ou je me trompe, ou ma ſœur eſt déçûe.
*i*) De l'abord de Pompée elle eſpère autre iſſûe.
Sachant que de mon père il a le teſtament,
Elle ne doute point de ſon couronnement ;
Elle ſe croit déja ſouveraine maîtreſſe
*k*) D'un ſceptre partagé que ſa bonté lui laiſſe ;

*i*) *De l'abord de Pompée elle eſpère autre iſſue.* ] *Autre iſſue* ne ſe dit que dans le ſtile comique. Il faut dans le ſtile noble, *une autre iſſuë.* On ne ſuprime les articles & les pronoms que dans ce familier qui aproche du ſtile marotique. Sentir joie, faire mauvaiſe fin, &c.

*k*) *D'un ſceptre partagé que ſa bonté lui laiſſe.* ] On ne ſait par la conſtruction à quoi ſe raporte, *ſa bonté.*

*l*) *De mon trône dans l'ame elle prend la moitié.* ] Ce mot, *prend*, n'eſt pas aſſez noble.

*m*) *Où de ſon vain orgueil les cendres rallumées.* ] Jamais un orgueil n'eut de cendres.

*n*) *Pouſſent déja dans l'air de nouvelles fumées.* ] Ces fumées pouſſées par les cendres de l'orgueil, ne ſont guères plus admiſſibles. Tout ce qui n'eſt pas naturel doit être banni de la poëſie & de la proſe.

Et ſe prometant tout de leur vieille amitié,
*l*) De mon trône dans l'ame elle prend la moitié,
*m*) Où de ſon vain orgueil les cendres ralumées
*n*) Pouſſent déja dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Sire, c'eſt un motif que je ne diſais pas,
Qui devait de Pompée avancer le trépas.
Sans doute *il jugerait* de la ſœur & du frère
Suivant le teſtament *o*) du feu roi votre père,
Son hôte & ſon ami, *p*) qui l'en voulut ſaiſir :
*q*) Jugez après cela de votre déplaiſir.

*o*) . . . . . *du feu roi votre père,*
*Son hôte, & ſon ami.*]

Le *feu roi votre père* eſt trop proſaïque, & il y a un enjambement que les règles de notre poëſie ne ſoufrent point dans le ſtile ſérieux des vers aléxandrins.

*p*) *Qui l'en voulut ſaiſir.*] C'eſt un terme de chicane. Ma partie eſt ſaiſie de ce teſtament. On a ſaiſi ma partie de ces piéces.

*q*) *Jugez après cela de votre déplaiſir.*] Ce vers n'a pas un ſens clair. Eſt-ce du déplaiſir qu'a eu *Ptolomée* ? On ne peut dire à un homme, Jugez de la peine que vous avez euë : eſt-ce du déplaiſir qu'il aura ? Il falait donc l'exprimer, & dire, Jugez de votre déplaiſir ſi *Pompée* venait mettre *Cléopatre* ſur le trône. De plus, cette raiſon de *Photin* peut être aléguée contre *Céſar* bien plus que contre *Pompée*.

Ce n'eſt pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les ſacrés nœuds d'une amour fraternelle;
Du trône, & non du cœur je la veux éloigner;
Car c'eſt ne régner pas qu'être deux à régner.
Un roi qui s'y réſout, eſt mauvais politique;
Il détruit ſon pouvoir quand il le comunique;
Et les raiſons d'état.... mais, ſire, la voici.

---

## SCENE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, PHOTIN.

CLÉOPATRE.

SIre, Pompée arrive, & vous êtes ici?

PTOLOMÉE.

J'atens dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLÉOPATRE.

r) Quoi, Septime à Pompée, à Pompée Achillas!

r) *Quoi, &c.* ] Ce vers en dit plus que vingt n'en pouraient dire. La ſimple expoſition des choſes eſt quelquefois plus énergique que les plus grands mouvemens de l'éloquence. Voilà le véritable dialogue de la tragédie: il eſt ſimple, mais plein de force; il fait penſer plus qu'il ne dit. *Corneille* eſt le premier qui ait eu l'idée de cette

PTOLOMÉE.

Si ce n'eſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.

CLÉOPATRE.

Donc pour le recevoir c'eſt trop que de vous-même?

PTOLOMÉE.

Ma ſœur, je dois garder l'honneur du diadême.

CLÉOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire homage aux pieds d'un ſi grand homme.

PTOLOMÉE.

Au ſortir de Pharſale eſt-ce ainſi qu'on le nomme?

CLÉOPATRE.

Fût-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il eſt toujours Pompée, & vous a couronné.

PTOLOMÉE.

*s*) Il n'en eſt plus que l'ombre, & couronna mon père,
Dont l'ombre & non pas moi lui doit ce qu'il eſpère;

vraye beauté; mais elle eſt très-dificile à ſaiſir, & il ne l'a pas toûjours employée.

*s*) *Il n'en eſt plus que l'ombre.*] Donc c'eſt à l'*ombre* de mon père à le payer. Quel raiſonement! & quel mauvais jeu de mots!

S'il veut, il peut aller deſſus ſon monument
Recevoir ſes devoirs & ſon remerciment.

CLÉOPATRE.

Après un tel bienfait, c'eſt ainſi qu'on le traite!

PTOLOMÉE.

Je m'en ſouviens, ma ſœur, & je vois ſa défaite.

CLÉOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le tems de chaque choſe ordonne & fait le prix.
Vous qui l'eſtimez tant, allez lui rendre homage;
*t*) Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE.

Il peut faire naufrage, & même dans le port?
Quoi? vous auriez oſé lui préparer la mort?

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inſpiré de faire,

*t*) *Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.*] *Ptolomée* ne commet-il pas ici une indiſcrétion, en faiſant entendre à ſa ſœur dont il ſe défie, qu'il va faire aſſaſſiner *Pompée*? ne doit-il pas craindre qu'elle ne l'en avertiſſe? Je ne crois pas qu'il ſoit permis de mettre ſur la ſcène tragique, un prince imprudent & indiſcret, à moins d'une grande paſſion qui excuſe tout. L'impru-

Et que pour mon état j'ai jugé néceſſaire.

CLÉOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin & ſes pareils
Vous ont empoiſoné de leurs lâches conſeils:
Ces ames que le ciel ne forma que de bouë....

PHOTIN.

Ce ſont de nos conſeils, oui, madame, & j'avouë...

CLÉOPATRE.

Photin, je parle au roi, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaiſſerai juſqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE.

Il faut un peu ſoufrir de cette humeur hautaine;
Je ſais votre innocence, & je connais ſa haine;
*u*) Après tout, c'eſt ma ſœur, oyez ſans repartir.

CLÉOPATRE.

S'il eſt, ſire, encor tems de vous en repentir,
Afranchiſſez vous d'eux & de leur tyrannie,
Rapellez la vertu par leurs conſeils bannie,

dence & l'indiſcrétion peuvent être jouées à la comédie; mais ſur le théatre tragique, il ne faut peindre que des défauts nobles. *Britannicus* brave *Néron* avec la hauteur imprudente d'un jeune prince paſſioné; mais il ne dit pas ſon ſecret à *Néron* imprudemment.

*u*) *Après tout, c'eſt ma ſœur, oyez ſans repartir.* ] *Oyez* ne ſe dit plus. L'uſage fait tout.

*x*) Cette haute vertu dont le ciel & le ſang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

Quoi ? d'un frivole eſpoir déja préocupée,
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée ;
Et d'un faux zèle ainſi votre orgueil revétu
Fait agir l'intérêt ſous le nom de vertu ?
Confeſſez-le, ma ſœur, vous ſauriez vous en taire,
*y*) N'était le teſtament du feu roi notre père ;
Vous ſavez qui le garde.

CLÉOPATRE.

Et vous ſaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi,

*x*) *Cette haute vertu dont le ciel & le ſang,*
*Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.* ]
*Le ciel & le ſang qui enflent le cœur de vertu*, n'eſt pas une expreſſion convenable. Le mot d'*enfler* eſt fait pour l'orgueil. On pourait encor dire, *enfler d'une vaine eſpérance.*

*y*) *N'était le teſtament du feu roi votre père.* ] *N'était* eſt une expreſſion du ſtile le plus familier, & priſe encor du barreau. *Le feu roi votre père*, deux fois répété, n'eſt pas d'un ſtile aſſez châtié. Ces façons de parler ne ſont plus permiſes. La poëſie ne doit pas être enflée, mais elle ne doit pas être trop familiére. C'eſt une obſervation qu'on eſt obligé de faire ſouvent.

Et que ſi l'intérêt m'avait préocupée,
J'agirais pour Céſar, & non pas pour Pompée.
Aprenez un ſecret que je voulais cacher,
Et ceſſez déſormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple inſolent qu'enferme Alexandrie,
Fit quiter au feu roi ſon trône & ſa patrie;
Et que par ces mutins chaſſé de ſon état,
ζ) Il fut juſques à Rome implorer le ſénat;
Il nous mena tous deux pour toucher ſon courage,
Vous aſſez jeune encor, moi déja dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux,
D'un aſſez vif éclat faiſait briller mes yeux.
*a*) Céſar en fut épris, & du moins j'eus la gloire

ζ) *Il fut juſques à Rome implorer le ſénat.*] *Il fut implorer*; c'était une licence qu'on prenait autrefois. Il y a même encor pluſieurs perſonnes qui diſent, Je fus le voir, je fus lui parler; mais c'eſt une faute, par la raiſon qu'on *va* parler, qu'on *va* voir; on n'*eſt* point parler, on n'*eſt* point voir. Il faut donc dire, *j'allai le voir, j'allai lui parler, il alla l'implorer.* Ceux qui tombent dans cette faute ne diraient pas, Je *fus* lui remontrer, je *fus* lui faire apercevoir.

*a*) *Céſar en fut épris.*] Il n'eſt guères dans les bienſéances, qu'une princeſſe parle ainſi devant des miniſtres. La décence eſt une des premières loix de notre théatre; on n'y peut manquer qu'en faveur du grand tragique,

De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le ſénat irrité,
Il fit agir Pompée & ſon autorité.
Ce dernier nous ſervit à ſa ſeule prière,
Qui de leur amitié fut la preuve dernière:
Vous en ſavez l'effet, & vous en jouïſſez.
Mais pour un tel amant ce ne fut pas aſſez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme,
Qui nous gagna ſoudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut ſeconder les efforts,
*b*) Et nous ouvrant ſon cœur, nous ouvrit ſes tréſors.
*c*) Nous eumes de ſes feux encor en leur naiſſance,
Et les nerfs de la guerre, & ceux de la puiſſance;
Et les mille talens qui lui ſont encor dûs,
Remirent en nos mains tous nos états perdus.
Le roi qui s'en ſouvint à ſon heure fatale,
Me laiſſa comme à vous la dignité royale;

dans les ocaſions où la paſſion ne ménage plus rien.

*b*) *Ouvrir ſon cœur & ſes tréſors*, ] ſemble un jeu de mots. Tout ce qui a l'air de pointe eſt l'opoſé du ſtile ſérieux.

*c*) *Nous eumes de ſes feux les nerfs de la guerre.* ] Cette expreſſion n'eſt pas françaiſe: qu'eſt-ce qu'un nerf qu'on a d'un feu? l'idée eſt plus repréhenſible que l'expreſſion. Une femme ne ſe vante point ainſi d'avoir un amant;

Et par ſon teſtament qui doit ſervir de loi,
Me rendit une part de ce qu'il tint de moi.
C'eſt ainſi qu'ignorant d'où vint ce bon ofice,
Vous apellez faveur ce qui n'eſt que juſtice;
Et l'oſez acuſer d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

*d*) Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.

CLÉOPATRE.

Céſar viendra bientôt, & j'en ai lettre expreſſe;
Et peut-être aujourd'hui vos yeux ſeront témoins
De ce que vôtre eſprit s'imagine le moins.
Ce n'eſt pas ſans ſujet que je parlais en reine.
Je n'ai reçû de vous que mépris & que haine;
Et de ma part du ſceptre indigne raviſſeur,
Vous m'avez plus traitée en eſclave qu'en ſœur;
Même pour éviter des effets plus ſiniſtres,

cela n'eſt permis que dans les rôles comiques.

*d*) *Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.*
*. . . . . Et j'en ai lettre expreſſe.* ]

Ces vers ſont de la pure comédie.

Cette ſcène eût été bien plus belle, ſi *Cléopatre* n'eût fait parler que ſa fierté & ſa vertu, & ſi elle ne ſe fût point vantée que *Céſar* eſt amoureux d'elle.

Il m'a falu flater vos inſolens miniſtres,
Dont j'ai craint juſqu'ici le fer, ou le poiſon;
Mais Pompée ou Céſar m'en va faire raiſon;
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
Cependant mon orgueil vous laiſſe à démêler
Quel était l'intérêt qui me faiſait parler.

---

## SCENE IV.

### PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUe dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuſe?

PHOTIN.

e) Sire, cette ſurpriſe eſt pour moi merveilleuſe;

e) *Sire, cette ſurpriſe eſt pour moi merveilleuſe.* ] *Merveilleuſe*, pour *étonnante*, *ſurprenante*, eſt du ſtile de la comédie; l'on ne peut dire, *une ſurpriſe étonnante*, *merveilleuſe*; ce n'eſt pas la ſurpriſe qui eſt merveilleuſe, c'eſt la choſe qui ſurprend.

*f*) *Et mon cœur étonné.* ] *Mon cœur*, n'eſt pas le mot propre, on ne l'employe que dans le ſentiment. Le cœur n'a jamais de part aux réflexions politiques. Il falait, *mon eſprit*. De plus, quand on vient de dire qu'on eſt

Je n'en ſai que penſer, *f*) & mon cœur étonné
D'un ſecret que jamais il n'aurait ſoupçonné,
*g*) Inconſtant & confus dans ſon incertitude,
Ne ſe réſout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée?

PHOTIN.

*h*) Il faudrait faire effort,
Si nous l'avions ſauvé, pour conclure ſa mort.
Cléopatre vous hait, elle eſt fière, elle eſt belle;
Et ſi l'heureux Céſar a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée eſt l'unique préſent
Qui vous faſſe contr'elle un rempart ſufiſant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux eſprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice eſt peu contre un ſi grand ſervice.

ſurpris, il ne faut pas ajouter qu'on eſt étonné.

*g*) *Inconſtant & confus, &c.*] *Inconſtant*, eſt encor moins convenable. *Le cœur inconſtant*, n'exprime point du tout un homme embarraſſé.

*h*) *Il faudrait faire effort pour conclure.*] C'eſt le contraire de ce que *Photin* veut dire. Il ne faudrait point d'éfort pour conclure la mort de *Pompée*: on aurait une raiſon de plus pour la conclure: il faudrait s'éforcer de la hâter.

PTOLOMÉE.

Mais ſi tout grand qu'il eſt, il cède à ſes apas?

PHOTIN.

Il la faudra flater, mais ne m'en croyez pas;
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous oprime,
*i*) Conſultez-en encore Achillas & Septime.

PTOLOMÉE.

*k*) Allons donc les voir faire, & montons à la tour;
Et nous en réſoudrons enſemble à leur retour.

*Fin du premier acte.*

*i*) *Conſultez-en encor Achillas & Septime.* ] *En encor*: on doit éviter ce bâillement, ces *hiatus* de ſillabes, deſagréables à l'oreille.

Cet acte ne finit point avec la pompe & la nobleſſe qu'on atendait du commencement.

*k*) *Allons donc les voir faire*, ] eſt du ton bourgeois, & l'acte a commencé dans un ſtile emphatique. Il faut autant qu'on le peut, finir un acte par de beaux vers, qui faſſent naître l'impatience de voir l'acte ſuivant.

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

*a*) JE l'aime, mais l'éclat d'une ſi belle flame,
Quelque brillant qu'il ſoit, n'éblouït point mon ame;
Et toûjours ma vertu retrace dans mon cœur
*b*) Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Auſſi qui l'oſe aimer porte une ame trop haute
Pour ſoufrir ſeulement le ſoupçon d'une faute;
*c*) Et je le traiterais avec indignité,

*a*) *Je l'aime, mais l'éclat &c.* ] Ce ſentiment de *Cléopatre* eſt fort beau; mais on afaiblit toûjours ſon propre ſentiment quand on l'exprime par des maximes générales.

*b*) *Ce qu'il doit au vaincu brulant pour le vainqueur.* ] Il ſemble par la conſtruction, que le vaincu brule pour le vainqueur. Toutes ces négligences ſont pardonnables à *Corneille*, mais ne le feraient pas à d'autres; c'eſt pour cette raiſon que je les remarque ſoigneuſement.

*c*) *Et je le traiterais avec indignité* ] ne dit pas ce que *Cléopatre* veut dire. Son idée eſt, qu'elle ſerait indigne de *Céſar*, ſi elle ne penſait pas noblement. *Traiter avec indignité*, ſignifie, *maltraiter*, *acabler d'oprobre*.

Si j'aſpirais à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi ! vous aimez Céſar, & ſi vous étiez crûe,
L'Egypte pour Pompée armerait à ſa vûe,
En prendrait la défenſe, & par un promt ſecours
Du deſtin de Pharſale arrêterait le cours !
L'Amour certes ſur vous a bien peu de puiſſance.

CLÉOPATRE.

*d*) Les princes ont cela de leur haute naiſſance.
Leur ame dans leur ſang prend des impreſſions
Qui *e*) deſſous leur vertu rangent leurs paſſions.
*f*) Leur généroſité ſoumet tout à leur gloire :
*g*) Tout eſt illuſtre en eux, quand ils oſent ſe croire;
Et ſi le peuple y voit quelques déréglemens,
C'eſt quand l'avis d'autrui corromt leurs ſentimens.
Ce malheur de Pompée achève ſa ruine.
Le roi l'eût ſecouru, mais Photin l'aſſaſſine:

*d*) *Les princes ont cela de leur haute naiſſance.* ] *Les princes ont cela*, gâte la nobleſſe de cette idée. C'eſt ici le lieu de raporter le ſentiment du marquis de *Vauvenargue*. Les *héros de Corneille*, dit-il, *parlent toujours trop, & pour ſe faire connaître. Ceux de Racine ſe font connaître parce qu'ils parlent.* Cette réflexion eſt très-juſte. Les vaines maximes, les lieux comuns, diſent toujours peu de choſe; & un mot qui échape à propos, qui part

Il croit cette ame baſſe & ce monſtre ſans foi ;
Mais s'il croyait la ſienne, il agirait en roi.

CHARMION.

Ainſi donc de Céſar l'amante & l'ennemie....

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flame exemte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous poſſédez le ſien ?

CLÉOPATRE.

Je crois le poſſéder.

CHARMION.

Mais le ſavez-vous bien ?

CLÉOPATRE.

Apren qu'une princeſſe aimant ſa renommée,

du cœur, qui peint le caractère, en dit bien davantage.

*e*) *Deſſous leur vertu.* ] Cette expreſſion n'eſt pas heureuſe.

*f*) *Leur généroſité ſoumet tout à leur gloire* ] a un ſens trop vague, qui ôte à ce couplet ſa préciſion, & lui dérobe par conſéquent ſa force.

*g*) *Tout eſt illuſtre* ] n'eſt pas le mot propre. C'eſt *noble* qu'il falait.

*h*) Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſure d'être aimée;
*i*) Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,
N'oſeraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.
Notre ſéjour à Rome enflamma ſon courage:
Là j'eus de ſon amour le premier témoignage;
Et depuis juſqu'ici chaque jour ſes couriers
M'aportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Partout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,
La fortune le ſuit, & l'amour l'acompagne.

*h*) *Quand elle dit qu'elle aime.*] Il y avait d'abord :

*Quand elle avouë aimer, s'aſſure d'être aimée.*

Voilà encor une maxime générale, qui a même le défaut de n'être pas vraie ; car l'infante du *Cid* avouë qu'elle aime, & n'en eſt pas plus aimée. *Hermione* eſt dans la même ſituation. Il eſt vrai que ſi une princeſſe diſait publiquement qu'elle aime & qu'elle n'eſt point aimée, elle pourait être avilie ; mais il n'eſt pas vrai qu'une princeſſe n'avouë à ſa confidente ſa paſſion, que quand elle eſt ſure d'être aimée. En général il faut s'interdire ce ton didactique dans une tragédie. On doit le plus qu'on peut mettre les maximes en ſentiment. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'amour de *Cléopatre* eſt très-froid, & contre les loix de la tragédie ; il n'inſpire ni terreur, ni pitié: ce n'eſt préciſément que de la galanterie, ſans aucun intérêt, & cette galanterie eſt des plus indécentes. C'eſt un très-grand défaut.

*k*) Son bras ne domte point de peuples, ni de lieux,
Dont il ne rende homage au pouvoir de mes yeux;
Et de la même main dont il quite l'épée,
Fumante encor du ſang des amis de Pompée,
*l*) Il trace des ſoupirs, & d'un ſtile plaintif
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
*m*) Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharſale;
Et ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,

*i*) *Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris*
*N'oſeraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.*]
*Soit épris* eſt un ſoléciſme; mais *de beaux feux qui expoſent à des hontes*, ſont pis qu'un ſoléciſme.

*k*) *Son bras ne domte point de peuples, ni de lieux.*] *Lieux* après *peuples*, eſt inutile & languiſſant. *Un bras qui domte des lieux*, révolte l'eſprit & l'oreille.

*l*) *Il trace des ſoupirs, & d'un ſtile plaintif.*] *Céſar* qui trace des ſoupirs d'un ſtile plaintif, n'eſt point *Céſar*; & ce ridicule augmente encor par celui de l'expreſſion. On ne parlerait pas autrement de *Coridon* dans une égloge. Eſt-il poſſible qu'on ait dit que *Corneille* a banni la galanterie de ſes piéces! Il ne l'a traitée que trop. Elle était alors la baze de tous les ouvrages d'imagination. *Horatius Cocles* chante à l'éco dans *Clélie*, & fait des anagrames. Tout héros eſt galant.

*m*) *Oui tout victorieux.*] Il faut dire, *Oui, tout vainqueur qu'il eſt.*

*n*) Ou plutôt ſi la mer ne s'opoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me préſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, juſques dans nos murailles,
Chercher auprès de moi le prix de ſes batailles,
M'ofrir toute ſa gloire, & ſoumettre à mes loix
Et le cœur & la main qui les donnent aux rois:
*o*) Si bien que ma rigueur, ainſi que le tonerre,
Peut faire un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

*p*) J'oſerais bien jurer que vos divins apas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas;
Et que le grand Céſar n'a rien qui l'importune,
*q*) Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.

*n*) *Ou plutôt ſi la mer ne s'opoſe à ſes feux.*] Cette opoſition de la *mer* & des *feux* eſt un jeu de mots puérile, auquel l'auteur n'a peut être pas penſé. Ce n'eſt pas aſſez de ne pas chercher ces petiteſſes, il faut prendre garde que le lecteur ne puiſſe les ſoupçoner.

*o*) *Si bien que ma rigueur, ainſi que le tonerre.*] L'expreſſion familière *ſi bien que*, eſt à peine tolérée dans la comédie. La rigueur d'une femme comparée au tonerre, eſt d'un giganteſque puérile. Un tonerre qui fait un malheureux eſt petit. Le tonerre fait pis, il tue; & les rigueurs de *Cléopatre* qui tueraient *Céſar* comme le tonerre, ſont quelque choſe de plus outré, de plus faux, & de plus choquant que les exagérations de tous nos romans.

Mais quelle eſt votre atente, & que prétendez-vous,
Puiſque d'une autre femme il eſt déja l'époux,
Et qu'avec Calphurnie un paiſible hymenée
Par des liens ſacrés tient ſon ame enchaînée ?

CLÉOPATRE.

Le divorce aujourd'hui ſi commun aux romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obſtacles vains:
Céſar en ſait l'uſage & la cérémonie;
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il poura vous quiter.

CLÉOPATRE.

Peut-être mon bonheur ſaura mieux l'arrêter;

On ne peut trop s'élever contre ce faux goût.

*p*) *J'oſerais bien jurer que vos divins apas*,] eſt un diſcours de ſoubrette. Mais *Cléopatre* qui eſpère avoir un enfant de *Céſar*, s'exprime en femme abandonnée.

*q*) *Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.*] Toutes ces expreſſions ſont fauſſes & alembiquées. Des rigueurs n'ont point de droit, elles n'en ont point ſur la fortune de *Céſar*; & ce Céſar *qui n'a rien qui importune* eſt comique. J'avoue qu'on eſt étonné de tant de fautes, quand on y regarde de près. Remarquons-les, puiſqu'il faut être utile; mais ſongeons toûjours que *Corneille* a des beautés admirables; & que s'il a bronché dans la carrière, c'eſt lui qui l'a ouverte.

r) Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.
Mais laiſſons au hazard ce qui peut arriver;
Achevons cet hymen, s'il ſe peut achever;
Ne dura-t-il qu'un jour, ma gloire eſt ſans ſeconde,
D'être du moins un jour la maîtreſſe du monde.
J'ai de l'ambition, & ſoit vice, ou vertu,
Mon cœur ſous ſon fardeau veut bien être abatu.
J'en aime la chaleur, & la nomme ſans ceſſe
La ſeule paſſion digne d'une princeſſe.
Mais je veux que la gloire anime ſes ardeurs;
Qu'elle méne ſans honte au faîte des grandeurs;
Et je la déſavouë alors que ſa manie
Nous préſente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir

r) *Peut-être mon amour aura quelque avantage*
*Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.*]

Son amour qui a un avantage, lequel ménagera mieux le courage de *Céſar* qu'elle-même, eſt une idée obſcure exprimée obſcurément.

Il y avait auparavant :

*Et ſi jamais le ciel favoriſait ma couche*
*De quelque rejeton de cette illuſtre ſouche,*
*Cette heureuſe union de mon ſang & du ſien*
*Unirait à jamais ſon deſtin & le mien.*

Défendre encor Pompée & ſuivre mon devoir ;
*s*) Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite,
Dans mon ame en ſecret je l'exhorte à la fuite;
Et voudrais qu'un orage écartant ſes vaiſſeaux,
Malgré lui l'enlevât aux mains de ſes boureaux.
Mais voici de retour le fidéle Achorée,
Par qui j'en aprendrai *t*) la nouvelle aſſurée.

---

## *SCENE II.* u)

### CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

EN eſt-ce déja fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déja ſouillés d'un ſang ſi généreux?

L'auteur retrancha ces vers qui préſentaient une image révoltante.

*s*) *Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite.* ] Il ſemble par la phraſe qu'il s'agiſſe de la vertu ſéduite de *Pompée ;* & c'eſt de la vertu ſéduite de l'ame de *Cléopatre.*

*t*) *La nouvelle aſſurée.* ] On aprend des nouvelles ſures, & non une nouvelle aſſurée. On dit bien, *cette nouvelle m'a été aſſurée par tels & tels.*

*u*) Si *Cléopatre*, au lieu de parler en femme galante, avait ſû donner de la nobleſſe à ſon amour pour *Céſar*,

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage;
J'ai vû la trahiſon, j'ai vû toute ſa rage;
Du plus grand des mortels j'ai vû trancher le ſort:
J'ai vû dans ſon malheur la gloire de ſa mort;
Et puiſque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, & plaignez ſon trépas.
Ses trois vaiſſeaux en rade avaient mis voile bas;
Et voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyait que le roi touché de ſes miſères
Par un beau ſentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute ſa cour le venait recevoir:

& montrer en même tems la plus grande reconnaiſſance pour *Pompée*, & une véritable crainte de ſa mort, le récit d'*Achorée* ferait bien un autre effet. Le cœur n'eſt point aſſez ému quand le récit des infortunes n'eſt fait qu'à des perſonnes indiférentes. Le nom de *Pompée*, & de beaux vers, ſupléent à l'intérêt qui manque. *Cléopatre* a montré aſſez d'envie de ſauver *Pompée*, pour que le récit qu'on lui fait la touche; mais non pas pour que ce récit ſoit un coup de théatre, non pas pour qu'il faſſe répandre des larmes.

*x*) *Ingrat à ſes mérites.*] Nous diſons, *ingrat envers quelqu'un*, & non pas, *ingrat à quelqu'un.* Aujourd'hui

* *Mais voyant que ce prince* x) *ingrat à ſes mérites*
*N'envoyait qu'un eſquif rempli de ſatellites,*
*Il ſoupçonna dès-lors* y) *ſon manquement de foi,*
Et ſe laiſſa ſurprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords & nôtre flote en armes,
Il condamna ſoudain ces indignes alarmes,
Et penſa ſeulement, dans ce preſſant ennui,
A ne hazarder pas Cornélie avec lui :
** *N'expoſons*, lui dit-il, *que cette ſeule tête*

* *Quippe fides ſi pura foret, &c.*
*Venturum tota Pharium cum claſſe tyrannum.*
** ——— *Longéque à littore caſus*
*Expectate meos & in hac cervice tyranni*
*Explorate fidem.*

que la langue ſemble commencer à ſe corrompre, & qu'on s'étudie à parler un jargon ridicule, on ſe ſert du mot impropre *vis-à-vis*. Pluſieurs gens de lettres ont été ingrats *vis-à-vis de moi*, au lieu d'*envers moi*. Cette compagnie s'eſt rendue difficile *vis-à-vis du roi*, au lieu d'*envers le roi* ou *avec le roi*. Vous ne trouverez le mot *vis-à-vis* employé en ce ſens dans aucun auteur claſſique du ſiécle de *Louïs XIV*.

y) *Son manquement de foi.* ] *Manquement*, n'eſt plus d'uſage ; nous diſons, *manque*. Et ce *manque de foi* eſt une expreſſion trop faible pour exprimer l'horrible perfidie que *Pompée* ſoupçonne.

*A la réception que l'Egypte m'aprête ;*
*Et tandis que moi ſeul j'en courrai le danger,*
*Songe à prendre la fuite afin de me venger.*
*Le roi Juba nous garde une foi plus ſincère ;*
*Chez lui tu trouveras & mes fils & ton père ;*
*Mais quand tu les verrais deſcendre chez Pluton,*
*Ne deſeſpère point du vivant de Caton.*
Il dit, & cependant que leur amour conteſte,
Achillas à ſon bord joint ſon eſquif funeſte.
* *Septime ſe préſente, & lui tendant la main,*
*Le ſaluë empereur, en langage romain ;*
Et comme député de ce jeune monarque,
*Paſſez, ſeigneur*, dit-il, *paſſez dans cette barque ;*
*Les ſables & les bancs cachés deſſous les eaux,*
*Rendent l'accès mal ſûr à de plus grands vaiſſeaux.*
Ce héros voit la fourbe, & ζ) & s'en moque dans l'ame.
Il reçoit les adieux des ſiens, & de ſa femme,
Leur défend de le ſuivre, & s'avance au trépas

* *Romanus Pharia miles de puppe ſalutat*
*Septimius.*

ζ) *Il s'en moque dans l'ame.* ] *S'en moque*, eſt comique & trivial. Je ne ſais pourquoi *Corneille* feint que *Pompée* s'aperçoit du deſſein de *Septime* ; car s'il le devine, il ne

Avec le même front qu'il donnait les états.
La même majeſté ſur ſon viſage empreinte
Entre ces aſſaſſins montre un eſprit ſans crainte ;
Sa vertu toute entière à la mort le conduit :
Son afranchi Philipe eſt le ſeul qui le ſuit ;
C'eſt de lui que j'ai ſû ce que je viens de dire ;
Mes yeux ont vû le reſte, & mon cœur en ſoupire,
Et croit que Céſar même à de ſi grands malheurs
Ne poura refuſer des ſoupirs & des pleurs.

CLÉOPATRE.

N'épargnez pas les miens, achevez, Achorée,
L'hiſtoire d'une mort que j'ai déja pleurée.

ACHORÉE.

On l'amène, & du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir ;
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit atendre.
Enfin l'eſquif aborde, on l'invite à deſcendre ;
Il ſe lève, & ſoudain par derrière Achillas,
Comme pour commencer tirant ſon coutelas,
Septime & trois des ſiens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups preſſés les flancs de ce grand homme,

doit pas quiter ſon vaiſſeau, dans lequel ſans doute il a des ſoldats. Il doit prendre le chemin de Carthage.

Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur,
*a*) De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux diſcordes civiles,
Si vous vengez ſa mort, dieux, épargnez nos villes.
N'imputez rien aux lieux, reconnaiſſez les mains.
Le crime de l'Egypte eſt fait par des romains.
Mais que fait & que dit ce généreux courage ?

ACHORÉE.

* *D'un des pans de ſa robe il couvre ſon viſage,*
*A ſon mauvais deſtin en aveugle obéit,*

* *Involvit vultus, atque indignatus apertum*
*Fortunæ præbere caput, tunc lumina preſſit.*

*a*) *De ces quatre enragés admire la fureur.*] *Ces quatre enragés* eſt aujourd'hui du bas comique, il ne l'était pas alors. *Enragé* faiſait le même effet que l'*arrabiato* des Italiens, & l'*enrag'd* des Anglais.

*b*) *Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit.*] J'ai vû autrefois admirer ce vers; & depuis, j'ai vû tous les connaiſſeurs le condamner comme une exagération, comme un vain ornement, & même comme une penſée fauſſe. On peut dédaigner de regarder un ami perfide; mais dédaigner de regarder le ciel, parce qu'on ſe ſupoſe trahi par le ciel, cela eſt d'un capitan plutôt que d'un héros.

*c*) *Digne d'être frapé.*] N'eſt-ce pas là encor une fauſſe

b) *Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,*
De peur qu'il ne ſemblât contre une telle ofenſe
Implorer d'un coup d'œil ſon aide & ſa vengeance.
* *Aucun gémiſſement à ſon cœur échapé,*
*Ne le montre en mourant* c) *digne d'être frapé:*
*d*) Immobile en leurs coups, en lui-même il rapelle
Ce qu'eut de beau ſa vie & ce qu'on dira d'elle;
Et tient la trahiſon que le roi leur preſcrit,
Trop au deſſous de lui pour y prêter l'eſprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon luſtre,
** *Et* e) *ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre,*

* ——— *Nullo gemitu conſenſit ad ictum.*
** *Seque probat moriens.*

idée? Pourquoi *Pompée* aurait-il été *digne d'être frapé*, s'il eût gémi?

*d*) *Immobile en leurs coups &c.*] *Immobile* n'a & ne peut avoir de régime. Car en toute langue, on n'eſt immobile ni à quelque choſe, ni en quelque choſe.

*e*) *Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre &c.*] Ce mot *illuſtre* ne peut convenir à un *ſoupir*; de plus, un *ſoupir* n'eſt-il pas une eſpèce de gémiſſement? *Achorée* vient de dire que *Pompée* n'a pouſſé aucun gémiſſement. Et comment un *ſoupir* peut-il *étaler tout Pompée? Corneille* a voulu traduire le *ſeque probat moriens* de *Lucain. Il prouve en mourant qu'il eſt Pompée.* Ce peu de mots eſt

*Qui de cette grande ame achevant les deſtins,*
*Etale tout Pompée aux yeux des aſſaſſins.*
* *Sa tête ſur les bords de la barque panchée,*
*Par le traitre Septime indignement tranchée,*
*Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas,*
*Ainſi qu'un grand trophée après de grands combats:*
Et pour combler enfin ſa tragique avanture,
** *On donne à ce héros la mer pour ſépulture,*
*Et le tronc ſous les flots roule dorſenavant*
*Au gré de la fortune & de l'onde & du vent.*
A ce ſpectacle afreux la triſte Cornélie....

CLÉOPATRE.

Dieux! en quels déplaiſirs eſt-elle enſevelie!

ACHORÉE.

Ayant toûjours ſuivi ce cher époux des yeux,
Je l'ai vuë élever ſes triſtes mains aux cieux;

*Puis*

* *Septimius retegit ſciſſo velamine vultus*
*Collaque in obliquo ponit languentia roſtro,*
*Tunc nervos venaſque ſecat.* ——
*Vindicat hoc Pharius dextra geſtare ſatelles.*
** *Littora Pompeium feriunt, truncuſque vadoſis*
*Huc illuc jactatur aquis.*

vrai, ſimple & noble; mais un *ſoupir illuſtre* n'eſt pas tolérable.

* *Puis cédant auſſi-tôt à la douleur plus forte,*
*Tomber dans ſa galère évanouïe, ou morte.*
Les ſiens en ce déſaſtre à force de ramer,
L'éloignent du rivage & regagnent la mer;
Mais ſa fuite eſt mal ſûre, & l'infame Septime,
Qui ſe voit dérober la moitié de ſon crime,
Afin de l'achever, prend ſix vaiſſeaux au port,
Et pourſuit ſur les eaux Pompée après ſa mort.
Cependant Achillas porte au roi ſa conquête;
Tout le peuple tremblant en détourne la tête.
Un effroi général ofre à l'un ſous ſes pas
Des abymes ouverts pour venger ce trépas;
L'autre entend le tonerre, & chacun ſe figure
Un déſordre ſoudain de toute la nature;
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens,
Préſente à leur terreur l'excès des châtimens.
Philipe d'autre part montrant ſur le rivage,
Dans une ame ſervile, un généreux courage,
Examine d'un œil & d'un ſoin curieux,
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,

* —— *Interque ſuorum*
*Lapſa manus, rapitur trepida fugiente carina.*

*f*) Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre,
Et d'un peu de pouſſière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le ſort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourſuit Cornélie,
On voit d'ailleurs Céſar venir de Theſſalie.
Une flote paraît qu'on a peine à conter...

CLÉOPATRE.

C'eſt lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, vôici venir la foudre:
*g*) Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre.
Céſar vient, elle eſt reine, & Pompée *eſt vengé*;
La tyrannie eſt bas, & le ſort eſt changé.
*h*) Admirons cependant le deſtin des grands hommes,

*f*) *Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre.* ] Le mot de *chétive* ne paſſerait pas aujourd'hui. Il me paraît qu'il fait ici un très-bel effet, par l'opoſition d'une fin ſi déplorable, à la grandeur paſſée de *Pompée.*

*g*) *Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre.* ] *Cléopatre a de quoi.* On évite aujourd'hui de tels hémiſtiches. La ſituation n'en eſt pas moins intéreſſante, rien n'eſt plus grand que ce moment où *Pompée* périt, où *Cornélie* fuit, & où *Céſar* arrive.

Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous ſommes.
Ce prince d'un ſénat maître de l'univers,
De qui l'heur ſemblait être au deſſus du revers,
Lui que ſa Rome a vû plus craint que le tonerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre;
Et qui voyait encor en ces derniers hazards,
L'un & l'autre conſul ſuivre ſes étendarts;
Si-tôt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les monſtres de l'Egypte ordonnent de ſa vie.
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres ſouverains d'un ſi noble deſtin.
Un roi qui de ſes mains a reçû la couronne,
A ces peſtes de cour lâchement l'abandonne.
Ainſi finit Pompée, & peut-être qu'un jour
*i*) Céſar éprouvera même ſort à ſon tour.

On évite aujourd'hui ces lieux communs, *mettre en poudre*, qui n'étaient employés que pour rimer à *foudre*.

*h*) *Admirons cependant.*] Cela ſerait froid en toute autre ocaſion. On eſt peu touché quand on ſe prépare ainſi, quand on s'arrange pour faire des réflexions. Il vaudrait mieux montrer plus de ſentiment.

*i*) *Céſar éprouvera.*] Cette idée eſt fort belle, & d'autant plus convenable, que le jour même on conſpire contre *Céſar*.

Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes,
Et ſecondez partout & mes vœux & ſes armes!

CHARMION.

Madame, le roi vient qui poura vous oüir.

---

## SCENE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

SAvez-vous le bonheur dont nous allons jouïr,
Ma ſœur?

CLÉOPATRE.

Oui, je le ſai, le grand Céſar arrive.
Sous les loix de Photin je ne ſuis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïſſez toujours ce fidéle ſujet?

CLÉOPATRE.

*k*) Non, mais en liberté je ris de ſon projet.

*k*) Le ſpectateur eſt indigné qu'après la mort du grand *Pompée*, dont il eſt rempli, *Ptolomée* & *Cléopatre*, s'amuſent à parler de *Photin*, & que *Cléopatre* diſe en vers de comédie, qu'elle rit de ſon projet.

*Non, mais en liberté je ris de ſon projet.*

PTOLOMÉE.

Quel projet faiſait-il dont vous puſſiez vous plaindre?

CLÉOPATRE.

J'en ai ſoufert beaucoup, & j'avais plus à craindre.
Un ſi grand politique eſt capable de tout;
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il réſout.

PTOLOMÉE.

Si je ſuis ſes conſeils, j'en connais la prudence.

CLÉOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'état tout eſt juſte en un roi.

CLÉOPATRE.

Ce genre de juſtice eſt à craindre pour moi;
Après ma part du ſceptre à ce titre uſurpée,
Il en coûte la vie & la tête à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'état ne fut mieux entrepris.
Le voulant ſecourir Céſar nous eût ſurpris.

Il faut, autant qu'on le peut, fixer toûjours l'atention du public ſur les grands objets, & parler peu des petits, mais avec dignité.

Cette froide ſcène devient encor moins tragique par les petites ironies du frère & de la ſœur.

Vous voyez ſa viteſſe, & l'Egypte troublée,
Avant qu'être en défenſe, en ſerait acablée :
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Ofrir en ſureté mon trône & vôtre cœur.

CLÉOPATRE.

*l*) Je ferai mes préſens, n'ayez ſoin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE.

Les vôtres ſont les miens, étant de même ſang.

CLÉOPATRE.

Vous pouvez dire encor, étant de même rang,
Etant rois l'un & l'autre ; & toutefois je penſe
Que nos deux intérêts ont quelque diférence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma ſœur, car l'état dont mon cœur eſt content,

*l*) *Je ferai mes préſens, n'ayez ſoin que des vôtres.* ] *Je ferai mes préſens*, eſt de la dernière indécence, ſurtout dans la bouche d'une femme galante. *N'ayez ſoin que des vôtres*, paraît encor plus inſuportable, quand il s'agit de la tête de *Pompée*.

*m*) *Je connais ma portée, & ne prens point le change...*
*Et je ſuis bonne ſœur ſi vous m'êtes bon frère...*
*Vous montrez cependant un peu bien du mépris. &c.*

Tout cela eſt d'un comique ſi froid, que pluſieurs perſonnes ſont étonnées que *Corneille* ait pu paſſer ſi rapidement,

Sur quelques bords du Nil bien à peine s'étend :
Mais Céſar à vos loix ſoumettant ſon courage,
Vous va faire régner ſur le Gange & le Tage.

CLÉOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la ſais régler ;
Elle peut m'éblouïr, & non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange.
*m*) Je connais ma portée, & ne prens point le change.

PTOLOMÉE.

L'ocaſion vous rit, & vous en uſerez.

CLEOPATRE.

Si je n'en uſe bien, vous m'en acuſerez.

PTOLOMÉE.

J'en eſpère beaucoup, vû l'amour qui l'engage.

du patétique & du ſublime, à ce ſtile bourgeois, & qu'il n'ait point eu quelque ami qui l'ait fait apercevoir de ces diſparates. On l'a déja dit : *Corneille* n'était plus le même quand il n'était plus ſoutenu par la majeſté du ſujet ; & il ne vivait pas dans un tems où l'on connût encor toutes les bienſéances du dialogue, la pureté du ſtile, l'art, auſſi néceſſaire que difficile, de dire les petites choſes avec une nobleſſe élégante. On ne peut trop répéter que la plûpart des défauts de *Corneille* ſont ceux de ſon ſiécle.

CLÉOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais quelque ocaſion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui ;
Je ne garde pour vous ni haine, ni colère ;
Et je ſuis bonne ſœur, ſi vous m'êtes bon frère.

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLÉOPATRE.

Le tems de chaque choſe ordonne & fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait aſſez connaître.

CLÉOPATRE.

Le grand Céſar arrive, & vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'eſt de tout le monde, & je l'ai fait le mien.

CLÉOPATRE.

Allez lui rendre homage, & j'atendrai le ſien.
Allez, ce n'eſt pas trop pour lui que de vous-même ;

*n*) *Je m'allais emporter dans les extrémités.* ] On s'emporte à quelque extrémité, & non dans les extrémités. *Ptolomée* doit-il dire qu'il a été tenté de tuer ſa ſœur ? Il me ſemble qu'au théatre on ne doit parler de meurtre que dans les grandes paſſions, ou dans les grands inté-

Je garderai pour vous l'honneur du diadême.
Photin vous vient aider à le bien recevoir ;
Conſultez avec lui quel eſt votre devoir.

---

## *SCENE IV.*

### PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'Ai ſuivi tes conſeils ; mais plus je l'ai flatée,
Et plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée ;
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités,
*n*) Je m'allais emporter dans les extrémités.
Mon bras dont ſes mépris forçaient la retenuë,
N'eût plus conſidéré Céſar, ni ſa venuë,
Et l'eût miſe en état, malgré tout ſon apui,
De ſe plaindre à Pompée *o*) auparavant qu'à lui.
L'arrogante ! à l'ouïr elle eſt déja ma reine ;
Et ſi Céſar en croit ſon orgueil & ſa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle eſt ſon cher objet,
De ſon frère & ſon roi je deviens ſon ſujet.

rêts, & non pas après une ſcène d'ironie & de picoterie.

*o*) *Auparavant qu'à lui* ] n'eſt pas français. Cet adverbe abſolu n'admet aucune rélation, aucun régime. Il faut, *avant qu'à lui.*

Non, non, prévenons la, c'eſt faibleſſe d'atendre
Le mal qu'on voit venir ſans pouvoir s'en défendre.
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner :
Otons-lui les moyens de plaire & de régner ;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon ſceptre ſoit le prix *p*) d'une de ſes oeillades.

PHOTIN.

Sire, ne donnez point de prétexte à Céſar,
Pour atacher l'Egypte aux pompes de ſon char.
Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'eſclavage & la guerre,
Enflé de ſa victoire & des reſſentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,
Quoique vous ne rendiez que juſtice à vous-même,
Prendrait l'ocaſion de venger ce qu'il aime ;
Et pour s'aſſujettir & vos états & vous,
Imputerait à crime un ſi juſte couroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle eſt reine.

PHOTIN.

Si Cléopatre meurt, votre perte eſt certaine.

*p*) *D'une de ſes oeillades*, ] eſt du ſtile comique. On peut trouver de telles obſervations minutieuſes ; mais elles ſont faites pour les étrangers. Il ne faut rien omettre.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me ſauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joye il faut vous conſerver.

PTOLOMÉE.

Quoi? pour voir ſur ſa tête éclater ma couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Paſſe, paſſe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une ſœur.
Quelques feux que d'abord il lui faſſe paraître,
Il partira bientôt, & vous ſerez le maître.
L'amour à ſes pareils ne donne point d'ardeur,
Qui ne cède aiſément aux ſoins de leur grandeur.
Il voit encor l'Afrique & l'Eſpagne ocupées
Par Juba, Scipion, & les jeunes Pompées;
Et le monde à ſes loix n'eſt point aſſujetti,
Tant qu'il verra durer ces reſtes du parti.
Au ſortir de Pharſale un ſi grand capitaine
Saurait mal ſon métier, s'il laiſſait prendre haleine,
Et s'il donnait loiſir à des cœurs ſi hardis
q) De relever du coup dont ils ſont étourdis.

q) *De relever.*] On relève de maladie; on ne relève pas d'un coup.

*r*) S'il les vainc, s'il parvient où ſon déſir aſpire,
Il faut qu'il aille à Rome établir ſon empire,
Joüir de ſa fortune, & de ſon atentat,
Et changer à ſon gré la forme de l'état.
Jugez durant ce tems ce que vous pourez faire.
Sire, voyez Céſar, forcez vous à lui plaire;
Et lui déférant tout, veuillez vous ſouvenir
Que les événemens régleront l'avenir.
Remettez en ſes mains *s*) trône, ſceptre, couronne;
Et ſans en murmurer ſoufrez qu'il en ordonne.
Il en croira ſans doute ordonner juſtement,
En ſuivant du feu roi l'ordre & le teſtament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier ſervice
Ne permet pas d'en craindre une entière injuſtice.
Quoi qu'il en faſſe enfin, feignez d'y conſentir,

*r*) *S'il les vainc.* ] Evitez toujours ces ſillabes rudes & ſèches.

*s*) *Trône, ſceptre, couronne.* ] Ce ne ſont point trois choſes diférentes, c'eſt la même idée ſous trois diverſes figures : c'eſt un pléonaſme, une négligence.

*t*) *Séduire ſon pouvoir.* ] Notre langue ne permet guères qu'on aplique à des choſes inanimées des verbes qui ne ſont apropriés qu'à des choſes animées. On ſéduit un homme; & par une métaphore très-juſte, on ſéduit ſa paſſion. Mais quand on ſéduit un homme puiſſant, ce

Louez ſon jugement, & le laiſſez partir.
Après, quand nous verrons le tems propre aux vengeances,
Nous aurons & la force & les intelligences.
Juſques-là reprimez ces tranſports violens
Qu'excitent d'une ſœur les mépris inſolens.
Les bravades enfin ſont des diſcours frivoles;
Et qui ſonge aux effets, néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah! tu me rends la vie, & le ſceptre à la fois.
Un ſage conſeiller eſt le bonheur des rois.
Cher apui de mon trône, allons ſans plus atendre
Ofrir tout à Céſar, afin de tout reprendre;
Avec toute ma flote allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs *t*) ſéduire ſon pouvoir.

*Fin du ſecond acte.*

n'eſt pas ſon pouvoir qu'on ſéduit. Cette improprieté de termes eſt ſouvent ce qui révolte le lecteur, ſans qu'il s'aperçoive d'où naît ſon dégoût. Les poëtes, comme *Boileau* & *Racine*, qui n'employent jamais que des métaphores juſtes, qui écrivent toûjours purement, ſont lus de tout le monde; & il n'y a pas un ſeul de leurs vers, que les amateurs ne reliſent cent fois, & ne ſachent par cœur: mais on ne lit des autres que quelques endroits de génie, dont la beauté ſupérieure s'élève audeſſus des règles de la ſyntaxe, & de la correction du ſtile.

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE. a)

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

OUI, tandis que le roi va lui-même en perſonne
Juſqu'aux pieds de Céſar *b*) proſterner ſa couronne,
Cléopatre s'enferme en ſon apartement;
Et ſans s'en émouvoir atend ſon compliment.
Comment nommerez-vous *c*) une humeur ſi hautaine?

ACHORÉE.

Un orgueil noble & juſte, & digne d'une reine,

*a*) *Corneille* dans l'examen de *Pompée*, dit qu'on a trouvé mauvais qu'*Achorée* faſſe le récit intéreſſant qui ſuit, à une ſimple ſuivante. Il donne pour réponſe que cette ſuivante tient lieu de la reine; mais encor une fois, les récits intéreſſans ne doivent être faits qu'aux principaux perſonages. On eſt mécontent de voir une ſuivante qui dit que ſa maîtreſſe, *dans ſon apartement*, *de Céſar atend le compliment ſans s'en émouvoir.*

*b*) *Proſterner ſa couronne.*] On ne proſterne point une couronne; on ſe proſterne, on dépoſe une couronne, on

Qui ſoutient avec cœur & magnanimité
L'honneur de ſa naiſſance & de ſa dignité.
Lui pourai-je parler ?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoye
Savoir à cet abord *d*) ce qu'on a vû de joye,
Ce qu'à *e*) ce beau préſent Céſar a témoigné,
S'il en a rendu grace, ou s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il *f*) traite avec empire ;
Ce qu'à nos aſſaſſins enfin il a pû dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets
*g*) Dont ils n'ont pas ſujet d'être fort ſatisfaits.
Je ne ſai ſi Céſar prendrait plaiſir à feindre ;
Mais pour eux, juſqu'ici je trouve lieu de craindre:

la dépoſe aux pieds, & non juſqu'aux pieds.

*c*) *Une humeur ſi hautaine.*] *Humeur* n'eſt pas plus noble que *beau préſent.*

*d*) *Ce qu'on a vû de joye*, ] ne peut ſe dire dans le ſtile tragique, quoique ce ſoit une ſuivante qui parle.

*e*) *Ce beau préſent* ] eſt comique.

*f*) *Traite* ] exige un régime ; ce verbe n'eſt neutre que lorſqu'on parle d'un traiteur.

*g*) *Dont ils n'ont pas ſujet d'être fort ſatisfaits.*] Ce vers eſt un peu de comédie.

S'ils aimaient Ptolomée, ils l'ont fort mal ſervi.
Vous l'avez vû partir, & moi je l'ai ſuivi.
Ses vaiſſeaux en bon ordre *h*) ont éloigné la ville,
Et pour joindre Céſar n'ont avancé qu'un mille.
*i*) Il venait à plein voile, & ſi dans les hazards
Il éprouva toûjours la faveur de ſon Mars,
Sa flote qu'à l'envi favoriſait Neptune,
Avait le vent *k*) en poupe, ainſi que ſa fortune.
Dès le premier abord notre prince étonné
Ne s'eſt plus ſouvenu de ſon front couronné:
Sa frayeur a paru ſous ſa fauſſe allégreſſe;
Toutes ſes actions ont ſenti la baſſeſſe.
J'en ai rougi moi-même, & me ſuis plaint à moi,
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de roi:
Et Céſar qui liſait ſa peur ſur ſon viſage,
Le flatait par pitié pour lui donner courage.

Lui

*h*) *Ont éloigné la ville* ] eſt un ſoléciſme. Il falait *ſe ſont éloignés de*, ou plutôt une autre expreſſion, un autre tour.

*i*) *Il venait à plein voile*,] eſt un ſoléciſme; *Voile* de vaiſſeau a toujours été féminin; *Voile* qui couvre, maſculin.

*k*) *En poupe ainſi que ſa fortune.*] N'eſt-ce pas là une réflexion inutile, & en même tems trop recherchée? Pourquoi dire que ſon vaiſſeau avait le vent en poupe? Pourquoi comparer la fortune de *Céſar* à ce vaiſſeau? Quel raport

Lui d'une voix tombante ofrant ce don fatal,
*Seigneur, vous n'avez plus*, lui dit-il, *de rival*;
*Ce que n'ont pû les dieux dans votre Theſſalie,*
*Je vai mettre en vos mains Pompée & Cornélie;*
*En voici déja l'un, & pour l'autre, elle fuit,*
*Mais avec ſix vaiſſeaux* l) *un des miens la pourſuit.*
A ces mots Achillas découvre cette tête;
Il ſemble qu'à parler encor elle s'aprête,
* *Qu'à ce nouvel afront un reſte de chaleur*
*En ſanglots mal formés exhale ſa douleur.*
Sa bouche encor ouverte & ſa vûe égarée
Rapellent ſa grande ame à peine ſéparée;
** *Et ſon couroux mourant fait un dernier effort*

* ——— *atque os in murmura pulſant*
*Singultus animæ.*
** *Iratamque Deis faciem.*

raport de ces idées avec la réception dont il s'agit?

La peinture de l'humiliation de *Ptolomée* eſt admirable, parce qu'elle eſt vraie. Celle de la tête de *Pompée* qui ſemble s'aprêter à parler, n'eſt pas ſi vraie. Cela ſent le poëte, & dès-lors on n'eſt plus ſi touché. Un mort n'a pas la vuë égarée.

*l*) *Un des miens.* ] Il ſemble que ce ſoit un de ſes vaiſſeaux, & *Ptolomée* entend un de ſes oficiers. Ces mépriſes ſont aſſez communes dans notre langue; il faut y prendre garde ſoigneuſement.

*Pour reprocher aux dieux ſa défaite & ſa mort.*
* *Céſar à cet aſpect comme frapé du foudre,*
*Et comme ne ſachant* m) *que croire, ou que réſoudre,*
*Immobile, & les yeux ſur l'objet atachés,*
*Nous tient aſſez longtems ſes ſentimens cachés :*
Et je dirai, ſi j'oſe *n*) en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
*o*) Quelque maligne joye en ſon cœur s'élevait,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvait.
L'aiſe de voir la terre à ſon pouvoir ſoumiſe
Chatouillait malgré lui ſon ame avec ſurpriſe,
Et de cette douceur ſon eſprit combatu
Avec un peu d'éfort raſſurait ſa vertu.
S'il aime ſa grandeur, il hait la perfidie ;
Il ſe juge en autrui, ſe tâte, s'étudie,
Conſulte à ſa raiſon ſa joye & ſes douleurs,
** *Examine, choiſit, laiſſe couler des pleurs,*

* *Non primo Cæſar damnavit munera vultu*
——— *vultus dum crederet, hæſit.*
** ——— *lachrymas non ſponte cadentes* ***Effudit.***

*m*) *Que croire.* ] Il doit ſavoir certainement *que croire* en voyant la tête de *Pompée.*

*n*) *En faire conjecture.* ] Expreſſion un peu triviale.

*o*) *Quelque maligne joye.* ] Quelle peinture & quelle

*Et forçant ſa vertu d'être encor la maîtreſſe,*
*Se montre généreux par un trait de faibleſſe.*
* *Enſuite il fait ôter ce préſent de ſes yeux,*
Lève les mains enſemble & les regards aux cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette inſolence;
Puis tout triſte & penſif il s'obſtine au ſilence,
Et même à ſes romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche & d'un profond ſoupir.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il ſe ſaiſit du port, il ſe ſaiſit des portes,
*p*) Met des gardes partout, & des ordres ſecrets,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrets,
Parle d'Egypte en maître, & de ſon adverſaire
Non plus comme ennemi, mais comme ſon beau-père.
Voilà ce que j'ai vû.

CHARMION.

Voilà ce qu'atendait,

* *Auffer ab aſpectu noſtro funeſta ſatelles,*
*Regis dona tui.*

vérité! que ces grands traits effacent de fautes! rien n'eſt plus beau que cette tirade.

*p*) *Met des gardes partout & des ordres ſecrets.*] Cela eſt impropre. On met des gardes, & on donne des ordres.

Ce qu'au juſte Oſiris la reine demandait.
Je vai bien la ravir avec cette nouvelle.
Vous, continuez-lui ce ſervice fidelle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais Céſar vient, allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles & déſolés;
Et moi, ſoit que l'iſſue en ſoit douce, ou funeſte,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vû le reſte.

---

q) *Connaiſſez-vous Céſar de lui parler ainſi &c.* ] Beaucoup de bons juges ont trouvé que *Céſar* affecte ici un peu trop de rodomontade, que la véritable grandeur eſt plus ſimple, que les romains ne regardaient point le trône comme une infamie, qu'ils avaient au contraire aboli chez eux le nom de roi, comme trop dangereux à Rome; que les romains n'avaient aucun mépris pour un roi de Perſe ni pour un roi d'Egypte; que *Céſar* jouë un peu ſur le mot; que quand *Ptolomée* lui dit, *Montez au trône*, il veut dire ſeulement, Soyez ici le maître, & non pas, Faites-vous couronner roi d'Egypte: qu'enfin *Céſar*

## SCENE II.

CÉSAR, PTOLOMÉE, LEPIDE, PHOTIN, ACHORÉE, ſoldats romains, ſoldats égyptiens.

PTOLOMÉE.

SEigneur, montez au trône, & commandez ici.

CÉSAR.

*q*) Connaiſſez-vous Céſar, de lui parler ainſi ?
Que m'ofrirait de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie ?
Certes Rome à ce coup pourait bien ſe vanter
D'avoir eu juſte lieu de me perſécuter,

répond à un compliment très-raiſonnable par des hauteurs qui ſentent plus la vanité que la grandeur. Ces critiques peuvent être fondées ; mais peut-être eſt-il néceſſaire d'enfler un peu la grandeur romaine ſur le théatre, comme on place des figures coloſſales dans de vaſtes enceintes. Il eſt bien certain que quand *Ptolomée* dit à *Céſar*, *Commandez ici*, il ne lui dit pas, Prenez le titre de roi d'Egypte, au lieu de celui d'*imperator*, de *conſul*, de *triumvir* ; mais *Céſar* veut humilier *Ptolomée*. Le ſpectateur eſt charmé de voir ce roi abaiſſé & confondu, & les reproches ſur la mort de *Pompée* ſont admirables.

Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne ;
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne ,
Et qui verſe en nos cœurs avec l'ame & le ſang ,
Et la haine du nom , & le mépris du rang.
C'eſt ce que de Pompée il vous falait aprendre.
r) S'il en eût aimé l'ofre , il eût ſû s'en défendre ;
Et le trône & le roi ſe ſeraient annoblis
A ſoutenir la main qui les a rétablis.
Vous euſſiez pû tomber , mais tout couvert de gloire,
Votre chûte eût valu la plus haute victoire ;
Et ſi vôtre deſtin n'eût pû vous en ſauver ,
Céſar eût pris plaiſir à vous en relever.
Vous n'avez pû former une ſi noble envie.
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie ?
Que vous devait ſon ſang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez reſpect au moindre des romains ?
* *Ai-je vaincu pour vous dans le champ de Pharſale ?*

* *Ergo in Theſſalicis Pellæo fecimus arvis*
*Jus gladio ?*

r) *S'il en eût aimé l'ofre , il eût ſû s'en défendre.* ] Ce vers n'eſt pas trop intelligible , le reſte fait un très-bel effet. *Ptolomée* jouë là un indigne rôle , mais on aime à voïr un roi abaiſſé devant *Céſar*. Lorſque *Corneille* fait

Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je aquis ſur eux en ce dernier effort
La puiſſance abſolue & de vie & de mort ?
* *Moi qui n'ai jamais pû la ſoufrir à Pompée,*
*La ſoufrirai-je en vous ſur lui-même uſurpée ?*
Et que de mon bonheur vous ayez abuſé
Juſqu'à plus atenter que je n'aurais oſé ?
De quel nom après tout penſez-vous que je nome
Ce coup où vous tranchez du ſouverain de Rome ;
Et qui ſur un ſeul chef lui fait bien plus d'afront
Que ſur tant de milliers ne fit le roi de Pont ?
** *Penſez-vous que j'ignore, ou que je diſſimule,*
*Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de ſcru-*
*pule,*
*Et que s'il eût vaincu, votre eſprit complaiſant*
*Lui faiſait de ma tête un ſemblable préſent ?*

* *Non tuleram Magnum mecum Romana regentem,*
*Te, Ptolemæe, feram ?*
** ——— *Nec fallere vos me*
*Credite victorem, nobis quoque tale paratum*
*Littoris hoſpitium.*

parler *Ptolomée*, les vers ſont faibles ; *Céſar* s'exprime fortement ; tel était le génie de *Corneille*. Le ſublime de *Céſar* paſſe juſques dans l'ame du lecteur.

* *Graces à ma victoire, on me rend des homages,*
*Où ma fuite eût reçû toutes ſortes d'outrages.*
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honeur.
Si Céſar en jouït, ce n'eſt que par bonheur.
Amitié dangereuſe, & redoutable zèle
Que régle la fortune, & qui tourne avec elle !
Mais parlez, c'eſt trop être interdit & confus.

PTOLOMÉE.

Je le ſuis, il eſt vrai, ſi jamais je le fus,
Et vous même avourez que j'ai ſujet de l'être.
Etant né ſouverain, je vois ici mon maître :
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
Où *s*) je n'ai point encor agi qu'en commandant,
Je vois une autre cour, ſous une autre puiſſance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéïſſance.
De vôtre ſeul aſpect je me ſuis vû ſurpris ;

* ——— *Ne ſic mea colla gerantur*
*Theſſaliæ fortuna facit.*

*s*) *Je n'ai point encor agi qu'en commandant* ] eſt un ſoléciſme ; le *point* eſt de trop.

*t*) *Nous vous devons le tout.* ] Expreſſion trop faible, trop commune. Ne finiſſez jamais un vers par ces mots *le tout ;* ils ne ſont ni harmonieux, ni nobles.

*u*) *Juſqu'à ce qu'à vous-même il ait oſé ſe prendre.* ] On

Jugez ſi vos diſcours me rendent mes eſprits ;
Jugez par quels moyens je puis ſortir d'un trouble
Que forme le reſpect, que la crainte redouble ;
Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
De voir tant de colère & tant de majeſté.
Dans cet étonement dont mon ame eſt frapée,
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me ſouvient pourtant que s'il fut nôtre apui,
Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la première ;
Tout ce qu'il fit après fut à vôtre prière.
Il émut le ſénat pour des rois outragés,
Que ſans cette prière il aurait négligés ;
Mais de ce grand ſénat les ſaintes ordonnances
Euſſent peu fait pour nous, ſeigneur, ſans vos finances.
Par-là de nos mutins le feu roi vint à bout ;
Et pour en bien parler *t*) nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
*u*) Juſqu'à ce qu'à vous-même il ait oſé ſe prendre ;

ne peut trop remarquer avec quel ſoin pénible il faut éviter ce concours de ſillabes dures, dont les auteurs ne s'aperçoivent pas dans la chaleur de la compoſition. *Juſqu'à-ce qu'à* révolte l'oreille. *Se prendre à quelqu'un* eſt du diſcours familier ; & *s'en prendre* eſt quelquefois fort noble. *Répondez du ſuccès, ou je m'en prends à vous.* De plus, *ſe*

Mais voyant ſon pouvoir de vos ſuccès jaloux,
Paſſer en tyrannie & s'armer contre vous...

CÉSAR.

*x*) Tout beau, que vôtre haine en ſon ſang aſſouvie,
N'aille point à ſa gloire, il ſuffit de ſa vie;
N'avancez rien ici que Rome oſe nier;
Et juſtifiez vous ſans la calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laiſſe donc aux dieux à juger ſes penſées,
Et dirai ſeulement qu'en vos guerres paſſées,
Où vous futes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos proſpérités:
Que comme il vous traitait en mortel adverſaire,
J'ai crû ſa mort pour vous un malheur néceſſaire;
*y*) Et que ſa haine injuſte augmentant tous les jours,
*z*) Juſques dans les enfers chercherait du ſecours;

*prendre*, ne ſignifie pas attaquer, comme *Corneille* le prétend ici; il ſignifie le contraire, chercher un apui, un ſecours. En tombant il ſe prit à un arbre qui le garantit. Dans le malheur on ſe prend à tout; c'eſt-à-dire, on ſe fait une reſſource de tout ce qu'on trouve. Dans le malheur, *on s'en prend à tout*, ſignifie, on acuſe tout, on ſe plaint de tout.

*x*) *Tout beau.* ] On a déja remarqué ailleurs que ce

Ou qu'enfin, s'il tombait deſſous votre puiſſance,
Il nous falait pour vous craindre votre clémence ;
Et que le ſentiment d'un cœur trop généreux,
Uſant mal de vos droits vous rendit malheureux.
J'ai donc conſidéré qu'en ce péril extrême,
Nous vous devions, ſeigneur, ſervir malgré vous-même ;
Et ſans atendre d'ordre en cette ocaſion,
Mon zéle ardent l'a priſe à ma confuſion.
Vous m'en déſavoüez, vous l'imputez à crime ;
Mais pour ſervir Céſar rien n'eſt illégitime.
J'en ai ſouillé mes mains pour vous en préſerver ;
Vous pouvez en jouïr & le déſaprouver ;
Et j'ai plus fait pour vous, plus l'action eſt noire,
Puiſque c'eſt d'autant plus vous immoler ma gloire ;
Et que ce ſacrifice ofert par mon devoir,
Vous aſſure la votre avec votre pouvoir.

mot familier ne doit jamais entrer dans la tragédie.

*y*) *Et que ſa haine injuſte.*] *Et que*, n'ayant point été précédé d'un autre *que*, eſt une faute de grammaire, mais de ces fautes qui ceſſent de l'être dans la poëſie animée.

*z*) *Juſques dans les enfers.*] *Les enfers* ſont ici d'un déclamateur, & non pas d'un homme qui donne de bonnes raiſons.

CÉSAR.

*a*) Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruſes,
De mauvaiſes couleurs & de froides excuſes.
Votre zéle était faux, ſi ſeul il redoutait
Ce que le monde entier *b*) à pleins vœux ſouhaitait;
Et s'il vous a donné ces craintes trop ſubtiles,
* *Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,*
c) *Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer*
*Je ne veux que celui de vaincre & pardonner,*
Où mes plus dangereux, & plus grands adverſaires,
Si-tôt qu'ils ſont vaincus, ne ſont plus que mes frères;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant domté leur haine, à vivre & m'embraſſer.
O combien d'allégreſſe une ſi triſte guerre

* ——— *unica belli*
*Præmia civilis, victis donare ſalutem*
*Perdidimus.*

*a*) *Vous cherchez Ptolomée avecque trop de ruſes.* ] Les comédiens diſent, *avec de faibles ruſes. Avecque*, était trop dur.

*b*) *A pleins vœux* ] ne ſe dit plus.

*c*) *Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer.* ] *Où l'honneur, & que*, cela n'eſt pas français, il falait, *guerres où l'honneur m'engage, où je ne veux que vaincre &*

Aurait-elle laiſſé *d*) deſſus toute la terre,
Si l'on voyait marcher *d*) deſſus un même char
Vainqueurs de leur diſcorde & Pompée & Céſar !
Voilà ces grands malheurs que craignait votre zéle.
O crainte ridicule autant que criminelle !
Vous craigniez ma clémence, ah ! n'ayez plus ce ſoin,
Souhaitez-la plutôt, vous en aurez beſoin.
Si je n'avais égard qu'aux loix de la juſtice,
Je m'apaiſerais, Rome, avec votre ſuplice,
Sans que ni vos reſpects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous en pût garantir ;
Votre trône lui-même en ſerait le théatre :
Mais voulant épargner le ſang de Cléopatre,
J'impute à vos flateurs toute la trahiſon,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raiſon.
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable,
Je ſaurai vous tenir innocent, ou coupable.

*pardonner, où mes plus grands ennemis, &c.*

*d*) *Deſſus toute la terre, deſſus un même char.* ] *Thomas Corneille* dans l'édition qu'il fit des œuvres de ſon frère, mit, *marcher en même char.* La correction n'eſt pas heureuſe ; ces minuties (on ne peut trop le dire) n'empêchent point un morceau ſublime, d'être ſublime. Il les faut regarder comme des fautes d'ortographe.

* *Cependant à Pompée élevez des autels,*
*Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels,*
*Par un prompt ſacrifice expiez tous vos crimes;*
Et ſurtout penſez bien au choix de vos victimes.
Allez y donner ordre, & me laiſſez ici
Entretenir les miens ſur quelque autre ſouci.

## *SCENE III.*

### CÉSAR, ANTOINE, LEPIDE.

CÉSAR.

ANtoine, avez-vous vû cette reine adorable?

ANTOINE.

Je l'ai vuë, ô Céſar, *e*) elle eſt incomparable;
Le ciel n'a point encor, par *f*) de ſi doux acords,

* ——— *juſto date thura ſepulchro*
*Et placate caput.*

*e*) *Elle eſt incomparable.*] Après ce diſcours noble & vigoureux de *Céſar*, le lecteur eſt indigné de voir *Antoine* faire le perſonnage d'entremetteur; & de lui entendre dire, *que cette reine adorable eſt incomparable, que ſon corps eſt ſi beau qu'il la voudrait aimer:* ce n'eſt pas là *Céſar*, ce n'eſt pas là *Antoine*, c'eſt un amoureux de comédie qui parle à un valet. On a ſubſtitué à ce demi-vers, *Je l'ai vuë, ô*

Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps :
Une majeſté douce épand ſur ſon viſage
De quoi s'aſſujettir le plus noble courage ;
Ses yeux ſavent ravir, ſon diſcours ſait charmer ;
Et ſi j'étais Céſar je la voudrais aimer.

CÉSAR.

*g*) Comme a-t-elle reçû les ofres de ma flame ?

ANTOINE.

Comme n'oſant la croire, & la croyant dans l'ame ;
Par un refus modeſte & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne & la croit mériter.

CÉSAR.

*h*) En pourai-je être aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous ſeul atend ſon diadême,
Qui n'eſpére qu'en vous ! douter de ſes ardeurs,

*Céſar*, cet autre, *Oui*, *ſeigneur*, *je l'ai vuë*. L'*incomparable* exigeait plutôt une correction.

*f*) *De ſi doux acords.*] Hémiſtiche d'églogue, qui joint aux *graces d'un beau corps*, rend tout ce morceau indigne de la tragédie.

*g*) *Comme a-t-elle reçu ?*] Au moins il falait, *comment a-t-elle reçu ?*

*h*) *En pourai-je être aimé ?*] eſt trop comique.

Vous qui la pouvez mettre au faîte des grandeurs !
Que vôtre amour ſans crainte à ſon amour prétende ;
Au vainqueur de Pompée il faut que tout ſe rende ;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois ;
Et ſurtout elle craint l'amour de Calphurnie :
Mais l'une & l'autre crainte à vôtre aſpect bannie ;
*i*) Vous ferez ſuccéder un eſpoir aſſez doux,
Lors que vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'afranchir de ces frivoles craintes ;
Lui montrer de mon cœur les ſenſibles ateintes.
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sachez que Cornélie eſt en vôtre pouvoir.

Septime

*i*) *Vous ferez ſuccéder.* ] Il faut toûjours un régime à *ſuccéder*. On ſuccéde à. Tout cet endroit eſt mal écrit.

*k*) *Pris port.* ] Expreſſion de marin, & non de poëte.

*l*) *Ah ! l'importune & fâcheuſe nouvelle !* ] eſt un trait de comédie qui fait un grand tort à la belle ſcène de *Cornélie*. Tout ce que lui dit *Céſar* de noble & de grand, eſt gâté par ce vers ſi déplacé. On voit qu'il voudrait être auprès de ſa maîtreſſe, qu'il ne fera à *Cornélie* que

de

Septime vous l'amène, orgueilleux de ſon crime,
Et penſe auprès de vous ſe mettre en haute eſtime :
Si-tôt qu'ils ont *k*) pris port, vos chefs par vous inſtruits,
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre. *l*) Ah l'importune & fâcheuſe nouvelle !
Qu'à mon impatience elle ſemble cruelle !
O ciel ! & ne pourai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reſte du jour ?

---

## *SCENE IV.*

### CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEigneur....

de vains complimens ; & cela ſeul répand du froid ſur la piéce. D'ailleurs, après la mort de *Pompée*, la tragédie ne roule plus que ſur un rendez-vous de *Céſar* avec *Cléopatre*, ſur une bonne fortune ; tout devient hors-d'œuvre ; il n'y a ni nœud, ni intrigue. *Cornélie* n'arrive que pour déplorer la mort de ſon mari ; mais telle eſt la beauté de ſon rôle, qu'elle ſoutient preſque ſeule la dignité de la piéce.

CÉSAR.

*m*) Allez, Septime, allez vers votre maître;
Céſar ne peut ſoufrir la préſence d'un traître,
D'un romain lâche aſſez pour ſervir ſous un roi,
Après avoir ſervi ſous Pompée & ſous moi.

( *Septime rentre.* )

CORNELIE.

Céſar, car le deſtin, qui m'outre & que je brave,
*n*) Me fait ta priſonnière, & non pas ton eſclave;
Et tu ne prétens pas qu'il m'abate le cœur,
Juſqu'à te rendre homage & te nommer ſeigneur.
De quelque rude trait qu'il m'oſe avoir frapée,

*m*) *Allez, Septime, allez vers votre maître &c.* ] Ces quatre vers de *Céſar* à *Septime*, relèvent tout d'un coup le caractère de *Céſar*, & le rendent digne d'écouter *Cornélie.*

*n*) *Me fait ta priſonnière, & non pas ton eſclave.* ] *Cornélie* doit-elle dire à *Céſar* qu'elle eſt ſa priſonnière, & non pas ſon eſclave ? N'eſt-ce pas une choſe aſſez reconnue par *Céſar* ? Jamais les romains vaincus par des romains ne furent mis dans l'eſclavage. Elle ſe vante d'apeller *Céſar* par ſon nom, & de ne point l'apeller *Seigneur* ; mais le nom de *Seigneur* n'était donné à perſonne, c'eſt un terme dont nous nous ſervons au théatre français, & dont *Cornélie* abuſe. Il vient du mot latin *Senior*, & nous l'avons adopté pour en faire un titre ho-

Veuve du jeune Craſſe, & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encor au deſſus;
Et de tous les aſſauts que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vû mourir Pompée, & ne l'ai pas ſuivi;
Et bien que le moyen m'en o) aye été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes,
M'aye ôté le ſecours & du fer & des ondes,
* *Je dois rougir pourtant après un tel malheur,*
*De n'avoir pû mourir d'un excès de douleur.*

* *Turpe mori poſt te ſolo non poſſe dolore.*

norifique. *Cornélie* peut-elle s'excuſer de ne pas donner à un romain un titre français? Doit-elle enfin faire remarquer à *Céſar*, qu'elle parle comme tout le monde parlait alors? N'eſt-ce pas une petite attention de *Cornélie*, à faire voir qu'elle veut mettre de la grandeur, où il n'y a rien que de très ordinaire?

Cette afectation, dit le judicieux marquis de *Vauvenargue*, homme trop peu connu & qui a trop peu vécu, cette afectation eſt le principal défaut de notre théatre & l'écueil ordinaire des poëtes.

o) *Aye été*] pour *ait été*. Cet *aye* à la troiſiéme perſonne, eſt un ſoléciſme très-commun. On a mis *ait* dans les dernières éditions.

Ma mort était ma gloire, & le deſtin m'en prive,
Pour croître mes malheurs, & me voir ta captive:
Encor ai-je ſujet de rendre grace aux dieux,
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande & non pas Ptolomée.
Hélas! & ſous quel aſtre, ô ciel, m'as-tu formée?
Si je dois grace aux dieux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux ſon trône & ſa province?
Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit;
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit;

*p*) *Je l'ai porté pour dot, &c.* ] Et ce *bis nocui mundo* n'eſt-il pas un peu chargé d'oſtentation? pourquoi *Cornélie* a-t-elle fait le malheur du monde? elle n'entra jamais dans les affaires publiques. C'était une jeune veuve que *Pompée* fut blâmé d'avoir épouſée. Elle eut deux maris malheureux, mais ne fut cauſe du malheur d'aucun.

*q*) *D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon.* ] Ce ſouhait d'être la femme de *Céſar*, pour lui porter l'invincible poiſon d'un aſtre, paraît trop recherché. Cela eſt imité de *Lucain*, & n'en paraît pas meilleur. Il n'eſt point du tout naturel qu'elle penſe être la cauſe des malheurs de Rome, puiſqu'elle n'a point été la cauſe des guerres civiles. Elle rend grace aux dieux d'avoir trouvé *Céſar*; elle

*p*) Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Craſſe.

* *Deux fois du monde entier j'ai cauſé la diſgrace ;*
** *Deux fois de mon hymen le nœud mal aſſorti*
*A chaſſé tous les dieux du plus juſte parti :*
*** *Heureuſe en mes malheurs ſi ce triſte hymenée*
*Pour le bonheur de Rome à Céſar m'eût donnée ,*
*Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon ,*
q) *D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon.*

* *Bis nocui mundo.*
** ——— *Cunctoſque fugavi*
*A cauſa meliore Deos.*
*** *O utinam in thalamos inviſi Cæſaris eſſem*
*Infelix conjux , & nulli læta marito!*

lui demande la vengeance de la mort de ſon mari , & elle lui dit en même tems qu'elle voudrait l'épouſer pour le rendre malheureux ! De pareils jeux d'eſprit dégraderaient beaucoup le rôle de *Cornélie* , ſi quelque choſe pouvait l'avilir. On pourait dire que cette entrevue de *Cornélie* & de *Céſar* eſt inutile à l'intrigue de la piéce. Cette tragédie ( qui eſt en effet d'un genre particulier , qu'il ſerait très-dangereux d'imiter ) ſe ſoutient par les beaux morceaux de détail. Il y a des choſes admirables dans ce diſcours de *Cornélie*. Il ſerait à ſouhaiter qu'il y eût moins de cette enflure qui eſt contraire à la vraie dignité & à la vraie douleur.

Car enfin n'atens pas que j'abaiſſe ma haine ;
Je te l'ai déja dit, Céſar, *r*) je ſuis romaine ;
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & ſans vouloir qu'il tremble, ou s'humilie,
Souvien-toi ſeulement que je ſuis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illuſtre époux noble & digne moitié,
Dont le courage étonne, & le ſort fait pitié !
Certes vos ſentimens font aſſez reconnaître,
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être;
Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,
*s*) Où vous êtes entrée & de qui vous ſortez.
L'ame du jeune Craſſe, & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le ſang des Scipions protecteur de nos dieux,
Parlent par vôtre bouche & brillent dans vos yeux;
Et Rome dans ſes murs ne voit point de famille
Qui ſoit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux
Qu'Annibal eût bravé jadis ſans vos ayeux,

*r*) *Je ſuis romaine.*] Pourquoi le répéter ? parle-t-elle à un autre qu'à un romain ?

Que ce héros ſi cher dont le ciel vous ſépare,
N'eût pas ſi mal connu la cour d'un roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi!
Qu'il eût voulu ſoufrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes alarmes!
Et qu'enfin m'atendant ſans plus ſe défier,
Il m'eût donné moyen de me juſtifier!
* *Alors foulant aux pieds la diſcorde & l'envie,*
*Je l'euſſe conjuré de ſe donner la vie,*
*D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival,*
*Heureux d'avoir vaincu pour vivre ſon égal:*
*J'euſſe alors regagné ſon ame ſatisfaite*
*Juſqu'à lui faire aux dieux pardonner ſa défaite;*
*Il eût fait à ſon tour, en me rendant ſon cœur,*

* *Ut te complexus poſitis civilibus armis*
*Affectus abs te veteres, vitamque rogarem,*
*Magne, tuam, dignaque ſatis mercede laborum*
*Contentus par eſſe tibi, tunc pace fideli*
*Feciſſem ut victus poſſes ignoſcere Divis,*
*Feciſſes ut Roma mihi.*

s) *Où vous êtes entrée.*] C'eſt une répétition du vers *Qui vous donna la main*: en général toute répétition afaiblit l'idée.

*Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.*
Mais puiſque par ſa perte à jamais ſans ſeconde,
* *Le ſort a dérobé cette alégreſſe au monde*,
Céſar s'éforcera de s'aquiter vers vous
De ce qu'il voudrait rendre à cet illuſtre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.
Seulement pour deux jours ſoyez ma priſonnière,
Afin d'être témoin comme après nos débats,
Je chéris ſa mémoire & venge ſon trépas,
Et de pouvoir aprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Theſſalie.
Je vous laiſſe à vous-même, *t*) & vous quite un moment.
Choiſiſſez lui, Lépide, un digne apartement;
Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,
C'eſt-à-dire, un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, & chacun aura ſoin d'obéïr.

* *Læta dies rapta eſt populis.*

*t*) *Et vous quite un moment.*] Il eſt triſte que *Céſar* finiſſe une ſi belle ſcène par dire, *je vous quite un moment*, ſurtout, après l'avoir commencée en diſant, que la viſite de *Cornélie* était très-importune. On ſent trop qu'il va voir ſa maîtreſſe; & le détail du *digne apartement* achéverait d'afaiblir ce beau morceau, ſans l'admirable vers de *Cornélie* qui termine l'acte.

CORNÉLIE.

*u*) O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

*Fin du troiſiéme acte.*

*u*) *O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !*]
Me ſera-t-il permis de raporter ici, que Mlle de *Lenclos*, preſſée de ſe rendre aux ofres d'un grand ſeigneur qu'elle n'aimait point, & dont on lui vantait la probité & le mérite, répondit :

*O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !*

C'eſt le privilège des beaux vers d'être cités en toute ocaſion, & c'eſt ce qui n'arrive jamais à la proſe.

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUoi ! de la même main & de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée ?
Septime par Céſar indignement chaſſé,
Dans un tel déſeſpoir à vos yeux a paſſé ?

ACHILLAS.

*a*) Il eſt mort, & mourant, ſire, il vous doit aprendre
La honte qu'il prévient & qu'il vous faut atendre.
Jugez Céſar vous-même à ce couroux ſi lent.
Un moment pouſſe & romt un tranſport violent ;
Mais l'indignation qu'on prend avec étude,
Augmente avec le tems, & porte un coup plus rude :

*a*) *Il eſt mort & mourant, &c.* ] Dans les éditions ſuivantes, au lieu de, *Il eſt mort & mourant, &c.* on a mis :
*Oui, ſeigneur, & ſa mort a de quoi vous aprendre, &c.*

*b*) *Par un couroux acort.* ] *Acort* ſignifie *conciliant ;* il vient d'*acorder* ; il ne ſignifie pas *feint.* C'eſt d'ailleurs un

Ainſi n'eſpérez pas de le voir modéré ;
Par adreſſe il ſe fâche après s'être aſſuré.
Sa puiſſance établie, il a ſoin de ſa gloire.
Il pourſuivait Pompée, & chérit ſa mémoire ;
Et veut tirer à ſoi, *b*) par un couroux acort,
L'honneur de ſa vengeance & le fruit de ſa mort.

PTOLOMÉE.

Ah ! ſi je t'avais crû, je n'aurais pas de maître,
Je ſerais dans le trône où le ciel m'a fait naître ;
Mais c'eſt une imprudence aſſez commune aux rois
D'écouter trop d'avis & ſe tromper au choix.
Le deſtin les aveugle au bord du précipice ;
Ou ſi quelque lumière en leur ame ſe gliſſe,
Cette fauſſe clarté dont il les éblouït,
Les plonge dans un goufre & puis s'évanouït.

PHOTIN.

J'ai mal connu Céſar, *c*) mais puiſqu'en ſon eſtime
Un ſi rare ſervice eſt un énorme crime,
Sire, il porte en ſon flanc de quoi nous en laver,

mot qui n'eſt plus en uſage dans le ſtile noble, & on doit regreter qu'il n'y ſoit plus.

*c*) *Mais puiſqu'en ſon eſtime.*] *Eſtime* ſignifie ici *opinion.* C'eſt un terme qui n'eſt en uſage que dans la marine. L'eſtime du pilote veut dire le calcul préſumé par le pilote.

C'eſt là qu'eſt nôtre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de ſoufrir ſans murmure,
D'atendre ſon départ pour venger cette injure :
Je ſai mieux conformer les remèdes au mal ;
* *Juſtifions ſur lui la mort de ſon rival ;*
*Et notre main alors également trempée*
*Et du ſang de Céſar & du ſang de Pompée,*
*Rome, ſans leur donner de titres diférens,*
*Se croira par vous ſeul libre de deux tyrans.*

PTOLOMÉE.

*d*) ** *Oui, oui, ton ſentiment enfin eſt véritable ;*
*C'eſt trop craindre celui que j'ai fait redoutable.*
Montrons que ſa fortune eſt l'œuvre de nos mains ;

* ——— *Placemus cæde ſecunda*
*Heſperias gentes, jugulus mihi Cæſaris hauſtus*
*Hoc præſtare poteſt, Pompeii cæde nocentes*
*Ut populus Romanus amet.*
** *Quid, miſerande, times quem tu facis ipſe timendum ?*

*d*) *Oui, oui, ton ſentiment enfin eſt véritable.* ] On a corrigé ce vers, & on a mis, *Oui, par là ſeulement ma perte eſt évitable.* Pourquoi *évitable* n'eſt-il pas en uſage, puiſqu'*inévitable* eſt reçu ? C'eſt une grande bizarerie des langues, d'admettre le mot compoſé & d'en rejetter la racine.

*e*) *Que ton cœur eſt ſenſible.* ] C'eſt une équivoque. Le

Deux fois en même jour diſpoſons des romains ;
Faiſons leur liberté comme leur eſclavage.
Céſar, que tes exploits n'enflent plus ton courage ;
Conſidère les miens, tes yeux en ſont témoins.
* *Pompée était mortel, & tu ne l'es pas moins.*
Il pouvait plus que toi ; tu lui portais envie :
Tu n'as, non plus que lui, qu'une ame & qu'une vie ;
Et ſon ſort que tu plains, te doit faire penſer
*e*) Que ton cœur eſt ſenſible, & qu'on le peut percer.
Tonne, tonne à ton gré, fai peur de ta juſtice,
C'eſt à moi d'apaiſer Rome par ton ſuplice,
C'eſt à moi de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un roi que le ſang de ſa ſœur,
Et n'abandonner pas ma vie & ma puiſſance
*f*) Au hazard de ſa haine, ou de ton inconſtance,
Ni ſoufrir que demain tu puiſſes à ce prix

* *Quem metuis par hujus erat.*

mot *ſenſible* eſt pris ici au phyſique. *Ptolomée* entend que *Céſar* n'eſt pas invulnérable ; jamais le mot *ſenſible* ne ſoufre cette acception. De plus, cette penſée eſt trop répétée, trop délayée. Il ne faut jamais rien ajouter, quand on a dit aſſez.

*f*) *Au hazard de ſa haine.* ] Il veut dire, *au caprice*. *Hazard* n'eſt pas le mot propre.

Récompenſer ſa flame, ou punir ſes mépris.
J'emploîrai contre toi de plus nobles maximes.
Tu m'as preſcrit tantôt de choiſir des victimes,
De bien penſer au choix; j'obéïs, & je voi
Que je n'en puis choiſir de plus digne que toi,
Ni dont le ſang ofert, la fumée & la cendre
Puiſſent mieux ſatisfaire aux manes de ton gendre.
Mais ce n'eſt pas aſſez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter:
Toute cette chaleur eſt peut-être inutile:
Les ſoldats du tyran ſont maîtres de la ville;
Que pouvons-nous contr'eux, & pour les prévenir
Quel tems devons-nous prendre, & quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons beaucoup, ſire, *g*) en l'état où nous ſommes.
A deux milles d'ici vous avez ſix mille hommes,
Que depuis quelques jours, craignant des remûmens,
Je faiſais tenir prêts à tous événemens.

*g*) *En l'état où nous ſommes, vous avez ſix mille hommes.* ] Il ne faut jamais être empoulé, mais il faut éviter ces expreſſions de gazette, & ces tours languiſſans qui ne ſervent qu'à la rime, comme, *en l'état où nous ſommes.*

*h*) *Car contre ſa fortune.* ] *Car contre* eſt trop rude. C'eſt

Quelques ſoins qu'ait Céſar, ſa prudence eſt déçûe.
Cette ville a ſous terre une ſecrette iſſûe,
Par où fort aiſément on les peut cette nuit
Juſques dans le palais introduire ſans bruit :
*h*) Car contre ſa fortune aller à force ouverte,
Ce ſerait trop courir vous-même à votre perte.
* *Il nous le faut ſurprendre au milieu du feſtin,*
*Enyvré des douceurs* i) *de l'amour & du vin.*
** *Tout le peuple eſt pour nous. Tantôt à ſon entrée*
*J'ai remarqué l'horreur qu'il a ſoudain montrée,*
*Lors qu'avec tant de faſte il a vû ſes faiſceaux*
*Marcher arrogamment & braver nos drapeaux.*
Au ſpectacle inſolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étincelaient de rage ;
Je voyais ſa fureur à peine ſe domter ;

* *Plenum epulis madidumque mero, Venerique paratum*
*Invenies.*
** *Sed fremitu vulgi faſces & ſigna querentis*
*Inferri Romana ſuis, diſcordia ſenſit*
*Pectora.*

une petite remarque, mais il ne faut rien négliger.

*i*) *De l'amour & du vin.* ] Ces expreſſions ne ſont permiſes que dans une chanſon ; il faut chercher des tours qui anobliſſent ces idées : c'eſt là le grand mérite de *Racine.*

Et pour peu qu'on le pouſſe, il eſt prêt d'éclater.
Mais ſurtout, les romains que comandait Septime,
Preſſés de la terreur que ſa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
Le mépris qu'en leur chef ce ſuperbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui poura de nous aprocher ſa perſonne,
Si durant le feſtin ſa garde l'environne?

PHOTIN.

*k*) Les gens de Cornelie, entre qui vos romains
Ont déja reconu des frères, des germains,
Dont l'âpre déplaiſir leur a laiſſé paraître
Une ſoif d'immoler leur tyran à leur maître:
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
Dans les flancs de Céſar porter les premiers coups:
Son faux art de clémence, ou plutôt ſa folie

Qui

*k*) *Les gens de Cornélie.* ] Cette expreſſion ne doit jamais entrer dans la tragédie.

*l*) *Pour de ce grand deſſein.* ] Cette inverſion eſt trop rude, & il n'eſt pas permis de mettre ainſi une prépoſition à côté de l'article *de*. *Pour de lui me ſervir, à d'elle me défaire*: cela n'eſt toléré que dans le ſtile plaiſant qu'on apelle marotique.

*m*) *Et ne lui montrez que faibleſſe & que crainte.* ] Ce conſeil achève d'avilir le roi.

Cette

Qui penſe gagner Rome en flatant Cornélie,
Leur donnera ſans doute un aſſez libre accès,
*l*) Pour de ce grand deſſein aſſurer le ſuccès.
Mais voici Cléopatre; agiſſez avec feinte,
Sire, *m*) & ne lui montrez que faibleſſe & que crainte.
Nous allons vous quiter, comme objets odieux
Dont l'aſpect importun ofenſerait ſes yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

---

## *SCENE II. n)*

## PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

J'Ai vû Céſar, mon frère,

*n*) Cette ſcène met le comble au caractère mépriſable de *Ptolomée.* On ne s'intéreſſe ni à lui, ni à *Cléopatre*; on ſe ſoucie peu que *Ptolomée* ait vécu dans la gloire *où vivaient ſes pareils*, & qu'il demande la grace de *Photin*; mais le plus grand défaut, c'eſt qu'à ce quatriéme acte une nouvelle piéce commence. Il s'agiſſait d'abord de la mort de *Pompée*; on veut actuellement aſſaſſiner *Céſar*, parce qu'on craint qu'il ne faſſe mettre en croix les mi-

Et de tout mon pouvoir combatu ſa colère.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuſe, & j'avais atendu
Cet ofice de ſœur que vous m'avez rendu:
Mais cet illuſtre amant vous a bientôt quitée.

CLÉOPATRE.

*o*) Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même apaiſer les *p*) débats
Qu'avec nos citoyens ont pris quelques ſoldats;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous, ni votre empire;
Et que le grand Céſar blâme votre action
Avec moins de couroux que de compaſſion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques,
Qui n'inſpirent aux rois que des mœurs tyraniques;

niſtres du roi. Le péril même de *Céſar* n'eſt pas aſſez grand, pour que cette nouvelle tragédie intéreſſe. Ce n'eſt point comme dans *Cinna*, où les meſures des conjurés ſont bien priſes; on ne craint ici pour perſonne, on ne s'intéreſſe à perſonne; la baſſeſſe du roi révolte l'eſprit, les amours de *Cléopatre* glacent le cœur, & les ironies de *Ptolomée* dégoutent.

*o*) *Sur quelque brouillerie &c.* ] Ce mot trop familier ne doit jamais entrer dans la tragédie.

Ainſi que la naiſſance ils ont *q*) les eſprits bas ;
En vain on les éléve à régir des états.
Un cœur né pour ſervir ſait mal comme on commande ;
Sa puiſſance l'acable alors qu'elle eſt trop grande ;
Et ſa main que le crime en vain fait redouter,
Laiſſe choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma ſœur, & ces effets ſiniſtres
Me font bien voir ma faute au choix de mes miniſtres.
Si j'avais écouté de plus nobles conſeils,
Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils.
Je mériterais mieux cette amitié ſi pure
Que pour un frère ingrat vous donne la nature :
Céſar embraſſerait Pompée en ce palais ;
Notre Egypte à la terre aurait rendu la paix,

*p*) *Débats qu'avec nos citoyens ont pris quelques ſoldats.*] Cela n'eſt pas français ; on dit, *prendre querelle*, & non *prendre débat.*

*q*) *Les eſprits bas.*] Le mot *eſprit* en ce ſens ne peut guère être employé au pluriel. Il fallait *le cœur bas* pour la régularité ; & il faut un autre tour pour l'élégance. On pourait dire, *il n'y eut jamais des cœurs plus durs & des eſprits plus bas*, mais non, *ils ont les eſprits bas.*

Et verrait ſon monarque encor à juſte titre,
Ami de tous les deux, & peut-être l'arbitre.
Mais puiſque le paſſé ne ſe peut revoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'oſe expliquer.
Je vous ai mal traitée, & vous êtes ſi bonne,
Que vous me conſervez la vie & la couronne.
r) Vainquez vous tout-à-fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur eſt bien dûë, ils vous ont ofenſée;
Mais ma gloire en leur perte eſt trop intéreſſée.
Si Céſar les punit des crimes de leur roi,
Toute l'ignominie en rejaillit ſur moi;
Il me punit en eux, leur ſuplice eſt ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juſte haine.
De quoi peut ſatisfaire un cœur ſi généreux
Le ſang abject & vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout: Céſar cherche à vous plaire;
Vous pouvez d'un coup d'œil déſarmer ſa colère.

CLÉOPATRE.

Si j'avais en mes mains leur vie & leur trépas,
Je les mépriſe aſſez pour ne m'en venger pas:

r) *Vainquez, gauchir, tourner le diſcours ſur une autre matière.* ] Toutes expreſſions qu'on doit éviter.

Mais ſur le grand Céſar je puis fort peu de choſe,
Quand le ſang de Pompée à mes déſirs s'opoſe.
Je ne me vante pas de le pouvoir fléchir ;
J'en ai déja parlé, mais il a ſû *r*) gauchir;
Et *r*) tournant le diſcours ſur une autre matière,
Il n'a ni refuſé, ni ſoufert ma prière.
Je veux bien toutefois encor m'y hazarder ;
Mes efforts redoublés pouront mieux ſuccéder.
Et j'oſe croire...

PTOLOMÉE.

Il vient; ſoufrez que je l'évite ;
Je crains que de nouveau ma préſence l'irrite ;
Elle pourait l'aigrir au lieu de l'émouvoir ;
Et vous agirez ſeule avec plus de pouvoir.

---

## *SCENE III. s)*

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, ACHORÉE, Romains.

CÉSAR.

REine, tout eſt paiſible, & la ville calmée,

*s*) L'amour régna toujours ſur le théatre de France dans les piéces qui précédèrent celles de *Corneille* & dans les

Qu'un trouble aſſez léger avait trop alarmée ;
N'a plus à redouter *t*) le divorce inteſtin
Du ſoldat inſolent & du peuple mutin.
Mais, ô dieux ! ce moment que je vous ai quitée,

ſiennes. Mais ſi vous en exceptez les ſcènes de *Chimène*, il ne fut jamais traité comme il doit l'être. Ce ne fut point une paſſion violente, ſuivie de crimes & de remors ; il ne déchira point le cœur, il n'arracha point de larmes. Ce ne fut guères que dans le cinquiéme acte d'*Andromaque*, & dans le rôle de *Phèdre*, que *Racine* aprit à l'Europe comment cette terrible paſſion, la plus théatrale de toutes, doit être traitée. On ne connut longtems que de fades converſations amoureuſes, & jamais les fureurs de l'amour.

Cette ſcène de *Céſar* & de *Cléopatre*, eſt un des plus grands exemples du ridicule auquel les mauvais romans avaient acoutumé notre nation. Il n'y a preſque pas un vers dans cette ſcène de *Céſar* qui ne faſſe ſouhaiter au lecteur que *Corneille* eût en effet ſecoué ce joug de l'habitude qui le forçait à faire parler d'amour tous ſes héros. *Ce moment qu'il l'a quitée — a d'un trouble plus grand ſon ame agitée — que tout le tumulte & le trouble excité dans la ville. Mais il pardonne à ce tumulte en faveur du ſimple ſouvenir du bonheur dont il a une haute eſpérance, qui le flate d'une illuſtre aparence. Il n'eſt pas tout-à-fait indigne des feux de Cléopatre, & il en peut prétendre une haute conquête, n'ayant que les dieux au-deſſus de ſa tête. Son bras ambitieux*

D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée;
Et ces ſoins importuns qui m'arrachaient de vous,
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux.

*a combatu dans Pharſale, non pas pour vaincre Pompée, mais pour mériter Cléopatre. Ce ſont ſes divins apas qui enflaient le courage de Céſar; ce ſont ſes beaux yeux qui ont gagné la bataille.*

La pureté de la langue eſt auſſi bleſſée que le bon goût dans toute cette tirade. Le reſte de la ſcène enchérit encor ſur ces défauts; il veut que cette *ingrate* de Rome prie *Cléopatre* de ſe livrer à lui, & d'en avoir des enfans. Il ne voit que ce chaſte amour; *mais las! contre ſon feu, ſon feu le ſollicite &c.*

Ne perdons point de vuë, que les héros ne parlaient point autrement dans ce tems-là; & même lorſque *Racine* donna ſon *Alexandre*, il lui fit tenir les mêmes diſcours à *Cléophile*; les vers étaient plus purs à la vérité, mais *Alexandre* n'en était pas moins avili. Pardonnons à *Corneille* de ne s'être pas toujours élevé au-deſſus de ſon ſiècle. Imputons à nos romans ces défauts du théatre, & plaignons le plus beau génie qu'eut la France, d'avoir été aſſervi aux plus ridicules uſages.

Gardez-vous de donner, ainſi que dans Clélie,
L'air & l'eſprit français à l'antique Italie,
Et ſous des noms romains faiſant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Céſar dameret.

*t*) *Le divorce inteſtin.*] Expreſſion impropre & déſagréable.

Je lui voulais du mal de m'être ſi contraire,
De rendre ma préſence ailleurs ſi néceſſaire ;
Mais je lui pardonnais au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flame elle fait obtenir.
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance,
Qui flate mes déſirs d'une illuſtre aparence,
Et fait croire à Céſar qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'eſt pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il en peut prétendre une juſte conquête,
N'ayant plus que les dieux au deſſus de ſa tête.
Oui, reine, ſi quelqu'un dans ce vaſte univers
Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers,
S'il était quelque trône où vous puſſiez paraître
Plus hautement aſſiſe en captivant ſon maître,
J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui diſputer le droit de vous ſervir ;
Et je n'aſpirerais au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un ſi digne adverſaire.
C'était pour aquérir un droit ſi précieux
Que combatait partout mon bras ambitieux ;

*u*) *Ce glorieux titre à préſent effectif, &c.* ] C'eſt un vers de comédie, & l'eſprit de *Cléopatre* que *Céſar* prie d'eſtimer le titre de premier du monde & de permettre celui de captif, eſt une choſe intolérable.

*x*) *Ce que je dois au ſouverain bonheur &c.* ] Elle doit à

Et dans Pharſale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princeſſe, & le Dieu des combats
M'y favoriſait moins que vos divins apas;
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage,
C'eſt l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inſpirer;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait ſoupirer,
Pour faire que vôtre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier & de Rome & du monde.
C'eſt *u*) ce glorieux titre à préſent effectif
Que je viens ennoblir par celui de captif.
Heureux, ſi mon eſprit gagne tant ſur le vôtre,
Qu'il en eſtime l'un & me permette l'autre!

CLÉOPATRE.

Je ſais *x*) ce que je dois au ſouverain bonheur
Dont me comble & m'acable un tel excès d'honneur.
Je ne vous tiendrai plus *y*) mes paſſions ſecrettes.
Je ſais ce que je ſuis, je ſais ce que vous êtes.

*Céſar*, & non au ſouverain bonheur cet excès d'honneur qui comble & acable.

*y*) *Mes paſſions ſecrettes.*] On ne dit point *paſſions* au pluriel, pour ſignifier *mon amour.*

Vous daignates m'aimer dès mes plus jeunes ans :
Le ſceptre que je porte eſt un de vos préſens.
Vous m'avez par deux fois rendu le diadême.
J'avouë après cela, ſeigneur, que je vous aime ;
Et que mon cœur n'eſt point à l'épreuve des traits
Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
Mais hélas ! ce haut rang, cette illuſtre naiſſance ;
Cet état de nouveau rangé ſous ma puiſſance,
Ce ſceptre pas vos mains dans les miennes remis ;
z) A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine ;
Ils me font mépriſable alors qu'ils me font reine ;
Et ſi Rome eſt encor *a*) telle qu'auparavant,
Le trône où je me ſieds m'abaiſſe en m'élevant ;
Et ces marques d'honneur, comme titres infames ;
Me rendent à jamais indigne de vos flames.
J'oſe encor toutefois, voyant vôtre pouvoir,
Permettre à mes déſirs un généreux eſpoir.
Après tant de combats, je ſais qu'un ſi grand
homme

z) *A mes vœux ſont autant d'ennemis.* ] Cela n'eſt pas français ; on n'eſt pas ennemi *à*, mais ennemi *de*.

*a*) *Telle qu'auparavant.* ] Elle veut dire, *ſi Rome perſévère dans ſon horreur pour le trône ;* mais *telle qu'auparavant* eſt trop proſaïque.

A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuſte horreur qu'elle eut toujours des rois
Peut céder par vôtre ordre à de plus juſtes loix.
Je ſais que vous pouvez forcer d'autres obſtacles;
Vous me l'avez promis, & j'atens ces miracles.
Vôtre bras dans Pharſale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CÉSAR.

Tout miracle eſt facile où mon amour s'aplique.
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux qui m'a perſécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire;
Et vos yeux la verront, *b*) par un ſuperbe acueil,
Immoler à vos pieds ſa haine & ſon orgueil.
Encor une défaite, *c*) & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie;
Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards,

*b*) *Par un ſuperbe acueil*] veut dire ici, *réception favorable*; mais *immoler ſon orgueil par un ſuperbe acueil*, n'eſt pas une expreſſion élégante & juſte.

*c*) *Et dans Alexandrie.*] *Cette ingrate de Rome qui prie dans Alexandrie! & dont un juſte reſpect conduit les regards!* On voit combien ce ſtile eſt forcé.

A vôtre chaſte amour demande des Céſars.
C'eſt l'unique bonheur où mes déſirs prétendent;
C'eſt le fruit *d*) que j'atens des lauriers qui m'atendent.
Heureux, ſi mon deſtin encor un peu plus doux
Me les faiſait cueillir ſans m'éloigner de vous!
Mais, las! contre mon feu mon feu me ſollicite.
Si je veux être à vous, il faut que je vous quite.
En quelques lieux qu'on fuye, il me faut y courir,
Pour achever de vaincre & de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à *e*) ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur, & de nouvelles forces,
Pour faire dire encor aux peuples pleins d'effroi,
Que *f*) venir, voir, & vaincre eſt même choſe en moi.

*d*) *Que j'atens des lauriers qui m'atendent.*] Ce n'eſt pas là que la répétition a de l'énergie & de la grace.

*e*) *A ces douces amorces.*] *Céſar* qui prend un nouveau cœur à ces douces amorces. Quelles expreſſions!

*f*) *Venir, voir & vaincre, eſt même choſe en moi.*] Il faudrait *pour moi.* Mais ce qui eſt bien plus à obſerver, c'eſt qu'on fait dire ici à *Céſar*, par un orgueil révoltant, ce qu'il dit en effet par modeſtie dans la guerre contre *Pharnace. Veni, vidi, vici*, ne ſignifiait que le peu de peine qu'il avait eu contre un ennemi preſque ſans défenſe. Voyez les commentaires de *Céſar.* Jamais grand homme

CLÉOPATRE.

C'eſt trop, c'eſt trop, ſeigneur, ſoufrez que j'en
abuſe ;
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuſe.
Vous me rendez le ſceptre, & peut-être le jour.
Mais ſi j'oſe abuſer de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor, par ſes plus puiſſans charmes,
Par ce juſte bonheur qui ſuit toujours vos armes,
Par tout ce que j'eſpére, & que vous atendez,
De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, ſeigneur, ou ſoufrez que j'en faſſe,
g) Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.
Achillas & Photin *h*) ſont gens à dédaigner ;
Ils ſont aſſez punis en me voyant régner,
Et leur crime...

ne fut plus modeſte. La grandeur romaine encor une fois ne conſiſta jamais dans de vaines paroles, dans des diſcours emphatiques ; elle ne fut jamais bourſouflée. Des actions fermes, & des paroles ſimples, voilà le vrai caractère des anciens romains. Nous y avons été ſouvent trompés. On a pris plus d'une fois des diſcours de capitan pour des diſcours de héros.

*g*) *Et montre à tous par là.*] Jamais dans la poëſie on ne doit employer *par là*, *par ici*, ſi ce n'eſt dans le ſtile comique.

*h*) *Sont gens à dédaigner.*] Ce mot *gens* ne doit jamais

CÉSAR.

Ah ! prenez d'autres marques de reine.
Deſſus mes volontés vous êtes ſouveraine ;
Mais ſi mes ſentimens peuvent être écoutés,
Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bontés.
*i*) Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'eſt beaucoup que pour vous *k*) j'oſe épargner le roi ;
Et ſi mes feux n'étaient....

---

entrer dans le ſtile noble. On voit par le grand nombre de ces expreſſions vicieuſes, combien l'art de la poéſie eſt dificile.

*i*) *Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime.*] Je reconnais là le véritable *Céſar*, & c'était ſur ce ton qu'il devait toujours parler.

*k*) *Que j'oſe épargner*,] n'eſt pas le mot propre, c'eſt, *que je daigne épargner.*

*l*) *Céſar, prens garde à toi.*] Que cette ſcène répare bien la précédente ! que cette généroſité de *Cornélie* élève

## SCENE IV.

CÉSAR, CORNELIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, Romains.

CORNELIE.

*l*) CÉſar, prens garde à toi;
Ta mort eſt réſoluë, on la jure, on l'aprête :
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.
Prens-y garde, Céſar, ou ton ſang répandu
Bientôt parmi le ſien ſe verra confondu.
Mes eſclaves en ſont, aprens de leurs indices
L'auteur de l'atentat, & l'ordre & les complices.

l'ame ! Ce n'eſt point de la terreur & de la pitié, mais c'eſt de l'admiration. *Corneille* eſt le premier de tous les tragiques du monde qui ait excité ce ſentiment, & qui en ait fait la baze de la tragédie. Quand l'admiration ſe joint à la pitié & à la terreur, l'art eſt pouſſé alors au plus haut point où l'eſprit puiſſe ateindre. L'admiration ſeule paſſe trop vîte. *Boileau* dit :

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'atacher.

Que ceux qui travaillent pour la ſcène tragique ayent toujours ce précepte gravé dans leur mémoire.

Je te les abandonne.

CÉSAR.

O cœur vraiment romain,
Et digne du héros qui vous donna la main!
Ses manes qui du ciel ont vû de quel courage
Je préparais la mienne à venger ſon outrage,
*m*) Mettant leur haine bas, me ſauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il a laiſſé de lui.
Quoi que la perfidie *n*) ait oſé ſur ſa trame,
Il vit encor en vous, il agit dans votre ame;
Il la pouſſe, & l'opoſe à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en généroſité.

CORNELIE.

*m*) *Mettant leur haine bas.*] *Mettre bas* ne ſe dit plus, comme on l'a déja obſervé, & n'a jamais été un terme noble.

*n*) *Ait oſé ſur ſa trame.*] On dit bien, *la trame de la vie.* Cela eſt pris de la fable allégorique des parques. Mais comme on ne dirait pas *le fil de Pompée*, on ne doit point dire non plus, *la trame de Pompée*, pour ſignifier ſa vie.

*o*) *Mais avec cette ſoif que j'ai de ta ruine.*] Pluſieurs critiques prétendent que *Cornélie* en dit trop, qu'elle ne doit point montrer tant de *ſoif* de la ruine d'un homme qui vient de venger ſon époux; qu'elle retourne ce ſentiment en trop de manières; que la grandeur vraie ou aparente de ce ſentiment eſt afaiblie par trop de déclamation,

CORNELIE.

Tu te flates, Céſar, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnaiſſance:
Ne le préſume plus; le ſang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'atens la liberté qu'ici tu m'as oferte,
Afin de l'employer toute entière à ta perte;
Et je te chercherai partout des ennemis,
Si tu m'oſes tenir ce que tu m'as promis.
*o*) Mais avec cette ſoif que j'ai de ta ruïne,
Je me jette au devant du coup qui t'aſſaſſine,
Et forme des déſirs avec trop de raiſon
Pour en aimer l'effet par une trahiſon.

TAYLOR INST. OXFORD

mation, & par trop de ſentences, qu'elle ne devrait pas même dire à *Céſar*, *Le ſang de mon époux a rompu tout commerce entre nous*; parce qu'il ſemble par ces mots que *Céſar* ait tué *Pompée*.

Je crois qu'il eſt important de remarquer que ſi *Cornélie* s'était réduite, dans une pareille ſcène, à parler ſeulement avec la bienſéance de ſa ſituation, c'eſt-à-dire, à ne pas trop menacer un homme tel que *Céſar*, à ne ſe pas mettre au-deſſus de lui; en un mot, ſi elle n'eût dit que ce qu'elle devait dire, la ſcène eût été un peu froide. Il faut peut-être dans ces ocaſions aller un peu au-delà de la vérité. Une critique très-juſte, c'eſt que tous ces diſcours de vengeance ſont inutiles à la piéce.

Qui la ſait, & la ſoufre, a part à l'infamie.
Si je veux ton trépas, c'eſt en juſte ennemie.
Mon époux a des fils, il aura des neveux,
Quand ils te combatront, c'eſt là que je le veux;
Et qu'une digne main par moi-même animée
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement, & par un digne effort,
Aux manes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes ſoins, tous mes vœux hâtent cette vengeance:
Ta perte la recule, & ton ſalut l'avance.
Quelque eſpoir qui d'ailleurs me l'oſe ou puiſſe *p*) ofrir,
Ma juſte impatience aurait trop à ſoufrir.
La vengeance éloignée eſt à demi perduë;

*p*) *Un eſpoir qui oſe ofrir*, & cette alternative d'*oſe* ou *puiſſe*, ne ſont ni convenables, ni juſtes.

*q*) *Le foudre ſouhaité.*] Il y avait d'abord, *le foudre puniſſeur*. *Puniſſeur* était un beau terme qui manquait à notre langue. *Puni* doit fournir *puniſſeur*, comme *vengé* fournit *vengeur*. J'oſe ſouhaiter, encor une fois, qu'on eût conſervé la plûpart de ces termes qui faiſaient un ſi bel effet du tems de *Corneille*. Mais il a mis lui-même à la place, *le foudre ſouhaité*, épithète qui eſt bien plus faible.

Quand il la faut atendre, elle eſt trop cher venduë.
Je n'irai point chercher ſur les bords afriquains
*q*) Le foudre ſouhaité que je vois *r*) en tes mains;
La tête qu'il menace, en doit être frapée;
J'ai pû donner la tienne *s*) au lieu d'elle à Pompée;
Ma haine avait le choix, mais cette haine enfin
Sépare ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin,
Et me laiſſe encor voir qu'il y va de ma gloire
De punir ſon audace avant que ta victoire.
*t*) Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux afront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois ſoumis,
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de ſe voir libre,

*r*) *En tes mains.* ] Comment ce foudre ſouhaité contre *Céſar* eſt-il dans les mains de *Céſar ?* quelques éditions portent, *en ſes mains ;* mais *en ſes mains* ne ſe raporte à rien.

*s*) *Au lieu d'elle.* ] On ne voit pas d'abord à quoi ſe raporte cet *au lieu d'elle.* C'eſt à *Ptolomée.*

*t*) *L'adorable front de Rome qui rougirait.* ] Eſt-ce ainſi que doit s'exprimer la noble douleur d'une femme profondément afligée? cela n'eſt-il pas un peu trop recherché?

Si l'atentat du Nil afranchiſſait le Tibre.
*u)* Comme autre qu'un romain n'a pû l'aſſujettir,
Autre auſſi qu'un romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici ſans être ſa victime.
* *Au lieu d'un châtiment ta mort ſerait un crime;*
*Et ſans que tes pareils en conçuſſent d'effroi,*
*L'exemple que tu dois, périrait avec toi.*
Venge la de l'Egypte à ſon apui fatale,
Et je la vengerai, ſi je puis, de Pharſale.
Va, ne perds point le tems, il preſſe. Adieu, tu peux
*x)* Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

* *In ſcelus it Pharium Romani pœna tyranni,*
*Exemplumque perit.*

*u) Comme autre qu'un romain. — Autre auſſi qu'un romain.* ] Cette antithèſe, ce raiſonement, ces expreſſions ne ſont-elles pas encor moins naturelles ?

*x) Te vanter qu'une fois j'ai pour toi fait des vœux.* ] Ces derniers vers que prononce *Cornélie* frapent d'admiration ; & quand ce couplet eſt bien récité, il eſt toujours ſuivi d'aplaudiſſemens. Quelques perſonnes ont prétendu, que ces mots, *tu peux te vanter*, ne conviennent pas, qu'ils contiennent une eſpéce d'ironie, que c'eſt afecter ſur *Céſar* une ſupériorité qu'une femme ne peut avoir. On a remarqué que cette tirade, & toutes celles dans leſquelles la hauteur eſt pouſſée au-delà des bornes,

## SCENE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CÉSAR.

SOn courage m'étonne autant que leur audace.
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLÉOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire; allez, ſeigneur, allez
Venger ſur ces méchans tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous, c'eſt ma mort qu'ils reſpirent,

faiſaient toujours moins d'effet à la cour qu'à la ville. C'eſt peut-être qu'à la cour on avait plus de connaiſſance, & plus d'uſage de la manière dont les perſonnes du premier rang s'expriment; & que dans le parterre on aime les bravades, on ſe plait à voir la puiſſance abaiſſée par la grandeur d'ame. On croit que la veuve de *Pompée* devait parler comme *Brutus* & *Caton*; & les grands ſentimens de *Cornélie* font oublier combien les menaces d'une femme ſont peu de choſe aux yeux de *Céſar*. Et peut-être même ces menaces ſont-elles un peu déplacées envers un homme qui venge *Pompée*, & à qui *Cornélie* ne doit que des remercimens.

C'eſt contre mon pouvoir que les traîtres conſpirent;
Leur rage pour l'abatre, ataque mon ſoutien,
y) Et par vôtre trépas cherche un paſſage au mien.
Mais parmi ces tranſports d'une juſte colère,
Je ne puis oublier que leur chef eſt mon frère.
Le ſaurez-vous, ſeigneur, & pourai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en ſouvenir ?

CÉSAR.

Oui, je me ſouviendrai que ce cœur magnanime
z) Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.
Adieu, ne craignez rien; Achillas & Photin
Ne ſont pas gens à vaincre un ſi puiſſant deſtin:
Pour les mettre en déroute, eux, & tous leurs complices,

y) *Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.*] *Cléopatre* ſonge ici plus à elle qu'au péril de *Céſar*. On ne cherche point *un paſſage au trépas, par un autre trépas*. Cette ſcène eſt ſans intérêt; il ne s'agit guères que d'*Achillas* & de *Photin*; il eſt triſte que l'acte finiſſe ſi froidement.

z) *Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.*] Ce vers eſt trop obſcur. *Céſar* veut dire que *Ptolomee* eſt heureux d'être frère de *Cléopatre*, & qu'il ſera épargné; mais *pardonner un crime au bonheur d'un ſang*, n'eſt pas intelligible.

Je n'ai qu'à déployer l'apareil des ſuplices,
Et pour ſoldats choiſis envoyer des boureaux,
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(*Céſar rentre avec les romains.*)

CLÉOPATRE.

Ne quitez pas Céſar, allez, cher Achorée,
Repouſſer avec lui ma mort qu'on a jurée;
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le ſouvenir de ce qu'il m'a promis.
Ayez l'œil ſur le roi dans la chaleur des armes;
Et conſervez ſon ſang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, aſſurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zéle & mes ſoins le peuvent ſecourir.

*Fin du quatriéme acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE. a)

CORNELIE *tenant une petite urne en ſa main*, PHILIPPE.

CORNELIE.

MEs yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge
*b*) Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge ?

*a*) Par quel art une ſcène inutile eſt-elle ſi belle ? *Cornélie* a déja dit ſur la mort de *Pompée* tout ce qu'elle devait dire. Que les cendres de *Pompée* ſoient enfermées dans une urne, ou non, c'eſt une choſe abſolument indiférente à la conſtruction de la piéce ; cette urne ne fait ni le nœud, ni le dénouement. Retranchez cette ſcène, la tragédie (ſi c'en eſt une) marche tout de même : mais *Cornélie* dit de ſi belles choſes, *Philippe* fait parler *Céſar* d'une manière ſi noble, le nom ſeul de *Pompée* fait une telle impreſſion, que cette ſcène même ſoutient le cinquiéme acte qui eſt aſſez languiſſant. Ce qui dans les régles ſévères de la tragédie eſt un véritable défaut, devient ici une beauté frapante par les détails, par les beaux vers.

*b*) *Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge ?* ] Il eſt

Te revois-je, Philippe, & cet époux ſi cher
A-t-il reçû de toi les honeurs du bucher ?
Cette urne que je tiens, contient-elle ſa cendre ?
*c*) O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſtes du grand Pompée, écoutez ſa moitié.
N'atendez point de moi de regrets, ni de larmes;
Un grand cœur à ſes maux aplique d'autres charmes.
Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.
Moi, je jure des dieux la puiſſance ſuprême,

triſte dans nôtre poëſie, que *ſonge* faſſe toujours atendre la rime de *menſonge*. Un *menſonge* formé ſur des vœux n'eſt pas intelligible, n'eſt pas français.

*c*) *O vous, à ma douleur objet terrible & tendre.*] *Tendre à ma douleur*, ne peut ſe dire; & cependant ce vers eſt beau; c'eſt qu'il eſt plein de ſentiment, c'eſt qu'il eſt compoſé comme les bons vers doivent l'être, d'un aſſemblage harmonieux de conſonnes & de voyelles. Ce morceau qui eſt un peu de déclamation, ſerait déplacé dans le premier moment où *Cornélie* aprend la mort de ſon époux : mais après les premiers tranſports de la douleur, on peut donner plus de liberté à ſes ſentimens. Peut-être ne devrait-elle pas dire, *ma divinité ſeule &c.* car eſt-ce à une femme vertueuſe à blaſphémer les dieux?

Et pour dire encor plus, je jure par vous-même;
Car vous pouvez bien plus ſur ce cœur afligé
Que le reſpect des dieux qui l'ont mal protégé :
Je jure donc par vous, ô pitoyable reſte,
Ma divinité ſeule après ce coup funeſte,
Par vous qui ſeul ici pouvez me ſoulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de vous venger.
Ptolomée à Céſar, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un ſacrifice;

*Garnier*, du tems de *Henri III.* fit paraître *Cornélie* tenant en main l'urne de *Pompée*. Elle dit,

O douce & chère cendre ! ô cendre déplorable !
Qu'avecque vous ne ſuis-je, ô femme miſérable !

C'eſt la même idée ; mais elle eſt groſſiérement rendue dans *Garnier*, & admirablement dans *Corneille*. L'expreſſion fait la poëſie.

*d*) *Que le prêtre & le dieu ne lui ſoient immolés.* ] Peut-être, *le prêtre & le dieu*, ſont peu convenables à la vraie douleur. Elle a dit que la cendre de *Pompée* eſt ſon ſeul *dieu*, & puis elle dit que *Céſar* eſt le *dieu*, & *Ptolomée* le *prêtre*. Tout cela eſt-il bien conſéquent ? Peut-être encor ce ſentiment ſerait plus digne de *Cornélie*, ſi elle ignorait avec quelle grandeur d'ame *Céſar* a promis de venger la mort de *Pompée*. N'eſt-on pas un peu fâché que *Cornélie* ne parle que de faire tuer *Céſar ?* ce ſont des nuances délicates que les connaiſſeurs aperçoivent ſans

Et je n'entrerai point dans tes murs déſolés,
*d*) Que le prêtre & le dieu ne lui ſoient immolés.
Faites m'en ſouvenir, & ſoutenez ma haine,
*e*) O cendres, mon eſpoir auſſi-bien que ma peine;
Et pour m'aider un jour à perdre ſon vainqueur,
Verſez dans tous les cœurs ce que reſſent mon cœur.
Toi qui l'as honoré ſur cette infame rive
*f*) D'une flame pieuſe autant comme chetive,
Di-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir

en aprouver moins la force & la fierté du pinceau de l'auteur.

*e*) *O cendres, mon eſpoir auſſi-bien que ma peine.* ] C'eſt la répétition de ce vers, *Objet terrible & tendre.* Mais *auſſi-bien que ma peine* afaiblit encor cette répétition; & *des cendres qui verſent ce qu'un cœur reſſent*, ne ſont pas une image naturelle.

*f*) *D'une flame pieuſe autant comme chétive* ] n'eſt ni français, ni noble. On ne dit point, *autant comme*, mais, *autant que.* Ce mot de *chétive* a été heureuſement employé au ſecond acte; *Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre.* Le même terme peut faire un bon & un mauvais effet, ſelon la place où il eſt. Une urne chétive qui contient la cendre du grand *Pompée*, préſente à l'eſprit un contraſte atendriſſant: mais une flamme n'eſt point chétive. Ces deux vers que *Philippe* met dans la bouche de *Céſar*,

De rendre à ce héros ce funèbre devoir ?

PHILIPPE.

Tout couvert de ſon ſang, & plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,
Madame, je portai mes pas & mes ſanglots
Du côté que le vent pouſſait encor les flots.
Je cours longtems en vain, mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un ſable aſſez proche,
Où la vague en couroux ſemblait prendre plaiſir
A feindre de le rendre & puis s'en reſſaiſir.
Je m'y jette, & l'embraſſe, & le pouſſe au rivage;
Et ramaſſant ſous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dreſſe un bucher à la hâte & ſans art,
Tel que je pus ſur l'heure, & qu'il plut au hazard.
A peine brûlait-il, que le ciel plus propice
M'envoye un compagnon en ce pieux ofice.
Cordus, un vieux romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux ;
* *Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête eſt coupée,*

* *Una nota eſt Magno capitis jactura revulſi.*

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,

ſont d'un ſublime ſi touchant, qu'on a dit avec raiſon

*A cette triſte marque il reconnait Pompée.*
Sduoain la larme à l'œil, *O toi qui que tu ſois,*
*A qui le ciel permet de ſi dignes emplois,*
*Ton ſort eſt bien*, dit-il, *autre que tu ne penſes;*
*Tu crains des châtimens, atens des récompenſes.*
*Céſar eſt en Egypte & venge hautement*
*Celui pour qui ton zèle a tant de ſentiment.*
*Tu peux même à ſa veuve en raporter la cendre,*
*Dans ces murs que tu vois bâtis par Alexandre:*
*Son vainqueur l'a reçûe avec tout le reſpect*
*Qu'un Dieu pourait ici trouver à ſon aſpect.*
*Achève, je reviens.* Il part & m'abandonne,
Et raporte auſſi-tôt ce vaſe qu'il me donne,
Où ſa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces reſtes d'un héros par le feu conſommé.

CORNELIE.

O que ſa pieté mérite de louanges!

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des deſordres étranges.
Tout un grand peuple armé fuyait devers le port,
Où le roi, diſait-on, s'était fait le plus fort:
Les romains pourſuivaient, & Céſar dans la place

que *Corneille*, dans ſes bonnes piéces faiſait quelquefois parler les romains mieux qu'ils ne parlaient eux-mêmes.

Ruiſſelante du ſang de cette populace,
Montrait de ſa juſtice un exemple aſſez beau,
Faiſant paſſer Photin par les mains d'un boureau.
Auſſi-tôt qu'il me voit, il daigne me connaître;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître,
*Reſtes d'un demi-dieu dont à peine je puis*
*Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,*
*De vos traîtres*, dit-il, *voyez punir les crimes,*
*Atendant des autels, recevez ces victimes;*
*Bien d'autres vont les ſuivre, & toi, cours au palais*
*Porter à ſa moitié ce don que je lui fais;*
*Porte à ſes déplaiſirs cette faible alégeance,*
*Et lui dis que je cours achever ſa vengeance.*
Ce grand homme à ces mots me quite en ſoupirant,
Et baiſe avec reſpect ce vaſe qu'il me rend.

CORNELIE.

g) O ſoupirs! ô reſpect! ô qu'il eſt doux de plaindre

g) *O ſoupirs! ô reſpect! &c.* ] Ces beaux vers font un très-grand effet, parce que la maxime eſt courte, & qu'elle eſt en ſentiment. Peut-être *Cornélie* eſt toujours trop occupée de rabaiſſer le mérite de *Céſar*. Elle doit ſavoir que *Céſar* a parlé de punir le meurtre de *Pompée* en arrivant en Egypte, & avant que *Ptolomée* conſpirât contre lui; mais que ne pardonne-t-on point à la veuve de *Pompée* gémiſſante!

Le ſort d'un ennemi quand il n'eſt plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Quand on s'y voit forcé par ſon propre danger ;
Et quand cet intérêt qu'on prend pour ſa mémoire
Fait notre ſureté comme il croit notre gloire !
Céſar eſt généreux, j'en veux être d'acord,
Mais le roi le veut perdre, & ſon rival eſt mort.
Sa vertu laiſſe lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie :
*h*) Pour grand qu'en ſoit le prix, *i*) ſon péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre, en afaiblit l'éclat :
L'amour même s'y mêle, & le force à combatre.
Quand il venge Pompée, il défend Cléopatre.
Tant d'intérêts ſont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par ſoi-même un grand cœur juge un
autre,

Les curieux ne ſeront pas fâchés de ſavoir que *Garnier* avait donné les mêmes ſentimens à *Cornélie*. *Philippe* lui dit,

Céſar plora ſa mort.

*Cornélie* répond :

Il plora mort celui
Qu'il n'eût voulu ſoufrir être vif comme lui.

*h*) *Pour grand* ] ne ſe dit plus.

*i*) *Son péril en rabat* ] eſt trop familier.

Je n'aimais mieux juger ſa vertu *k*) par la nôtre,
Et croire que nous ſeuls armons ce combatant,
Parce qu'au *l*) point qu'il eſt, j'en voudrais faire autant.

---

## *SCENE II.* m)

### CLÉOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop *n*) juſte à la douleur dont vous êtes ateinte;
Je viens pour rendre homage aux cendres d'un héros
Qu'un fidèle afranchi vient d'aracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, madame,
Que j'aurais conſervé ce maître de votre ame,
Si le ciel qui vous traite avec trop de rigueur
M'en

*k*) *Par la nôtre* ] gâte un peu ce dernier vers. On ne dit, *nous & notre*, en parlant de ſoi, que dans un édit; & ſi *Cornélie* juge *Céſar* ſi vertueux, ſi généreux, il ſemble qu'elle aurait dû ſouhaiter un peu moins ſa mort. Elle ne paraît pas toûjours d'acord avec elle-même.

*l*) *Au point qu'il eſt* ] ne ſe dit plus.

*m*) Après cette ſcène de *Cornélie*, qui eſt un chef-d'œuvre

M'en eût donné la force auſſi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aſpect de ce qu'il vous renvoye
Vos douleurs laiſſaient place à quelque peu de joye,
Si la vengeance avait de quoi vous ſoulager,
Je vous dirais auſſi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin.... vous le ſavez, peut-être?

CORNELIE.

Oui, princeſſe, je ſai qu'on a puni ce traître.

CLÉOPATRE.

Un ſi promt châtiment vous doit être bien doux.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur, elle n'eſt que pour vous.

CLÉOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le ſuccès qu'ils eſpèrent.

CORNELIE.

Comme nos intérêts nos ſentimens difèrent.
Si Céſar à ſa mort joint celle d'Achillas,

d'œuvre de génie, on eſt fâché de voir celle-ci. Quand le ſujet baiſſe, l'auteur baiſſe néceſſairement; & *Cléopatre* n'eſt pas digne de parler à *Cornélie*. Ces ſcènes d'ailleurs ne ſervent ni au nœud ni au dénouement. Ce ſont des entretiens, & non pas des ſcènes.

*n*) *Juſte à la douleur* ] n'eſt pas français; il falait, *permiſe à la douleur*.

Vous êtes ſatisfaite, *o*) & je ne la ſuis pas.
Aux manes de Pompée il faut une autre ofrande ;
La victime eſt trop baſſe, & l'injure eſt trop grande;
Et ce n'eſt pas un ſang que pour la réparer
Son ombre & ma douleur daignent conſidérer.
*p*) L'ardeur de le venger dans mon ame alumée,
*q*) En atendant Céſar demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il eſt de vivre & de régner,
Je ſais bien que Céſar ſe force à l'épargner ;
Mais quoi que ſon amour ait oſé vous promettre,
Le ciel plus juſte enfin n'oſera le permettre ;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
*r*) Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, ſi le ciel me l'envoye,
Oublîra ſes douleurs pour s'ouvrir à la joye ;
Mais ſi ce grand ſouhait demande trop pour moi,

*o*) *Et je ne la ſuis pas.* ] On ſait aujourd'hui qu'il faut, *je ne le ſuis pas ;* ce *le* eſt neutre. Etes-vous ſatisfaites ? nous *le* ſommes, & non pas, nous *les* ſommes.

*p*) *L'ardeur de le venger* ] ne ſe raporte à rien ; elle veut dire *Pompée :* mais ce régime eſt trop éloigné.

*q*) *En atendant Céſar.* ] Pourquoi tant répéter qu'elle veut la tête de *Céſar* le vengeur de ſon mari ? que dirait-elle de plus s'il en était l'aſſaſſin ? *Pompée* lui-même eût-il demandé la tête de *Céſar ?* eſt-ce ainſi qu'on doit traiter

Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel, perdez le roi.

CLÉOPATRE.

Le ciel ſur nos ſouhaits *s*) ne règle pas les choſes.

CORNELIE.

Le ciel règle ſouvent *s*) les effets ſur les cauſes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPATRE.

Comme de la juſtice, il a de la bonté.

CORNÉLIE.

Oui, mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que ſa juſtice agit, & non pas ſa clémence.

CLÉOPATRE.

Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en veuve, & vous parlez en ſœur.
Chacune a *t*) ſon ſujet d'aigreur ou de tendreſſe,

le plus généreux des vainqueurs ? Ce ſentiment eût été lâche dans *Pompée*. Pourquoi ſerait-il beau dans *Cornélie ?*

*r*) *Par la main l'un de l'autre.* ] Encor des ſouhaits pour la mort de *Céſar !* qu'un ſentiment contraire ſerait plus noble !

*s*) *Ne règle pas les choſes*, ] trop proſaïque. *Les effets ſur les cauſes*, trop didactique ; & tous ces diſcours ſont de plus très-inutiles.

*t*) *Son ſujet d'aigreur* ] eſt trop du ſtile de la comédie.

Qui dans le ſort du roi juſtement l'intéreſſe.
Aprenons par le ſang qu'on aura répandu,
A quels ſouhaits le ciel aura mieux répondu.
Voici votre Achorée.

---

## SCENE III.

### CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

HÉlas! ſur ſon viſage
Rien ne s'ofre à mes yeux que de mauvais préſage.
Ne nous déguiſez rien, parlez ſans me flater;
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regreter?

ACHORÉE.

Auſſi-tôt que Céſar *u*) eût ſû la perfidie....

*u*) *Eût ſû la perfidie.* ] Il faut, *a ſû la perfidie.*

*x*) *Ah! ce n'éſt pas ſes ſoins que je veux qu'on me die.* ] *Die* était en uſage; mais on ne dit pas *des ſoins;* cela n'eſt pas français.

*y*) *Je ſais qu'il fit trancher.* ] Il faut, *qu'il a fait trancher*, parce que la choſe s'eſt paſſée aujourd'hui.

Si *Ptolomée* avait pû intéreſſer, ce qui était preſqu'im-

CLÉOPATRE.

*x*) Ah ! ce n'eſt pas ſes ſoins que je veux qu'on me die ;
*y*) Je ſais qu'il fit trancher & clore ce conduit
Par où ce grand ſecours devait être introduit ;
Qu'il manda tous les ſiens pour s'aſſurer la place
Où Photin a reçû le prix de ſon audace ;
Que d'un ſi promt ſuplice Achillas étonné
S'eſt aiſément ſaiſi du port abandonné ;
Que le roi l'a ſuivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ſes vaiſſeaux reſtait de gens de guerre ;
Que Céſar l'a rejoint ; & je ne doute pas
Qu'il n'ait ſû vaincre encor & punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, madame, on a vû ſon bonheur ordinaire...

CLÉOPATRE.

Dites-moi ſeulement s'il a ſauvé mon frère,
S'il m'a tenu promeſſe.

poſſible, le récit de ſa mort pourait émouvoir ; mais ce récit eſt auſſi froid que ſon rôle. La piéce d'ailleurs eſt finie, quand *Ptolomée* eſt mort ; tout le reſte n'eſt qu'une *ſuperſtructure* inutile à l'édifice.

Toute la petite diſpute entre *Cornélie* & *Cléopatre*, eſt très-froide, par cette raiſon-là même que *Ptolomée* n'intéreſſe point du tout.

ACHORÉE.

Oui, de tout ſon pouvoir.

CLÉOPATRE.

C'eſt là l'unique point que je voulais ſavoir.
Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

CORNÉLIE.

Ils n'ont que diféré la peine méritée.

CLÉOPATRE.

Vous la vouliez ſur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

Du moins Céſar l'eût fait, s'il l'avait conſenti.

CLÉOPATRE.

Que diſiez-vous n'aguère, & que viens-je d'entendre?
Acordez ces diſcours que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Ni vos vœux, ni nos ſoins n'ont pû le ſecourir;
Malgré Céſar & nous il a voulu périr:
Mais il eſt mort, madame, avec toutes les marques
Dont éclatent les morts des plus dignes monarques.
Sa vertu rapellée a ſoutenu ſon rang,
Et ſa perte aux romains a bien coûté du ſang.
Il combatait Antoine avec tant de courage,

*Du moins Céſar l'eût fait, s'il l'avait conſenti.*] Ce verbe alors gouvernait l'acuſatif, comme le datif. On

Qu'il emportait déja ſur lui quelque avantage;
Mais l'abord de Céſar a changé le deſtin;
Auſſi-tôt Achillas ſuit le ſort de Photin;
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main en défendant ſon maître;
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi,
Ces mots au lieu d'eſpoir lui donnent de l'éfroi;
Son eſprit alarmé les croit un artifice
Pour réſerver ſa tête aux hontes d'un ſuplice.
Il pouſſe dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le déſeſpoir;
Et ſon cœur indigné, que cette erreur abuſe,
Cherche partout la mort que chacun lui refuſe.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ſes meilleurs ſoldats morts,
Il voit quelques fuyards ſauter dans une barque,
Il s'y jette, & les ſiens qui ſuivent leur monarque,
D'un tel nombre à la foule acablent ce vaiſſeau,
Que la mer l'engloutit avec tout ſon fardeau.
C'eſt ainſi que ſa mort lui rend toute ſa gloire,
A vous toute l'Egypte, à Céſar la victoire.

conſent aujourd'hui à une choſe, on ne la conſent pas, *Corneille* mit depuis,

*Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux conſenti,*

Il vous proclame reine, & quoique ſes romains
Au ſang que vous pleurez n'aient point trempé leurs mains,
Il montre toutefois un déplaiſir extrême,
Il ſoupire, il gémit: mais le voici lui-même,
Qui poura mieux que moi vous dire la douleur
Que lui donne du roi l'invincible malheur.

---

## SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

CÉſar, tiens moi parole, *a*) & me rends mes galères.

*a*) *Et me rends mes galères.*] Il eſt évident que *Cornélie* qui redemande ſes galères, eſt abſolument inutile. La piéce eſt finie, & ces galères ne ſont point le ſujet de la tragédie.

*b*) *Leur roi n'a pu jouïr de ton cœur adouci.*] Il veut dire, *n'a pu profiter de la clémence de Céſar*; mais *jouïr du cœur de Céſar* eſt une expreſſion impropre.

*c*) *Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici.*] N'eſt-ce pas dommage que cette expreſſion ait entiérement vieil-

Achillas & Photin ont reçû leurs ſalaires.
*b*) Leur roi n'a pû jouïr de ton cœur adouci;
*c*) Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici.
Je n'y puis plus rien voir qu'un funeſte rivage,
Qui de leur atentat m'ofre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire & *d*) le bruit éclatant
Qu'aux changemens du roi pouſſe un peuple inconſtant;
Et de tous les objets celui qui plus m'aflige,
J'y vois toûjours en toi l'ennemi qui m'oblige.
Laiſſe moi m'afranchir de cette indignité,
Et ſoufre que ma haine agiſſe en liberté.
A cet empreſſement j'ajoute une requête:
*e*) Vois l'urne de Pompée, il y manque ſa tête;
Ne me la retiens plus, c'eſt l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

li? On dirait aujourd'hui, *autant qu'il peut l'être*; mais, *ce qu'il peut l'être* n'eſt-il pas plus énergique?

*d*) ..... *Le bruit éclatant*
*Qu'aux changemens du roi pouſſe un peuple inconſtant* ] n'eſt pas français, & ne forme point de ſens.

*e*) *Vois l'urne de Pompée, il y manque ſa tête.* ] La tête pour rejoindre à l'urne, eſt un acceſſoire qui ne pouvant être refuſé, ne mérite peut-être pas d'être demandé; c'eſt une circonſtance étrangère, & les complimens

CÉSAR.

Il eſt juſte, & Céſar eſt tout prêt de vous rendre
Ce reſte où vous avez tant de droit de prétendre:
Mais il eſt juſte auſſi qu'après tant de ſanglots,
A ſes manes errans nous rendions le repos,
Qu'un bucher alumé par ma main & la vôtre
Le venge pleinement *f*) de la honte de l'autre,
Que ſon ombre s'apaiſe en voyant notre ennui,
Et qu'une urne plus digne & de vous & de lui,
Après la flamme éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ſes cendres réunies.
De cette même main dont il fut combatu
Il verra des autels dreſſés à ſa vertu:
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,

de *Céſar* paraiſſent ſuperflus quand l'action eſt entiérement finie.

*f*) *De la honte de l'autre.*] On ne voit pas à quoi ſe raporte cette *autre*. Il veut dire aparemment *l'autre bucher*.

*g*) *D'honneurs que légitimes*, ] eſt trop dur & trop négligé.

*h*) *Faites un peu de force à votre impatience*,] n'eſt pas français. Il faut, ou, *moderez votre impatience*, ou, *mettez un frein à votre impatience*, ou quelqu'autre tour.

) *Et quoiqu'elle la tienne auſſi chère que moi,*
*Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.*]

Et ne recevra point *g*) d'honneurs que légitimes.
Pour ces pieux devoirs je ne veux que demain ;
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain.
*h*) Faites un peu de force à votre impatience ;
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portez à notre Rome un ſi digne tréſor,
Portez....

CORNÉLIE.

Non pas, Céſar, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite, & que tes funerailles
A cette cendre aimée en ouvre les murailles ;
*i*) Et quoiqu'elle la tienne auſſi chère que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique, & c'eſt là que j'eſpère

Ces vers déparent la beauté & l'harmonie des autres, c'eſt à quoi il faut toujours prendre garde. Voyez que ces deux *elle* font un mauvais effet, parceque l'une ſe raporte à Rome, & l'autre à la cendre de *Pompée*, ſans que la conſtruction indique ces raports néceſſaires. Voyez combien ce vers eſt rude, *Et quoiqu'elle la tienne auſſi chère que.*

Tout vers qui n'eſt pas auſſi harmonieux qu'exact & correct, doit être banni de la poëſie ; voilà pourquoi il eſt ſi prodigieuſement dificile d'en faire de bons dans toutes les langues, & ſurtout dans la nôtre.

Que les fils de Pompée, & Caton, & mon père;
Secondés des efforts d'un roi plus généreux,
Ainſi que la juſtice auront le ſort pour eux.
C'eſt là que tu verras ſur la terre & ſur l'onde
Le débris de Pharſale armer un autre monde;
Et c'eſt là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux *k*) que de ma haine ils reçoivent des régles,
Qu'ils ſuivent au combat des urnes au lieu d'aigles;
Et que ce triſte objet porte à leur ſouvenir
Les ſoins de le venger, & ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir ſuprême;
L'honneur que tu lui rens rejaillit ſur toi-même;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéïs au vainqueur;
*l*) Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.

*k*) *Que de ma haine ils reçoivent des règles.* ] Cela eſt trop impropre & trop vicieux. Qu'eſt-ce qu'une *haine qui donne des règles à des aigles ?* Que ce vers affaiblit le précédent qui eſt admirable! De plus, faut-il que *Cornélie* parle toujours à *Céſar* de ſa haine pour lui ? il ſerait bien plus beau, à mon gré, de lui dire, qu'elle ſera toujours ſon ennemie ſans pouvoir haïr un ſi grand homme.

*l*) *Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.* ] Cela ſerait bon ſi *Céſar* avait tâché de l'engager à ſuivre ſon parti; mais il n'y a jamais penſé; il n'a pas dit à *Cornélie*

La perte que j'ai faite eſt trop irréparable ;
La ſource de ma haine eſt trop inépuiſable ;
A l'égal de mes jours je la ferai durer ;
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
*m*) Je t'avoûrai pourtant comme vraiment romaine,
Que pour toi mon eſtime eſt égale à ma haine;
Que l'une & l'autre eſt juſte & montre le pouvoir,
*n*) L'une de la vertu, l'autre de mon devoir :
Que l'une eſt généreuſe, & l'autre intéreſſée,
Et que dans mon eſprit l'une & l'autre eſt forcée:
Et comme ta vertu qu'en vain on veut trahir,
Me force de priſer ce que je dois haïr,
Juge ainſi de la haïne où mon devoir me lie,
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au ſortir de ces lieux,
Soulever contre toi les hommes & les dieux ;

un ſeul mot qui pût lui donner cette préſomption.

*m*) *Je t'avoûrai pourtant comme vraiment romaine.*] Elle a déja dit pluſieurs fois qu'elle eſt romaine, & cette affectation diminue beaucoup de la vraie grandeur.

*n*) *L'une de la vertu, l'autre de mon devoir, l'une généreuſe, l'autre intéreſſée, l'une & l'autre forcée.*] Toutes ces antithèſes, & cette petite diſſertation, dégradent la nobleſſe de ce rôle, & les répétitions continuelles affaibliſſent le ſentiment.

Ces dieux qui t'ont flaté, ces dieux qui m'ont
trompée,
Ces dieux qui dans Pharſale ont mal ſervi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pû voir égorger,
Ils connaîtront leur faute, & le voudront venger.
Mon zèle à leur refus aidé de ſa mémoire
Te ſaura bien ſans eux arracher la victoire;
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu,
Cléopatre fera ce que je n'aurai pû.
Je ſais quelle eſt ta flamme & quelles ſont ſes forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouſer
Rome n'a point de loix que tu n'oſes briſer:
Mais ſache auſſi qu'alors la jeuneſſe romaine
Se croira tout permis ſur l'époux d'une reine;
Et que de cet himen tes amis indignés
Vengeront ſur ton ſang leurs avis dédaignés.
*o*) J'empêche ta ruine, empêchant tes careſſes.
Adieu, j'atens demain l'effet de tes promeſſes.

*o*) *J'empêche ta ruine, empêchant tes careſſes.* ] Ce vers pêche à la fois contre l'harmonie, contre la langue, contre les convenances, & contre la vérité. Il ne convient point à *Cornélie* de parler des careſſes que *Céſar* peut faire à *Cléopatre;* elle n'empêche point ſes careſſes, elle ne les peut empêcher; elle pourait ſeulement dire à *Céſar*,

## SCENE DERNIERE.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

PLutôt qu'à ces périls je vous puiſſe expoſer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut cauſer;
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre;
Le mien ſera trop grand, & je n'en veux point d'autre,
Indigne que je ſuis d'un Céſar pour époux,
Que de vivre en votre ame étant morte pour vous.

CÉSAR.

Reine, ces vains projets ſont le ſeul avantage
Qu'un grand cœur impuiſſant a du ciel en partage:
Comme il a peu de force, *p*) il a beaucoup de ſoins;

que l'amour d'une égyptienne peut lui être fatal, mais il ſerait encor plus décent de ne lui en point parler.

*p*) *Il a beaucoup de ſoins.* ] Ce n'eſt pas là le mot propre. *Céſar* veut dire que *Cornélie* ne menace beaucoup que parce qu'elle a peu de pouvoir; mais le mot de *ſoins* ne remplit point du tout cette idée.

Et s'il pouvait plus faire, il ſouhaiterait moins.
Les dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en ſeront pas moins pures,
Pourvû que vôtre amour gagne ſur vos douleurs,
Qu'en faveur de Céſar vous tariſſiez vos pleurs,
Et que vôtre bonté ſenſible à ma prière,
Pour un fidéle amant oublie un mauvais frère.
On aura pû vous dire avec quel déplaiſir
*q*) J'ai vû le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avaient pû ſurprendre.
Il s'eſt de mes bontés juſqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Céſar, qu'avec tant de puiſſance,
*r*) Tant de ſoins pour vous rendre entière obéiſſance,
Il n'ait pû toutefois en ces événemens
Obéir au premier de vos commandemens!

Prenez

*q*) *J'ai vû le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir.* ] On ne choiſit point un déſeſpoir; au contraire, le déſeſpoir ôte la liberté du choix, ou ſi l'on veut, le déſeſpoir force à choiſir mal.

*r*) *Tant de ſoins pour vous rendre entière obéiſſance.* ] Ces termes ſignifient la ſujétion d'un vaſſal. *Céſar* veut dire qu'il a fait ce qu'il a pû pour obéir à la volonté de *Cléopatre*

Prenez vous en au ciel, dont *s*) les ordres ſublimes
Malgré tous nos efforts ſavent punir les crimes;
Sa rigueur envers lui vous ouvre un ſort plus doux,
Puiſque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.

CLÉOPATRE.

Je ſais que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut acuſer que les dieux, & lui-même;
Mais comme il eſt, ſeigneur, de la fatalité,
*t*) Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité,
Ne vous ofenſez pas ſi cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes;
Et ſi voyant ſa mort duë à ſa trahiſon,
Je donne à la nature ainſi qu'à la raiſon.
Je n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſi-tôt à mon cœur mon ſang ne le reproche.

*patre.* Ce n'eſt pas là rendre obéiſſance. Cette expreſſion ne lui convient pas; *tant de ſoins pour* ne ſe dit pas.

*s*) *Les ordres ſublimes* ] ne ſe dit plus; on ſe ſert des épithètes, *ſuprêmes*, *ſouverains*, *inévitables*, *immuables*. *Sublime* eſt affecté aux grandes idées, aux grands ſentimens.

*t*) *Que l'aigreur.* ] Le mot propre ſerait *amertume*.

J'en reſſens dans mon ame un murmure ſecret,
Et n'oſe remonter au trône ſans regret.

ACHORÉE.

Un grand peuple, ſeigneur, *u*) dont cette cour eſt pleine,
Par des cris redoublés demande à voir ſa reine;
Et tout impatient déja ſe plaint aux cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien ſi précieux.

CÉSAR.

Ne lui refuſons plus le bonheur qu'il déſire,
Princeſſe, allons par-là commencer vôtre empire.
Faſſe le juſte ciel propice à mes déſirs,

*u*) *Dont cette cour eſt pleine.* ] Il importe peu que le peuple ſoit ou non dans la cour, pour voir *Cléopatre*. La piéce s'apelle *Pompée :* les aſſaſſins ſont punis. Tous les complimens de *Céſar* & de *Cléopatre* ſont peut-être plus inutiles que le dernier diſcours de *Cornélie*, dans lequel du moins il y a toujours de la grandeur. Cette dernière ſcène eſt la plus froide de toutes; & dans une tragédie, elle doit être, s'il ſe peut, la plus touchante. Mais *Pompée* n'eſt point une véritable tragédie, c'eſt une tentative que fit *Corneille*, pour mettre ſur la ſcène des morceaux excellens, qui ne faiſaient point un tout; c'eſt un ouvrage d'un genre unique, qu'il ne faudrait pas imiter, & que ſon génie, animé par la grandeur romaine,

Que ces longs cris de joye étoufent vos ſoupirs,
Et puiſſent ne laiſſer dedans vôtre penſée
Que *x*) l'image des traits dont mon ame eſt bleſſée!
Cependant, qu'à l'envi ma ſuite & vôtre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une & l'autre ocupée,
Couronne Cléopatre, & m'apaiſe Pompée,
Elève à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des reſpects immortels.

*Fin du cinquiéme & dernier acte.*

---

pouvait ſeul faire réuſſir. Telle eſt la force de ce génie, que cette piéce l'emporte encor ſur mille piéces réguliéres, que leur froideur a fait oublier. Trente beaux vers de *Cornélie* valent beaucoup mieux qu'une piéce médiocre.

*x*) *L'image des traits dont mon ame eſt bleſſée.* ] Voilà de ces métaphores qui ne paraiſſent pas naturelles. Comment peut-on avoir dans ſa penſée l'image d'un trait qui a bleſſé une ame? Ces figures forcées expriment toujours mal le ſentiment. *Céſar* veut dire, Puiſſiez-vous ne vous ocuper que de mon amour! Il pouvait y ajouter encor, *de ſa gloire.* Ces ſentimens doivent être toujours exprimés noblement, mais jamais d'une manière recherchée.

# EXAMEN

## DE POMPÉE.

A Bien conſidérer cette piéce, je ne crois pas qu'il y en ait ſur le théatre, où l'hiſtoire ſoit plus conſervée, & plus falſifiée tout enſemble. Elle eſt ſi connuë, que je n'ai oſé en changer les événemens; mais il s'y en trouvera peu qui ſoient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui ſemble s'y ofrir d'elle-même; puiſque dans la vérité hiſtorique elle était dans le même vaiſſeau que ſon mari, lorſqu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit deſcendre dans la barque où il fut aſſaſſiné à ſes yeux par Septime, & qu'elle fut pourſuivie ſur mer par les ordres de Ptolomée. C'eſt ce qui m'a donné ocaſion de feindre qu'on l'ateignit, & qu'elle fut ramenée devant Céſar, bien que l'hiſtoire n'en parle point. La diverſité des lieux où les choſes ſe ſont paſſées, & la longueur du tems qu'elles ont conſumé dans la vérité hiſtorique, m'ont réduit à cette falſification, pour les ramener dans l'unitéde jour & de lieu. Pompée fut maſſacré devant les murs de

Peluſium, qu'on apelle aujourd'hui Damiette, & Céſar prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une ni l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtât l'imagination de l'auditeur, & ne lui fît remarquer malgré lui la fauſſeté de ce qui s'eſt paſſé ailleurs. Le lieu particulier eſt comme dans Polyeucte, un grand veſtibule commun à tous les apartemens du palais royal; & cette unité n'a rien que de vrai-ſemblable, pourvû qu'on ſe détache de la vérité hiſtorique. Le premier, le troiſiéme, & le quatriéme acte y ont leur juſteſſe manifeſte; il y peut avoir quelque dificulté pour le ſecond & le cinquiéme, dont Cléopatre ouvre l'un, & Cornelie l'autre. Elles ſembleraient toutes deux avoir plus de raiſon de parler dans leur apartement; mais l'impatience de la curioſité féminine les en peut faire ſortir; l'une pour aprendre plutôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce veſtibule; & l'autre pour en ſavoir du combat de Céſar & des romains contre Ptolomée & les égyptiens, pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopatre avant qu'à elle, & pour obtenir de lui d'autant plutôt la permiſſion de partir. En quoi on

peut remarquer que comme elle ſait qu'il eſt amoureux de cette reine, & qu'elle peut douter qu'au retour de ſon combat, les trouvant enſemble, il ne lui faſſe le premier compliment, le ſoin qu'elle a de conſerver la dignité romaine lui fait prendre la parole la première, & obliger par-là Céſar à lui répondre avant qu'il puiſſe dire rien à l'autre.

Pour le tems, il m'a falu réduire en ſoulévement tumultuaire une guerre qui n'a pû durer guère moins d'un an, puiſque Plutarque raporte qu'incontinent après que Céſar fut parti d'Alexandrie, Cléopatre acoucha de Céſarion. Quand Pompée ſe préſenta pour entrer en Egypte, cette princeſſe & le roi ſon frère avaient chacun leur armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre, & n'avaient garde ainſi de loger dans le même palais. Céſar dans ſes commentaires ne parle point de ſes amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut préſentée quand il arriva. C'eſt Plutarque & Lucain qui nous aprennent l'un & l'autre, mais ils ne lui font préſenter cette tête que par un des miniſtres du roi, nommé Théodore, & non pas par le roi même, comme je l'ai fait.

Il y a quelque choſe d'extraordinaire dans le titre de ce poëme, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point : mais il ne laiſſe pas d'en être en quelque ſorte le principal acteur, puiſque ſa mort eſt la cauſe unique de tout ce qui s'y paſſe. J'ai juſtifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raiſon, que les événemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la tragédie n'aurait pas été complette, ſi je ne l'euſſe pouſſée juſqu'au terme où je la fais finir. C'eſt à ce deſſein que dès le premier acte je fais connaître la venue de Céſar, à qui la cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes graces du victorieux, & ainſi il m'a fallu néceſſairement faire voir quelle réception il ferait à leur lâche & cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolomée, afin qu'il pût agir, & que portant le titre de roi, il tâchât d'en ſoutenir le caractère. Bien que les hiſtoriens & le poëte Lucain l'apellent communément *rex puer*, *le roi enfant*, il ne l'était pas à un tel point, qu'il ne fût en état d'épouſer ſa ſœur Cléopatre, comme l'avait ordonné ſon père. Hirtius dit qu'il était *puer jam adulta ætate*, & Lucain apelle Cléopatre inceſtueuſe, dans ce vers qu'il adreſſe à ce roi par apoſtrophe :

*Inceſtæ ſceptris ceſſure Sororis :*

ſoit qu'elle eût déja contracté ce mariage inceſtueux, ſoit à cauſe qu'après la guerre d'Alexandrie & la mort de Ptolomée, Céſar la fît épouſer à ſon jeune frère, qu'il rétablit dans le trône; d'où l'on peut tirer une conſéquence infaillible, que ſi le plus jeune des deux frères était en âge de ſe marier quand Céſar partit d'Egypte, l'aîné en était capable quand il y arriva, puiſqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopatre garde une reſſemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illuſtre. Je ne la fais amoureuſe que par ambition, & en ſorte qu'elle ſemble n'avoir point d'amour, qu'entant qu'il peut ſervir à ſa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laiſſée la faſſe paſſer pour une femme laſcive & abandonnée à ſes plaiſirs, & que Lucain, peut-être en haine de

* *Pour le ſtile, il eſt plus élevé en ce poëme qu'en aucun des miens, &c.* ] Il eſt important de faire ici quelques réflexions ſur le ſtile de la tragédie. On a acuſé *Corneille* de ſe méprendre un peu à cette pompe des vers, & à cette prédilection qu'il témoigne pour le ſtile de *Lucain*; il faut que cette pompe n'aille jamais juſqu'à l'enflure, & à l'exagération; on n'eſtime point dans *Lucain*, *Bella per*

Céſar, la nomme en quelque endroit *meretrix regina*, & faſſe dire ailleurs à l'eunuque Photin, qui gouvernait ſous le nom de ſon frère Ptolomée:

*Quem non è nobis credit Cleopatra nocentem,*
*A quo caſta fuit ?*

je trouve qu'à bien examiner l'hiſtoire, elle n'avait que de l'ambition ſans amour; & que par politique elle ſe ſervait des avantages de ſa beauté, pour afermir ſa fortune. Cela paraît viſible, en ce que les hiſtoriens ne marquent point qu'elle ſe ſoit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, Céſar & Antoine; & qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguſte dans la même paſſion qu'ils avaient euë pour elle, & fit voir par-là qu'elle ne s'était atachée qu'à la haute puiſſance d'Antoine, & non pas à ſa perſonne.

* Pour le ſtile, il eſt plus élevé en ce poëme

*ematicos plus quam civilia campos.* On eſtime, *Nil actum reputans ſi quid ſupereſſet agendum.*

De même, les connaiſſeurs ont toujours condamné dans *Pompée*, *Les fleuves rendus rapides par le débordement des parricides*, & tout ce qui eſt dans ce goût. Mais ils ont admiré,

*O ciel que de vertus vous me faites haïr!*

qu'en aucun des miens, & ce ſont ſans contredit les vers les plus pompeux que j'aye faits. La gloire n'en eſt pas toute à moi. J'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon ſujet; & comme je n'ai point fait de ſcrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pû faire chez lui, j'ai tâché pour le reſte à entrer ſi bien dans ſa

. . . . . .

*Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis*
*Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.*

Voilà le véritable ſtile de la tragédie; il doit être toujours d'une ſimplicité noble, qui convient aux perſonnes du premier rang; jamais rien d'empoulé, ni de bas; jamais d'afectation ni d'obſcurité. La pureté du langage doit être rigoureuſement obſervée; tous les vers doivent être harmonieux, ſans que cette harmonie dérobe rien à la force des ſentimens. Il ne faut pas que les vers marchent toujours de deux en deux, mais que tantôt une penſée ſoit exprimée en un vers, tantôt en deux ou trois, quelquefois dans un ſeul hémiſtiche; on peut étendre une image dans une phraſe de cinq ou ſix vers, enſuite en renfermer une autre dans un ou deux. Il faut ſouvent finir un ſens par une rime, & commencer un autre ſens par la rime correſpondante.

Ce ſont toutes ces règles, très-difficiles à obſerver, qui donnent aux vers la grace, l'énergie, l'harmonie, dont

manière de former ſes penſées & de s'expliquer, que ce qu'il m'a falu y joindre du mien ſentît ſon génie, & ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui euſſe fait. J'ai parlé en l'examen de Polyeucte, de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopatre à Charmion au ſecond acte. Il ne me reſte qu'un mot touchant les

la proſe ne peut jamais aprocher. C'eſt ce qui fait qu'on retient par cœur, même malgré ſoi, les beaux vers. Il y en a beaucoup de cette eſpèce dans les belles tragédies de *Corneille*. Le lecteur judicieux fait aiſément la comparaiſon de ces vers harmonieux, naturels, & énergiques, avec ceux qui ont les défauts contraires; & c'eſt par cette comparaiſon que le goût des jeunes gens poura ſe former aiſément. Ce goût juſte eſt bien plus rare qu'on ne penſe; peu de perſonnes ſavent bien leur langue; peu diſtinguent au théatre l'enflure de la dignité; peu démêlent les convenances. On a aplaudi pendant pluſieurs années à des penſées fauſſes & révoltantes. On batait des mains lorſque *Baron* prononçait ce vers,

Il eſt comme à la vie un terme à la vertu.

On s'eſt récrié quelquefois d'admiration à des maximes non moins fauſſes. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'un peuple qui a pour modèle de ſtile les piéces de *Racine*, ait pû aplaudir long-tems des ouvrages où la langue & la raiſon ſont également bleſſées d'un bout à l'autre.

narrations d'Achorée, qui ont toujours paſſé pour fort belles; en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais ſeulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait, & les perſonnes qui les écoutent, ont l'eſprit aſſez tranquile pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troiſiéme acte, qui eſt à mon gré la plus magnifique, a été acuſée de n'être pas reçuë par une perſonne digne de la recevoir: mais bien-que Charmion qui l'écoute ne ſoit qu'une domeſtique de Cléopatre, qu'on peut toutefois prendre pour ſa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'atendre la viſite de Céſar dans ſa chambre, ſans aller au-devant de lui. D'ailleurs Cléopatre eût rompu tout le reſte de ce troiſiéme acte, ſi elle s'y fût montrée; & il m'a falu la cacher par adreſſe de théatre, & trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, & qui ne laiſſât point paraître le ſecret de l'art qui m'obligeait à l'empêcher de ſe produire.

H. Gravelot inven. N. le Mire Sculp.

Avec mon piſtolet le cordon ſ'embaraſſe.
Fait marcher le déclin, le feu prend, le coup part.

# LE MENTEUR,

## *COMÉDIE.*

1642.

# PRÉFACE

## DE L'ÉDITEUR.

IL faut avouer que nous devons à l'Eſpagne la première tragédie touchante, & la première comédie de caractère qui ayent illuſtré la France. Ne rougiſſons point d'être venus tard dans tous les genres. C'eſt beaucoup que dans un tems où l'on ne connaiſſait que des avantures romaneſques & des turlupinades, *Corneille* mit la morale ſur le théatre. Ce n'eſt qu'une traduction ; mais c'eſt probablement à cette traduction que nous devons *Molière*. Il eſt impoſſible en effet que l'inimitable *Molière* ait vû cette piéce ſans voir tout d'un coup la prodigieuſe ſupériorité que ce genre a ſur tous les autres & ſans s'y livrer entiérement. Il y a autant de diſtance de *Mélite* au *Menteur*, que de toutes

les comédies de ce tems là à *Mélite*: ainſi *Corneille* a réformé la ſcène tragique & la ſcène comique par d'heureuſes imitations. Nous nous conformons à l'édition que *Corneille* donna en 1644. édition devenue extrêmement rare, dans laquelle on trouve le *Cid* avec les imitations de *Guilain de Caſtro*, *Pompée* avec les imitations de *Lucain*, & le *Menteur* avec des vers aſſez curieux qui ne ſont dans aucune autre édition. *Corneille* ne mit point au bas des pages du *Menteur* les traits qu'il prit dans *Lopes* ou dans *Roxas*: on ne ſait qui de ces deux poëtes eſpagnols eſt l'auteur de cette comédie.

---

*EPITRE.*

# EPITRE.

MONSIEUR,

*Je vous préſente une piéce de théatre d'un ſtile ſi éloigné de ma dernière, qu'on aura de la peine à croire qu'elles ſoient parties toutes deux de la même main, dans le méme hyver. Auſſi les raiſons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien diférentes. J'ai fait Pompée pour ſatisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de Polyeucte ſi puiſſans que ceux de Cinna, & leur montrer que j'en ſaurais bien retrouver la pompe, quand le ſujet le pourait ſoufrir; j'ai fait le Menteur pour contenter les ſouhaits de beaucoup d'autres, qui ſuivant l'humeur des français aiment le changement, & après tant de poémes graves, dont nos meilleures plumes ont enrichi la ſcène, m'ont demandé quelque choſe de plus enjoué qui ne ſervit qu'à les divertir. Dans le premier j'ai voulu faire un eſſai de ce que pouvait la majeſté du raiſonement & la force des vers dénués de l'agrément du ſujet : dans celui-ci j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du ſujet dénué de la force des vers. Et*

*d'ailleurs étant obligé au genre comique de ma premièro réputation, je ne pouvais l'abandonner tout-à-fait ſans quelque eſpèce d'ingratitude. Il eſt vrai que comme alors que je me hazardai à le quiter, je n'oſai me fier à mes ſeules forces, & que pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'apui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à ſa Médée; ainſi quand je me ſuis réſolu de repaſſer du héroïque au naïf, je n'ai oſé deſcendre de ſi haut, ſans m'aſſurer d'un guide, & me ſuis laiſſé conduire au fameux* Lope de Vega, *de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot ce n'eſt ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour ſous le tître de* La ſoſpechoſa verdad, *& me fiant ſur nôtre Horace, qui donne liberté de tout oſer aux poëtes ainſi qu'aux peintres, j'ai crû que nonobſtant la guerre des deux couronnes, il m'était permis de trafiquer en Eſpagne. Si cette ſorte de commerce était un crime, il y a longtems que je ſerais coupable, je ne dis pas ſeulement pour le Cid, où je me ſuis aidé de D. Guillen de Caſtro, mais auſſi pour Médée dont je viens de parler, & pour Pompée même, où penſant me fortifier du ſecours de deux latins, j'ai pris celui de deux eſpagnols, Sénèque & Lucain*

*étant tous deux de Cordouë. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis, aprouveront du moins que je pille chez eux; & ſoit qu'on faſſe paſſer ceci pour un larcin, ou pour un emprunt, je m'en ſuis trouvé ſi bien, que je n'ai pas envie que ce ſoit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en ſerez d'avis, & ne m'en eſtimerez pas moins. Je ſuis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,
CORNEILLE.

# AU LECTEUR.

BIEN que cette comédie, & celle qui la ſuit, ſoient toutes deux de l'invention de Lope de Vega, je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné le Cid & Pompée, dont en l'un vous avez vû les vers eſpagnols, & en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillen de Caſtro & de Lucain. Ce n'eſt pas que je n'aye ici emprunté beaucoup de choſes de cet admirable original; mais comme j'ai entiérement dépayſé les ſujets pour les habiller à la françaiſe, vous trouveriez ſi peu de raport entre l'eſpagnol & le français, qu'au lieu de ſatisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne où il ſe vante d'avoir été, l'eſpagnol le lui fait dire du Pérou & des Indes, dont il fait le nouveau revenu; & ainſi de la plûpart des autres incidens, qui bien qu'ils ſoient imités de l'original, n'ont preſque point de reſſemblance avec lui pour les penſées, ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avoüer que les ſujets ſont entiérement de lui, com-

me vous les trouverez dans la vingt & deuxiéme partie de ſes comédies. Pour le reſte, j'en ai pris tout ce qui s'eſt pû acommoder à nôtre uſage; & s'il m'eſt permis de dire mon ſentiment touchant une choſe où j'ai ſi peu de part, je vous avoüerai en même tems que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui ſoit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle eſt toute ſpirituelle depuis le commencement juſqu'à la fin, & les incidens ſi juſtes & ſi gracieux, qu'il faut être à mon avis de bien mauvaiſe humeur pour n'en aprouver pas la conduite, & n'en aimer pas la repréſentation.

Je me défierais peut-être de l'eſtime extraordinaire que j'ai pour ce poëme, ſi je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce ſiécle, & qui non ſeulement eſt le protecteur des ſavantes muſes dans la Hollande, mais fait voir encor par ſon propre exemple, que les graces de la poëſie ne ſont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique, & les plus nobles fonctions d'un homme d'état. Je parle de Mr. de Zuylichem, ſecretaire des commandemens de Mgr. le prince d'Orange. C'eſt lui que Mrs.

Heinſius & Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuſe querelle, puiſqu'ils lui ont adreſſé l'un & l'autre leurs doctes diſſertations, & qui n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes, l'un français & l'autre latin, qu'il a mis au devant de l'impreſſion qu'en ont faite les Elzevirs à Leyden. Je vous les donne ici d'autant plus volontiers, que n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, ſon témoignage ne peut être ſuſpect, & qu'on n'aura pas lieu de m'accuſer de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puiſque toute la gloire qu'il m'y donne, doit être atribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connaiſſait pas pour le premier auteur de cette merveille de théatre.

*In Præſtantiſſimi Poëtæ Gallici*

# CORNELII

## COMŒDIAM, *quæ inſcribitur* MENDAX.

GRAVI cothurno torvus, orcheſtrâ truci
Dudum cruentus, Galliæ juſtus ſtupor,
Audivit & vatum decus Cornelius.
Laudem poëtæ num mereret comici
Pari nitore & elegantiâ, fuit
Qui diſputaret, & negarunt inſcij;
Et mos gerendus inſciis ſemel fuit.
Et, ecce, geſſit, mentiendi gratiâ
Facetiiſque, quas Terentius, pater
Amœnitatum, quas Menander, quas merum
Nectar deorum Plautus & mortalium,
Si ſæculo reddantur, agnoſcant ſuas,
Et quas negare non graventur non ſuas.
Tandem poëta eſt: fraude, fuco, fabulâ,
Mendace ſcenâ vindicavit ſe ſibi.
Cui Stagitæ venit in mentem, putas,
Quis quâ præivit ſupputator algebrâ,
Quis cogitavit illud Euclides prior,
Probare rem veriſſimam mendacio?

*Conſtanter.* 1645.

A MONSIEUR

# CORNEILLE,

Sur ſa Comédie,

## LE MENTEUR.

*EH bien, ce beau Menteur, cette piéce fameuſe,*
*Qui étonne le Rhin, & fait rougir la Meuſe,*
*Et le Tage & le Pô, & le Tibre romain,*
*De n'avoir rien produit d'égal à cette main,*
*A ce Plaute rené, à ce nouveau Térence,*
*La trouve-t-on ſi loin ou de l'indiférence*
*Ou du juſte mépris des ſavans d'aujourd'hui ?*
*Je tiens tout au rebours, qu'elle a beſoin d'apui,*
*De grace, de pitié, de faveur afétée,*
*D'extrême charité, de louange empruntée.*
*Elle eſt plate, elle eſt fade, elle manque de ſel,*
*De pointe & de vigueur; & n'y a carouzel*
*Où la rage & le vin n'enfante des Corneilles*
*Capables de fournir de plus fortes merveilles.*
*Qu'ai-je dit ? ha ! Corneille, aime mon repentir;*
*Ton excellent Menteur m'a porté à mentir.*
*Il m'a rendu le faux ſi doux & ſi aimable,*

*Que, ſans m'en aviſer, j'ai vû le véritable*
*Ruiné de crédit, & ai crû conſtamment*
*N'y avoir plus d'honneur qu'à mentir vaillamment.*
*Après tout, le moyen de s'en pouvoir dédire ?*
*A moins que d'en mentir, je n'en pouvais rien dire.*
*La plus haute penſée au bas de ſa valeur*
*Devenait injuſtice & injure à l'auteur.*
*Qu'importe donc qu'on mente, ou que d'un faible éloge*
*A toi & ton Menteur fauſſement on déroge ?*
*Qu'importe que les dieux ſe trouvent irrités*
*De menſonges, ou bien de fauſſes vérités ?*

Conſtanter.

## *ACTEURS.*

GERONTE, père de Dorante.

ARGANTE, gentilhomme de Poitiers, ami de Géronte.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante, & amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante & d'Alcippe.

CLARICE, maîtreſſe d'Alcippe.

LUCRECE, amie de Clarice.

ISABELLE, ſuivante de Clarice.

SABINE, femme de chambre de Lucrèce.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

*La ſcène eſt à Paris.*

# LE MENTEUR, COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A La fin j'ai quité la robe pour l'épée.
L'atente où j'ai vécu n'a point été trompée.
Mon père a conſenti que je ſuive mon choix,
Et je fais banqueroute à ce fatras de loix.
Mais puiſque nous voici dedans les tuileries,
Le pays du beau monde & des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier?
Ma mine a-t-elle rien qui ſente l'écolier?
Qui revient comme moi des royaumes du code,
Raporte rarement un viſage à la mode.

CLITON.

Cette régle, monſieur, n'eſt pas faite pour vous.

Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce viſage & ce port n'ont point l'air de l'école ;
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous ſemble encor maintenant de Paris ?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, & cette loi bien rude,
Qui m'en avait banni ſous prétexte d'étude.
Toi qui ſais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur que de n'en point ſortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'eſt là le plus beau ſoin qui vienne aux belles ames,
Diſent les beaux eſprits ; mais ſans faire le fin,
Vous avez l'apetit ouvert de bon matin.
D'hier au ſoir ſeulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déja d'être inutile :

*a*) *De paſſer pour un homme à donner tablature.*

*J'ai la taille d'un maître, &c.*] Quoique *Corneille* ait épuré le théatre dans ſes premières comédies, & qu'il ait imité, ou plutôt deviné le ton de la bonne compagnie de ſon tems ; il eſt pourtant encor ici loin de la bienſéance & du bon goût : mais au moins il n'y a pas de mot deshonête, comme *Scarron* s'en permit dans de miſérables farces des *Jodelets*, qui à la honte de la nation, & même de la

Votre humeur ſans emploi ne peut paſſer un jour,
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour.
Je ſuis auprès de vous en fort bonne poſture,
*a*) De paſſer pour un homme à donner tablature.
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je ſuis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point; je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connaiſſance où l'on ſe plaiſe à rire,
Qu'on puiſſe viſiter par divertiſſement,
Où l'on puiſſe en douceur couler quelque moment.
Pour me connaître mal tu prens mon ſens à gauche.

CLITON.

J'entens, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous,
*b*) Que le ſon d'un écu rend traitables à tous.

cour, eurent tant de ſuccès avant les chefs-d'œuvres de *Molière*.

*b*) *Que le ſon d'un écu rend traitables à tous.* ] *Le ſon d'un écu* & l'idée de ce vers ſont des choſes honteuſes qu'on devrait retrancher pour l'honneur de la ſcène françaiſe. Ce vers même eſt imité de la ſatire de *Régnier* intitulée *Macette*. Les bienſéances étaient impunément violées dans ce tems-là; & *Corneille* qui s'élevait au-deſſus de ſes contemporains, ſe laiſſait entraîner à leurs uſages.

Auſſi que vous cherchiez *c*) de ces ſages coquettes
Qui bornent au babil leurs faveurs plus ſecrettes,
*d*) Sans qu'il vous ſoit permis de jouer que des yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de paſſer ſon tems, chacun le perd chez elles,
*e*) Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles :
Mais ce ſerait pour vous un bonheur ſans égal,
Que ces femmes de bien qui ſe gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait ſervice,
N'eſt pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant de leçons :
Ou je me connais mal à voir votre viſage,
Ou vous n'en êtes pas à vôtre aprentiſſage :
Vos loix ne réglaient pas ſi bien tous vos deſſeins,

*c*) *De ces ſages coquettes où peuvent tous venans.* ] Cela n'eſt pas français. On dit bien, *la maiſon où j'ai été*, mais non, *la coquette où j'ai été.*

*d*) *Et qui ne ſont l'amour que de babil & d'yeux.* ] Ce vers n'eſt pas français. *Faire l'amour d'yeux & de babil* ne peut ſe dire.

*e*) *Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.* ] *Chandelle*, cette expreſſion ſerait aujourd'hui indigne

Que vous euſſiez toûjours un porte-feuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiſer, Cliton, je te confeſſe
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeuneſſe.
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris, après tout, eſt bien loin de Poitiers ;
Le climat diférent veut une autre métode :
Ce qu'on admire ailleurs, eſt ici hors de mode.
J'en voyais là beaucoup paſſer pour gens d'eſprit,
*f*) Et faire encor état de Chimène & du Cid,
Eſtimer de tous deux la vertu ſans ſeconde,
Qui paſſeraient ici pour gens de l'autre monde,
Et ſe feraient ſifler, ſi dans un entretien
Ils étaient ſi groſſiers que d'en dire du bien.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;
Et là, faute de mieux, *g*) un ſot paſſe à la montre.

de la haute comédie.

*f*) *Et faire encor état de Chimène & du Cid.* ] On voit que *Corneille* avait encor ſur le cœur en 1646. le déchaînement des auteurs contre le *Cid.* Il corrigea depuis ces deux vers ainſi :

*La diverſe façon de parler & d'agir*
*Donne aux nouveaux venus ſouvent de quoi rougir.*

*g*) *Un ſot paſſe à la montre.* ] Ce mot ſignifie *revuë.*

Mais il faut à Paris bien d'autres qualités;
On ne s'éblouït point de ces fauſſes clartés;
Et tant d'honêtes gens que l'on y voit enſemble,
Font qu'on eſt mal reçû, ſi l'on ne leur reſſemble.

CLITON.

Connaiſſez mieux Paris, puiſque vous en parlez.
Paris eſt un grand lieu plein de marchands mêlés;
L'effet n'y répond pas toûjours à l'aparence;
On s'y laiſſe duper autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'eſprits plus polis & meilleurs,
Il y croît des badauts autant & plus qu'ailleurs.
Dans la confuſion que ce grand monde aporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute ſorte;
Et dans toute la France il eſt fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut auſſi-bien que le choix.
Comme on s'y connait mal, *h*) chacun s'y fait de miſe,
Et *i*) vaut comunément autant comme il ſe priſe;
De bien pires que vous s'y font aſſez valoir.

Mais

*h*) *Chacun s'y fait de miſe.* ] Peut-être cette expreſſion pouvait paſſer autrefois.

*i*) *Vaut autant comme* ] n'eſt pas français: on l'a déja obſervé ailleurs.

*k*) *Tel donne à pleines mains qui n'oblige perſonne.* ] *Molière*

Mais pour venir au point que vous voulez ſavoir,
Etes-vous libéral ?

DORANTE.

Je ne ſuis point avare.

CLITON.

C'eſt un ſecret d'amour & bien grand, & bien rare;
Mais il faut de l'adreſſe à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
*k*) Tel donne à pleines mains qui n'oblige perſonne;
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu ſon préſent déguiſé,
L'autre oublie un bijou qu'on aurait refuſé.
Un lourdaut libéral auprès d'une maîtreſſe
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largeſſe;
Et d'un tel contretems il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il tâche à plaire, il ofenſe en effet.

DORANTE.

Laiſſons là ces lourdauts contre qui tu déclames,
Et me dis ſeulement ſi tu connais ces dames.

*lière* n'a point de tirade plus parfaite. *Térence* n'a rien écrit de plus pur que ce morceau. Il n'eſt point au-deſſus d'un valet, & cependant c'eſt une des meilleures leçons pour ſe bien conduire dans le monde. Il me ſemble que *Corneille* a donné des modèles de tous les genres.

CLITON.

Non, cette marchandiſe eſt de trop bon aloi;
Ce n'eſt point là gibier à des gens comme moi.
Il eſt aiſé pourtant d'en ſçavoir des nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penſes-tu qu'il t'en die ?

CLITON.

Aſſez pour en mourir;
Puiſque c'eſt un cocher, il aime à diſcourir.

---

l) *Ay.. Ce malheur me rend un favorable ofice.* ] Si cette *Clarice* n'avait pas fait un faux pas, il n'y aurait donc pas de piéce ? Ce défaut eſt de l'auteur eſpagnol. L'eſprit eſt plus content quand l'intrigue eſt déja nouée dans l'expoſition. On prend bien plus de part à des paſſions déja régnantes, à des intérêts déja établis. Un amour qui commence tout d'un coup dans la piéce, & dont l'origine eſt ſi faible, ne fait aucune impreſſion, parce que cet amour n'eſt pas aſſez vraiſemblable. On tolère la naiſſance ſoudaine de cette paſſion dans quelque

## SCENE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE.

CLARICE *faiſant un faux pas, & comme ſe laiſſant choir.*

*l*) AY.

DORANTE *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable ofice,
*m*) Puiſqu'il me donne lieu de ce petit ſervice;
Et c'eſt pour moi, madame, un bonheur ſouverain
Que cette ocaſion de vous donner la main.

CLARICE.

L'ocaſion ici fort peu vous favoriſe,
Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le priſe.

jeune homme ardent & impétueux qui s'enflamme au premier objet; encor y faut-il beaucoup de nuances.

On croirait preſque que ce *Dorante* qui aime tant à mentir, exerce ce talent dans ſa déclaration d'amour, & que cet amour eſt un de ſes menſonges; cependant il eſt de bonne foi.

*m*) *Puiſqu'il me donne lieu de ce petit ſervice.* ] *Lieu d'un ſervice*, n'eſt pas français. On donne lieu de rendre ſervice.

DORANTE.

Il eſt vrai, je le dois tout entier au hazard,
Mes ſoins, ni vos déſirs n'y prennent point de part;
Et ſa douceur mêlée avec cette amertume,
Ne me rend pas le ſort plus doux que de coutume,
Puis qu'enfin ce bonheur que j'ai ſi fort priſé
A mon peu de mérite eût été refuſé.

CLARICE.

S'il a perdu ſi tôt ce qui pouvait vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un ſentiment contraire;
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A poſſéder un bien ſans l'avoir mérité.
J'eſtime plus un don qu'une reconnaiſſance.
Qui nous donne fait plus que qui nous récompenſe;
Et *n*) le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous eſt dû.
La faveur qu'on mérite eſt toûjours achetée;
L'heur en croît d'autant plus, moins elle eſt méritée;
Et le bien où ſans peine elle fait parvenir,
Par le mérite à peine aurait pû s'obtenir.

DORANTE.

Auſſi ne croyez pas que jamais je prétende

*n*) *Le plus grand bonheur au mérite rendu.* ] Cela n'eſt pas français. On rend juſtice au mérite, on ne lui rend

Obtenir par mérite une faveur ſi grande;
J'en ſais mieux le haut prix, & mon cœur amoureux,
Moins il s'en connaît digne, & plus s'en tient heureux.
On me l'a pû toûjours dénier ſans injure;
Et ſi la recevant ce cœur même en murmure,
Il ſe plaint du malheur de ſes félicités,
Que le hazard lui donne, & non vos volontés.
Un amant a fort peu de quoi ſe ſatisfaire
Des faveurs qu'on lui fait ſans deſſein de les faire;
Comme l'intention ſeule en forme le prix,
Aſſez ſouvent ſans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flame
D'une main qu'on me donne en me refuſant l'ame.
Je la tiens, je la touche, & je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flame, monſieur, eſt pour moi fort nouvelle,
Puiſque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainſi s'embraſe en un moment,
Le mien ne brûle pas du moins ſi promtement:
Mais peut-être à préſent que j'en ſuis avertie,
Le tems donnera place à plus de ſympatie.

pas bonheur. Cette ſcène languit par une conteſtation trop longue.

Confeſſez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux que j'avais ignorés.

---

## SCENE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'Eſt l'effet du malheur qui partout m'acompagne.
Depuis que j'ai quité les guerres d'Allemagne,
C'eſt à dire, du moins depuis un an entier,
Je ſuis & jour & nuit dedans votre quartier,
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades,
Vous n'avez que de moi reçû des ſérénades;
Et je n'ai pû trouver que cette ocaſion
A vous entretenir de mon afection.

CLARICE.

Quoi vous avez donc vû l'Allemagne & la guerre ?

DORANTE.

Je m'y ſuis fait longtems craindre comme un tonerre.

CLITON.

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant tout ce tems
Il ne s'eſt fait combats, ni ſiéges importans,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire;
Et la gazette même a ſouvent divulgués....

CLITON *le tirant par la baſque.*

Savez-vous bien, monſieur, que vous extravaguez?

DORANTE.

Tai toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou....

DORANTE.

Tai toi, miſerable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable;
Vous en revintes hier.

DORANTE *à Cliton.*

Maraut, te tairas-tu?

*à Clarice.*

Avec aſſez d'honneur j'ai ſouvent combatu,
Et mon nom a fait bruit peut-être avec juſtice.

CLARICE.

Qui vous a fait quiter un ſi noble exercice?

DORANTE.

Revenu l'autre hyver pour faire ici ma cour,
Je vous vis, & je fus retenu par l'amour.
Ataqué par vos yeux, je leur rendis les armes;
Je me fis priſonier de tant d'aimables charmes;
Je leur livrai mon ame, & ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander *dans l'armée*,
De mille exploits fameux enfler ma renommée;
Et tous ces nobles ſoins qui m'avaient ſû ravir,
Cédèrent auſſi-tôt à ceux de vous ſervir.

ISABELLE *à Clarice tout bas.*

Madame, Alcippe aproche, il aura *de l'ombrage.*

CLARICE.

Nous en ſaurons, monſieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoi, me priver ſi tôt de tout mon bien!

CLARICE.

Nous n'avons pas loiſir d'un plus long entretien;
Et malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous faſſions ſeules deux tours d'alée.

DORANTE.

Cependant acordez à mes vœux innocens

La licence d'aimer des charmes ſi puiſſans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer & qui ſait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à ſoi-même.

---

## *SCENE IV.*

### DORANTE, CLITON.

DORANTE.

SUi-les, Cliton.

CLITON.

J'en ſai ce qu'on en peut ſavoir.
La langue du cocher a bien fait ſon devoir.
La plus belle des deux, dit-il, eſt ma maîtreſſe;
Elle loge à la place, & ſon nom eſt Lucrèce.

DORANTE.

Quelle place?

CLITON.

Royale, & l'autre y loge auſſi.
Il n'en ſait pas le nom, mais j'en prendrai ſouci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'aprendre.
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a ſû prendre,
C'eſt Lucrèce, ce l'eſt ſans aucun contredit;

Sa beauté m'en aſſure, & mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon ſentiment doive reſpect au vôtre,
*o*) La plus belle des deux, je crois que ce ſoit l'autre.

DORANTE.

Quoi, celle qui s'eſt tuë, & qui dans nos propos
N'a jamais eu l'eſprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

*p*) Ah, depuis qu'une femme a le don de ſe taire,
Elle a des qualités au deſſus du vulgaire :
Cette perfection eſt rare, & nous pouvons
L'apeller un miracle au ſiécle où nous vivons,
Puiſqu'à l'ordre comun le ciel fait violence

*o*) *La plus belle des deux je crois que ce ſoit l'autre.* ] *Je crois que ce ſoit* eſt une faute de grammaire du tems même de *Corneille*. Je crois étant une choſe poſitive exige l'indicatif; mais pourquoi dit-on, Je crois qu'elle *eſt* aimable, qu'elle *a* de l'eſprit ? &, Croyez-vous qu'elle *ſoit* aimable, qu'elle *ait* de l'eſprit ? C'eſt que *croyez-vous* n'eſt point poſitif. *Croyez-vous* exprime le doute de celui qui interroge. Je ſuis sûr qu'il vous ſatisfera ? Etes-vous sûr qu'il vous ſatisfaſſe.

Vous voyez par cet exemple que les règles de la grammaire ſont fondées la plûpart ſur la raiſon & ſur cette logique naturelle, avec laquelle naiſſent tous les hommes bien organiſés.

La formant compatible avecque le ſilence.
Moi, je n'ai point d'amour en l'état où je ſuis,
*q*) Et quand le cœur m'en dit, j'en prens par où je puis :
Mais naturellement femme qui ſe peut taire,
A ſur moi tel pouvoir & tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrais donner le prix de la beauté.
C'eſt elle aſſûrément qui s'apelle Lucrèce.
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous bleſſe,
Ce n'eſt point là le ſien ; celle qui n'a dit mot,
Monſieur, c'eſt la plus belle, ou je ne ſuis qu'un ſot.

DORANTE.

Je t'en crois ſans jurer avecque tes boutades.

*p*) *Ah depuis qu'une femme a le don de ſe taire.*] *Depuis* ne peut être employé pour *quand*, pour *dès-là que*, *lorſque*. Ce mot *depuis* dénote toujours un tems paſſé. Il n'y a point d'exception à cette règle. C'eſt principalement aux étrangers que j'adreſſe cette remarque. C'eſt pour eux ſurtout qu'on fait ces commentaires. *Corneille* corrigea depuis,

*Monſieur, quand une femme a le don de ſe taire.*

*q*) *Et quand le cœur m'en dit, j'en prens par où je puis.*] *J'en prens par où je puis* eſt un peu licentieux, & l'expreſſion eſt dégoutante. Ce n'eſt point ainſi que *Térence* fait parler ſes valets.

Mais voici les plus chers de mes vieux camarades.
Ils ſemblent étonnés à voir leur action.

---

## SCENE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE *à Alcippe.*

QUoi, ſur l'eau, la muſique & la collation?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Oui, la collation avecque la muſique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Hier au ſoir?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Hier au ſoir.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et belle?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Magnifique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et par qui?

ALCIPPE *à Philiſte.*

C'eſt de quoi je ſuis mal éclairci.

DORANTE *les ſaluant.*

Que mon bonheur eſt grand de vous revoir ici!

ALCIPPE.

Le mien eſt ſans pareil, puiſque je vous embraſſe.

DORANTE.

J'ai rompu vos diſcours d'aſſez mauvaiſe grace;
Vous le pardonnerez à l'aiſe de vous voir.

PHILISTE.

Avecque vos amis vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour?

ALCIPPE.

Je le préſume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,
Et ſoufrez qu'à ce mot ma curioſité
Vous demande ſa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné muſique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'on irrite la flame.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au ſoir ?

ALCIPPE.

Hier au ſoir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu ſe fait mieux voir ;
Le tems était bien pris. Cette dame, elle eſt belle ?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle paſſe pour telle.

DORANTE.

Et la muſique ?

ALCIPPE.

Aſſez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pû l'acompagner ?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort ſuperbe ?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne ſavez point celui qui l'a donnée?

ALCIPPE.

Vous en riez!

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertiſſement que je me ſuis donné.

ALCIPPE.

Vous?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déja vous avez fait maîtreſſe?

DORANTE.

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adreſſe.
Depuis un mois & plus on me voit de retour;
Mais pour certain ſujet je ſors fort peu de jour;
La nuit *incognito* je rends quelques viſites.
Ainſi.....

CLITON *à Dorante à l'oreille.*

Vous ne ſavez, monſieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tai toi, ſi jamais plus tu me viens avertir....

CLITON.

J'enrage de me taire & d'entendre mentir.

PHILISTE *à Alcippe tout bas.*

Voyez qu'heureuſement dedans cette rencontre,
Votre rival lui-même à vous-même ſe montre.

DORANTE *revenant à eux.*

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
De cinq bateaux qu'exprès j'avais fait aprêter,
Les quatre contenaient quatre chœurs de muſique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier violons, en l'autre luths & voix,
Des flutes au troiſiéme, au dernier des hautbois,
r) Qui tour à tour dans l'air pouſſaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.
Le cinquiéme était grand, tapiſſé tout exprès
De rameaux enlaſſés pour conſerver le frais,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jaſmin, de grenade & d'orange.
Je fis de ce bateau la ſalle du feſtin:

Là

r) *Qui tour à tour dans l'air pouſſaient des harmonies.*] Quoique ce ſubſtantif *harmonie* n'admette pas de plurier, non plus que *mélodie*, *muſique*, *phiſique*, & preſque tous les noms des ſciences & des arts, cependant j'oſe croire que dans cette ocaſion ces *harmonies* ne ſont point une faute, parceque ce ſont des concerts diférens. On peut dire,

Là je menai l'objet qui fait ſeul mon deſtin.
De cinq autres beautés la ſienne fut ſuivie,
Et la collation fut auſſi-tôt ſervie.
Je ne vous dirai point les diférens aprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mêts;
Vous ſaurez ſeulement qu'en ce lieu de délices
On ſervit douze plats, & qu'on fit ſix ſervices;
Cependant que les eaux, les rochers, & les airs
Répondaient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille & mille fuſées
S'élançant vers les cieux, ou droites, ou croiſées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de ſerpentaux
D'un déluge de flame ataquèrent les eaux,
Qu'on crut que pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.
Après ce paſſe-tems on danſa juſqu'au jour,
Dont le ſoleil jaloux avança le retour;
s) S'il eût pris notre avis, ou s'il eût craint ma haine,
Il eût autant tardé qu'à la couche d'Alcmène:

dire, *les mélodies* de *Lully*, de *Rameau* ſont diférentes. De plus, le *Menteur* s'égaie dans ſon récit; & *pouſſer des harmonies* eſt aſſez plaiſant pour un menteur qui eſt ſupoſé chercher à tout moment ſes phraſes.

s) *S'il eût pris notre avis, ou s'il eût craint ma haine.* ] Cela eſt guindé, faux, hors de la nature & du plus mau-

Mais n'étant pas d'humeur à ſuivre nos déſirs,
Il ſépara la troupe, & finit nos plaiſirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles;
Paris, tout grand qu'il eſt, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avais été ſurpris, & l'objet de mes vœux
Ne m'avait, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre eſt rare, & la dépenſe belle.

DORANTE.

*t*) Il s'eſt falu paſſer à cette bagatelle.
Alors que le tems preſſe, on n'a pas à choiſir.

ALCIPPE.

Adieu, nous nous verrons avec plus de loiſir.

vais goût. Auſſi *Corneille* ſubſtitua à ces deux vers ſi diférens du reſte, ces deux-ci qui ſont très-plaiſans & du meilleur ton.

*S'il eût pris notre avis, ſa lumière importune*
*N'eût pas troublé ſi tôt ma petite-fortune.*

*t*) *Il s'eſt falu paſſer à cette bagatelle.* ] *Se paſſer à, ſe paſſer de*, ſont deux choſes abſolument diférentes. *Se*

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE *à Philiſte en s'en allant.*

Je meurs de jalouſie.

PHILISTE *à Alcippe.*

Sans raiſon toutefois votre ame en eſt ſaiſie ;
Les ſignes du feſtin ne s'acordent pas bien.

ALCIPPE *à Philiſte.*

Le lieu s'acorde, & l'heure, & le reſte n'eſt rien.

---

## *SCENE VI.*

DORANTE, CLITON.

CLITON.

MOnſieur, puis-je à préſent parler ſans vous déplaire ?

DORANTE.

*u*) Je remets en ton choix de parler, ou te taire ;

*paſſer à*, ſignifie, *ſe contenter de ce qu'on a. Se paſſer de*, ſignifie, *ſoutenir le beſoin de ce qu'on n'a pas.* Il a quatre atelages, on peut ſe paſſer à moins. Vous avez cent mille écus de rente, & je m'en paſſe.

*u*) *Je remets en ton choix de parler ou te taire.* ] La grande exactitude de la proſe veut *de te taire ;* mais il faut

Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'inſolent.

CLITON.

Votre ordinaire eſt-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'apelle rêveries
Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries :
Je parle avec reſpect.

DORANTE.

Pauvre eſprit !

CLITON.

Je le perds
x) Quand je vous oy parler de guerre & de concerts.
Vous voyez ſans péril nos batailles dernières,
Et faites des feſtins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un mois vous feindre de retour ?

renoncer à faire des vers, ſi cette petite licence n'eſt pas permiſe.

x) *Quand je vous oy parler de guerre & de concerts.*] Je vous *oy* ne ſe dit plus ; pourquoi ? cette diphtongue n'eſt-elle pas ſonore ? *foi*, *loi*, *croi*, *boi*, révoltent-ils l'oeille ? Pourquoi l'infinitif *ouïr* eſt-il reſté, & le préſent

DORANTE.

J'en montre plus de flame, & j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flame ?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : *J'aporte à vos beautés*
*Un cœur nouveau venu des univerſités ;*
*Si vous avez beſoin de loix & de rubriques,*
*Je ſais le code entier avec les autentiques,*
*Le digeſte nouveau, le vieux, l'infortiat,*
*Ce qu'en a dit Jaſon, Balde, Accurſe, Alciat !*
Qu'un ſi riche diſcours nous rend conſidérables !
Qu'on amollit par-là de cœurs inexorables !
Qu'un homme à paragraphe eſt un joli galant !
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant ;
Tout le ſecret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grace,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas.

eſt-il proſcrit ? la ſintaxe eſt toujours fondée ſur la raiſon ; l'uſage & l'abolition des mots dépend quelquefois du caprice ; mais on peut dire que cet uſage tend toujours à la douceur de la prononciation : *je l'oy, j'oy*, eſt ſec & rude ; on s'en eſt défait inſenſiblement.

y) Faire ſonner Lamboy, Jean de Vert, & Galas,
Nommer quelques châteaux, de qui les noms barbares,
Plus ils bleſſent l'oreille, & plus leur ſemblent rares;
Avoir toûjours en bouche, angles, lignes, foſſés,
Vedette, contr'eſcarpe, & travaux avancés,
Sans ordre, & ſans raiſon, n'importe, on les étonne:
z) On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne;
Et tel, à la faveur d'un ſemblable débit,
Paſſe pour homme illuſtre, & ſe met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire:
Mais celle-ci bientôt peut ſavoir votre hiſtoire.

DORANTE.

J'aurai déja gagné chez elle quelque accès,
Et loin d'en redouter un malheureux ſuccès,

y) *Faire ſonner Lamboy, Jean de Vert & Galas,* ] généraux de l'empereur *Ferdinand III.*

z) *On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne.* ] *Bayes* ſignifie ici *bourdes, caſſades.* Il faut éviter ſoigneuſement au milieu des vers ces mots *bayes, hayes*, & ne les jamais faire rencontrer par des ſillabes qui les heurtent. On eſt obligé de faire *bayes* de deux ſillabes, & ce ſon eſt très-déſagréable; c'eſt ce qu'on apelle le demi *hiatus.* Nous

Si jamais un fâcheux nous nuit par ſa préſence,
*a*) Nous pourons ſous ces mots être d'intelligence.
Voilà traîter l'amour, Cliton, & comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du feſtin. Urgande & Meluſine
N'ont jamais ſur le champ mieux fourni leur cuiſine;
Vous allez au-delà de leurs enchantemens;
Vous ſeriez un grand maître à faire des romans;
Ayant ſi bien en main le feſtin & la guerre,
Vos gens en moins de rien courraient toute la terre;
Et ce ſerait pour vous des travaux fort légers,
De faire voir partout la pompe & les dangers.
Ces hautes fictions vous ſont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainſi les conteurs de nouvelles;
Et ſi tôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'aprendre a de quoi m'étonner,

avons des règles certaines d'harmonie dans la poëſie. Pour peu qu'on s'en écarte, les vers rebutent, & c'eſt en partie pourquoi nous avons tant de mauvais poëtes.

*a*) *Nous pourons ſous ces mots être d'intelligence.* ] On n'entend pas bien ce que l'auteur veut dire. Comment *Dorante* ſera-t-il d'intelligence avec ſa maîtreſſe ſous les mots de contreſcarpe & de foſſé ?

Je le ſers auſſi-tôt d'un conte imaginaire,
Qui l'étonne lui-même, & le force à ſe taire.
Si tu pouvais ſavoir quel plaiſir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps....

CLITON.

Je le juge aſſez grand, mais enfin ces pratiques
*b*) Vous peuvent engager en de fâcheux intriques.

DORANTE.

Nous les démêlerons, mais tous ces vains diſcours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours.
Tâchons de le rejoindre, & ſache qu'à me ſuivre
Je t'aprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

*Fin du premier acte.*

*b*) *Vous peuvent engager en de fâcheux intriques.*] Ce mot n'eſt plus d'uſage. *Thomas Corneille* dans l'édition qu'il fit des œuvres de ſon frère, ſubſtitue :

Nous couvriront de honte en devenant publiques.

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

GERONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

JE ſais qu'il vaut beaucoup étant ſorti de vous;
Mais, monſieur, ſans le voir accepter un époux,
*a*) Par quelque haut récit qu'on en ſoit conviée,
C'eſt grande avidité de ſe voir mariée :

*a*) *Par quelque haut récit qu'on en ſoit conviée.* ] Cette expreſſion *conviée* priſe en ce ſens n'eſt plus d'uſage; mais j'oſe croire que ſi on voulait l'employer à propos, elle reprendrait ſes premiers droits.

Remarquez ici que la ſcène change. Le premier acte s'eſt paſſé dans les tuileries, à préſent nous ſommes dans la maiſon de *Clarice* à la place royale. On aurait pû aiſément ſupoſer, que la maiſon eſt voiſine du jardin des tuileries, & que le ſpectateur voit l'une & l'autre. Nous avons déjà dit que l'unité de lieu ne conſiſte pas à reſter toujours dans le même endroit, & que la ſcène peut ſe paſſer dans pluſieurs lieux repréſentés ſur le théatre avec vraiſemblance. Rien n'empêche qu'on ne voye aiſément un jardin, un veſtibule, une chambre.

Auſſi d'en recevoir viſite & compliment,
Et lui donner entrée en qualité d'amant,
S'il faut qu'à vos projets la ſuite ne réponde,
Je m'engagerais trop dans le caquet du monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'expoſer au blâme, & manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raiſon, belle & ſage *Clarice!*
*b*) Ce que vous ſouhaitiez eſt la même juſtice,
Et d'ailleurs c'eſt à nous à ſubir votre loi.
Je reviens dans une heure, & Dorante avec moi;
*c*) Je le tiendrai longtems deſſous votre fenêtre,

*b*) *Ce que vous ſouhaitiez eſt la même juſtice.* ] *La même juſtice* ne ſignifie pas *la juſtice même.* Voyez ce qui eſt dit ſur cette règle dans les notes ſur la tragédie de *Cinna.*

*c*) *Je le tiendrai longtems deſſous votre fenêtre.* ] Cette manière de préſenter un amant à ſa maîtreſſe qu'il doit épouſer, paraît un peu ſingulière dans nos mœurs; mais la piéce eſt eſpagnole; & de plus, ce n'eſt point ici une entrevuë, le père ne veut que prévenir *Clarice* par la bonne mine de ſon fils.

*d*) *Son air .. donner.* ] Il faut rimer à l'oreille, puiſque c'eſt pour elle que la rime fut inventée, & qu'elle n'eſt que le retour des mêmes ſons, ou du moins des ſons à peu près ſemblables. On prononçait *donner* en faiſant

Afin qu'avec loiſir vous le puiſſiez connaître,
Examiner ſa taille, & ſa mine, & *d*) ſon air,
Et voir quel eſt l'époux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il ſent peu l'école;
Et ſi l'on pouvait croire un père à ſa parole,
Quelque écolier qu'il ſoit, je dirais qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour ſont mieux taillés que lui.
Mais vous en jugerez après la voix publique.
*e*) Je cherche à l'arrêter parce qu'il m'eſt unique,
Et je brûle ſurtout de le voir ſous vos loix.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un ſi glorieux choix.]

ſonner la finale *r*, comme s'il y avait eu *donnair*.

*e*) *Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'eſt unique.*] On ne dit pas, *il m'eſt unique*, comme *il m'eſt cher*, *il m'eſt agréable*, parce qu'*unique* n'eſt pas un adjectif, une qualité ſuſceptible de régime. Il eſt agréable pour moi, agréable à mes yeux. *Unique* eſt abſolu. Mais pourquoi dit-on, Cela m'eſt agréable ? & ne peut-on pas dire, Cela m'eſt aimable ? Cela eſt plaiſant à mon goût, & non pas, Cela m'eſt plaiſant ? c'eſt qu'*agréable* vient d'*agréer* : Cela m'agrée, au datif. *Plaiſant* vient de *plaire* : Cela me plaît, auſſi au datif : comme s'il y avait *plaît à moi*. Il n'en eſt pas ainſi d'*aimer* : J'aime cette piéce, & non cette piéce aime à moi. Ainſi on ne peut dire *m'eſt aimable*.

Je l'atendrai, monſieur, avec impatience;
Et je l'aime déja ſur cette confiance.

## SCENE II.

CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

AInſi vous le verrez, & ſans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainſi qu'en pourai-je juger?
J'en verrai le déhors, la mine, l'aparence;
Mais du reſte, Iſabelle, où prendre l'aſſurance?
Le dedans paraît mal en ces miroirs flateurs;
Les viſages ſouvent ſont de doux impoſteurs.
Que de défauts d'eſprits ſe couvrent de leurs graces!
Et que de beaux ſemblans cachent des ames baſſes!
Quoiqu'en ce choix les yeux aient la première part,
Qui leur défère tout, met beaucoup au hazard;
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire;
Mais ſans leur obéïr il les doit ſatisfaire,
En croire leur refus, & non pas leur aveu,

*f*) *Et le mort au vivant.* ] Cette allégorie ne paraît-elle pas un peu forte dans une ſcène de comédie, & ſurtout dans la bouche d'une fille? Mais toute cette tirade

Et ſur d'autres conſeils laiſſer naître ſon feu.
Cette chaîne qui dure autant que notre vie,
Et qui nous doit donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, atache aſſez ſouvent
Le contraire au contraire, *f*) & le mort au vivant;
Et pour moi, puiſqu'il faut qu'elle me donne un maître,
Avant que l'accepter je voudrais le connaître,
Mais connaître dans l'ame.

ISABELLE.

Eh bien, qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le ſachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le ſoit, ſi vous avez Dorante?

CLARICE.

Sa perte ne m'eſt pas encor indiférente;
Et l'acord de l'hymen entre nous concerté,
Si ſon père venait, ſerait exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet, il difère;
Tantôt c'eſt maladie, & tantôt quelque afaire:
Le chemin eſt mal ſûr, ou les jours ſont trop courts,

eſt de la plus grande beauté. Il n'y a point de fille qui parle mieux, & peut-être ſi bien, dans *Molière*.

Et le bon-homme enfin ne peut ſortir de Tours.
Je prens tous ces délais pour une réſiſtance,
Et ne ſuis pas d'humeur à mourir de conſtance.
Chaque moment d'atente ôte de notre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris.
C'eſt un nom glorieux qui ſe garde avec honte;
*g*) Sa défaite eſt fâcheuſe à moins que d'être promte.
Le tems n'eſt pas un Dieu qu'elle puiſſe braver,
*h*) Et ſon honneur ſe perd à le trop conſerver.

ISABELLE.

Ainſi vous quiteriez Alcippe pour un autre,
Dont vous verriez l'humeur raportant à la vôtre?

CLARICE.

Oui, je le quiterais, mais pour ce changement
*i*) Il me faudrait en main avoir un autre amant,
Sûre qu'il me fût propre, & que ſon hyménée
Dût bientôt à la ſienne unir ma deſtinée.
Mon humeur ſans cela ne s'y réſout pas bien;

*g*) *Sa défaite eſt fâcheuſe.* ] L'uſage permet qu'on diſe, Cette fille eſt de *défaite*, c'eſt-à-dire, elle eſt belle, on peut aiſément s'en défaire, la marier. Mais la *défaite* exprime figurément qu'elle s'eſt renduë; *défaire*, *ſe défaire*, un viſage *défait*, un ennemi *défait*, *défaite* d'une marchandiſe, *défaite* d'une armée, toutes acceptions diférentes.

Car Alcippe, après tout, vaut toûjours mieux que rien ;
Son père peut venir, quelque longtems qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout ſans que rien ſe hazarde,
Lucrèce eſt votre amie, & peut beaucoup pour vous ;
Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux;
Qu'elle écrive à Dorante, & lui faſſe paraître
Qu'elle veut cette nuit le voir par ſa fenêtre.
Comme il eſt jeune encor, on l'y verra voler,
Et là ſous ce faux nom vous lui pourez parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adreſſe,
Ni que lui-même penſe à d'autres qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention eſt belle, & Lucrèce aiſément
Se réſoudra pour moi d'écrire un compliment;
Nous connaîtrons Dorante avecque cette ruſe.

*h*) *Et ſon honneur ſe perd à le trop conſerver.* ] Il ſemble qu'une fille perde ſon honneur en ſe mariant. Ce vers gâte un très-beau morceau.

*i*) *Il me faudrait en main avoir un autre amant.* ]

J'avais certaine vieille *en main*
*D'un génie à vrai dire au-deſſus de l'humain.*

Regnard.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que ſi je ne m'abuſe,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaiſait pas?

CLARICE.

Ah, bon Dieu, ſi Dorante avait autant d'apas,
Que d'Alcippe aiſément il obtiendrait la place!

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe, il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarraſſe!
Va pour moi chez Lucrèce, & lui dis mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en ſemblable ſujet.

*SCENE*

---

*k*) *Ton père va deſcendre, ame double & ſans foi.* ] Tout cela paraît choquer un peu la bienſéance ; mais on pardonne au tems où *Corneille* écrivait. On tutoyait alors au théatre. Le tutoyement qui rend le diſcours plus ſerré, plus vif, a ſouvent de la nobleſſe & de la force dans la tragédie ; on aime à voir *Rodrigue* & *Chimène* l'employer. Remarquez cependant que l'élégant *Racine* ne ſe permet guères le tutoyement que quand un père irrité parle à ſon fils, ou un maître à un confident, ou quand une amante emportée ſe plaint à ſon amant.

Je

## SCENE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

AH, Clarice! ah, Clarice! inconſtante, volage!

CLARICE.

Aurait-il deviné déja ce mariage?
Alcippe, qu'avez-vous? qui vous fait ſoupirer?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, malheureuſe! & peux-tu l'ignorer?
Parle à ta conſcience, elle devrait t'aprendre....

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon père va deſcendre.

ALCIPPE.

*k*) Ton père va deſcendre, ame double, & ſans foi!

Je ne t'ai point aimé! cruel, qu'ai-je donc fait?

Jamais *Molière* n'a fait tutoyer les amans. *Hermione* dit; *Ne devais-tu pas lire au fond de ma penſée? Phèdre* dit; *Eh bien, connais donc Phèdre & toute ſa fureur.* Mais jamais *Achille*, *Oreſte*, *Britannicus*, *&c.* ne tutoyent leurs maîtreſſes. A plus forte raiſon cette manière de s'exprimer doit-elle être bannie de la comédie, qui eſt la peinture de nos mœurs. *Molière* en fait uſage dans le *Dépit amoureux*, mais il s'eſt enſuite corrigé lui-même.

Confeſſe que tu n'as un père que pour moi.
La nuit, ſur la rivière....

CLARICE.

Et bien, ſur la rivière,
La nuit, quoi, qu'eſt-ce enfin?

ALCIPPE.

Oui, la nuit toute entière.

CLARICE.

Après?

ALCIPPE.

Quoi, ſans rougir?

CLARICE.

Rougir! à quel propos?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte entendant ces deux mots!

CLARICE.

Mourir pour les entendre! & qu'ont-ils de funeſte?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr, & demander le reſte?
Ne ſaurais-tu rougir, ſi je ne te dis tout?

CLARICE.

Quoi, tout?

ALCIPPE.

Tes paſſe-tems de l'un à l'autre bout

CLARICE.

Je meure, en vos diſcours ſi je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va deſcendre;
Il t'en ſouvient alors, le tour eſt excellent:
Mais pour paſſer la nuit avecque ton galant....

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou?

ALCIPPE.

Je le devrais bien être,
A préſent que le ciel me fait te mieux connaître,
Oui, pour paſſer la nuit en danſes & feſtin,
Etre avec ton galant du ſoir juſqu'au matin,
(Je ne parle que d'hier) tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Rêvez-vous? raillez-vous? & quel eſt ce myſtère?

ALCIPPE.

Ce myſtère eſt nouveau, mais non pas fort ſecret.
Choiſis une autre fois un amant plus diſcret;
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante !

ALCIPPE.

Continuë, & fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, & ſi je le connoi....

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir ſon père avecque toi ?
Tu paſſes, infidéle, ame ingrate & légère,
*l*) La nuit avec le fils, le jour avec le père.

CLARICE.

*m*) Son père de vieux tems eſt grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faiſait vôtre entretien ?
Tu te ſens convaincuë, & tu m'oſes répondre !
Te faut-il quelque choſe encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe, ſi je ſai quel viſage a le fils....

ALCIPPE.

La nuit était fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de muſique,

*l*) *La nuit avec le fils, le jour avec le père.* ] Cette idée ne ſerait pas tolérable, s'il n'était queſtion d'une fête qu'on a donnée. Le théatre doit être l'école des mœurs.

*m*) *Son père de vieux tems était ami du mien.* ] On ne

Une collation ſuperbe & magnifique,
Six ſervices de rang, douze plats à chacun?
Son entretien alors t'était ſort importun;
Quand ſes feux d'artifice éclairaient le rivage,
Tu n'eus pas le loiſir de le voir au viſage.
Tu n'as pas avec lui danſé juſques au jour?
Et tu ne l'as pas vû pour le moins au retour?
T'en ai-je dit aſſez? rougis & meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi, je ſuis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaiſir à ſe jouër de vous,
Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuſes:
Je connais tes détours & devine tes ruſes.
Adieu, ſuis ton Dorante, & l'aime deſormais,
Laiſſe en repos Alcippe, & n'y penſe jamais.

dit point, *de vieux tems*, mais *dès longtems*, *depuis longtems*, *de tout tems*; *toujours*, *en tout tems*, *en tous les tems*, *&c.*

CLARICE.

Ecoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va deſcendre.

CLARICE.

Non, il ne deſcend point, & ne peut nous entendre;
Et j'aurai tout loiſir de vous déſabuſer.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point à moins que m'épouſer,
A moins qu'en atendant le jour du mariage
*n*) M'en donner ta parole & deux baiſers pour gage.

CLARICE.

Pour me juſtifier vous demandez de *moi*,
Alcippe ?

ALCIPPE.

Deux baiſers, & ta main, & ta foi.

*n*) *M'en donner ta parole & deux baiſers pour gage.*] Cette indécence ne ſerait point ſouferte aujourd'hui. On demande comment *Corneille* a épuré le théatre? C'eſt que de ſon tems on allait plus loin. On demandait des baiſers & on en donnait. Cette mauvaiſe coutume venait de l'uſage où l'on avait été très-longtems en France, de donner par reſpect un baiſer aux dames ſur la bouche quand on leur était préſenté. *Montagne* dit qu'il eſt triſte pour une dame d'aprêter ſa bouche pour le premier *mal*

CLARICE.

Que cela ?

ALCIPPE.

Reſous-toi, ſans plus me faire atendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loiſir, mon père va deſcendre.

---

## *SCENE IV.*

ALCIPPE.

VA, ri de ma douleur alors que je te perds;
Par ces indignités roms toi-même mes fers;
Aide mes feux trompés à ſe tourner en glace,
Aide un juſte couroux à ſe mettre en leur place.
Je cours à la vengeance, & porte à ton amant
Le redoutable effet de mon reſſentiment.
S'il eſt homme de cœur, ce jour même nos armes

tourné qui viendra à elle avec trois laquais.

Les ſoubrettes ſe conformèrent à cet uſage ſur le théatre. De là vient que dans la *Mère coquette* de *Quinault*, jouée plus de vingt ans après, la piéce commence par ces vers :

Je t'ai baiſé deux fois —— Quoi tu baiſes par compte ?

Il faut encor obſerver que quand ces familiarités ridicules ſont inutiles à l'intrigue, c'eſt un défaut de plus.

*o*) Régleront par leur ſort tes plaiſirs, ou tes larmes;
Et plutôt que le voir poſſeſſeur de mon bien,
*p*) Puiſſé-je dans ſon ſang voir couler tout le mien!
*q*) Le voici ce rival que ſon père t'amène.

*o*) *Régleront tes plaiſirs ou tes larmes.* ] Cela n'eſt pas français. *Régler* ne veut pas dire *cauſer*. On ne peut dire, *régler des larmes, régler des plaiſirs.*

*p*) *Puiſſai-je dans ſon ſang voir couler tout le mien!* ] L'auteur paraît ici quiter abſolument le ton de la comédie, & s'élever à la nobleſſe des images & des expreſſions tragiques; mais il faut obſerver que c'eſt un amant au deſeſpoir qui veut apeller ſon rival en duel. Les expreſſions ſuivent ordinairement le caractère des paſſions qu'elles expriment.

*Interdum tamen & vocem comœdia tollit.*

*q*) *Le voici ce rival.* ] On ne conçoit pas trop comment *Alcippe* peut voir entrer *Dorante*. Le premier vers de la cinquiéme ſcène prouve que *Dorante* & *Géronte* ſon père ſont dans une place publique ou dans une ruë ſur laquelle donnent les fenêtres de *Clarice*, ou à toute force dans le jardin des tuileries qui eſt le premier lieu de la ſcène, quoiqu'il ſoit aſſez peu vraiſemblable que tous les perſonages de cette comédie paſſent leur journée & ne faſſent leurs afaires qu'en ſe promenant dans un jardin. Or *Alcippe* eſt encor dans la maiſon de *Clarice*; car ce n'eſt ſûrement ni dans la ruë, ni dans un jardin public que *Géronte* vient rendre viſite à *Clarice* & lui propoſer ſon

Ma vieille amitié céde à ma nouvelle haine :
Sa vûe accroit l'ardeur dont je me ſens brûler :
r) Mais ce n'eſt pas ici qu'il le faut quereller.

---

fils en mariage. Ce n'eſt pas non plus dans la ruë que *Clarice* découvre à ſa ſoubrette les ſecrets de ſon cœur. Enfin ce ne peut pas être dans la ruë qu'*Alcippe* vient débiter à ſa maîtreſſe deux pages d'injures, & lui demander enſuite deux baiſers ; cela ne ſerait ni vraiſemblable, ni décent : ce n'eſt pas dans le milieu d'un jardin, puiſque *Clarice* le prie de parler plus bas, de crainte que ſon père ne l'entende.

Il faut donc conclure que le lieu de la ſcène change ſouvent dans cette comédie, & qu'en cet endroit *Alcippe* qui eſt chez *Clarice* ne peut pas voir entrer *Dorante* qui eſt dans la ruë. Remarquez auſſi que les ſcènes 4. & 5. ne ſont point liées, & que le théatre reſte vuide. Seulement *Alcippe* annonce que *Dorante* paraît, mais il l'annonce mal-à-propos, puiſqu'il ne peut le voir.

r) *Mais ce n'eſt pas ici qu'il le faut quereller.* ] *Quereller* ſignifie aujourd'hui reprendre, faire des reproches, reprimander ; il ſignifiait alors, inſulter, défier, & même ſe battre. Dans nos provinces méridionales, les tribunaux ſe ſervent du mot *quereller* pour acuſer un homme, ataquer un teſtament, une convention ; c'eſt un abus des mots ; le langage du bareau eſt partout barbare.

## SCENE V.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

DOrante, arrêtons nous, *s*) le trop de promenade
Me mettrait hors d'haleine, & me ferait *malade.*
Que l'ordre eſt rare & beau de ces grands bâtimens !

DORANTE.

Paris ſemble à mes yeux un pays de romans.
Je croyais ce matin voir une iſle enchantée:
Je la laiſſai deſerte & la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau, ſans l'aide des maçons,
En ſuperbes palais a changé ſes buiſſons.

*s*) *Le trop de promenade.*] Il ſemble par ce vers que *Géronte* & *Dorante* ſoient dans les tuileries. Comment *Alcippe* a-t-il pû les voir de la maiſon de *Clarice* à la place royale ?

*t*) *Aux ſuperbes dehors du palais cardinal*, ] aujourd'hui le palais royal. Ce quartier qui eſt à préſent un des plus peuplés de Paris, n'était que des prairies entourées de foſſés, lorſque le cardinal de *Richelieu* y fit bâtir ſon palais. Quoique les embelliſſemens de Paris n'ayent com-

GERONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoſes.
Dedans le pré aux clercs tu verras mêmes choſes;
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
*t*) Aux ſuperbes dehors du palais cardinal.
Toute une ville entiére avec pompe bâtie
Semble d'un vieux foſſé par miracle ſortie,
Et nous fait préſumer, à ſes ſuperbes toits,
Que tous ſes habitans ſont des dieux, ou des rois.
Mais changeons de diſcours. Tu ſais combien je t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GERONTE.

Comme de mon hymen il n'eſt ſorti que toi,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,

mencé à ſe multiplier que vers le milieu du ſiècle de *Louïs XIV.*, cependant la ſimple architecture du palais cardinal ne devait pas paraître ſi ſuperbe aux pariſiens qui avaient déja le louvre & le luxembourg. Il n'eſt pas ſurprenant que *Corneille* dans ces vers cherchât à louer indirectement le cardinal de *Richelieu*, qui protégea beaucoup cette piéce, & même donna des habits à quelques acteurs. Il était mourant alors en 1642. & il cherchait à ſe diſſiper par ces amuſemens.

Où la chaleur de l'âge & l'honneur te convie
D'expoſer à tous coups & ton ſang, & ta vie,
Avant qu'aucun malheur te puiſſe être avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE.

O ma chère Lucrèce!

GERONTE.

Je t'ai voulu choiſir moi-même une maîtreſſe,
Honnête, belle & riche.

DORANTE.

Ah, mais pour bien choiſir,
Mon père, donnez vous un peu plus de loiſir.

GERONTE.

Je la connais aſſez. Clarice eſt belle, & ſage,
Autant que dans Paris il en ſoit en ſon âge;
Son père de tout tems eſt mon plus grand ami,
Et l'afaire eſt concluë.

DORANTE.

Ah, monſieur, je frémi.
D'un fardeau ſi peſant acabler ma jeuneſſe!

GERONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE.

Il faut joüer d'adreſſe.

Quoi, monſieur, à préſent qu'il faut dans les
combats
Aquérir quelque nom, & ſignaler mon bras?...

GERONTE.

Avant qu'être au hazard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maiſon avoir qui m'en conſole:
Je veux qu'un petit-fils puiſſe tenir ton rang,
Soutenir ma vieilleſſe, & reparer mon ſang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

.... Vous êtes inflexible.

GERONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il m'eſt impoſſible?

GERONTE.

Impoſſible, & comment?

DORANTE.

Soufrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embraſſe vos genoux.
Je ſuis....

GERONTE.

Quoi?

DORANTE.

Dans Poitiers.

GERONTE.

Parle donc, & te lève.

DORANTE.

Je ſuis donc marié, puiſqu'il faut que j'achève.

GERONTE.

Sans mon conſentement ?

DORANTE.

On m'a violenté :
Vous ferez tout caſſer par vôtre autorité ;
Mais nous fumes tous deux forcés à l'hymenée,
Par la fatalité la plus inopinée....
Ah, ſi vous la ſaviez !

GERONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle eſt de fort bon lieu, mon père, & pour ſon bien,
S'il n'eſt du tout ſi grand que votre humeur ſouhaite....

GERONTE.

Sachons, à cela près, puiſque c'eſt choſe faite.
Elle ſe nomme ?

*u*) *Ce fut, s'il m'en ſouvient, le ſecond de ſeptembre.*] Ces particularités rendent la narration de *Dorante* plus vraiſemblable ; on ne peut ſe refuſer au plaiſir de dire que

DORANTE.

Orphiſe, & ſon père Armedon.

GERONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais pourſuis.

DORANTE.

Je la vis preſque à mon arrivée;
Une ame de rocher ne s'en fût pas ſauvée,
Tant elle avait d'apas, & tant ſon œil vainqueur
Par une douce force aſſujétit mon cœur.
Je cherchai donc chez elle à faire connaiſſance;
Et les ſoins obligeans de ma perſévérance
Surent plaire de ſorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en ſix mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs ſecrettes, mais honnêtes,
Et j'étendis ſi loin mes petites conquêtes,
Qu'en ſon quartier ſouvent je me coulais ſans bruit,
Pour cauſer avec elle une part de la nuit.
Un ſoir que je venais de monter dans ſa chambre,
*u*) (Ce fut, s'il m'en ſouvient, le ſecond de ſeptembre,

cette ſcène eſt une des plus agréables qui ſoient au théatre. *Corneille* en imitant cette comédie de l'eſpagnol de *Lopes de Vega*, a comme à ſon ordinaire eu la gloire d'em-

Oui, ce fut ce jour-là que je fus atrapé.)
Ce ſoir même ſon père en ville avait ſoupé;
Il monte à ſon retour, il frape à la porte, elle
Tranſit, pâlit, rougit, me cache en ſa ruelle,
Ouvre enfin, & d'abord (qu'elle eut d'eſprit & d'art!)
Elle ſe jette au cou de ce pauvre vieillard;
Et dérobant ainſi ſon deſordre à ſa vûe,
Il ſe fied, il lui dit qu'il veut la voir pourvûe,
Lui propoſe un parti qu'on lui venait d'ofrir.
Jugez combien mon cœur avait lors à ſoufrir.

Par

bellir ſon original. Il a été imité à ſon tour par le célèbre *Goldoni*. Au printems de l'année 1750. cet auteur ſi naturel & ſi fécond a donné à Mantouë une comédie intitulée *le Menteur*. Il avoue qu'il en a imité les ſcènes les plus frapantes de la piéce de *Corneille*. Il a même quelquefois beaucoup ajoûté à ſon original. Il y a dans *Goldoni* deux choſes fort plaiſantes; la première, c'eſt un rival du *Menteur* qui redit bonnement pour des vérités toutes les fables que le *Menteur* lui a débitées, & qui eſt pris pour un *menteur* lui-même, à qui on dit mille injures; la ſeconde, eſt le valet qui veut imiter ſon maître, & qui s'engage dans des menſonges ridicules dont il ne peut ſe tirer.

Il eſt vrai que le caractère du *Menteur* de *Goldoni* eſt

bien

Par ſa réponſe adroite elle ſut ſi bien faire,
Que ſans m'inquiéter elle plut à ſon père.
Ce diſcours ennuyeux enfin ſe termina ;
Le bon-homme partait quand ma montre ſonna ;
Et lui ſe retournant vers ſa fille étonnée,
*Depuis quand cette montre, & qui vous l'a donnée ?*
*Acaſte mon couſin me la vient d'envoyer*,
Dit-elle, *& veut ici la faire nétoyer.*
*N'ayant point d'horlogers au lieu de ſa demeure,*
*Elle a déja ſonné deux fois en un quart d'heure.*
*Donnez la moi*, dit-il, *j'en prendrai mieux le ſoin.*
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin ;

bien moins noble que celui de *Corneille*. La piéce françaiſe eſt plus ſage, le ſtile en eſt plus vif, plus intéreſſant. La proſe italienne n'aproche point des vers de l'auteur de *Cinna*. Les *Ménandres*, les *Térences* écrivirent en vers, c'eſt un mérite de plus, & ce n'eſt guères que par impuiſſance de mieux faire, ou par envie de faire vîte, que les modernes ont écrit des comédies en proſe. On s'y eſt enſuite acoutumé. *L'Avare* ſurtout, que *Molière* n'eut pas le tems de verſifier, détermina pluſieurs auteurs à faire en proſe leurs comédies. Bien des gens prétendent aujourd'hui que la proſe eſt plus naturelle, & ſert mieux le comique. Je crois que dans les farces la proſe eſt aſſez convenable, mais que le *Miſantrope* & le *Tartuffe* perdraient de force & d'énergie s'ils étaient en proſe !

Je la lui donne en main; mais voyez ma diſgrace;
Avec mon piſtolet le cordon s'embaraſſe,
Fait marcher le déclin, le feu prend, le coup part;
Jugez de notre trouble à ce triſte hazard.
Elle tombe par terre, & moi je la crus morte.
Le père épouvanté gagne auſſi-tôt la porte;
Il apelle au ſecours, il crie à l'aſſaſſin;
Son fils & deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, & combatant de rage,
Au milieu de tous trois je me faiſais paſſage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Deſarmé je recule, & rentre; alors Orphiſe,
De ſa frayeur première aucunement *remiſe*,
Sait prendre un tems ſi juſte en ſon reſte d'éfroi,
Qu'elle pouſſe la porte & s'enferme avec moi.
Soudain nous entaſſons pour défenſes nouvelles,
Bancs, tables, cofres, lits, & juſqu'aux eſcabelles;
Nous nous barricadons, & dans ce premier feu
Penſons faire beaucoup de diférer un peu.
Comme à ce boulevart l'un & l'autre travaille,
D'une chambre voiſine on perce la muraille:
Alors me voyant pris il falut compoſer.
(*Ici Clarice les voit de ſa fenêtre, & Lucrèce avec Iſabelle les voit auſſi de la ſienne.*)

GERONTE.

C'eſt-à-dire en français qu'il falut l'épouſer ?

DORANTE.

Les ſiens m'avaient trouvé de nuit ſeul avec elle,
Ils étaient les plus forts, elle me ſemblait belle ;
Le ſcandale était grand, ſon honneur ſe perdait,
A ne le faire pas ma tête en répondait.
Ses grands efforts pour moi, ſon péril & ſes larmes
A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes ;
Donc pour ſauver ma vie avecque ſon honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un ſeul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.
Choiſiſſez maintenant de me voir ou mourir,
Ou poſſéder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GERONTE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi mauvais que tu penſes,
Et trouve en ton malheur de telles circonſtances,
Que mon amour t'excuſe, & mon eſprit touché
Te blâme ſeulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a, me faiſait vous le taire.

GERONTE.

Je prens peu garde au bien, afin d'être bon père.

Elle eſt belle, elle eſt ſage, elle ſort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime, il me ſuffit. Adieu,
Je vai me dégager du père de Clarice.

---

## SCENE VI.

### DORANTE, CLITON.

DORANTE.

QUe dis-tu de l'hiſtoire, & de mon artifice?
Le bon-homme en tient-il? m'en ſuis-je bien tiré?
Quelque ſot en ma place y ſerait demeuré.
Il eût perdu le tems à gémir, & ſe plaindre,
Et malgré ſon amour ſe fût laiſſé *contraindre.*
O l'utile ſecret de mentir à propos!

CLITON.

Quoi, ce que vous diſiez n'eſt pas vrai?

DORANTE.

Pas deux mots;
Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentilleſſe,
Pour conſerver mon ame & mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi, la montre, l'épée, avec le piſtolet?

DORANTE.

Induſtrie.

CLITON.

Obligez, monſieur, votre valet.
Quand vous voudrez joüer de ces grands coups de maître,
Donnez lui quelque ſigne à les pouvoir connaître :
Quoique bien averti j'étais dans le paneau.

DORANTE.

Va, n'apréhende pas d'y tomber de nouveau;
Tu ſeras de mon cœur l'unique ſecretaire,
Et de tous nos ſecrets le grand dépoſitaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'oſe bien eſpérer
Qu'aſſez mal-aiſément je pourrai m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtreſſe....

---

## SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE.

Liſez ceci, monſieur.

DORANTE.

D'où vient-il ?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE *après avoir lû.*

Dis lui que j'y viendrai.

*Sabine rentre & Dorante continuë.*

Doutes encor, Cliton,
A laquelle des deux apartient ce beau nom.
Lucrèce ſent ſa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par ſa fenêtre.
Dis encor que c'eſt l'autre, ou que tu n'es qu'un ſot.
Qu'aurait l'autre à m'écrire à qui je n'ai dit mot?

CLITON.

Monſieur, pour ce ſujet n'ayons point de querelle:
Cette nuit à la voix vous ſaurez ſi c'eſt elle.

DORANTE.

Coule toi là dedans, & de quelqu'un des ſiens
Sache ſubtilement ſa famille & ſes biens.

---

## *SCENE VIII.*

DORANTE, LYCAS.

LYCAS *lui préſentant un billet.*

MOnſieur.

DORANTE.

Autre billet.

BILLET D'ALCIPPE A DORANTE.

*Une ofenſe reçuë*
*Me fait l'épée en main ſouhaiter vôtre vûe :*
*Je vous atends au mail.* ALCIPPE.

DORANTE *après avoir lû.*

Oui volontiers,
Je te ſuis.

(*Lycas rentre & Dorante continuë ſeul.*)

Hier au ſoir je revins de Poitiers,
D'aujourd'hui ſeulement je produis mon viſage,
Et j'ai déja querelle, amour, & mariage ?
Pour un commencement ce n'eſt point mal trouvé.
Vienne encor un procès, & je ſuis achevé.
Se charge qui voudra d'afaires plus preſſantes,
Plus en nombre à la fois, & plus embaraſſantes,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler :
Mais allons voir celui qui m'oſe quereller.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

OUI, vous faiſiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun deſavantage.
Je rends graces au ciel de ce *a*) qu'il a permis
Que je ſuis ſurvenu pour vous refaire amis;
Et que la choſe égale, ainſi je vous ſépare.
Mon heur en eſt extrême, & l'avanture eſt rare.

DORANTE.

L'avanture eſt encor bien plus rare pour moi,
Qui me batais à froid, & ſans ſavoir pourquoi.
Mais, Alcippe, à préſent tirez moi hors de peine;

*a*) . . . . . *Il a permis*
*Que je ſuis ſurvenu pour vous refaire amis.* ]
Il faudrait, *que je ſois*; le *que* entre deux verbes exige le ſubjonctif, excepté quand on aſſure poſitivement quelque choſe. Je ſuis sûr que vous m'aimez; je crois que vous m'aimez; je jure que je vous aime: mais il faut dire, *je*

Quel ſujet aviez-vous de colère ou de haine ?
Quelque mauvais raport m'aurait-il pû noircir ?
Dites, que devant lui je vous puiſſe éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le ſavez aſſez.

DORANTE.

*b*) Quoi que j'aye pû faire,
Je crois n'avoir rien fait qui vous doive déplaire.

ALCIPPE.

Et bien, puiſqu'il vous faut parler plus clairement
Depuis plus de deux ans j'aime ſecrettement,
*c*) Mon afaire eſt d'acord, & la choſe vaut faite,
Mais pour quelque raiſon nous la tenons ſecrette :
Cependant à l'objet qui me tient ſous ſa loi,
Et qui ſans me trahir ne peut être qu'à moi,
Vous avez donné bal, collation, muſique,
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puiſque pour me jouër un ſi ſenſible tour

*permets, je ſouhaite, je doute, je veux, j'ordonne, je crains, je déſire que vous aimiez.*

*b*) ..... *Quoi que j'aye pû faire.* ] Le mot *aye* ne peut entrer dans un vers, à moins qu'il ne ſoit ſuivi d'une voyelle avec laquelle il forme une éliſion.

*c*) *Mon afaire eſt d'acord.* ] Les hommes ſont d'acord : les affaires ſont acordées, terminées, acomodées, finies.

Vous m'avez à deſſein caché vôtre retour,
Juſques à ce jourd'hui, que ſortant d'embuſcade
Vous m'en avez conté l'hiſtoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, & j'ai lieu de penſer
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'ofenſer.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirais ni d'erreur, ni d'ombrage,
Et nous nous reverrions ſi nous étions rivaux:
Mais comme vous ſavez tous deux ce que je vaux,
Ecoutez en deux mots l'hiſtoire démêlée:
Celle que cette nuit ſur l'eau j'ai régalée,
N'a pû vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle eſt mariée, & ne peut être à vous;
Depuis peu pour afaire elle eſt ici venuë,
Et je ne penſe pas qu'elle vous ſoit connuë.

ALCIPPE.

Je ſuis ravi, Dorante, en cette ocaſion,
De voir ſi tôt finir notre diviſion.

*d*) *Par où.* ] Cet hémiſtiche ne ſerait pas permis dans le ſtile élevé. C'eſt une licence qu'il faut prendre très-rarement dans le comique. Une conjonction, un adverbe monoſillabe, un article doivent rarement finir la moitié

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvemens de votre défiance ;
Prenez ſur un apel le loiſir d'y rêver,
Sans commencer *d*) par où vous devez achever.
Adieu, je ſuis à vous.

---

## *SCENE II.*

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

CE cœur encor ſoupire ?

ALCIPPE.

Hélas ! je ſors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pû donner ?
A qui puis-je m'en prendre ? & que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice eſt *e*) égale à vos flames.
Cette galanterie était pour d'autres dames.

d'un vers. – Adieu. Je m'en vais *à*, Paris, pour mes affaires.

*e*) *Egale à vos flames.*] Ce mot au pluriel était alors en uſage. Et en effet, pourquoi ne pas dire, *à vos flames*, auſſi-bien qu'*à vos feux*, *vos amours* ?

L'erreur de votre page a cauſé votre ennui;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
Je viens de tout ſavoir d'un des gens de Lucrèce.
Il avait vû chez elle entrer votre maîtreſſe;
Mais il n'avait pas vû qu'Hypolite & Daphné
Ce jour là par hazard chez elle avaient diné.
Comme il en voit ſortir ces deux beautés maſquées,
*f*) Sans les avoir au nez de plus près remarquées,
Voyant que le caroſſe, & chevaux, & cocher
Etaient ceux de Lucrèce, il ſuit ſans s'aprocher;
Et les prenant ainſi pour Lucrèce & Clarice,
Il rend à votre amour un très mauvais ſervice.
Il les voit donc aller juſques au bord de l'eau,
Deſcendre de caroſſe, entrer dans un *bateau;*
Il voit porter des plats, entend quelque muſique,
(A ce que l'on m'a dit, aſſez mélancolique.)
Mais ceſſez d'en avoir l'eſprit inquiété,
Car enfin le caroſſe avait été prêté.
L'avis ſe trouve faux, & ces deux autres belles
Avaient en plein repos paſſé la nuit chez elles.

*f*) *Sans les avoir au nez de plus près remarquées.* ] Cette manière de s'exprimer ne ſerait plus excuſable à préſent, que dans la bouche d'un valet.

*g*) *Ou bien s'il l'a donnée, il l'a donnée en ſonge.* ] Il eſt

ALCIPPE.

Quel malheur eſt le mien ! Ainſi donc ſans ſujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce divin objet ?

PHILISTE.

Je ferai votre paix ; mais ſachez autre choſe.
Celui qui de ce trouble eſt la ſeconde cauſe,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De ſon feſtin ſuperbe & ſur l'heure aprêté,
Lui qui depuis un mois nous cachant ſa venuë,
La nuit *incognito* viſite une inconnuë,
Il vint hier de Poitiers, & ſans faire aucun bruit,
Chez lui paiſiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi, ſa collation....

PHILISTE.

N'eſt rien qu'un pur menſonge ;
*g*) Ou bien s'il l'a donnée, il l'a donnée en ſonge.

ALCIPPE.

Dorante en ce combat ſi peu prémédité
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.

évident que ce vers n'eſt placé là que pour la rime. Ce ſont de légères taches que la difficulté de notre poëſie doit faire excuſer. Dès qu'on voit *ſonge* on eſt preſque ſûr de *menſonge*.

La valeur n'aprend point la fourbe en ſon école.
Tout homme de courage eſt homme de parole:
A des vices ſi bas il ne peut conſentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'eſt point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je préſume,
Eſt vaillant par nature, & menteur par coutume.
Ayez ſur ce ſujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre ſimplicité.
A nous laiſſer duper nous ſommes bien novices.
Une colation ſervie à ſix ſervices,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une *heure ou deux*,
Comme ſi l'apareil d'une telle cuiſine
Fût deſcendu du ciel dedans quelque machine.
Quiconque le peut croire ainſi que vous & moi,
S'il a manqué de ſens, n'a pas manqué de foi.
Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage
Répondait aſſez mal aux remarques du page.
Mais vous?

ALCIPPE.

La jalouſie aveugle un cœur ateint,
Et ſans examiner croit tout ce qu'elle craint.
Mais laiſſons là Dorante avecque ſon audace;

Allons trouver Clarice, & lui demander grace;
Elle pouvait tantôt m'atendre ſans rougir.

PHILISTE.

Atendez à demain, & me laiſſez agir;
Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Diſſiper ſa colère, & lui rendre ſa joie:
Ne vous expoſez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de ſon reſſentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière eſt fidelle,
Je penſe l'entrevoir avec ſon Iſabelle.
Je ſuivrai tes conſeils, & fuirai ſon couroux,
Juſqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vû jaloux.

---

## SCENE III. *h*)

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

ISabelle, il eſt tems, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'eſt pas encor tard, & rien ne vous en preſſe.

*h*) Les ſcènes ici ceſſent encor d'être liées; le théatre ne reſte pas tout-à-fait vuide; les acteurs qui entrent, ſont du moins annoncés.

Vous avez un pouvoir bien grand ſur ſon eſprit :
A peine ai-je parlé, qu'elle a ſur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la ſervir ne ſerait pas moins promte.
Mais dis, par ſa fenêtre as-tu bien vû Géronte ?
Et ſais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté,
Eſt ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître ;
Et ſi tôt que Géronte a voulu diſparaître,
Le voyant reſté ſeul avecque ſon valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il eſt fourbe, Iſabelle !

ISABELLE.

Et bien, cette pratique eſt-elle ſi nouvelle ?
Dorante eſt-il le ſeul qui de jeune écolier,
Pour être mieux reçû s'érige en cavalier ?
Que j'en ſais comme lui qui parlent d'Allemagne,
Et ſi l'on veut les croire, ont vû chaque campagne,
Sur chaque ocaſion tranchent des entendus,

Content

*i*) *En matière de fourbe, il eſt maître, il y pipe.* ] Cette expreſſion ne ſerait plus admiſe aujourd'hui. On dit, *piper*

Content quelque défaite, & des chevaux perdus,
Qui dans une gazette aprenant ce langage,
S'ils ſortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et ſe donnent ici pour témoins aprouvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lûs ou rêvés.
Il aura cru ſans doute, ou je ſuis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée;
Et vous prenant pour telle, il a jugé ſoudain
Qu'une plume au chapeau vous plait mieux qu'à la main.
Ainſi donc pour vous plaire, il a voulu paraître,
Non pas pour ce qu'il eſt, mais pour ce qu'il veut être;
Et s'eſt oſé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

*i*) En matière de fourbe, il eſt maître, il y pipe;
D'une autre toute fraîche il dupe encor Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'eſt bleſſé le cerveau
D'un feſtin qu'hier au ſoir il m'a donné ſur l'eau.
(Juge un peu ſi la piéce a la moindre aparence.)

*piper au jeu, piper la bécaſſe.* Voilà tout ce qui eſt reſté en uſage.

Alcippe cependant m'acuſe d'inconſtance,
Me fait une querelle où je ne comprens rien.
*k*) J'ai, dit-il, toute nuit ſoufert ſon entretien;
Il me parle de bal, de danſe, de muſique,
D'une collation ſuperbe & magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
Que j'en ai la cervelle & les eſprits troublés.

ISABELLE.

Reconnaiſſez par là que Dorante vous aime,
Et que dans ſon amour ſon adreſſe eſt extrême;
Il aura ſû qu'Alcippe était aimé de vous,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre;
Il a fait que ſon père eſt venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment,
Que de gagner un père & brouiller l'autre amant?
Votre père l'agrée, & le ſien vous ſouhaite;

*k*) *J'ai, dit-il, toute nuit ſoufert ſon entretien.*] Il faudrait à préſent *toute la nuit.* Du tems de *Corneille*, *toute nuit* ſe diſait, mais dans un autre ſens. J'ai couru *toute nuit*, les troupes ont marché *toute nuit.*

*l*) *Tu vas ſortir de garde & perdre tes meſures.*] Cette métaphore tirée de l'art des armes, paraît aujourd'hui peu convenable dans la bouche d'une fille, parlant à une fille: mais quand une métaphore eſt uſitée, elle ceſſe d'être

Il vous aime, il vous plait, c'eſt une affaire faite.

CLARICE.

Elle eſt faite, de vrai, ce qu'elle ſe fera.

ISABELLE.

Quoi, votre humeur ici lui déſobéira ?

CLARICE.

*l*) Tu vas ſortir de garde, & perdre tes meſures.
Explique, ſi tu peux, encor ſes impoſtures.
Il était marié ſans que l'on en ſût rien;
Et ſon père a repris ſa parole du mien,
Fort triſte de viſage & fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah, je dis à mon tour, *Qu'il eſt fourbe, madame!*
C'eſt bien aimer la fourbe, & l'avoir bien en main,
Que de prendre plaiſir à fourber ſans deſſein.
Car pour moi, plus j'y ſonge, & moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en oſe prétendre.

une figure. L'art de l'eſcrime étant alors beaucoup plus commun qu'aujourd'hui, *ſortir de garde*, *être en garde*, entrait dans le diſcours familier, & on employait ces expreſſions avec les femmes mêmes : comme on dit *à la boule-vuë* à ceux qui n'ont jamais vû jouer à la boule; *ſervir ſur les deux toits*, à ceux qui n'ont jamais vû jouer à la paume; *le deſſous des cartes*, &c.

Mais qu'allez-vous donc faire, & pourquoi lui parler ?
Eſt-ce à deſſein d'en rire, ou de le quereller ?

CLARICE.

Je prendrai du plaiſir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrais davantage à le laiſſer morfondre.

CLARICE.

Non, je lui veux parler par curioſité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obſcurité ;
Et ſi c'était lui-même, il me pourait connaître.
Entrons donc chez Lucrèce, allons à ſa fenêtre,
Puiſque c'eſt ſous ſon nom que je dois lui parler.
Mon jaloux, après tout, ſera mon *pis aller*.
Si ſa mauvaiſe humeur déja n'eſt apaiſée,
Sachant ce que je ſais, la choſe eſt fort aiſée.

---

*m*) Remarquez que le théatre ici ne reſte pas tout-à-fait vuide, & que ſi les ſcènes ne ſont pas liées, elles ſont du moins annoncées. Il ſort deux acteurs, & il en rentre deux autres ; mais les deux premiers ne ſortent qu'en conſéquence de l'arrivée des deux ſeconds ; c'eſt toujours la même action qui continue, c'eſt le même objet qui ocupe le ſpectateur. Il eſt mieux que les ſcènes ſoient toujours liées ; les yeux & l'eſprit en ſont plus ſatisfaits.

## SCENE IV. m)

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

VOici l'heure & le lieu que marque le billet.

CLITON.

n) J'ai ſû tout ce détail d'un ancien valet.
Son père eſt de la robe, & n'a qu'elle de fille;
Je vous ai dit ſon bien, ſon âge, & ſa famille.
Mais, monſieur, ce ſerait pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrèce excellait à mentir.
Le divertiſſement ſerait rare, ou je meure;
Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure;
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, & martre pour renard;
D'un & d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

n) *J'ai ſû tout ce détail d'un ancien valet.*] Autrefois un auteur ſelon ſa volonté faiſait *hier* d'une ſillabe, & *ancien* de trois. Aujourd'hui cette méthode eſt changée. *Ancien* de trois ſillabes rend le vers plus languiſſant. *Ancien* de deux ſillabes devient dur. On eſt réduit à éviter ce mot quand on veut faire des vers où rien ne rebute l'oreille.

DORANTE.

Le ciel fait cette grace à fort peu de perſonnes.
Il y faut promtitude, eſprit, mémoire, ſoins,
*o*) Ne héſiter jamais, & rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre, aprochons.

---

## *SCENE V. p*)

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE *à la fenêtre*, DORANTE, CLITON *en bas.*

CLARICE *à Iſabelle.*

ISabelle,
Durant notre entretien demeure en ſentinelle.

ISABELLE.

Lorſque votre vieillard ſera prêt à ſortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.
(*Iſabelle deſcend de la fenêtre & ne ſe montre plus.*)

LUCRECE *à Clarice.*

Il conte aſſez au long ton hiſtoire à mon père;

*o*) *Ne héſiter jamais.*] *Ne hé* eſt dur à l'oreille; on ne fait plus difficulté de dire aujourd'hui, *J'héſite*, *je n'héſite plus.*

*p*) Cette ſcène eſt toute eſpagnole. C'eſt un ſimple

Mais parle ſous mon nom, c'eſt à moi de me taire.

CLARICE.

Etes-vous là, Dorante?

DORANTE.

Oui, madame, c'eſt moi,
Qui veux vivre & mourir ſous votre ſeule loi.

LUCRECE *à Clarice.*

Il continue encor à te conter ſa chance.

CLARICE *à Lucrèce.*

Il continue encor dans la même impudence:
Mais m'aurait-il déja reconnue à la voix?

CLITON *à Dorante.*

C'eſt elle, & je me rends, monſieur, à cette fois.

DORANTE *à Clarice.*

Oui, c'eſt moi, qui voudrais effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu ſans vous avoir ſervie.
Que vivre ſans vous voir eſt un ſort rigoureux!
C'eſt ou ne vivre point, ou vivre malheureux,
C'eſt une longue mort; & pour moi, je confeſſe
Que pour vivre il faut être eſclave de Lucrèce.

jeu de deux femmes, une ſimple mépriſe de *Dorante* dont il ne réſulte rien d'intéreſſant ni de plaiſant, rien qui déploye les caractères; & c'eſt probablement la raiſon pour laquelle le *Menteur* n'eſt plus ſi goûté qu'autrefois.

CLARICE *à Lucrèce.*

Chère amie, il en conte à chacune à ſon tour.

LUCRECE *à Clarice.*

Il aime à promener ſa fourbe & ſon amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'aporte donc ma vie,
Trop heureux ſi pour vous elle m'était ravie:
Diſpoſez-en, madame, & me dites en quoi
Vous avez réſolu de vous ſervir de moi.

CLARICE.

Je vous voulais tantôt propoſer quelque choſe;
Mais il n'eſt plus beſoin que je vous la propoſe,
Car elle eſt *impoſſible.*

DORANTE.

Impoſſible! ah pour vous
Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Juſqu'à vous marier quand je ſai que vous *l'êtes.*

DORANTE.

Moi marié! ce ſont piéces qu'on vous a faites;
Quiconque vous l'a dit s'eſt voulu divertir.

CLARICE *à Lucrèce.*

Eſt-il un plus grand fourbe?

LUCRECE *à Clarice.*

Il ne ſait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais, & ſi par cette voye
On penſe....

CLARICE.

Et vous penſez encor que je vous croye?

DORANTE.

Que la foudre à vos yeux m'écraſe ſi je mens!

CLARICE.

Un menteur eſt toujours prodigue de ſermens.

DORANTE.

Non, ſi vous avez eu pour moi quelque penſée
Qui ſur ce faux raport puiſſe être balancée,
Ceſſez d'être en balance, & de vous défier
De ce qu'il m'eſt aiſé de vous juſtifier.

CLARICE *à Lucrèce.*

On dirait qu'il dit vrai, tant ſon effronterie
Avec naïveté pouſſe une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Et vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit ſi grand que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'eſt tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui ſe dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vû qu'à coups d'écritoire & de verre;
Qui vint hier de Poitiers, & conte à ſon retour
Que depuis une année il fait ici ſa cour;
Qui donne toute nuit feſtin, muſique, & danſe,
Bien qu'il l'ait dans ſon lit paſſée en tout ſilence;
Qui ſe dit marié, puis ſoudain s'en dédit.
Sa méthode eſt jolie à ſe mettre en crédit.
Vous-même aprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE *à Cliton.*

Ne t'épouvante point, tout vient en ſa ſaiſon.
(*à Clarice.*)
De ces inventions chacune a ſa raiſon;
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente;
Mais à préſent je paſſe à la plus importante.
J'ai donc feint cet hymen (pourquoi déſavoüer
Ce qui vous forcera vous-même à me loüer?)
Je l'ai feint, & ma feinte à vos mépris m'expoſe.
Mais ſi de ces détours vous ſeule étiez la cauſe?

CLARICE.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Ecoutez-moi. Ne pouvant conſentir....

CLITON *à Dorante.*

De grace, dites-moi ſi vous allez mentir.

DORANTE *à Cliton.*

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

(*à Clarice.*)

Donc comme à vous ſervir j'atache ma fortune,
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant conſentir
Qu'un père à d'autres loix voulût m'aſſujettir....

CLARICE *à Lucrèce.*

Il fait piéce nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adreſſe
A conſervé mon ame à la belle Lucrèce,
Et par ce mariage au beſoin inventé
J'ai ſû rompre celui qu'on m'avait aprêté.
Blâmez moi de tomber en des fautes ſi lourdes ;
Apellez-moi grand fourbe, *q*) & grand donneur de bourdes ;

*q*) *Et grand donneur de bourdes.*] Cette expreſſion eſt aujourd'hui un peu baſſe ; elle vient de l'ancien mot, *bourdeler*, *bordeler*, qui ne ſignifiait que ſe réjouïr.

Mais loüez-moi du moins d'aimer ſi puiſſamment,
Et joignez à ces noms celui de votre *amant*.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres;
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres;
Et libre pour entrer en des liens ſi doux,
Je me fais marié pour tout autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naiſſant a trop de violence,
Et me laiſſe toujours en juſte défiance.
Le moyen que mes yeux euſſent de tels apas
Pour qui m'a ſi peu vûe & ne me connait pas?

DORANTE.

Je ne vous connais pas! vous n'avez plus de mère,
Périandre eſt le nom de monſieur votre *père*,
Il eſt homme de robe, adroit, & retenu,
Dix mille écus de rente en font le revenu.
Vous perdites un frère aux guerres d'Italie;
Vous aviez une ſœur qui s'apellait Julie.
Vous connais-je à préſent? dites encor que non.

CLARICE *à Lucrèce.*

Couſine, il te connait, & t'en veut tout de bon.

LUCRECE *en elle-même.*

Plut-à-Dieu!

CLARICE *à Lucrèce.*

Découvrons le fond de l'artifice.

(*à Dorante.*)

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice,
Quelqu'un de vos amis m'en eſt venu prier :
Dites-moi, ſeriez-vous pour elle à marier?

DORANTE.

Par cette queſtion n'éprouvez plus ma flamme,
Je vous ai trop fait voir juſqu'au fond de mon ame;
Et vous ne pouvez plus deſormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre ſervice,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté;
Clarice eſt de maiſon, & n'eſt pas ſans beauté;
Si Lucrèce à vos yeux parait un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous ſe contenteraient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ſes apas.

CLARICE.

Quel eſt-il ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plait pas;
Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je ſerai marié ſi l'on veut en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'*en* plein jour
Vous lui ſerriez la main & lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette impoſture.

CLARICE *à Lucrèce.*

Ecoutez l'impoſteur, c'eſt hazard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du Ciel....

CLARICE *à Lucrèce.*

L'ai-je dit ?

DORANTE.

J'éprouve le couroux,
Si j'ai parlé, Lucréce, à perſonne qu'à *vous!*

CLARICE.

Je ne puis plus ſoufrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vû moi-même en ma préſence.
*r*) Vous couchez d'impoſture, & vous oſez jurer,
Comme ſi je pouvais vous croire, ou l'endurer.
Adieu, retirez-vous, & croyez, je vous prie,
Que ſouvent je m'égaye ainſi par raillerie;
Et que pour me donner des paſſe-tems ſi doux,

*r*) *Vous couchez d'impoſture.* ] Cette manière de s'exprimer n'eſt plus admiſe. Elle vient du jeu. On diſait:

J'ai donné cette baye à bien d'autres qu'à vous.

---

## *SCENE VI.*

### DORANTE, CLITON.

CLITON.

ET bien, vous le voyez, l'hiſtoire eſt découverte.

DORANTE.

Ah! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en aurez ſans doute un plus heureux ſuccès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès:
Mais je ſuis ce fâcheux qui nuis par ma préſence,
Et vous fais ſous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être, qu'en crois-tu?

CLITON.

Le peut-être eſt gaillard.

DORANTE.

Penſes-tu qu'après tout j'en quite encor ma part?

CLITON.

Si jamais cette part tombait dans le commerce,

*couché de vingt piſtoles, de trente piſtoles; couché de belle.*

Quelque eſpoir dont l'apas vous endorme, ou vous berce,
Si vous trouviez marchand pour ce tréſor caché,
Je vous conſeillerais d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi ſi peu croire un feu ſi véritable?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je diſais vérité.

CLITON.

*s*) Quand un menteur la dit,
En paſſant par ſa bouche elle perd ſon crédit.

DORANTE.

Il faut donc eſſayer ſi par quelque autre bouche
*t*) Elle recevra point un acueil moins farouche.

Allons

*s*) . . . . . *Quand un menteur la dit,*
*En paſſant par ſa bouche, elle perd ſon crédit.* ]
Voilà deux vers qui ſont paſſés en proverbe. C'eſt une vérité fortement & naïvement exprimée; elle eſt dans l'eſpagnol, & on l'a imitée dans l'italien.

*t*) *Elle recevra point.* ] Il faudrait ici la particule *ne* avant le verbe pour que la phraſe fût exacte. Cette licence n'eſt pas même permiſe en poëſie.

Allons ſur le chevet *u*) rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur ſuit le cours de la lune.
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune :
Mais de quelques effets que les ſiens ſoient ſuivis,
Il ſera demain jour, *x*) & la nuit porte avis.

*Fin du troiſiéme acte.*

*u*) *Rêver quelque moyen.*] Il faut, *rêver* à quelque moyen.

*x*) *Et la nuit porte avis.*] On ne peut guères finir un acte moins vivement. Il faut toujours tenir le ſpectateur en haleine, lui donner de la crainte, ou de l'eſpérance. Quand un perſonage ſe borne à dire, Nous verrons demain ce que nous ferons, allons-nous-en, le ſpectateur eſt tenté de s'en aller auſſi, à moins que les choſes auxquelles le perſonage va rêver ne ſoient très-intéreſſantes.

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

a) MAIS, monſieur, penſez-vous qu'il ſoit jour chez Lucrèce ?
Pour ſortir ſi matin elle a trop de pareſſe.

DORANTE.

On trouve bien ſouvent plus qu'on ne croit trouver;
Et ce lieu pour ma flame eſt plus propre à rêver;
J'en puis voir ſa fenêtre, & de ſa chère idée
Mon ame à cet aſpect ſera mieux poſſédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour ſervir de remède au déſordre arrivé ?

a) *Mais, monſieur, penſez-vous qu'il ſoit jour chez Lucrèce ?* ] Nous avons déja remarqué que le lieu de la ſcène changeait ſouvent dans cette comédie, & que par conſéquent l'unité de lieu n'y était pas ſcrupuleuſement obſervée.

DORANTE.

Je me ſuis ſouvenu d'un ſecret que toi-même
Me donnais hier pour grand, pour rare, pour ſuprême.
Un amant obtient tout quand il eſt libéral.

CLITON.

Le ſecret eſt fort beau, mais vous l'apliquez mal:
Il ne fait réuſſir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je ſais ce qu'eſt Lucrèce, elle eſt ſage, & diſcrette;
*b*) A lui faire préſent mes efforts ſeraient vains.
Elle a le cœur trop bon, mais ſes gens ont des mains;
Et quoique ſur ce point elle les déſavoüe,
Avec un tel ſecret leur langue ſe dénoüe:
Ils parlent, & ſouvent on les daigne écouter.
A quelque prix qu'ils ſoient, il m'en faut acheter.
*c*) Si celle-ci venait qui m'a rendu ſa lettre,
Après ce qu'elle a fait, j'oſe tout m'en promettre;
Et ce ſera hazard, ſi ſans beaucoup d'effort
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

*b*) *A lui faire préſent.*] Il faut dire, *faire un préſent*, ou *faire préſent de quelque choſe.*

*c*) *Si celle-ci venait qui m'a rendu*,] n'eſt pas français. Il faudrait *celle-là* ou *celle. Celle* ne doit point ſe ſéparer du *qui*, mais ce n'eſt qu'une petite faute.

CLITON.

Certes vous dites vrai, j'en juge par moi-même.
Ce n'eſt point mon humeur de refuſer qui m'aime ;
Et comme c'eſt m'aimer que me faire préſent,
Je ſuis toujours alors d'un eſprit complaiſant.

DORANTE.

Il eſt beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, monſieur, atendant que Sabine ſurvienne,
*d*) Et que ſur ſon eſprit vos dons faſſent vertu,
Il court quelque bruit ſourd qu'Alcippe s'eſt batu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne ſait, mais dedans ce murmure,
A peu près comme vous je vois qu'on le figure;
Et ſi de tout le jour je vous avais quité,
Je vous ſoupçonerais de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quitas point pour entrer chez Lucrèce ?

CLITON.

Ah, monſieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adreſſe?

*d*) *Et que ſur ſon eſprit vos dons faſſent vertu.* ] On dit, *ſe faire une vertu*, *faire une vertu* d'un vice ; mais *faire*

DORANTE.

Nous nous batimes hier, & j'avais fait ſerment
De ne parler jamais de cet événement ;
Mais à toi de mon cœur l'unique ſecretaire,
A toi de mes ſecrets le grand dépoſitaire,
Je ne célerai rien, puiſque je l'ai promis.
Depuis cinq ou ſix mois nous étions ennemis :
Il paſſa par Poitiers, où nous primes querelle ;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous ſumes l'un à l'autre en ſecret proteſter
Qu'à la première vûe il en faudrait tâter.
Hier nous nous rencontrons, cette ardeur ſe réveille,
Fait de notre embraſſade un apel à l'oreille ;
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
Nous vuidons ſur le pré l'afaire ſans témoins ;
Et le perçant à jour de deux coups d'eſtocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans ſon ſang.

CLITON.

A ce compte, il eſt mort ?

DORANTE.

Je le laiſſai pour tel.

*vertu*, quand il ſignifie *faire effet*, n'eſt plus d'uſage ; & *faire vertu* ſur quelque choſe eſt un barbariſme.

CLITON.

Certes, je pleins ſon ſort;
Il était honnête homme, & le ciel ne déploye...

---

## SCENE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

JE te veux, cher ami, faire part de ma joye.
Je ſuis heureux, mon père....

DORANTE.

Et bien?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON *à Dorante.*

Cette place pour vous eſt commode à rêver.

DORANTE.

Ta joye eſt peu commune, & pour revoir un père
Un homme tel que nous ne ſe réjouït guère.

ALCIPPE.

Un eſprit que la joye entiérement ſaiſit,
Croit qu'on doive l'entendre au moindre mot qu'il dit.
Sache donc que je touche à l'heureuſe journée

Qui doit avec Clarice unir ma deſtinée.
On atendait mon père afin de tout ſigner.

DORANTE.

C'eſt ce que mon eſprit ne pouvait déviner ;
Mais je m'en réjouïs. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuſe nouvelle;
Et je t'en ai voulu faire part en paſſant.

DORANTE.

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnaiſſant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de diſgrace ?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père ſe délaſſe,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du ſien.

CLITON *à Dorante.*

Les gens que vous tuez ſe portent aſſez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance.
Excuſe d'un amant la juſte impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen ſans ſouci.

## SCENE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

IL eſt mort ! quoi, monſieur, vous m'en donnez auſſi ?
A moi, de votre cœur l'unique ſécretaire ?
A moi, de vos ſecrets le grand dépoſitaire ?
e) Avec ces qualités j'avais lieu d'eſpérer
Qu'aſſez mal-aiſément je pourais m'en parer.

DORANTE.

Quoi, mon combat te ſemble un conte *imaginaire* ?

CLITON.

Je croirai tout, monſieur, pour ne vous pas déplaire;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tout lieu,
Que quiconque en échape, eſt bien aimé de Dieu.
More, juif, ou chrétien, vous n'épargnez perſonne.

e) *Avec ces qualités j'avais lieu d'eſpérer.* ] Dans ces deux vers que *Cliton* répéte ici après les avoir dits à la fin du 2e. acte, on peut remarquer qu'*eſpérer* ne ſe prenant jamais en mauvaiſe part, ne peut pas ſervir de ſy-

DORANTE.

Alcippe te ſurprend, ſa guériſon t'étonne;
L'état où je le mis était fort périlleux;
Mais il eſt à préſent des ſecrets merveilleux.
Ne t'a-t-on point parlé d'une ſource de vie,
Que nomment nos guerriers poudre de ſympatie?
On en voit tous les jours des effets étonnans.

CLITON.

Encor ne ſont-ils pas du tout ſi ſurprenans:
*f*) Et je n'ai point apris qu'elle eût tant d'éficace,
Qu'un homme que pour mort on laiſſe ſur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain ſi frais & ſi gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'eſt que de la commune;
On n'en fait plus de cas; mais, Cliton, j'en ſais une
Qui rapelle ſi tôt des portes du trépas,
Qu'en moins de fermer l'œil on ne s'en ſouvient pas.
Quiconque la ſait faire, a de grands avantages.

nonime à *craindre*, & qu'ici l'expreſſion n'eſt point juſte.

*f*) *Et je n'ai point apris qu'elle eût tant d'éficace.*] *Eficace* pris comme ſubſtantif, n'eſt plus d'uſage, on dit, *éficacité*, ou plutôt on ſe ſert d'un autre mot.

CLITON.

Donnez m'en le ſecret, & je vous ſers *ſans* gages.

DORANTE.

Je te le donnerais, & tu ſerais heureux;
Mais le ſecret conſiſte en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer ſont ſi fort dificiles,
Que ce ſerait pour toi des tréſors inutiles.

CLITON.

Vous ſavez donc l'hébreu!

DORANTE.

L'hébreu! parfaitement.
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien beſoin de dix *des mieux nouries*,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries;
*g*) Vous les hâchez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités;
Il n'en ſort jamais une.

DORANTE.

Ah, cruelle ignorance!
Mais mon père ſurvient.

---

*g*) *Vous les hâchez menu comme chair à pâtés.*] Ce vers & les deux ſuivans ne paraiſſent-ils pas d'un genre

## *SCENE IV.*

### GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

JE vous cherchais, Dorante.

DORANTE.

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos,
Et qu'un père incommode un homme de mon âge!

GERONTE.

Vû l'étroite union que fait le mariage,
J'eſtime qu'en effet c'eſt n'y conſentir point
Que laiſſer déſunis ceux que le ciel a joint.
La raiſon le défend, & je ſens dans mon ame
Un violent déſir de voir ici ta femme.
J'écris donc à ſon père, écris-lui comme moi;
Je lui mande qu'après ce que j'ai ſû de toi
Je me tiens trop heureux qu'une ſi belle fille,
Si ſage, & ſi bien née, entre dans ma famille:
J'ajoute à ce diſcours que je brûle de voir

TAYLOR INST. OXFORD.

de plaiſanterie, trivial, & même trop bas pour le ton général de la piéce ?

Celle de qui mes ans devient l'unique eſpoir,
Que pour me l'amener tu t'en vas en perſonne;
Car enfin il le faut & le devoir l'ordonne,
N'envoyer qu'un valet ſentirait ſon mépris.

DORANTE.

De vos civilités il ſera bien ſurpris;
Et pour moi je ſuis prêt: mais je perdrai ma peine:
Il ne ſoufrira pas encor qu'on vous l'amène,
Elle eſt groſſe.

GERONTE.

Elle eſt groſſe!

DORANTE.

Et de plus de ſix mois.

GERONTE.

Que de raviſſement je ſens à cette fois!

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hazarder ſa groſſeſſe?

GERONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'alégreſſe,
Pour hazarder ce gage il m'eſt trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux.
Je penſe en le voyant que je mourrai de joye.
Adieu, je vai changer la lettre que j'envoye,
En écrire à ſon père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir ſoin de ſon acouchement,

Comme du ſeul eſpoir où mon bonheur ſe fonde.

DORANTE *à Cliton.*

Le bon-homme s'en va le plus content du monde.

GERONTE *ſe retournant.*

Ecri-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

Qu'il eſt bon!

CLITON.

Taiſez-vous, il revient ſur ſes pas.

GERONTE.

Il ne me ſouvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'apelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'eſt pas néceſſaire,
Sans que vous vous donniez ces ſoucis ſuperflus,
En fermant le paquet j'écrirai le deſſus.

GERONTE.

Etant tout d'une main il ſera plus honnête.

DORANTE.

Ne lui pourai-je ôter ce ſouci de la tête?
Votre main, ou la mienne, il n'importe des deux.

GERONTE.

Ces nobles de province y ſont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son père ſait la cour.

GERONTE.

Ne me fais plus atendre,
Dis-moi....

DORANTE.

Que lui dirai-je ?

GERONTE.

Il s'apelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GERONTE.

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom,
C'était, je m'en ſouviens, oui *c'était Armedon.*

DORANTE.

Oui, c'eſt là ſon nom propre, & l'autre d'une terre;
Il portait ce dernier quand il fut à la guerre,
Et ſe ſert ſi ſouvent de l'un & l'autre nom,
Que tantôt c'eſt Pyrandre, & tantôt Armedon.

*h*) Qu'il me ſoit permis de dire en paſſant, que dans les 4. ſcènes précédentes la réſurrection d'*Alcippe*, le nouvel embaras de *Dorante* avec *Géronte*, la noble confiance de ce dernier forment les ſituations les plus heureuſes & les plus comiques. On ne voit point de tels exemples chez les grecs, ni chez les latins; auſſi l'auteur ita-

GERONTE.

C'eſt un abus commun qu'autoriſe l'uſage,
Et j'en uſais ainſi du tems de mon jeune âge.
Adieu, je vais écrire.

---

## *SCENE V. h)*

## DORANTE, CLITON.

DORANTE.

ENfin j'en ſuis ſorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'eſprit a ſecouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'hiſtoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reſte encor longtems ne peut être caché :

lien n'a-t-il pas manqué de traduire toutes ces ſcènes.

Toutes les fois qu'un acteur entre ou ſort du théatre, l'art exige que le ſpectateur ſoit inſtruit des motifs qui l'y déterminent. On ne voit pas trop ici quelle raiſon ramène *Sabine*.

On le ſait chez Lucrèce, & chez cette Clarice,
Qui d'un mépris ſi grand piquée avec juſtice,
Dans ſon reſſentiment prendra l'ocaſion
De vous couvrir de honte & de confuſion.

DORANTE.

Ta crainte eſt bien fondée, & puiſque le tems preſſe,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai ſouhaité.

---

## SCENE VI.

### DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

CHère amie, hier au ſoir j'étais ſi tranſporté,
Que l'aiſe que j'avais ne put pas me permettre
De bien penſer à toi quand j'eus lû cette lettre ;
Mais tu n'y perdras rien, & voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monſieur....

DORANTE.

Tien.

SABINE.

Vous me faites tort,
Je ne ſuis pas de...

DORANTE.

DORANTE.

Prens.

SABINE.

Hé, monſieur.

DORANTE.

Prens, te dis-je;
Je ne ſuis point ingrat alors que l'on m'oblige;
Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!
Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chère amie, entre nous, toutes tes réverences
En ces ocaſions ne ſont qu'impertinences;
Si ce n'eſt aſſez d'une, ouvre toutes les deux;
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur crois qu'il n'eſt que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'atendre.
Cette pluye eſt fort douce, & quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrirais juſqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le ſiécle où nous ſommes,
Et refuſer n'eſt plus le vice des grands hommes.
Retiens bien ma doctrine, & pour faire amitié,

Si tu veux, avec toi je ſerai de moitié.

SABINE.

Cet article eſt de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propoſe
De faire avec le tems pour toi toute autre choſe.
Mais comme j'ai reçû cette lettre de toi,
En voudrais-tu donner la réponſe pour moi?

SABINE.

Je la donnerai bien, mais je n'oſe vous dire
Que ma maîtreſſe daigne, ou la prendre, ou la lire;
J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez, *elle ſe rend*
Plus douce qu'une épouſe, & plus ſouple qu'un gand.

DORANTE.

Le ſecret a joué, préſente-la, n'importe;
Elle n'a pas pour moi d'averſion ſi forte.
Je reviens dans une heure en aprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai *fait.* *i*)

*i*) Ces ſcènes qui ne conſiſtent qu'à donner de l'argent à des ſuivantes qui font des façons & qui acceptent,

## *SCENE VII.*

CLITON, SABINE.

CLITON.

TU vois que les effets préviennent les paroles.
Il eſt homme qui fait litière de piſtoles :
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi....

SABINE.

Fais tomber de la pluye, & laiſſe faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes revérences
Je ne ſuis pas encor ſi dupe que tu penſes.
Je ſais bien mon métier, & ma ſimplicité
Joüe auſſi bien ſon jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu ſais ton métier, dis-moi quelle eſpérance
Doit obſtiner mon maître à la perſévérance ?
Sera-t-elle inſenſible ? en viendrons-nous à bout ?

ſont devenues auſſi inſipides que fréquentes. Mais alors la nouveauté empêchait qu'on n'en ſentit toute la froideur.

SABINE.

Puiſqu'il eſt ſi brave homme, il faut te dire tout.
Pour te déſabuſer, ſache donc que Lucrèce
N'eſt rien moins qu'inſenſible à l'ardeur qui le preſſe;
De toute cette nuit elle n'a point dormi;
Et ſi je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais ſur quel privilège eſt-ce qu'elle ſe fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde?
Il n'en a cette nuit reçû que des mépris.
Chère amie, après tout, mon maître vaut ſon prix.
Ces amours à demi ſont d'une étrange eſpèce;
Et s'il me voulait croire, il quiterait Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne ſe hâte point, on l'aime, aſſurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

*k*) Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles;
Elle l'aime, & ſon cœur n'y ſaurait conſentir,

*k*) *Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles.* ] Le proverbe ne paraît-il pas un peu trivial, & la ſcène un peu trop longue, dans la ſituation où ſont les choſes ?

Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étaient que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux, ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands diſent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter & d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ſes feux un peu plus de croyance.
Il n'a fait toute nuit que ſoupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens auſſi-bien comme lui.

CLITON.

Je ſuis homme d'honneur, tu me fais injuſtice.

SABINE.

Mais dis-moi, ſais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de ſoupirer en vain.

Auſſi-tôt que Lucrèce a pû le reconnaître,
Elle a voulu qu'exprès je me ſois fait paraître,
Pour voir ſi par hazard il ne me dirait rien:
Et s'il l'aime en effet, tout le reſte ira bien.
Va-t-en, & ſans te mettre en peine de m'inſtruire,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu, de ton côté ſi tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

---

## SCENE VIII.

SABINE, LUCRECE.

SABINE.

QUe je vai bientôt voir une fille contente!
Mais la voici déja, qu'elle eſt impatiente!
Elle meurt de ſavoir *l*) que chante le poulet.

LUCRECE.

Et bien que t'ont conté le maître & le valet?

*l*) *Que chante le poulet.*] Il faut *ce que chante.* Nous ne devons pas rendre le *quid* des latins & le *che* des italiens par le ſimple *que*, la raiſon en eſt claire; ce *que* produirait une amphibologie perpétuelle. *Je crois que vous penſez* eſt très-différent de *Je crois ce que vous*

SABINE.

Le maître & le valet m'ont dit la même choſe.
Le maître eſt tout à vous, & voici de ſa proſe.

LUCRECE *après avoir lû.*

Dorante avec chaleur fait le paſſionné ;
Mais le fourbe qu'il eſt nous en a trop donné ;
Et je ne ſuis pas fille à croire ſes paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus, mais j'en crois ſes piſtoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait préſent.

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flotent vos eſprits,
Et vous mieux témoigner ſes flames véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;
Et je remets, madame, au jugement de tous,

*penſez. Je vois que vous aimez*, & *Je vois ce que vous aimez*, ne ſont pas la même choſe.

L'auteur corrigea depuis :

*Comme elle a les yeux fins elle a vû le poulet.*

Si qui donne à vos gens eſt ſans amour pour vous ;
Et ſi ce traitement marque une ame commune.

LUCRECE.

Je ne m'opoſe pas à ta bonne fortune ;
Mais comme en l'acceptant tu ſors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien ſavoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourai-je promettre ?

LUCRECE.

Dis-lui que ſans la voir j'ai déchiré ſa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous ?

LUCRECE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots *plus doux* ;
*m*) Conte lui dextrement le naturel des femmes,
Qu'avec un peu de tems on amollit leurs ames ;
Et l'avertis ſurtout des heures & des lieux
Qu'il peut me rencontrer & paraître à mes yeux.
Parce qu'il eſt grand fourbe, il faut que je m'aſſure.

SABINE.

Ah, ſi vous connaiſſiez les peines qu'il endure,

*m*) *Conte lui dextrement le naturel des femmes.*] *Dextrement* n'eſt plus d'uſage. On ne conte point le naturel, on le peint, on le décrit.

Vous ne douteriez plus ſi ſon cœur eſt ateint !
Toute nuit il ſoupire, il gémit, il ſe plaint.

LUCRECE.

Pour apaiſer les maux que cauſe cette plainte,
Donne lui de l'eſpoir avec beaucoup de crainte ;
Et ſache entre les deux toûjours le modérer,
Sans m'engager à lui, ni le deſeſpérer.

---

## *SCENE IX.*

### CLARICE, LUCRECE, SABINE.

CLARICE.

IL t'en veut tout de bon, & m'en voila défaite;
Mais je ſoufre aiſément la perte que j'ai faite ;
Alcippe la répare, & ſon père eſt ici.

LUCRECE.

Te voila donc bientôt quite d'un grand ſouci ?

CLARICE.

M'en voila bientôt quite, & toi, te voila prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu ſais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentait alors,
A préſent il dit vrai, j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit ; mais c'eſt un grand peut-être.

LUCRECE.

Dorante eſt un grand fourbe, & nous l'a fait connaître ;
Mais s'il continuait encor à m'en conter,
Peut-être avec le tems il me ferait douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins étant bien avertie,
*n*) Prens bien garde à ton fait, & fais bien ta partie.

LUCRECE.

C'en eſt trop, & tu dois ſeulement préſumer
Que je ſuis pour le croire, & non pas pour l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la diſtance eſt petite ;
Qui fait croire ſes feux, fait croire ſon mérite.
Ces deux points en amour ſe ſuivent de ſi près,

*n*) *Prens bien garde à ton fait.* ] Cette expreſſion priſe en ce ſens n'eſt plus d'uſage. Aujourd'hui, *prendre garde à ſon fait* eſt une phraſe très populaire.

On a remarqué que ces ſcènes de *Clarice* & de *Lucrèce* ſont toutes très froides. On en demande la raiſon ; c'eſt que ni l'une ni l'autre n'a une vraie paſſion ni un grand intérêt.

*o*) *Vous n'en caſſerez que d'une dent.* ] Façon de s'ex-

Que qui ſe croit aimée, aime bientôt après.

LUCRECE.

La curioſité ſouvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiraient des flames.

CLARICE.

Je ſuis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il eſt beſoin de tout ce badinage!
Faites moins la ſucrée, & changez de langage,
Ou *o*) vous n'en caſſerez ma foi que d'une dent.

LUCRECE.

Laiſſons là cette folle, & me dis cependant,
*p*) Quand nous le vîmes hier dedans les tuileries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, aſſez bien écouté;
Etait-ce amour alors, ou curioſité?

primer, priſe d'un ancien proverbe trivial & indigne d'être écrit, ſurtout en vers.

*p*) *Quand nous le vîmes hier dedans les tuileries.*] Ce vers prouve deux choſes; d'abord, que la piéce dure deux journées; enſuite, que la ſcène a changé, que le théatre ne doit plus repréſenter les tuileries, mais la place royale. Il était à la vérité aſſez extraordinaire que ces dames ſe promenaſſent ſi réguliérement dans un jar-

CLARICE.

Curioſité pure, avec deſſein de rire
De tous les complimens qu'il aurait pû me dire.

LUCRECE.

Je fais de ce billet même choſe à mon tour;
Je l'ai pris, je l'ai lû, mais le tout ſans amour,
Curioſité pure, avec deſſein de rire
De tous les complimens qu'il aurait pû m'écrire.

CLARICE.

Ce ſont deux que de lire, & d'avoir écouté;
L'un eſt grande faveur, l'autre civilité:
Mais trouves-y ton compte, & j'en ſerai ravie;
En l'état où je ſuis j'en parle ſans envie.

LUCRECE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

din, deux journées de ſuite; mais il ne l'eſt pas moins qu'elles ayent de ſi longues conférences dans une place.

Au reſte la règle des vingt-quatre heures peut très-bien ſubſiſter, la piéce commençant à ſix heures du ſoir & finiſſant le lendemain à la même heure.

*q*) *Soit, mais il eſt ſaiſon que nous allions au temple.* ] *Il eſt ſaiſon pour, il eſt tems, il eſt l'heure*, ne ſe dit plus.

*r*) *Tu ſais* ne rime pas avec *eſſais*; c'eſt ce qu'on apelle des rimes provinciales. La rime eſt uniquement

CLARICE.

Nul avantage ainſi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuſe.

LUCRECE.

Ajoûte, à ton exemple.

CLARICE.

*q*) Soit, mais il eſt ſaiſon que nous allions au temple.

LUCRECE *à Clarice.*

Allons.

(*à Sabine.*)

Si tu le vois, agi comme *r*) tu ſais.

SABINE.

Ce n'eſt pas ſur ce coup que je fais mes eſſais:
Je connais à tous deux où tient la maladie;
Et le mal ſera grand ſi je n'y remédie:
Mais ſachez *s*) qu'il eſt homme à prendre ſur le vert.

pour l'oreille. On prononce *tu ſais* comme s'il y avait *tu ſès*, & *eſſais* eſt long & ouvert. Si on ne voulait rimer qu'aux yeux, *cuillier* rimerait avec *mouiller*. Tous les mots qui ſe prononcent à peu près de même, doivent rimer enſemble. Il me paraît que c'eſt la règle générale concernant la rime.

*s*) *Il eſt homme à prendre ſur le vert.*] On apellait alors *le vert*, le gazon du rempart ſur lequel on ſe promenait, & de-là vient le mot de *boule-vert*, vert à jouer à la boule, qu'on prononce aujourd'hui *boule-*

LUCRECE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluye à couvert.

*Fin du quatriéme acte.*

*vart.* Le nom de *vert* ſe donnait auſſi au marché aux herbes.

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARGANTE. *a*)

ARGANTE.

LA ſuite d'un procès eſt un fâcheux martire.

*a*) *Argante*, *Géronte.*] Voici un Mr. *Argante* dont le ſpectateur n'a point encor entendu parler, qui arrive ſous prétexte de ſolliciter un procès, mais effectivement pour détromper *Géronte* & lui ouvrir les yeux ſur toutes les fauſſetés que lui a débitées ſon fils. Peut-être déſirerait-on qu'il fût annoncé dès le premier acte; c'eſt du moins une des règles de l'art. On doit rarement introduire au dénouement un perſonnage qui ne ſoit à la fois annoncé & atendu. D'ailleurs on ne voit pas de quelle utilité eſt cet *Argante*, qui ne paraît qu'un moment, qui ne revient pas même aux dernières ſcènes. *Géronte* n'aurait-il pas pû découvrir auſſi-bien la fauſſeté du mariage de *Dorante* dans une converſation avec *Clarice* ou *Lucrèce*, à qui ſon fils vient de jurer qu'il n'eſt point marié, & qu'il n'a imaginé ce menſonge que pour ſe conſerver la liberté d'ofrir à la perſonne qu'il aime ſon cœur & ſa main? Mais il faut ſonger en quels tems écrivait *Corneille*, & paſſer rapidement aux ſcènes ſuivantes qui ſont ſublimes.

GERONTE.

Vû ce que je vous ſuis, vous n'aviez qu'à m'écrire,
Et demeurer chez vous en repos à Poitiers;
J'aurais ſollicité pour vous en ces quartiers:
Le voyage eſt trop long, & dans l'âge où vous êtes
La ſanté s'intéreſſe aux efforts que vous faites.
Mais puiſque vous voici, je veux vous faire voir,
Et ſi j'ai des amis, & ſi j'ai du pouvoir.
Faites-moi la faveur cependant de m'aprendre
Quelle eſt & la famille, & le bien de Pyrandre.

ARGANTE.

Quel eſt-il, ce Pyrandre?

GERONTE.

Un de vos citoyens,
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

ARGANTE.

Il n'eſt dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui (ſi je m'en ſouviens) de la ſorte ſe nomme.

GERONTE.

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre *nom*;
Ce Pyrandre s'apelle autrement Armédon.

ARGANTE.

Auſſi peu l'un que l'autre.

GERONTE.

GERONTE.

Et le père d'Orphiſe,
Cette rare beauté qu'ici mêmes on priſe ?
Vous connaîtrez le nom de cet objet charmant,
Qui de votre Poitiers eſt l'unique ornement.

ARGANTE.

Croyez que cette Orphiſe, Armedon, & Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien aprendre.
S'il vous faut ſur ce point encor quelque garant....

GERONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ;
Mais je ne ſai que trop qu'il aime cette Orphiſe
Et qu'après les douceurs d'une longue hantiſe,
On l'a ſeul dans ſa chambre avec elle trouvé ;
Que par ſon piſtolet un deſordre arrivé
L'a forcé ſur le champ d'épouſer cette belle.
Je ſais tout ; & de plus ma bonté paternelle
M'a fait y conſentir, & votre eſprit diſcret
N'a plus d'ocaſion de m'en faire un ſecret.

ARGANTE.

Quelque envieux ſans doute avec cette chimère
A voulu mettre mal le fils auprès du père ;
Et l'hiſtoire, & les noms, tout n'eſt qu'imaginé.
Pour tomber dans ce piége il était trop bien né,
Il avait trop de ſens, & trop de prévoyance.

A de ſi faux raports donnez moins de croyance.

GERONTE.

C'eſt ce que toutefois j'ai peine à concevoir :
Celui dont je le tiens diſait le bien ſavoir,
Et je tenais la choſe aſſez indiférente.
Mais dans votre Poitiers quel bruit avait Dorante?

ARGANTE.

D'homme de cœur, d'eſprit, adroit & réſolu;
Il a paſſé partout pour ce qu'il a voulu.
Tout ce qu'on le blâmait ( mais c'étaient tours d'école )
C'eſt qu'il faiſait mal ſûr de croire à ſa parole,
Et qu'il ſe fiait tant ſur ſa dextérité,
Qu'il diſait peu ſouvent deux mots de *vérité :*
Mais ceux qui le blâmaient, excuſaient *ſa jeuneſſe;*
Et comme enfin ce n'eſt que mauvaiſe fineſſe,
Et l'âge, & votre exemple, & vos enſeignemens
Lui feront bien quiter ces divertiſſemens.
Faites qu'il s'en corrige avant que l'on le ſache;
Ils pouraient à ſon nom imprimer quelque tache.
Adieu, je vai rêver une heure à mon procès.

GERONTE.

Le ciel ſuivant mes vœux en régle le ſuccès!

## SCENE II.

GERONTE.

O Vieilleſſe facile, ô jeuneſſe impudente!
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Eſt-il deſſous le ciel père plus malheureux?
Eſt-il affront plus grand pour un cœur généreux?
Dorante n'eſt qu'un fourbe, & cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même;
Et d'un diſcours en l'air que forme l'impoſteur
Il m'en fait le trompette & le ſecond auteur!
Comme ſi c'était peu pour mon reſte de vie
De n'avoir à rougir que de ſon infamie!
L'infame ſe joüant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité.

## SCENE III.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

b) ETes-vous gentilhomme?

b) *Etes-vous gentilhomme?* ] Cette ſcène eſt imitée de l'eſpagnol. Le génie mâle de *Corneille* quite ici le ton

DORANTE.

Ah, rencontre fâcheuſe!
Etant ſorti de vous la choſe eſt peu douteuſe.

GERONTE.

Croyez-vous qu'il ſufit d'être ſorti de moi?

DORANTE.

Avec toute la France aiſément je le croi.

GERONTE.

Et ne ſavez-vous point avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré ſa naiſſance,
Et que la vertu ſeule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont juſqu'à nous fait paſſer dans leur ſang?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore perſonne,
Que la vertu l'aquiert, comme le ſang le donne?

familier de la comédie; le ſujet qu'il traite l'oblige d'élever ſa voix, c'eſt un père juſtement indigné, c'eſt

*Iratus chremes (qui) tumido delitigat ore.*

On voit ici la même main qui peignit le vieil *Horace* & Don *Diégue*. Il n'eſt point de père qui ne doive faire lire cette belle ſcène à ſes enfans. Et ſi l'on diſait aux farouches ennemis du théatre, aux perſécuteurs du plus beau des arts: Oſerez-vous nier que cette ſcène bien repréſentée ne faſſe une impreſſion plus heureuſe & plus forte ſur l'eſprit d'un jeune homme que tous

GERONTE.

Où le ſang a manqué, ſi la vertu l'aquiert,
Où le ſang l'a donné, le vice auſſi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par ſon contraire.
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant ſorti de moi.

DORANTE.

Moi?

GERONTE.

Laiſſe moi parler, toi, de qui l'impoſture
Souille honteuſement ce don de la nature.
Qui ſe dit gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, & ne le fut jamais.
Eſt-il vice plus lâche? eſt-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?

les ſermons que l'on débite journellement ſur cette matière? je voudrais bien ſavoir ce qu'ils pouraient répondre.

*Le Goldoni* dans ſon *Bugiardo*, n'a pû imiter cette belle ſcène de *Corneille*, parce que *Pantalon Biſognoſi* eſt le père de ſon *Menteur*, & que *Pantalon* marchand vénitien ne peut avoir l'autorité & le ton d'un gentilhomme. *Pantalon* dit ſimplement à ſon fils qu'il faut qu'un marchand ait de la bonne foi.

Eſt-il quelque foibleſſe ? eſt-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'averſion ;
Puiſqu'un ſeul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expoſe ſa vie,
Et ſi dedans le ſang il ne lave l'afront
Qu'un ſi honteux outrage imprime ſur ſon front ?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens ?

GERONTE.

Qui me le dit, infame ?
Dis moi, ſi tu le peux, dis le nom de ta femme,
Le conte qu'hier au ſoir tu m'en fis publier.

CLITON *à Dorante.*

Dites que le ſommeil vous l'a fait *oublier.*

GERONTE.

Ajoûte, ajoûte encor avec effronterie
Le nom de ton beau-père & de ſa ſeigneurie ;
Invente à m'éblouïr quelques nouveaux détours.

CLITON *à Dorante.*

Apellez la mémoire ou l'eſprit au ſecours.

GERONTE.

De quel front cependant faut-il que je confeſſe

c ) *Conſentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue.* ] Conſentir eſt un verbe neutre qui régit le datif, c'eſt-à-dire,

Que ton effronterie a ſurpris ma vieilleſſe,
Qu'un homme de mon âge a crû légérement,
Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?
Tu me fais donc ſervir de fable & de riſée,
Paſſer pour eſprit faible, & pour cervelle uſée !
Mais dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard ?
Voyais-tu violence ou couroux de ma part ?
Si quelque averſion t'éloignait de Clarice,
Quel beſoin avais-tu d'un ſi lâche artifice ?
Et pouvais-tu douter que mon conſentement
Ne dût tout acorder à ton contentement,
Puiſque mon indulgence au dernier point venuë
*c*) Conſentait à tes yeux l'hymen d'une inconnuë ?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné,
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi reſpect, amour, ni crainte.
Va, je te déſavouë.

DORANTE.

Hé, mon père, écoutez.

GERONTE.

Quoi, des contes en l'air & ſur l'heure inventés ?

notre prépoſition *à* qui ſert de datif. On ne dit pas *conſentir quelque choſe*, mais *à quelque choſe*.

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GERONTE.

En eſt-il dans ta bouche?

CLITON *à Dorante.*

Voici pour votre adreſſe une aſſez rude touche.

DORANTE.

Epris d'une beauté qu'à peine ai-je pû voir,
Qu'elle a pris ſur mon ame un abſolu pouvoir,
De Lucrèce, en un mot, vous la pouvez connaître.

GERONTE.

Dis vrai, je la connais, & ceux qui l'ont fait naître;
Son père eſt mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Etant de ſes regards charmé ſi puiſſamment,
Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice,
Si tôt que je le ſus, me parut un ſuplice:
Mais comme j'ignorais ſi Lucrèce & ſon ſort
Pouvaient avec le votre avoir quelque raport,
Je n'oſai pas encor vous découvrir la flame
Que venaient ſes beautés d'alumer dans mon ame;
Et j'avais ignoré, monſieur, juſqu'à ce jour,
Que la dextérité fût un crime en amour:
Mais ſi je vous oſais demander quelque grace,

A préſent que je ſais & ſon bien & ſa race,
Je vous conjurerais par les nœuds les plus doux
Dont l'amour & le ſang puiſſent m'unir à vous,
De ſeconder mes vœux auprès de cette belle;
Obtenez-la d'un père, & je l'obtiendrai d'elle.

GERONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez;
Il ſait tout mon ſecret.

GERONTE.

Tu ne meurs pas de honte,
Qu'il faille que de lui je faſſe plus de conte,
Et que ton père même en doute de ta foi
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi?
Ecoute, je ſuis bon, & malgré ma colère,
Je veux encor un coup montrer un cœur de père,
Je veux encor un coup pour toi me hazarder.
Je connais ta Lucrèce, & la vais demander;
Mais ſi de ton côté le moindre obſtacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux aſſurer ſoufrez que je vous ſuive.

GERONTE.

Demeure ici, demeure, & ne ſuis point mes pas;

Je doute, je hazarde, & je ne te crois pas.
Mais ſache que tantôt ſi pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre fineſſe,
Tu peux bien fuir mes yeux & ne me voir jamais;
Autrement, ſouvien toi du ſerment que je fais:
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire,
Que tu ne mouras point que de la main d'un père,
Et que ton ſang indigne à mes pieds répandu
Rendra promte juſtice à mon honneur perdu.

---

## SCENE IV.

### DORANTE, CLITON.

DORANTE.

JE crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt, & de mauvaiſe grace;

*d*) *Toutes tierces, dit-on, ſont bonnes ou mauvaiſes.*] Cette plaiſanterie eſt tirée de l'opinion où l'on était alors que le troiſiéme accès de fiévre décidait de la guériſon ou de la mort.

*e*) *Car je doute à préſent ſi vous aimez Lucrèce.*] On ne ſait en effet qui *Dorante* aime; il ne le ſait pas lui-même; c'eſt une intrigue où le cœur n'a aucune part. *Do-*

Et cet eſprit adroit qui l'a dupé deux fois,
Devait en galant-homme aller juſques à trois.
*d*) Toutes tierces, dit-on, ſont bonnes, ou mauvaiſes.

DORANTE.

Cliton, ne raille point que tu ne me déplaiſes.
D'un trouble tout nouveau j'ai l'eſprit agité.

CLITON.

N'eſt-ce point du remors d'avoir dit vérité?
Si pourtant ce n'eſt point quelque nouvelle adreſſe,
*e*) Car je doute à préſent ſi vous aimez Lucrèce;
Et vous vois ſi fertile en ſemblables détours,
Que quoi que vous diſiez, je l'entens au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, & ſur ce point ta défiance eſt vaine;
Mais je hazarde trop, & c'eſt ce qui me gêne.
Si ſon père & le mien ne tombent point d'acord,
Tout commerce eſt rompu, je fais naufrage au port.
Et qui ſait ſi d'ailleurs l'afaire entr'eux conclue
Rencontrera ſi tôt la fille réſolue?

*rante* & *Lucrèce* & *Clarice* prennent ſi peu de part à cet amour, que le ſpectateur n'y prend aucun intérêt. C'eſt un très-grand défaut, comme on l'a déja dit, & l'intrigue n'eſt point aſſez plaiſante pour reparer cette faute. La piéce ne ſe ſoutient que par le comique des menteries de *Dorante*.

J'ai tantôt vû paſſer cet objet ſi charmant.
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De ma première amour j'ai l'ame un peu gênée;
*f*) Mon cœur entre les deux eſt preſque partagé,
Et celle-ci l'aurait s'il n'était engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme ſi grande,
Et porter votre père à faire la demande?

DORANTE.

Il ne m'aurait pas crû, ſi je ne l'avais fait.

CLITON.

*g*) Quoi, même en diſant vrai *vous mentiez en effet?*

DORANTE.

C'était le ſeul moyen d'apaiſer ſa colère.
Que maudit ſoit quiconque a détrompé mon père!
Avec ce faux hymen j'aurais eu le loiſir
De conſulter mon cœur, & je pourais choiſir.

CLITON.

Mais ſa compagne enfin n'eſt autre que Clarice.

*f*) *Mon cœur entre les deux eſt preſque partagé.* ] Cela ſeul ſufit pour refroidir la piéce. S'il ne ſe ſoucie d'aucune, qu'importe celle qu'il aura?

DORANTE.

Je me ſuis donc rendu moi-même un bon ofice.
O qu'Alcippe eſt heureux, & que je ſuis confus !
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y penſons plus, Cliton, puiſque la place eſt priſe.

CLITON.

Vous en voilà défait auſſi-bien que d'Orphiſe.

DORANTE.

Reportons à Lucrèce un eſprit ébranlé,
Que l'autre à ſes yeux même avait preſque volé.
Mais Sabine ſurvient.

---

## *SCENE V.*

### DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

QU'as-tu fait de ma lettre ?
En de ſi belles mains as-tu ſû la remettre ?

SABINE.

Oui, monſieur, mais....

g) *Quoi même en diſant vrai vous mentiez en effet ?* ] Voilà une excellente plaiſanterie qui prépare le dénouement de l'intrigue.

DORANTE.

Quoi, mais?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré?

SABINE.

Ah, ſi vous aviez vû comme elle m'a grondée!
Elle me va *chaſſer*, l'afaire en eſt vuidée.

DORANTE.

Elle s'apaiſera, mais pour t'en conſoler
Tens la main.

SABINE.

Hé, monſieur.

DORANTE.

Oſe encor lui parler,
Je ne perds pas ſi tôt toutes mes eſpérances.

CLITON.

Voyez la bonne piéce avec ſes reverences,
Comme ſes déplaiſirs ſont déja conſolés;
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet ſans le lire ?

SABINE.

Elle m'avait donné charge de vous le dire ;
Mais à parler ſans fard...

CLITON.

Sait-elle ſon métier ?

SABINE.

Elle n'en a rien fait, & l'a lû tout entier.
Je ne puis ſi long-tems abuſer un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce conte ?

SABINE.

Elle ? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne ſai.

DORANTE.

Mais enfin, dis-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

*h*) Cette ſcène participe de cette froideur cauſée par l'indiférence de *Dorante*. Il demande avec empreſſement comment

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joye eſt extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déja donc, & m'en oſe vanter,
Puiſque ce cher objet n'en ſaurait plus douter.
Mon père...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice. *h*)

---

## *SCENE VI.*

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE *à Lucrèce.*

IL peut te dire vrai, mais ce n'eſt pas ſon vice.
Comme tu le connais, ne précipite rien.

DORANTE *à Clarice.*

Beauté qui pouvez ſeule & mon mal & mon bien....

comment on a reçu ſa lettre écrite à une perſonne qu'il n'aime guères, & qu'il apelle ce cher objet.

CLARICE *à Lucrèce.*

On dirait qu'il m'en veut, & c'eſt moi qu'il regarde.

LUCRECE *à Clarice.*

Quelques regards ſur toi ſont tombés par mégarde.
Voyons s'il continuë.

DORANTE *à Clarice.*

Ah, que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux;
Et que je reconnais par mon expérience
Quel ſuplice aux amans eſt une heure d'abſence!

CLARICE *à Lucrèce.*

Il continuë encor.

LUCRECE *à Clarice.*

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE *à Lucrèce.*

Mais écoute.

LUCRECE *à Clarice.*

Tu prens pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE.

Eclairciſſons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE *à Clarice.*

Hélas! que cette amour vous eſt indiférente!
Depuis que vos regards m'ont mis ſous votre loi...

CLARICE *à Lucrèce.*

Crois-tu que le diſcours s'adreſſe encor à toi ?

LUCRECE *à Clarice.*

Je ne ſais où j'en ſuis.

CLARICE *à Lucrèce.*

Oyons la fourbe entière.

LUCRECE *à Clarice.*

Vû ce que nous ſavons, elle eſt un peu groſſière.

CLARICE *à Lucrèce.*

C'eſt ainſi qu'il partage entre nous ſon amour;
Il t'en conte de nuit, comme il me fait de jour.

DORANTE *à Clarice.*

Vous conſultez enſemble ! Ah, quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conſeils diſpoſez de ma vie;
Le ſien auprès de vous me ſerait trop fatal;
Elle a quelque ſujet de me vouloir du mal.

LUCRECE *en elle-même.*

Ah, je n'en ai que trop, & ſi je ne me venge. ...

CLARICE *à Dorante.*

Ce qu'elle me diſait eſt de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'eſt quelque invention de ſon eſprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois, mais enfin, me reconnaiſſez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnais? quitez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les tuileries,
Que je fis auſſi-tôt maîtreſſe de mon ſort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire ſon raport,
Votre ame du depuis ailleurs s'eſt engagée.

DORANTE.

Pour un autre déja je vous aurais changée?
Que plutôt à vos pieds mon cœur ſacrifié....

CLARICE.

Bien plus, ſi je *la crois*, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me joüez, madame, & ſans doute pour rire,
Vous prenez du plaiſir à m'entendre redire
Qu'à deſſein de mourir en des liens ſi doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Et qu'avant que l'hymen avecque moi vous lie,
Vous ſerez marié, ſi l'on veut, en Turquie.

*i*) *Sabine m'en a fait un ſecret entretien.*] La mépriſe de *Dorante* ſerait plaiſante & intéreſſante, ſi aimant paſſionément une des deux, il diſait à l'une tout ce qu'il

DORANTE.

Dites, qu'avant qu'on puiſſe autre part m'engager,
Je ſerai marié, ſi l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice?

DORANTE.

Mais enfin vous ſavez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Moi-mêmes à mon tour je ne ſais où j'en ſuis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE *à Cliton.*

Lucrèce! que dit-elle?

CLITON *à Dorante.*

Vous en tenez, monſieur, Lucrèce eſt la plus belle,
Mais laquelle des deux, j'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu ſi vous aviez gagé.

DORANTE *à Cliton.*

Cette nuit à la voix j'ai crû la reconnaître.

CLITON *à Dorante.*

Clarice ſous ſon nom parlait à ſa fenêtre;
*i*) Sabine m'en a fait un ſecret entretien.

croit dire à l'autre. L'auteur eſpagnol & le français ſemblent avoir manqué leur but.

*Clarice* fait connaître au 2e. acte qu'elle n'aime ni *Do-*

DORANTE.

Bonne bouche, j'en tiens, mais l'autre la vaut bien;
Et comme dès tantôt je la trouvais bien faite,
Mon cœur déja panchait où mon erreur le jette.
Ne me découvre point, & dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de diſcours, changeons de baterie.

LUCRECE *à Clarice.*

Voyons le dernier point de ſon effronterie.
Quand tu lui diras tout, il ſera bien ſurpris.

CLARICE *à Dorante.*

Comme elle eſt mon amie, elle m'a tout apris.
Cette nuit vous l'aimiez, & m'avez mépriſée.
Laquelle de nous deux avez-vous abuſée ?
Vous lui parliez d'amour en termes aſſez doux.

DORANTE.

Moi ? depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adreſſe,

*rante* ni *Alcippe*, & qu'elle ne veut qu'un mari. Ainſi nul intérêt dans cette piéce. Elle ſe ſoutient ſeulement par des mépriſes & des menſonges comiques.

Et je ne vous ai point reconnue à la voix?

CLARICE.

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus aſſez de malice,
Pour vous laiſſer jouïr d'un ſi lourd artifice;
Et vous laiſſant paſſer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embaraſſai, n'en faites point la fine;
Choiſiſſez un peu mieux vos dupes à la mine.
Vous penſiez me jouer, & moi je vous jouais,
Mais par de faux mépris que je déſavouais.
Car enfin je vous aime, & je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécus ſans vous avoir ſervie.

CLARICE.

Pourquoi, ſi vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un père pour vous eſt venu me parler?
Quel fruit de cette fourbe oſez-vous vous promettre?

LUCREÇE *à Dorante.*

Pourquoi, ſi vous l'aimez, m'écrire cette lettre?

DORANTE *à Lucrèce.*

J'aime de ce couroux les principes cachés.
Je ne vous déplais pas puiſque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même enfin aſſez joué d'adreſſe;
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE *à Lucrèce.*

Eſt-il un plus grand fourbe ? & peux-tu l'écouter ?

DORANTE *à Lucrèce.*

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourez douter.
Sous votre nom, Lucrèce, & par votre fenêtre,
Clarice m'a fait piéce, & je l'ai ſû connaître ;
Comme en y conſentant vous m'avez afligé,
Je vous ai miſe en peine, & je m'en ſuis vengé.

LUCRECE.

Mais que diſiez-vous hier dedans les tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries.....

CLARICE *à Lucrèce.*

Veux-tu longtems encor écouter ce moqueur ?

DORANTE *à Lucrèce.*

Elle avait mes diſcours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faiſaient naître un feu que j'ai fait taire,
Juſqu'à ce que ma flame ait eu l'aveu d'un père :

*k*) *Et ne fait que jouer des tours de paſſe-paſſe.*] Cette expreſſion populaire ne paraît-elle pas ici déplacée ?

*l*) *Si mon père porte parole.*] De pareils dénouemens ſont toujours froids & vicieux, parce qu'ils n'ont point ce qu'on apelle la péripétie ; ils n'excitent aucune ſurpri-

Comme tout ce diſcours n'était que fiction,
Je cachais mon retour & ma condition.

CLARICE *à Lucrèce.*

Vois que fourbe ſur fourbe à nos yeux il entaſſe,
*k*) Et ne fait que jouer des tours de paſſe-paſſe.

DORANTE *à Lucrèce.*

Vous ſeule êtes l'objet dont mon cœur eſt charmé.

LUCRECE *à Dorante.*

C'eſt ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

*l*) Si mon père à préſent porte parole au vôtre,
Après ſon témoignage en voudrez-vous quelqu'autre ?

LUCRECE.

Après ſon témoignage il faudra conſulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE *à Lucrèce.*

Qu'à de telles clartés votre erreur ſe diſſipe.

ſe ; il n'y a ni comique ni intérêt. *Si mon père conſent à mon mariage, y conſentez-vous ? Oui.* Ce n'eſt pas la peine de faire cinq actes pour amener quelque choſe de ſi trivial ; & encor une fois, le caractère du *Menteur* eſt l'unique cauſe du ſuccès.

(*à Clarice.*)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenait plus rien.
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien;
Mais entre vous & moi vous ſavez le myſtère.
Le voici qui s'avance, & j'aperçois mon père.

---

## SCENE DERNIERE.

GERONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE *ſortant de chez Clarice & parlant à elle.*

NOs parens ſont d'acord, & vous êtes à moi.

GERONTE *ſortant de chez Lucrèce & parlant à elle.*

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE *à Clarice.*

Un ſeing de votre main, l'affaire eſt terminée.

GERONTE *à Lucrèce.*

Un mot de votre bouche achève l'hymenée.

*m*) *Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.* ] Il eſt aſſez ſingulier de remarquer que *Corneille* a placé ce même vers & le ſuivant dans la bouche de *Camille* & de *Curiace*, dans ſa belle tragédie des *Horaces*.

DORANTE *à Lucrèce.*

Ne ſoyez pas rebelle à ſeconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE.

Mon père a ſur mes vœux une entière puiſſance.

LUCRECE.

*m*) Le devoir d'une fille eſt dans l'obéïſſance.

GERONTE *à Lucrèce.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE *à Clarice.*

Venez donc ajouter ce doux conſentement.

(*Alcippe rentre chez Clarice avec elle & Iſabelle, & le reſte rentre chez Lucrèce.*)

SABINE *à Dorante comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.

*n*) Je changerai pour toi cette pluye en rivières.

SABINE.

Vous n'aurez pas loiſir ſeulement d'y penſer.

*n*) *Je changerai pour toi cette pluie en rivières.* ] Plaiſanterie bien recherchée. Un défaut de cette piéce eſt la répétition des façons & des gaietés d'une ſoubrette à qui l'on fait quelques petits préſens.

Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut paſſer.

CLITON *ſeul.*

Comme en ſa propre fourbe un menteur s'embaraſſe,
Peu ſauraient comme lui s'en tirer avec grace.
Vous autres qui doutiez s'il en pourait ſortir,
o) Par un ſi rare exemple aprenez à mentir.

*Fin du cinquiéme & dernier acte.*

o) *Par un ſi rare exemple aprenez à mentir.* ] C'eſt ici une plaiſanterie de valet, mais elle paraît déplacée. On atend la morale de la piéce qui eſt toute contraire au propos de *Cliton*. *Goldoni* ne manque jamais à ce devoir. Tous ſes dénouemens ſont acompagnés d'une courte leçon de vertu. Chez lui le *Menteur* eſt puni, & il doit l'être. Il en a fait un malhonête-homme, odieux & mépriſable. Le *Menteur* dans le poëte eſpagnol, & dans la copie faite par *Corneille*, n'eſt qu'un étourdi. Il y a peut-être plus d'intérêt dans l'italien, en ce que tous les menſonges du *Bugiardo* ſervent à ruiner les eſpérances d'un honnête-homme diſcret, timide & fidéle.

*Fin du tome troiſiéme.*

# TABLE
## DES PIÉCES
### CONTENUES
### DANS CE TROISIÉME VOLUME.


*Préface de l'éditeur ſur* Polyeucte. page 3
*Epître dédicatoire à la reine régente.* 6
*Abrégé du martyre de* St. Polyeucte. 10
*Acteurs.* 16
POLYEUCTE, martyr, *tragédie chrétienne.* 17
*Examen de* Polyeucte. 168
*Epître dédicatoire au cardinal Mazarin ſur la tragédie de* Pompée. 179
*Remerciment de l'auteur audit cardinal.* 182
*Préface de l'auteur.* 187
Epitaphium POMPEII magni. 189
Icon ejuſdem. 190
Icon C. Cæſaris. 191
*Acteurs.* 192
POMPÉE, *tragédie.* 193
*Examen de* Pompée. 340
*Préface de l'éditeur ſur le* Menteur. 351

*Epître.* pag. 353
*Avis au lecteur.* 356
In Cornelii comœdiam quæ inſcribitur MENDAX, epigramma. 359
*Epigramme à Mr.* Corneille, *ſur ſa comédie* Le Menteur. 360
*Acteurs.* 362
LE MENTEUR, *comédie.* 363

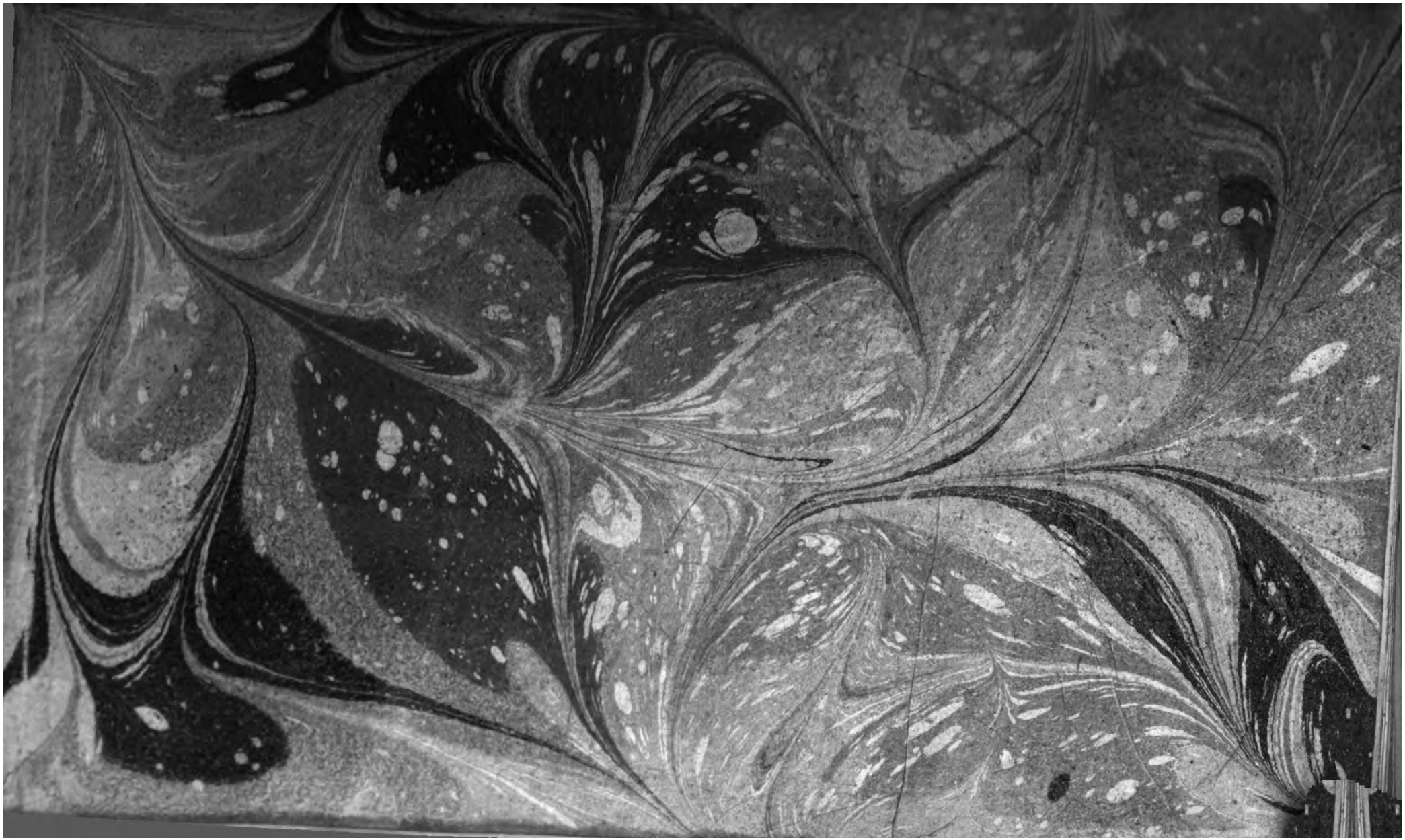
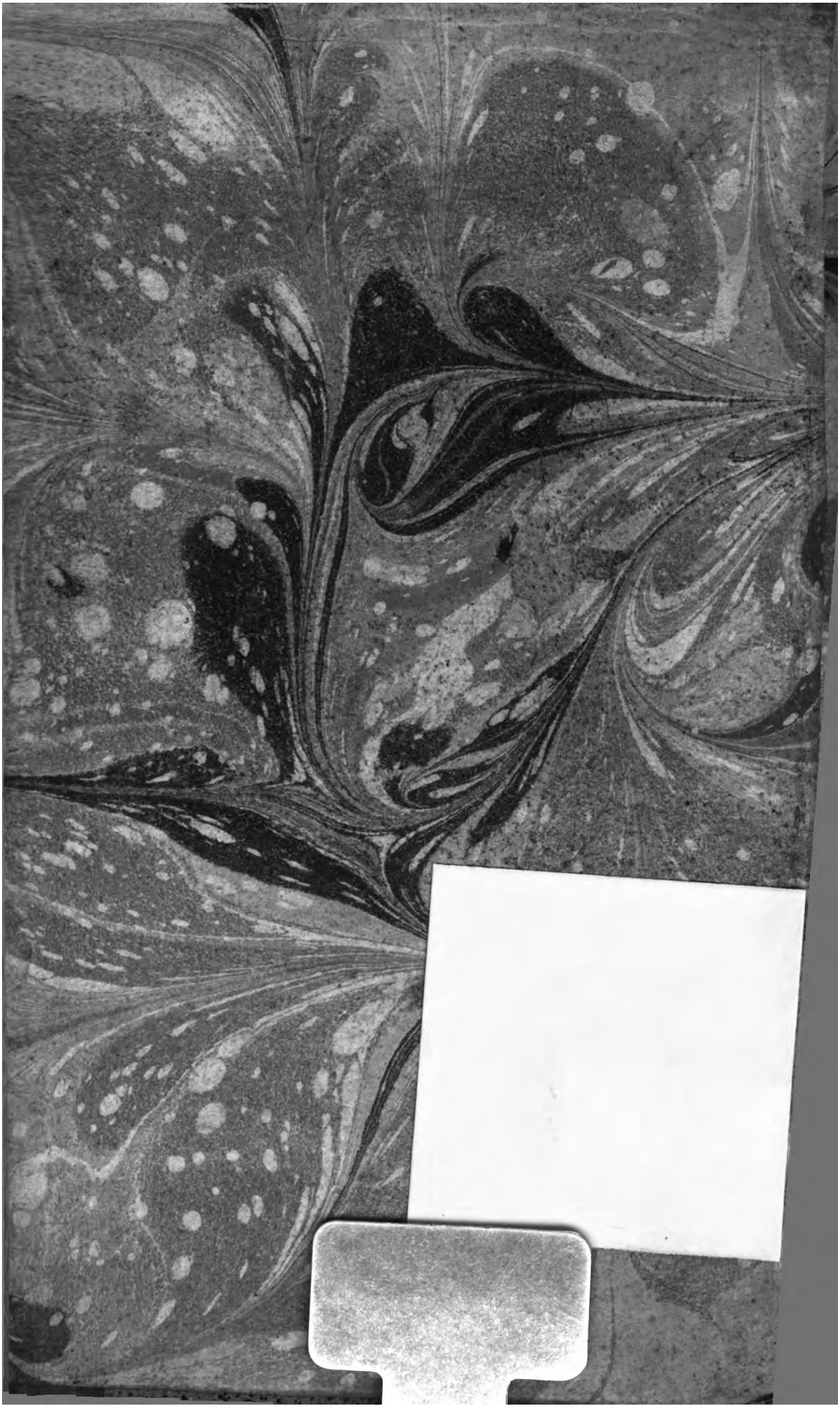
# ERRATA

## POUR LES ŒUVRES

## DE PIERRE CORNEILLE.

*Tome troiſiéme.*

Page 345. ligne 19. *ematicos*, liſez, *Emathios.*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

74/54619